





LE

CHRISTIANISME

EN CHINE

EN TARTARIE ET AU THIBET

II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

DANS LA TARTARIE, LE THIBET ET LA CHINE

PENDANT LES ANNÉES 1844, 1845 ET 1846

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

2 VOL. IN-8°, 12 FR. — LE MÊME OUVRAGE, 2 VOL. IN-12, 7 FR.

L'EMPIRE CHINOIS

FAISANT SUITE A L'OUVRAGE INTITULÉ

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LA TARTARIE ET LE THIBET

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

2 vol. gr. in-8°, imprimés à l'Imprimerie impériale, avec une carte, 15 fr.

LE MÊME OUVRAGE, 2ᵉ ÉDIT., 2 VOL. IN-8°, AVEC UNE CARTE, 12 FR.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

LE

CHRISTIANISME

EN CHINE

EN TARTARIE ET AU THIBET

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

隨化度人難。

ཁམས་དང་མཐུན་པར་གདུལ་བ་དཀའ ॥

Oh! qu'il est difficile de convertir les hommes!

(Les 42 articles de l'Enseignement de Bouddha.)

TOME SECOND

DEPUIS LE PASSAGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA DYNASTIE TARTARE-MANTCHOUE EN CHINE.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1857

LE CHRISTIANISME

EN CHINE, EN TARTARIE ET AU THIBET.

CHAPITRE PREMIER.

I. Influence des missions catholiques du moyen âge sur la civilisation européenne. — II. Origine de la hiérarchie lamaïque et des cérémonies du culte bouddhique. — III. Vasco da Gama double le cap de Bonne-Espérance. — Établissement portugais sur la côte de Malabar. — Premières conquêtes des Portugais racontées par un moine syrien. — IV. Les Portugais vont à la découverte du Catay de Marco-Polo. — Ils abordent à Canton. — Ambassade de Thomas Pirès à Péking. — Déplorable issue de cette entreprise. — V. François-Xavier prend la résolution d'aller évangéliser les Chinois. — Après de nombreuses contrariétés, il arrive à l'île de Sancian. — Mort de saint François-Xavier en vue de la Chine. — VI. Gaspard de la Croix, premier missionnaire qui pénètre dans l'Empire Céleste. — Relations commerciales des Portugais avec les Chinois. — Établissement de Macao. — Le P. Roger. — Le P. Matthieu Ricci. — Première mission dans la province de Kouang-Si.

I.

Les missions catholiques du moyen âge, dont nous avons essayé d'esquisser le tableau, n'eurent pas tous les résultats qu'on était peut-être en droit d'attendre, après les efforts si persévérants des nombreux missionnaires qui ne cessèrent à cette époque d'évangéliser les populations de l'extrême Orient. Les chré-

tientés fondées au prix d'immenses sacrifices par les religieux des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, assez florissantes dès l'origine, ne jetèrent jamais sur ce sol ingrat des racines profondes et capables de résister aux persécutions. Ces peuples, aux yeux desquels la lumière de l'Évangile avait un instant brillé de tout son éclat, retombèrent bientôt dans leurs ténèbres et s'égarèrent encore loin du sentier qui mène à Dieu, c'est-à-dire à la vérité et à la vie. Cependant, il faut le reconnaître, les nombreuses tentatives de propagande religieuse, les constants efforts de l'Église pour convertir et civiliser les nations païennes, eurent des résultats qui peut-être n'ont pas été assez remarqués. Les travaux des missionnaires contribuèrent puissamment à préparer les prodigieux développements de la civilisation européenne, et laissèrent en même temps dans l'extrême Orient de curieux souvenirs de la prédication catholique.

Les peuples de la haute Asie étaient demeurés pendant de longs siècles complétement inconnus à l'Occident. Le monde romain ne soupçonnait pas même qu'il existât au fond de cet Orient mystérieux un empire immense, semé de grandes et riches cités, avec d'innombrables habitants très-avancés dans les arts, l'industrie, l'agriculture et le commerce. Ainsi, deux systèmes de civilisation s'étaient établis aux deux extrémités de l'ancien continent; ils avaient grandi et s'étaient développés depuis des siècles sans communication, sans influence mutuelle. Chacun exploitait et faisait valoir son propre fonds. Mais voilà que tout à coup des guerres gigantesques, inouïes, mettent en contact ces deux grands corps. L'expansion prodi-

gieuse des races tartares fait déborder les vieilles civilisations de l'Asie vers l'Occident, en même temps que les croisades vont communiquer à l'Orient les idées nouvelles qui fermentent en Europe.

Il y eut alors une mêlée incroyable; des communications de tout genre s'établirent entre les descendants de Sem et ceux de Japhet, entre ces enfants d'une même famille qui avaient vécu si longtemps séparés. On fit de part et d'autre de nombreuses tentatives d'alliance et de fusion. Vingt ambassades furent envoyées par les Tartares en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre. De leur côté, les princes chrétiens, les papes surtout, firent partir pour les États du grand khan des légations et des missionnaires. Les correspondances furent longtemps très-actives... et, chose singulière! il ne tint pas aux Tartares qu'une coalition cimentée entre eux et les croisés ne ruinât pour toujours la puissance de l'islam en Europe et en Asie.

Les rapports officiels et les entrevues solennelles des ambassades ne furent pas les seules occasions qui mirent en communication des peuples jusque-là étrangers les uns aux autres. Il y eut des rapprochements plus obscurs et peut-être plus efficaces; ce furent comme des courants, des infiltrations cachées qui s'établirent par les voyages d'une foule de particuliers, entraînés aux deux extrémités du monde, à la suite des envoyés et des armées. On vit des Mongols à Rome, à Paris, à Avignon, à Londres, à Barcelone et dans plusieurs autres villes importantes de l'Europe. Les Francs, comme on disait à cette époque, se trouvèrent transportés à d'immenses distances des lieux qui

les avaient vus naître. Ils traversaient courageusement l'Asie entière pour s'acquitter des missions diplomatiques qui leur étaient confiées, et pour prêcher l'Évangile aux infidèles. On sait que les envoyés du souverain pontife avaient ordre, en rémission de leurs péchés, d'observer les mœurs et la manière de vivre des peuples lointains qu'ils allaient visiter. Une telle recommandation ne pouvait manquer d'amener une foule d'observations capables de favoriser les progrès de l'Europe. Au moyen âge, les arts et l'industrie avaient tout à gagner à la fréquentation des nations orientales.

Nous avons cité et analysé les voyages de Rubruk, de Plan-Carpin, de Marco-Polo, d'Odéric de Frioul et de quelques autres. Mais, à cette époque, on était bien plus en état d'exécuter des courses lointaines que d'en écrire les relations. Aussi le plus grand nombre de ces intrépides voyageurs sont tombés dans l'oubli; car ils ne nous ont pas laissé l'histoire de leurs curieuses pérégrinations. Cependant, les observations qu'ils purent faire dans les pays étrangers ne furent pas perdues. De retour dans leur patrie, ils racontèrent les choses merveilleuses qu'ils avaient vues : leurs récits étaient sans doute enrichis de quelques exagérations; les objets n'avaient pu manquer de grossir un peu à leurs yeux étonnés; mais ils durent, malgré cela, rapporter une foule de renseignements exacts et utiles. Ils déposèrent en France, en Allemagne, en Italie, dans les monastères, dans les châteaux, et jusque dans les derniers rangs de la société, des semences précieuses qui devaient germer plus tard. Aussi, pendant que les idées et les arts de l'Eu-

rope allaient étonner les Asiatiques, les connaissances et les produits de l'Asie venaient, en échange, se manifester à l'Europe surprise et émerveillée.

La boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, ces trois grandes découvertes qui ont donné une si grande impulsion à la civilisation européenne, sont le résultat des rapports que les missions établirent entre l'Occident et l'Orient. La polarité de l'aimant avait été reconnue et mise en œuvre à la Chine dès les temps les plus reculés. Lorsque les missionnaires naviguaient le long des côtes et sur les grands lacs de l'Empire, ils remarquaient certainement à bord des jonques chinoises une petite boîte avec une aiguille aimantée et appelée *Ting-nan-Tchen*, c'est-à-dire aiguille qui fixe le sud. Les marins s'en servent pour s'orienter. Il y a 4456 ans, disent les livres chinois, qu'un héros y eut recours pour reconnaître la route du midi, au milieu des ténèbres dont un mauvais génie l'avait environné. Ce récit n'est qu'une fable, mais une fable ancienne est en pareil cas une excellente autorité. Les mêmes missionnaires avaient dû voir dans les armées tartares et chinoises ces machines terribles, nommées *ho-pao*, ou canons à feu, qui lançaient, au moyen de poudres inflammables, des pierres et des boulets contre les fortifications des villes. Le savant P. Gaubil décrivant, d'après les historiens chinois, le siége de Kai-Fong-Fou, au commencement du treizième siècle, s'exprime ainsi (1) : « .... On « avait dans la ville des *pao* à feu qui jetaient des

(1) Gaubil, *Histoire de la dynastie des Mongols, tirée de l'histoire chinoise*; Paris, 1739, p. 71.

« pièces de fer en forme de ventouse. Cette ventouse « était remplie de poudre; quand on y mettait le feu, « cela faisait un bruit semblable à celui d'un tonnerre « et s'entendait de cent ly (10 lieues). L'endroit où « elle tombait se trouvait brûlé. Si ce feu atteignait « les cuirasses de fer, il les perçait de part en part. « Quand les Mongols se furent logés au pied de la « muraille pour la saper, ils se tenaient à couvert dans « des tanières creusées sous terre, et de dessus les « murailles on ne pouvait leur nuire. Les assiégés, « pour les déloger, attachaient de ces ventouses à « des chaînes de fer, et les faisaient descendre du « haut des murailles. Quand elles parvenaient ou dans « les fossés, ou dans les chambres souterraines, elles « prenaient feu par une mèche et désolaient les assié- « geants. Ces ventouses de fer et les hallebardes à « poudre et volantes qu'on jetait étaient ce que les « Mongols craignaient le plus (1). » Les Occidentaux, transportés au fond de l'Asie, ne durent pas être moins frappés des bibliothèques des Chinois que de leur artillerie. Quel étonnement à la vue de ces livres imprimés avec tant de rapidité, de netteté et d'élégance, au moyen de planches en bois, sur un papier souple et soyeux ! La première édition des livres classiques pa-

(1) Je n'ai pas osé traduire par canon le caractère *pao*. Il est joint au caractère *ho*, feu, et je ne sais pas bien si c'était un canon comme les nôtres. De même je n'oserais assurer que les boulets dont il est parlé se jetaient comme on fait aujourd'hui.

Pour ce qui regarde les pièces de fer en forme de ventouses, je n'ai aussi osé mettre le mot bombe. Il est certain que les Chinois ont l'usage de la poudre depuis plus de 1,600 ans, et jusqu'à ce temps-ci on ne voit pas trop l'usage qu'ils en faisaient dans les sièges. (Note du P. Gaubil.)

rut à la Chine en 958, cinq cents ans avant Guttenberg. Les missionnaires avaient sans doute été occupés plus d'une fois dans leurs couvents à fabriquer péniblement des copies de livres; et les imprimeries chinoises, avec leurs procédés si simples, durent fixer leur attention d'une manière toute particulière. Les missionnaires trouvèrent encore en Chine les soieries, les porcelaines, les cartes à jouer, les lunettes et une foule d'autres produits des arts et de l'industrie ignorés en Europe. Ils en portèrent les notions en Occident, et dès lors, dit Abel Rémusat (1), on commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée et la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde. On songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient; et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare dans l'université de Paris. Le monde sembla s'ouvrir du côté de l'Orient; la géographie fit un pas immense; l'ardeur pour les découvertes devint la forme nouvelle que revêtit le caractère aventureux des Européens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance; et ce fut en allant à la recherche du *Zipangou* (2) de Marco-Polo que Christophe Colomb découvrit le nouveau monde.

L'usage de la boussole, l'imprimerie stéréotype, la gravure en bois, l'artillerie, ces précieuses découvertes étaient toutes à la disposition des Asiatiques longtemps

(1) *Mélanges asiatiques*, t. I. p. 411.

(2) Le Zipangou de Marco-Polo est le Japon, que les Chinois nomment Je-Pan-Kouo, c'est-à-dire royaume de Je-Pan (Japon).

avant l'époque où elles se montrèrent en Europe. La propagation de la foi chrétienne s'organise. Les missionnaires s'acheminent en grand nombre vers l'Asie. Les communications s'établissent; elles se prolongent pendant un siècle et demi, et, un autre siècle à peine écoulé, toutes ces inventions se trouvent connues en Europe. Leur source est enveloppée de nuages. Le pays où elles se montrent, les hommes qui les ont produites, sont également un sujet de doutes; ce ne sont pas les contrées éclairées qui en sont le théâtre; ce ne sont point des savants qui en sont les auteurs : des gens du peuple, des artisans obscurs, font coup sur coup briller ces lumières inattendues. La plupart de ces inventions se présentent d'abord dans l'état d'enfance où les ont laissées les Asiatiques; les unes sont immédiatement mises en pratique, d'autres demeurent quelque temps enveloppées dans une obscurité qui nous dérobe leur marche, et sont prises à leur apparition pour des découvertes nouvelles. Toutes, bientôt perfectionnées et commes fécondées par le génie des Européens, agissent ensemble et communiquent un prodigieux essor à l'intelligence humaine (1).

Ces grandes découvertes, dont la civilisation moderne recueille les fruits doivent en toute justice, être attribuées, pour la plupart, aux religieux du moyen âge. Le catholique aime à voir, avant tout,

(1) Le fameux moine anglais Roger Bacon, l'inventeur de la poudre à canon, vivait à la même époque que Rubruk. Il en parle dans ses ouvrages et il pouvait l'avoir vu. La poudre à canon était alors en usage parmi les Tartares, et Rubruk n'a-t-il pas pu mettre Roger Bacon sur les traces de sa découverte?

dans les missionnaires des apôtres qui s'en vont, la croix à la main, prêchant l'Évangile aux infidèles, supportant avec joie les privations et les souffrances de leur laborieux ministère, pourvu qu'ils puissent gagner des âmes à Jésus-Christ. Ce zèle ardent pour la propagation de la foi touche peu, il faut en convenir, les hommes indifférents, ceux qui sont accoutumés à compter pour rien les intérêts religieux; cependant on est forcé de reconnaître que les missionnaires ont été, par le passé comme aujourd'hui, les agents les plus utiles à la civilisation; et, à défaut de sympathie chrétienne pour les prédicateurs de l'Évangile, on devrait peut-être réserver aux propagateurs des idées et des progrès un peu d'admiration et de reconnaissance.

II.

Nous avons dit que les missionnaires avaient laissé au fond de l'Asie des traces profondes de leur apostolat. Le bouddhisme réformé, établi au Thibet sous la suprême direction du grand lama, a vivement excité la curiosité des Européens. Les premiers missionnaires qui en eurent connaissance au dix-septième siècle, ne furent pas peu surpris de retrouver au centre de l'Asie des monastères nombreux, des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des colléges de lamas supérieurs, élisant leur chef souverain ecclésiastique et père spirituel des Thibétains et des Tartares; en un mot, une organisation assez semblable à celle de l'Église romaine. Ces re-

ligieux, pleins de bonne foi et de sincérité, ne songèrent pas même à dissimuler des rapports si singuliers. Ils les exposèrent avec simplicité, se bornant à considérer l'institution lamaïque comme une sorte de christianisme dégénéré; et les traits qui les avaient frappés, comme autant de vestiges du séjour que les sectes syriennes avaient fait autrefois dans ces contrées. Cependant, les philosophes anti-chrétiens, Voltaire, Volney, Bailly et plusieurs autres, s'emparèrent avec empressement de ces analogies, qui étaient à leurs yeux une précieuse découverte. On affirma d'abord au nom de la science que les hommes, avec leurs idiomes, leurs arts et leurs croyances religieuses, descendaient originairement des montagnes du Thibet; que c'était là le berceau des sciences et des religions, qui s'étaient ensuite comme écoulées successivement du Thibet dans la Chine, dans l'Inde, dans l'Égypte et enfin en Europe (1). Ce premier point établi au moyen de beaucoup d'audace et d'un peu d'érudition superficielle et mensongère, on parla avec une sorte de mystère du bouddhisme et du grand lama; on publia sur la hiérarchie lamaïque une foule de dissertations accompagnées de certaines réticences en apparence bénévoles, mais perfides au fond; et, comme dans un siècle de lumières il n'était pas permis de tenir la vérité sous le boisseau, on proclama hardiment que le christianisme procédait du bouddhisme thibétain, et que le culte catholique avait été calqué sur les pratiques lamaïques. Or il est facile de se convaincre que c'est précisément tout le contraire qui est arrivé.

(1) Voir à ce sujet les opinions des philosophes dans les *Voyages de Thamberg*, t. II, p. 166 et 313, édit. in-4°.

Voltaire et ses partisans oubliaient dans leurs assertions une chose assez importante, c'était de fixer l'époque de l'institution du lamaïsme. Selon Voltaire, il est *certain* que la partie du Thibet ou règne le grand lama était enclavée dans l'empire mongol, et que le pontife ne fut point inquiété par Tchinguiz-Khan. Il y a dans une telle affirmation ignorance ou mauvaise foi, car le grand lama n'existait pas encore du temps de Tchinguiz-Khan, il ne fut institué que par ses successeurs. Koubilaï-Khan, après avoir soumis la Chine, avait adopté, comme nous l'avons déjà dit, le bouddhisme, dont la doctrine avait fait des progrès considérables parmi les tribus tartares. Dans l'année 1261, il éleva à la dignité de chef de cette religion de son empire un religieux bouddhiste nommé Mati, mais plus connu sous le titre de Pakbo Lama, ou suprême lama. Il était originaire du Thibet, et s'était acquis les bonnes grâces et la confiance de Koubilaï, qui, en lui conférant ce suprême sacerdoce, l'investit de la puissance temporelle dans le Thibet, avec le titre de « roi de la grande et précieuse loi, » et celui « d'instituteur de l'Empire. » Telle fut l'origine des grands lamas du Thibet. Il ne serait pas impossible que l'empereur tartare, qui avait eu des relations fréquentes avec les missionnaires chrétiens, ait voulu créer une institution religieuse sur le modèle de la hiérarchie catholique, dont il devait avoir une connaissance assez exacte. Depuis plusieurs siècles le Thibet ne formait plus une monarchie, et les nombreuses tribus de ces contrées obéissaient à des chefs différents. Pour mieux établir sa domination sur ce pays, Koubilaï le divisa en provinces, dont les gouverneurs ec-

clésiastiques furent subordonnés à l'autorité du souverain pontife qu'il venait de créer.

Cent ans plus tard, le lamaïsme subit des changements importants ; il donna à son culte la forme extérieure qu'on lui voit encore aujourd'hui et qui présente des analogies si frappantes avec la liturgie catholique. La réforme lamaïque prit naissance dans la contrée d'Amdo, au sud du Koukou-Noor, où nous avons séjourné durant six mois, lors de notre voyage au Thibet, en 1845. Ce pays, habité par les Si-Fans, est d'un aspect triste et sauvage. L'œil ne découvre de tous côtés que des montagnes d'ocre rouge ou jaune, presque sans végétation, et sillonnées en tous sens par de profonds ravins. Cependant, au milieu de ce sol stérile et désolé on rencontre quelquefois des vallées assez abondantes en pâturages, où les tribus nomades conduisent leurs troupeaux. Voici la curieuse légende que nous avons recueillie sur les lieux mêmes au sujet du réformateur du lamaïsme (1).

Vers le milieu du quatorzième siècle de notre ère, un pasteur de la contrée d'Amdo, nommé Lombo-Moke, avait dressé sa tente noire au pied d'une montagne, tout près de l'ouverture d'un large ravin, au fond duquel serpentait sur un lit rocailleux un ruisseau assez abondant. Lombo-Moke partageait avec son épouse Chingtsa-Tsio les soins de la vie pastorale. Ils ne possédaient pas de nombreux troupaux : une vingtaine de chèvres et quelques yaks ou

(1) La plupart de ces détails ont été déjà publiés dans le tome second de notre *Voyage au Thibet*. Les conséquences que nous en tirons acquièrent encore une plus grande évidence après les documents historiques que nous venons d'exposer.

bœufs à long poil étaient toute leur richesse. Depuis plusieurs années ils vivaient seuls et sans enfants au sein de cette solitude sauvage. Lombo-Moke conduisait les bestiaux dans les pâturages d'alentour, pendant que Chingtsa-Tsio, seule dans la tente, s'occupait à préparer les laitages, ou à tisser, selon l'usage des femmes d'Amdo, une toile grossière avec les longs poils des yaks.

Un jour, Chingtsa-Tsio étant descendue au fond du ravin pour puiser de l'eau, éprouva un vertige, et tomba sans connaissance sur une large pierre où étaient gravés quelques caractères en l'honneur de Bouddha. Quand Chingtsa-Tsio se releva, elle ressentit une grande douleur au côté, et comprit que cette chute l'avait rendue féconde. Dans l'année de la *Poule de feu* (1357), neuf mois après cet événement mystérieux, elle mit au monde un enfant que Lombo-Moke appela Tsong-Kaba, du nom de la montagne au pied de laquelle il avait planté sa tente depuis plusieurs années. Cet enfant merveilleux avait en naissant une barbe blanche, et portait sur sa figure une majesté extraordinaire. Ses manières n'avaient rien de puéril. Dès qu'il vit le jour, il fut capable de s'exprimer avec clarté et précision, dans la langue d'Amdo. Il parlait peu, mais ses paroles renfermaient toujours un sens profond touchant la nature des êtres et la destinée de l'homme.

A l'âge de trois ans, Tsong-Kaba résolut de renoncer au monde et d'embrasser la vie religieuse. Chingtsa-Tsio, pleine de respect pour le saint projet de son fils, lui rasa elle-même la tête, et jeta sa belle et longue chevelure à l'entrée de la tente. De ces cheveux na-

quit spontanément un arbre dont le bois répandait un parfum exquis, et dont chaque feuille portait, gravé sur son disque, un caractère de la langue sacrée du Thibet(1). Dès lors Tsong-Kaba vécut dans une si grande retraite, qu'il fuyait même jusqu'à la présence de ses parents. Il se retirait au sommet des montagnes les plus sauvages, au sein des plus profonds ravins, et passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des choses éternelles; ses jeûnes étaient longs et fréquents. Il respectait la vie des plus petits insectes, et s'interdisait rigoureusement l'usage de toute espèce de viande.

Pendant que Tsong-Kaba s'occupait ainsi à purifier son cœur par l'assiduité à la prière et les pratiques d'une vie austère, un lama, venu des contrées les plus reculées de l'Occident, passa par hasard dans le pays d'Amdo, et reçut l'hospitalité sous la tente de Lombo-Moke. Tsong-Kaba, émerveillé de la science et de la sainteté de l'étranger, se prosterna à ses pieds et le conjura de lui servir de maître. Les traditions lamaïques rapportent que ce lama des contrées occidentales était remarquable non-seulement par sa doctrine, dont la profondeur était insondable, mais encore par l'étrangeté de sa figure. On remarquait surtout son grand nez, et ses yeux qui brillaient comme d'un feu surnaturel. L'étranger étant également frappé des qualités merveilleuses de Tsong-Kaba, ne balança point à le prendre pour son disciple. Il se fixa donc dans le pays d'Amdo, où il ne vécut que quelques

(1) Voir ce que nous avons dit sur cet arbre dans le *Voyage au Thibet*. t. II, p. 114.

années. Après avoir initié son disciple à toutes les doctrines admises par les saints les plus renommés de l'Occident, il s'endormit sur une pierre, au sommet d'une montagne, et ses yeux ne se rouvrirent plus.

Tsong-Kaba, privé des leçons du saint étranger, n'en devint que plus avide d'instruction religieuse. Il ne tarda point à prendre la résolution d'abandonner sa tribu, et de s'en aller jusqu'au fond de l'Occident puiser à la véritable source les purs enseignements de la doctrine. Il partit un bâton à la main, seul et sans guide, mais le cœur plein d'un courage surhumain. Il descendit d'abord directement vers le sud, et parvint, après de longues et pénibles courses, jusqu'aux frontières de la province du Yun-Nan, tout à fait à l'extrémité de l'empire chinois. Là, au lieu de suivre la même direction, il remonta vers le nord-ouest, en longeant les bords du grand fleuve Yarou-Dsangbo. Il arriva enfin devant la capitale du Thibet; et comme il se disposait à continuer sa route, un Lha (esprit), tout resplendissant de lumière, l'arrêta et lui défendit d'aller plus loin. — O Tsong-Kaba, lui dit-il, toutes ces vastes contrées appartiennent au grand empire qui t'a été accordé. C'est ici que tu dois promulguer les rites et les prières. C'est ici que s'accomplira la dernière évolution de ta vie immortelle. — Tsong-Kaba, docile à cette voix surnaturelle, entra dans *le pays des esprits* (Lha-ssa), et choisit une pauvre demeure dans le quartier le plus solitaire de la ville.

Le religieux de la tribu d'Amdo ne tarda point à s'attacher des disciples. Bientôt sa doctrine nouvelle et les rites inconnus qu'il introduisait dans les cérémonies lamaïques, ne manquèrent pas de causer quel-

que agitation. Enfin Tsong-Kaba se posa hardiment comme réformateur, et se mit à déclarer la guerre à l'ancien culte. Ses partisans augmentèrent de jour en jour, et furent nommés lamas à bonnet jaune, par opposition aux lamas à bonnet rouge, qui défendaient l'ancien système. Le Chakdja, Bouddha vivant et chef de la hiérarchie lamaïque, se préoccupa de cette nouvelle secte, qui introduisait la confusion dans les cérémonies religieuses. Il manda en sa présence Tsong-Kaba, afin de s'assurer si sa science était aussi merveilleuse et aussi profonde que le prétendaient ses partisans. Le réformateur dédaigna de se rendre à cette invitation. Représentant d'un système religieux qui devait remplacer l'ancien, ce n'était pas lui qui devait faire acte de soumission.

Cependant la secte des bonnets-jaunes devenait dominante, et les hommages de la multitude se tournaient vers Tsong-Kaba. Le Bouddha Chakdja, voyant son autorité décliner, prit le parti d'aller trouver *le petit lama de la petite province d'Amdo;* car c'est ainsi que, par mépris, il appelait le réformateur des rites. Il espérait dans cette entrevue entrer en discussion avec son adversaire et faire triompher l'ancienne doctrine. Il s'y rendit avec grand appareil et entouré de tous les attributs de sa suprématie religieuse. En entrant dans la modeste cellule de Tsong-Kaba, son grand bonnet rouge heurta le haut de la porte et tomba à terre. Cet accident fut regardé par les religieux et par le peuple comme un signe du triomphe du bonnet jaune. Le réformateur était assis sur un coussin, les jambes croisées, et ne parut pas faire attention à l'entrée du Chakdja. Il ne se leva pas pour

le recevoir et continua à dérouler gravement entre les doigts les grains de son chapelet. Le Chakdja, sans s'émouvoir ni de la chute de son bonnet ni du froid accueil qu'on lui faisait, entra brusquement en discussion. Il fit un pompeux éloge des rites anciens, et étala tous les droits qu'il avait à la prééminence. Tsong-Kaba, sans lever les yeux, l'interrompit en ces termes : — Rends la liberté, cruel que tu es, rends la liberté à cette pauvre créature que tu tords entre tes doigts... J'entends d'ici ses gémissements et j'en ai le cœur navré de douleur. — Le Chakdja, tout en prônant son propre mérite, avait en effet saisi sous ses habits un insecte dont la piqûre l'importunait, et au mépris de la doctrine de la métempsycose, qui ordonne de respecter la vie de tous les êtres, il cherchait à l'écraser dans ses doigts. Ne sachant que répondre aux sévères paroles de Tsong-Kaba, il se prosterna à ses pieds et reconnut sa suprématie.

Dès ce moment les réformes proposées par Tsong-Kaba ne trouvèrent plus d'obstacles ; elles furent adoptées dans tout le Thibet, et dans la suite elles s'établirent insensiblement dans les divers royaumes de la Tartarie.

Pour peu qu'on examine les réformes et les innovations introduites par Tsong-Kaba dans le culte lamaïque, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur rapport avec le catholicisme. Nous avons déjà parlé du gouvernement du grand lama, qui présente de singulières analogies avec celui des États pontificaux. Durant notre séjour parmi les bouddhistes du Thibet nous avons remarqué en outre la crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial, que les lamas

supérieurs portent en voyage ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple; l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes, et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté; les bénédictions données par les lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles, le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite, et une foule enfin d'autres particularités liturgiques en usage chez les bouddhistes comme chez nous. Tous ces rapports sont évidemment d'origine chrétienne.

A l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Thibet, toutes les contrées de la haute Asie étaient remplies de chrétiens. Nous avons vu que les missionnaires catholiques avaient fondé de nombreuses et florissantes missions en Chine, en Tartarie, dans le Turkestan et jusque parmi les tribus nomades du Thibet, qui furent évangélisées par Odéric de Frioul. Les religieux portaient avec eux, dans leurs courses apostoliques, des ornements d'église. Ils célébraient les cérémonies de la religion devant les princes mongols. Ceux-ci leur donnaient asile dans leurs tentes, permettaient qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs palais, et purent ainsi admirer le pompeux appareil du culte chrétien. Il est constant, d'autre part, que les envoyés des conquérants mongols visitèrent plusieurs fois la capitale du monde chrétien, et assistèrent au second concile œcuménique de Lyon, en 1274. Ces barbares durent être singulièrement frappés de l'éclat du culte catholique, et ils en emportèrent dans leurs déserts des souvenirs ineffaçables.

C'est au milieu de ces circonstances que fut fondé au Thibet le nouveau siége des patriarches bouddhistes. Doit-on s'étonner qu'intéressés à augmenter le nombre de leurs sectateurs, et occupés dans ce but à donner plus de magnificence à leur culte, ils se soient approprié quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes chrétiennes qui attiraient la foule; qu'ils aient introduit même dans leur organisation et leur hiérarchie quelque chose de ces institutions de l'Occident que les missionnaires leur faisaient connaître, et que les circonstances les disposaient à imiter?

Cette légende de Tsong-Kaba, que nous avons recueillie sur le lieu même de sa naissance, et de la bouche de plusieurs lamas, n'est-elle pas aussi une preuve frappante de l'emprunt fait au christianisme par la réforme bouddhique? Après avoir élagué tout le merveilleux qui a été ajouté à ce récit par l'imagination des lamas, on peut admettre que Tsong-Kaba fut un homme remarquable par son génie, et peut-être aussi par sa vertu; qu'il fut instruit par un étranger venu de l'Occident; qu'après la mort du maître, le disciple, se dirigeant vers l'ouest, s'arrêta dans le Thibet, où il propagea les enseignements qui lui avaient été donnés. Cet étranger à *grand nez,* n'était-ce pas un Européen, un de ces missionnaires catholiques qui à cette époque pénétrèrent en si grand nombre en Chine, en Tartarie et au Thibet? Il n'est pas étonnant que les traditions lamaïques aient conservé le souvenir de cette figure européenne, dont le type est si différent de celui des Asiatiques. Pendant notre séjour dans la contrée d'Amdo, patrie de Tsong-Kaba, nous avons entendu plus d'une fois les lamas faire des ré-

flexions sur l'étrangeté de notre figure, et dire, sans balancer, que nous étions du même pays que le maître de Tsong-Kaba. On peut supposer qu'une mort prématurée ne permit pas au missionnaire catholique de compléter l'enseignement religieux de son disciple, qui, dans la suite, voulant lui-même devenir apôtre, soit qu'il n'eût pas une connaissance suffisante du dogme chrétien, soit qu'il eût renié ses croyances, s'appliqua seulement à introduire une nouvelle liturgie. La faible opposition qu'il rencontra dans sa réforme semblerait indiquer que les progrès du christianisme dans ces contrées y avaient déjà beaucoup ébranlé le culte de Bouddha..... La coïncidence des lieux, celle des époques, les témoignages de l'histoire et de la tradition, tout démontre donc jusqu'à l'évidence que la hiérarchie et le culte lamaïques ont fait des emprunts considérables au christianisme, et que les assertions de Voltaire et de Volney ne sauraient provenir que d'une profonde ignorance ou d'une insigne mauvaise foi.

III.

Les communications entre l'Europe et la haute Asie furent longtemps interrompues par les guerres sanglantes et dévastatrices de Tamerlan. Lorsqu'on fit ensuite de nouvelles tentatives pour renouer des relations, les difficiles et interminables voyages par terre avaient été abandonnés, et la mer allait être le lien qui devait rapprocher les contrées les plus reculées des

deux hémisphères. La découverte de la boussole avait déjà porté ses fruits; les marins, devenus plus hardis depuis qu'ils étaient en possession d'un moyen sûr de s'orienter, osèrent enfin lancer leurs vaisseaux bien loin de terre et se frayer une route à travers les immenses plaines de l'Océan.

Après une longue et courageuse navigation le long des côtes d'Afrique, Diaz était rentré dans le port de Lisbonne, en décembre 1487. Comme il racontait en présence de la cour les péripéties de son curieux voyage, il dit qu'à l'extrémité de l'Afrique il y avait un cap si fameux par ses tempêtes, qu'il lui avait donné le nom de cap des Tourmentes. « Non, s'écria « Jean II, je veux qu'il s'appelle le cap de Bonne- « Espérance, pour servir d'heureux présage aux « avantages qu'on doit retirer un jour de cette grande « découverte. »

Dix ans plus tard, cette bonne espérance du roi Jean II commençait à se réaliser. Un homme d'un génie profond et d'un rare courage allait doubler le cap des Tourmentes, où s'était arrêté Diaz, et découvrir par mer les Indes et la Chine. On remarquait à cette époque, non loin de Lisbonne, une chapelle rustique; l'infant don Henri l'avait fait bâtir sur le bord de la mer en l'honneur de la sainte Vierge, afin d'animer la dévotion des matelots et d'attirer sur eux la protection de la mère de Dieu. Un jour, vers la fin de juillet 1497, on vit agenouillés dans cet hermitage, au pied de la statue de la Vierge, plusieurs hommes dont le teint basané et la physionomie énergique témoignaient qu'ils n'avaient pas toujours vécu dans l'oisiveté et la mollesse. Ils passèrent la nuit en prières; et

le lendemain, après avoir entendu la messe, où ils communièrent avec une grande foi, ils s'en retournèrent à Lisbonne, en ordre de procession, tenant chacun un cierge à la main, chantant des hymnes et des psaumes, accompagnés de prêtres, de religieux et d'un immense concours de peuple que la nouveauté du spectacle avait attiré de toutes parts. Ces hommes étaient Vasco da Gama et ses compagnons, se préparant à affronter les périls d'une navigation inconnue. Diaz avait donné une idée si terrible du cap des Tourmentes, qu'on regardait tous ces pauvres marins comme autant de victimes conduites à un naufrage presque inévitable; en les accompagnant, on s'imaginait assister à leur convoi funèbre; la foule fondait en larmes, en voyant cette belle et vigoureuse jeunesse dire adieu à la patrie pour courir à un trépas assuré.

Ces argonautes chrétiens furent ainsi conduits jusqu'au port. Là, s'étant mis à genoux, ils reçurent de nouveau l'absolution générale, comme pour mourir. Ils s'embarquèrent ensuite au milieu des cris et des lamentations de tout un peuple, qui ne pouvait s'arracher du rivage. Enfin, ces hardis navigateurs, ayant mis à la voile par un vent favorable, disparurent dans l'immensité des mers (1).

Un an s'était à peine écoulé que Vasco da Gama avait déjà arboré sur la côte de Malabar la croix du Christ et le pavillon portugais. Il ne fut pas peu surpris de trouver dans cette contrée des églises avec de nombreux chrétiens. Les missions nestoriennes, fondées

(1) Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le nouveau monde*, t. I, p. 50.

dans l'extrême Orient dès les premiers siècles de l'Église, étaient encore florissantes, et à la même époque où Vasco da Gama débarquait sur la côte de Malabar, pour former à Goa le premier établissement européen, le patriarche Élie envoyait quatre évêques aux Indes et à la Chine; c'étaient Thomas, Jaballah, Denha et Jacob, tous religieux du monastère de Saint-Eugène, en Mésopotamie; ils partirent en 1502 (1), et, par une coïncidence assez singulière, ils arrivèrent aux Indes précisément au moment où la puissance portugaise cherchait à s'établir dans le pays. Ils furent témoins de leurs premières luttes, et il est curieux d'en retrouver les détails dans une lettre qu'ils adressèrent à leur patriarche et qui nous a été conservée dans la bibliothèque orientale du savant maronite Assémani. Nous reproduisons ce document, comme un précieux spécimen des relations des missionnaires nestoriens (2).

« A notre patriarche, à qui a été donné, au ciel et sur la terre, la puissance de paître les troupeaux du Christ; heureux peuple, à qui il a été accordé d'avoir un tel prélat! A Mar Élie, patriarche catholicos de l'Orient... que le Seigneur le fortifie, l'environne d'honneur et de magnificence pour la gloire de la religion chrétienne et l'exaltation des Églises... Amen!

« Vos humbles serviteurs et bien imparfaits disciples, les pèlerins Mar Jaballah, et Mar Thomas, et Mar Jacob, et Mar Denha, hommes pleins d'infirmités et de misères, adorent l'escabeau de vos pieds purs et saints. Au milieu de leur indigence, ils demandent le

(1) Assémani, *Bibl, orient.*, t. III, part. 1[a], p. 593.
(2) Assémani, t. II, p. 488.

subside de vos prières efficaces et ils s'écrient à haute voix et avec supplication : Votre bénédiction, Seigneur ; votre bénédiction ! votre bénédiction !

« Nous adressons nos salutations à Jean, tabernacle de Dieu, trésorier de son ministère, prince des saints, évêque métropolitain d'Atèle ; aux moines probes, aux prêtres purs, aux diacres immaculés, aux fidèles, aux élus, à tous les chrétiens qui résident à Atèle.

« Maintenant, nous faisons savoir à votre aimable dilection qu'aidés par la vertu de la grâce divine et le suffrage de vos bonnes prières, nous sommes arrivés sains et saufs aux contrées bénites des Indiens. Nous en remercions Dieu, Seigneur de toutes choses, qui ne confond jamais ceux qui placent en lui sa confiance. Nous avons été reçus par les chrétiens au milieu de l'allégresse générale. Notre saint père Mar Jean est encore vivant et vous envoie ses salutations. Il y a ici environ trente mille familles chrétiennes ; elles ont avec nous une foi commune et prient le Seigneur de conserver vos jours. Les fidèles ont commencé à construire de nouvelles églises, ils abondent en toutes choses, ils sont de mœurs pacifiques et pleins de mansuétude... Que Dieu soit béni !

« Le temple de saint Thomas est occupé par des chrétiens qui songent à en faire la restauration. Ils sont éloignés des autres fidèles de près de vingt-cinq jours de marche. Ils habitent les bords de la mer dans une ville nommée Méliapour, capitale d'une des provinces de l'Inde. Les Indes sont vastes et fertiles ; il y a six mois de route d'un bout à l'autre, et chaque contrée a un nom particulier. La province où demeurent les chrétiens s'appelle Malabar. Elle a plus de vingt

villes, dont les trois plus importantes sont Cranganor, Palaor et Colam ; les autres leur sont peu inférieures. Dans toutes il y a des chrétiens et des églises. Aux environs il y a une grande et opulente ville nommée Calicut ; elle est habitée par des idolâtres.

« Nous annonçons aussi à nos pères que de puissants navires ont été envoyés d'Occident aux Indes par le roi chrétien des Francs (1) qui sont nos frères. Leur navigation fut d'une année entière. Après avoir visité l'Éthiopie, ils abordèrent aux côtes de l'Inde... Ayant ensuite acheté du poivre et d'autres marchandises, ils retournèrent chez eux. Ce roi puissant, que Dieu conserve ! ayant découvert et exploré cette nouvelle route, envoya six autres immenses vaisseaux, et après six mois de navigation ces habiles marins arrivèrent à Calicut. Il y a à Calicut de nombreux Ismaélites, qui, poussés par la haine invétérée qu'ils portent aux chrétiens, cherchèrent à les diffamer devant le roi. Ils lui dirent que la ville et la contrée plaisaient beaucoup à ces hommes venus de l'Occident ; qu'ils avaient le projet de retourner bientôt vers leur souverain pour y prendre sur leurs navires une armée formidable, que le royaume était donc menacé d'une guerre et d'un envahissement. Ce roi infidèle ayant ajouté foi aux paroles des Ismaélites et suivi leurs conseils, entra en fureur et fit mettre à mort tous les Francs qui se trouvaient dans la ville, savoir : soixante-dix hommes et cinq prêtres qui les accompagnaient ; car les Francs ne voyagent jamais et ne vont nulle part sans prêtres.

(1) Il est question des Portugais. On sait qu'il a toujours été d'usage en Orient de désigner les Européens par le nom de Francs.

Ceux qui étaient sur les navires levèrent l'ancre aussitôt et s'en allèrent avec grande tristesse et en pleurant amèrement. Ils se rendirent vers nos chrétiens de la ville de Cochin.

« Cette contrée appartient aussi à un roi infidèle. Lorsqu'il vit ces étrangers plongés dans le trouble et la désolation, il les accueillit avec bonté, les consola et fit serment de ne les abandonner jamais. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles du roi impie qui avait mis à mort leurs compagnons, celui-ci leva une armée considérable et commença les hostilités. Les Francs furent donc forcés de se retirer avec le roi qui leur avait donné l'hospitalité dans un camp fortifié sur les rivages de la mer. Ils restèrent là quelques jours; enfin le Christ eut pitié d'eux. Plusieurs navires arrivèrent de la terre des Francs et firent vigoureusement la guerre au roi de Calicut. Ils lui lancèrent, au moyen de leurs canons, de grosses pierres qui firent un grand ravage dans l'armée de ce roi impie. Il fut enfin chassé de la contrée avec ses soldats. Les Francs marchèrent alors vers la ville de Cochin, y construisirent un camp immense qui fut placé sous le commandement de trois cents guerriers de leur nation. Les uns étaient chargés de la manœuvre du canon et les autres étaient fusiliers (1). On avait disposé cinquante grands canons et cent petits; il y avait en outre un grand nombre de fusils. Sur ces entrefaites, le roi ennemi, dont la mémoire périsse! cherchait à réparer sa défaite, mais il fut vaincu à la première bataille, par la vertu du Christ. Trois mille de ses soldats fu-

(1) Allis ad tormenta tractanda deputabantur, allis sclopetarii erant.

rent déchirés par les canons et il fut forcé de s'enfuir dans la ville de Calicut. Les Francs le poursuivirent par mer, car la ville est bâtie sur le rivage; ils s'emparèrent de sa personne, coulèrent ses navires et ruinèrent la ville à coups de canon.

« Après cette guerre, le chef des Francs alla trouver un autre roi infidèle, sur la côte de Malabar. Il lui demanda un lieu dans sa ville, nommée Cananor, où il leur fût permis de faire librement le commerce et de revenir tous les ans avec les hommes de sa nation. Ce roi les reçut avec joie, les traita libéralement et leur assigna dans sa ville un terrain et une vaste maison. Le chef chrétien lui fit cadeau, en retour, de magnifiques habits brodés d'or et de pièces d'étoffe de pourpre. Peu de temps après, ayant pris une grande cargaison d'épices, il s'en retourna dans son pays.

« Il y a actuellement en la ville de Cananor une vingtaine de Francs. Lorsque nous arrivâmes dans cette ville indienne, nous leur fîmes savoir que nous étions chrétiens et nous leur indiquâmes nos titres et notre qualité. Ils nous accueillirent avec grande allégresse, nous donnèrent de leurs habits et vingt drachmes d'or, voulant ainsi, à cause du Christ, rendre hommage à notre mission. Nous demeurâmes deux mois et demi auprès d'eux, et, à certains jours déterminés, ils nous demandaient de célébrer les saints mystères. Ils possèdent un oratoire où ils vaquent à la prière. Leurs prêtres font tous les jours les cérémonies saintes de l'oblation et du sacrifice; telle est leur habitude. Aussi, le jour du Seigneur, après que leur prêtre avait célébré, nous étions admis à faire également nos saints offices; ce spectacle réjouissait les yeux.

« Étant partis de là nous allâmes vers nos chrétiens, qui en sont éloignés de huit jours de marche. Les Francs sont au nombre de quatre cents hommes. Leur présence a pénétré de crainte et de stupeur les infidèles et les Ismaélites de ces contrées. Leur pays s'appelle Portugal; c'est une des régions des Francs. Leur roi se nomme Emmanuel (1), et nous prions le divin Emmanuel de le protéger.

« Ne vous plaignez pas, frères, de la longueur de cette lettre, car il nous a paru bon de vous communiquer ces détails. Que le Seigneur soit avec nous tous... Amen. »

Tels furent les commencements des rapides conquêtes et de la puissance extraordinaire des Portugais en Asie. Il est curieux d'en retrouver les détails dans une lettre d'un moine syrien, et d'y voir avec quelle promptitude le génie des Européens avait su tirer parti de la boussole et de la poudre à canon, de ces deux grandes découvertes dont les Asiatiques avaient été si longtemps en possession et qui déjà commençaient à leur devenir si fatales.

IV.

A peine les Portugais eurent-ils mis le pied sur la terre des Indes que l'amour du trafic, le goût des expéditions lointaines et aventureuses leur inspira le désir d'aller à la recherche du Catay, de ce vaste et mys-

(1) Emmanuel le Grand régna en Portugal de 1490 à 1521.

térieux empire dont on avait raconté tant de merveilles dans les siècles précédents. Déjà, d'ailleurs, ils avaient rencontré plusieurs Chinois côtoyant avec leurs grandes jonques la presqu'île malaise, et le grand Albuquerque s'était mis en relation avec eux, lorsqu'il prit possession de Malacca. Ce fut sur les renseignements de ce guerrier fameux et de ce politique profond que la cour de Portugal résolut de tenter une expédition en Chine et d'y envoyer un ambassadeur. Une escadre de neuf vaisseaux, commandée par Fernand d'Andrada, partit de Lisbonne en 1518. Thomas Pirès, qui avait longtemps résidé dans les Indes, fut désigné pour être le chef de l'ambassade. Aussitôt que les navires portugais arrivèrent en vue des îles nombreuses disséminées aux environs de Canton, le mandarin de la mer, étonné à la vue de cette étrange apparition, arma ses jonques de guerre et fit voile à l'encontre de la flottille européenne. D'Andrada, qui était d'un caractère doux et liant, laissa visiter ses vaisseaux, gagna l'amitié du mandarin, et obtint la permission d'aller jusqu'à Canton, pour exposer au gouverneur de la province le but de sa mission. Ils remontèrent donc la rivière du Tigre et purent admirer de tous côtés de riches campagnes, des terres fertiles et bien cultivées, une longue suite de beaux villages dont les nombreux habitants se livraient en paix aux travaux de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Canton, cette grande cité, avec sa population laborieuse, intelligente, aux manières élégantes et polies, avec ses grands magasins où l'on voyait étalés les mille produits d'une brillante civilisation, tout les jetait dans l'étonnement et l'admiration. Ils

comprirent que la modération et la douceur étaient les seuls moyens de lier des relations avec une nation si remarquable. D'Andrada s'insinua peu à peu dans les bonnes grâces des mandarins de Canton et réussit à faire un traité de commerce qui devait être soumis à la sanction de l'empereur.

Thomas Pirès partit dès lors pour Péking en qualité d'ambassadeur. Il arriva dans cette capitale en 1521, s'attendant à trouver la cour bien disposée en faveur de sa nation. Malheureusement, il survint à cette époque même des événements qui firent évanouir toutes les espérances et compromirent cette première ambassade. On apprit de Canton que Simon d'Andrada, frère de Fernand, y était venu de Malacca avec quatre vaisseaux, qu'il avait élevé une forteresse dans l'île de Ta-men, pillé les jonques chinoises, et qu'il s'était abandonné sur la côte avec ses matelots à tous les excès du libertinage et de la piraterie. D'un autre côté, un ambassadeur musulman était arrivé à Nanking, de la part du roi de Bantam, pour représenter à l'empereur que son maître avait été injustement dépouillé par les Portugais de la possession de Malacca, et pour demander qu'à titre de vassal de l'empire il pût être placé sous la protection chinoise. Le gouverneur de Nanking avait écouté ces plaintes, et il engageait l'empereur à ne souffrir aucune liaison avec ces Francs avides et entreprenants, dont l'unique affaire était, sous le prétexte du commerce, d'épier le côté faible des pays où ils étaient reçus, d'essayer d'y prendre pied comme marchands, en attendant qu'ils pussent s'en rendre maîtres. On voit que dès cette époque on connaissait assez bien dans les contrées

orientales de l'Asie le caractère envahisseur des Européens.

Ces considérations, auxquelles la conduite toute récente des Portugais dans les Indes, leurs audacieuses entreprises et leurs rapides conquêtes donnaient beaucoup de poids, n'étaient pas de nature à favoriser la mission de Pirès. La lettre du roi de Portugal à l'empereur de la Chine, lettre dont l'ambassadeur était muni, fut un nouveau sujet de mécontentement. Cette pièce, écrite dans le style ordinaire de la correspondance des rois de Portugal avec les princes de l'Orient, ne pouvait être reçue sous cette forme à la cour du Fils du Ciel, et, par l'effet d'une ruse qu'on attribua aux musulmans de Malacca, on en avait fait en chinois la traduction la plus exacte et par conséquent la plus capable de déplaire. Il n'en fallut pas davantage pour faire considérer Pirès comme un espion qui avait usurpé le titre et la qualité d'ambassadeur.

L'empereur étant mort sur ces entrefaites, on ordonna que Pirès serait reconduit à Canton, et qu'en attendant les Portugais seraient obligés de quitter cette ville. Ceux-ci s'y refusèrent, et il s'éleva en conséquence une rixe dans laquelle ils ne furent pas les plus forts. Pirès et les gens de sa suite arrivèrent à Canton immédiatement après cet événement et en devinrent les victimes. On les mit en prison et on les menaça de les juger d'après les lois de l'empire, en les rendant responsables de l'insolence de la lettre du roi des Francs qu'ils avaient apportée, de l'audace qu'avait eue ce roi d'attaquer les vaisseaux de la Chine et de la mauvaise conduite de leurs compatriotes. De tels griefs auraient justifié aux yeux des

Chinois les traitements les plus rigoureux qu'on eût pu faire subir à l'ambassadeur. Les historiens portugais disent qu'il périt en prison ; mais il est certain qu'il en sortit, après avoir été soumis, ainsi que douze de ses compagnons, à des tortures si cruelles que cinq en moururent. Les autres furent bannis séparément en différentes parties de l'empire. Pirès, qui était de ce nombre, se maria dans le lieu de son exil, et convertit au christianisme sa femme et les enfants qu'il eut d'elle (1). Telle fut la destinée du premier ambassadeur européen qui osa se hasarder à entreprendre une négociation avec les Chinois (2).

Cependant, les deux d'Andrada avaient fait sur la côte de Chine de si bonnes opérations mercantiles que les Portugais ne perdirent pas de vue un pays où se trouvaient accumulées tant de richesses. En 1522, il y eut une nouvelle expédition de quatre vaisseaux, sous le commandement de Alphonse de Mello. On se doutait bien que les Chinois, irrités contre les étrangers, leur feraient une mauvaise réception ; c'est ce qui eut lieu en effet. Dès qu'on signala l'arrivée des navires francs, les magistrats de Canton donnèrent ordre de les poursuivre à outrance, de n'écouter aucune proposition et de les anéantir corps et biens. Il y eut une bataille navale, et les Portugais ne furent pas heureux. Un de leurs vaisseaux sauta en l'air par le feu qui prit aux poudres ; un autre fut capturé ; et

(1) A. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 205.

(2) En 1543 Pinto rencontra en Chine une femme qu'il reconnut pour chrétienne aux premiers mots de l'oraison dominicale qu'elle lui dit en portugais; c'était une fille de Pirès. (*Voyages adventureux*, etc., ch. XCXI, p. 418.)

Mello fut obligé de se sauver, en laissant au pouvoir des Chinois un grand nombre de prisonniers. Plusieurs moururent de faim dans les prisons de Canton et prévinrent par cette mort la sentence de l'empereur qui les condamnait à être coupés par morceaux, comme espions et comme voleurs. « En quoi, dit un auteur « portugais, les Chinois leur faisaient moins d'in- « justice sur le second article que sur le premier. » Il y en eut vingt-trois qui subirent la rigueur de ce cruel arrêt.

Ce nouveau désastre ne découragea pas les Portugais. Poussés par la soif du lucre et le goût des aventures, quelques armateurs de Goa entreprirent un commerce interlope sur les côtes de Chine. Les mandarins, gagnés par des présents, fermèrent les yeux, et il fut enfin permis de trafiquer dans l'île de Sancian. Les Portugais y apportaient de l'or qu'ils tiraient d'Afrique, des épiceries des Moluques, des dents d'éléphants et des pierreries de l'île de Ceylan. En échange, ils en exportaient des soies de toute espèce, des porcelaines, des vernis et le thé, qui est devenu une denrée presque indispensable aux Européens.

V.

Pendant que les Portugais cherchaient par tous les moyens à établir et à étendre des relations commerciales avec les Chinois, saint François Xavier propageait le christianisme dans les grandes îles du Japon. Pendant les discussions fameuses qu'il avait avec les prêtres

des idoles, il les entendait souvent avoir recours à l'autorité des Chinois, et prétendre que si la vérité se trouvait dans la religion chrétienne, la Chine, douée de tant de science et de sagesse, connaîtrait certainement les principes de cette religion. La merveilleuse renommée du peuple chinois inspira à l'apôtre des Indes et du Japon le désir d'aller le visiter; il espérait qu'après avoir vaincu l'idolâtrie en Chine, il lui serait dès lors facile de s'appuyer sur la conversion des Chinois, et d'entraîner les Japonais à imiter l'exemple de ces hommes qui excitaient si fort leur admiration.

Les compatriotes de Vasco da Gama n'avaient pas encore fondé leur établissement de Macao, et c'était à Sancian, comme nous l'avons dit, qu'ils allaient trafiquer avec les habitants du Céleste Empire. François Xavier s'étant embarqué au Japon pour se rendre dans les Indes, passa à Sancian et y trouva Jacques Pereira, célèbre marin et riche commerçant. L'apôtre lui communiqua son projet de pénétrer en Chine; mais, afin d'aplanir toutes les difficultés qui pourraient surgir, il avait l'intention de proposer au gouverneur et à l'évêque de Goa d'envoyer à Péking une ambassade officielle dont il ferait partie. Pereira approuva ce plan et lui promit son navire, sa fortune et toute son influence pour en assurer le succès.

Dès qu'il fut arrivé à Goa, François Xavier communiqua son dessein à dom Alphonse Doronia, vice-roi des Indes, et à Jean Albuquerque, évêque de Goa. L'ambassade fut résolue, et Jacques Pereira en fut institué chef. On pressa les préparatifs du départ, on se procura de riches présents pour offrir à l'empereur de la Chine, et chacun se livrait aux espérances que

faisait naître cette importante entreprise, au point de vue des intérêts politiques et commerciaux ; mais le saint et zélé missionnaire envisageait par-dessus tout la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pereira se trouvant alors dans le détroit de la Sonde, il fut convenu qu'il irait rejoindre Xavier à Malacca.

Un certain Alvarès, gouverneur de la citadelle de Malacca, ennemi personnel de Pereira et jaloux qu'on lui eût donné le titre d'ambassadeur, résolut de faire échouer l'entreprise. Aussitôt que Pereira fut arrivé, il prétendit faussement que la ville devait être assiégée par les Malais, et qu'ayant peu de monde à leur opposer, il était dans la nécessité de consigner dans le port le navire de Pereira avec son équipage ; et, afin de donner plus d'efficacité à ses ordres, il exigea qu'on lui apportât dans son palais le gouvernail du navire. François Xavier usa vainement de toute son influence pour fléchir la résistance du gouverneur. Il alla jusqu'à mettre sous ses yeux ses lettres de nonce apostolique qu'il avait jusque-là tenues cachées, par modestie, et qui frappaient de la peine d'excommunication ceux qui s'obstineraient à l'entraver dans l'exercice de sa mission. Le gouverneur de Malacca fut insensible aux menaces comme aux prières. François Xavier, voyant que les hommes, au lieu de lui être en aide, ne servaient qu'à lui susciter des obstacles, s'abandonna uniquement à la Providence. Il changea de plan, résolut de se rendre comme il pourrait à Sancian, de se faire l'ami de quelque Chinois et puis d'aller se jeter, n'importe où, sur un point des côtes de l'Empire. S'il avait le bonheur d'être arrêté et conduit en prison; du moins pourrait-il annoncer

Jésus-Christ aux prisonniers, et déposer ainsi, au sein de cette nation infidèle, un germe de la vraie foi.

Le gouverneur de Malacca, ayant réussi à faire échouer l'ambassade, retint Pereira et consentit seulement à ce que son navire fît le voyage de Sancian. François Xavier s'embarqua, et après avoir traversé le détroit de Singapore, il arriva en vue des côtes de Chine. Sancian, île presque inculte et déserte, n'était éloignée de la terre ferme que d'une trentaine de lieues. Durant la saison du commerce, les Portugais avaient l'habitude de se réunir sur le rivage de la mer, où ils dressaient à la hâte des tentes et des cabanes, avec des rameaux, pour s'abriter contre les ardeurs du soleil. C'était là qu'ils étalaient leurs marchandises, car les Chinois ne leur avaient pas encore permis de construire des maisons sur le territoire du Céleste Empire. Ces demeures de quelques jours étaient abandonnées et détruites aussitôt que la mousson favorable leur permettait de se rembarquer pour les Indes.

Les Portugais de Sancian, ayant appris que leur infatigable et saint missionnaire avait le projet de pénétrer dans l'intérieur de l'empire, cherchèrent à le détourner de ce qu'ils appelaient une dangereuse témérité. Ils lui représentèrent les obstacles insurmontables qu'il rencontrerait pour s'introduire dans un pays dont l'entrée était interdite aux étrangers, sous les peines les plus sévères. Mais aucune considération d'intérêt personnel n'était capable d'ébranler le courage de l'homme de Dieu. Les privations, les souffrances, la prison, les tortures, la mort même, tout cela était peu de chose aux yeux de ce sublime religieux, préoccupé avant tout du salut de ses frères. Un marchand chinois

de Canton avait promis à François Xavier de le conduire dans l'Empire, avec le secours d'une jonque où il n'y aurait pour matelots que ses propres enfants et quelques personnes de confiance. Il devait lui donner l'hospitalité dans sa maison de Canton pendant quelques jours, et puis l'apôtre s'abandonnerait tout seul aux inspirations de son zèle et à la grâce de Dieu. Les Portugais furent effrayés de ce parti. Comme ils étaient persuadés qu'une tentative si périlleuse échouerait, et qu'alors ils seraient exposés à la colère des autorités chinoises, qui ne manqueraient pas de prendre ce prétexte pour piller leurs marchandises et leur interdire à l'avenir tout commerce avec les habitants de l'empire, ils conjurèrent le saint missionnaire d'abandonner un projet si téméraire, ou du moins de temporiser et d'attendre, pour le mettre à exécution, que la bonne mousson revenue leur permît de lever l'ancre, de repartir pour les Indes et de se mettre ainsi à l'abri de la colère des mandarins.

Déjà tous les navires portugais étaient partis, et Xavier pensait avec délices au bonheur de pénétrer enfin dans cette terre de promission, où il espérait gagner des âmes à Jésus-Christ, au milieu des souffrances et peut-être au prix de son sang. Mais, lorsqu'il n'eut plus à redouter la prudence exagérée de ses compatriotes, un nouveau contre-temps vint entraver son projet et ajourner le départ. Le marchand chinois de Canton qui devait revenir le prendre avec sa jonque, ne paraissait pas, quoique le temps fixé fût déjà écoulé. Xavier, qui n'avait pu encore étudier le caractère chinois, avait commis l'imprudence de payer par avance son conducteur cantonnais. Il lui

avait donné une quantité considérable de poivre et d'épices qu'il avait reçue en aumône des Portugais. Le malin Chinois était parti avec sa cargaison, bien étonné assurément de cette manière un peu naïve de traiter les affaires.

Pendant que Xavier attendait toujours avec patience et résignation le retour du perfide marchand, le Seigneur, content du labeur et des fatigues de son serviteur, voulut l'appeler à lui pour le récompenser. Depuis quelque temps Xavier était tourmenté d'une fièvre violente, sans qu'il fût empêché par son état de souffrance de visiter les malades et de vaquer aux œuvres du ministère apostolique. Un jour, un Portugais qui était resté dans l'île, le trouva étendu par terre et dévoré par les ardeurs de la fièvre. Il le prit sur ses épaules et le porta dans sa cabane, sur le bord de la mer, où il lui prodigua les soins les plus affectueux. Mais le mal augmenta, et le 2 décembre 1552, le saint apôtre des Indes et du Japon rendit son âme à Dieu, en face même et à la vue de ce vaste empire où il avait tant désiré porter les lumières de l'Évangile.

VI.

Dès l'année 1555, trois ans seulement après la mort de saint François Xavier, Gaspard de la Croix, originaire d'Évora, et l'un des douze dominicains qui passèrent les premiers du Portugal aux Indes, réussit à pénétrer dans l'empire chinois. Cardoso nous apprend, dans son *Martyrologe*, qu'il avait lu une rela-

tion, écrite en portugais par ce missionnaire, de ce qui lui était arrivé en Chine et des espérances qu'autorisait cette mission si elle venait à être cultivée (1). Il paraît que ces premières tentatives de prédication ne furent pas sans bons résultats. Les Chinois, aussi touchés par la force des exemples de Gaspard de la Croix que persuadés par ses discours, abbatirent eux-mêmes une des pagodes consacrées aux idoles. Plusieurs demandèrent le baptême; quelques-uns le reçurent; mais les mandarins, effrayés de l'influence que prenait cet étranger dans le pays, le firent arrêter dans le dessein de le mettre à mort. Ils n'osèrent pourtant en venir à une telle extrémité à l'égard d'un homme dont la sainteté était manifeste, et ils se contentèrent de le chasser de l'empire. Gaspard de la Croix, cruellement arraché à la nouvelle famille qu'il avait engendrée à Jésus-Christ, passa dans le petit royaume d'Ormuz, où il opéra de nouvelles conversions. Usé enfin de travaux, il revint dans sa patrie, et y fit succéder à l'apostolat un ministère de charité en se dévouant au service des pestiférés de Lisbonne. Il mourut dernière victime du fléau dont il avait prédit la fin. Dans cette nouvelle période de la propagation de la foi dans la haute Asie, saint François Xavier avait essayé de pénétrer en Chine; mais ce fut un religieux de l'ordre de Saint-Dominique (2) qui eut l'honneur d'y entrer le premier et d'inaugurer ces missions célèbres qui ont si vivement excité l'intérêt de la religion et de la science.

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. VI, p. 729. Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1555.
(2) Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, p. 1354.

Depuis que les Portugais avaient découvert par mer le Catay de Marco-Polo et des missionnaires du moyen âge, plusieurs années s'écoulèrent avant qu'ils pussent établir d'une manière régulière des rapports politiques et commerciaux avec ce peuple soupçonneux et jaloux. Les dispositions peu favorables des Chinois étaient fomentées par les musulmans résidant à Canton, qui leur dépeignaient les Francs comme une race entreprenante et audacieuse, dont la puissance irrésistible tendait à subjuguer tous les peuples. Cependant, le goût du commerce et la soif du lucre agit insensiblement sur l'esprit des Chinois; leur répugnance s'affaiblit, et, après avoir permis à ces dangereux étrangers de venir vendre et acheter à Sancian, ils finirent par les autoriser à se rendre à Canton, mais à la condition que ce ne serait que durant une certaine saison de l'année. Ce temps écoulé, le marché de Canton serait fermé, et les Européens devraient remonter aussitôt à bord de leurs navires, et s'en retourner dans les Indes avec leurs bagages.

Ce mode de trafiquer dura plusieurs années, jusqu'au moment où les Portugais trouvèrent une occasion de jeter les fondements d'un établissement moins précaire. Un pirate, devenu puissant par ses brigandages, s'était emparé, non loin de Canton, d'une île importante nommée Ngao-Men, d'où il tenait bloqués les ports principaux de la Chine. Dans leur détresse, les mandarins firent appel aux Portugais, qui avaient quelques vaisseaux à Sancian; ceux-ci accoururent, livrèrent bataille au pirate et remportèrent sur sa marine une victoire complète. L'empereur, informé du service signalé que les étrangers venaient de rendre à l'em-

pire, leur accorda, dans sa munificence, un pied-à-terre à la pointe orientale de l'île de Ngao-Men. Peu à peu on vit s'élever la ville de Macao, destinée à devenir le centre d'un immense commerce et le rendez-vous de tous les prédicateurs de l'Évangile dans l'extrême Orient.

A cette époque, le catholicisme et ses missionnaires accompagnaient toujours, précédaient même quelquefois les agents de la politique et du négoce dans ces contrées nouvelles. Des religieux de divers ordres ne tardèrent donc pas à s'établir dans la colonie portugaise de Macao, où l'autorité pontificale érigea bientôt un évêché. La compagnie de Jésus, qui déjà obtenait dans le monde entier un prodigieux développement, y fonda une maison et se prépara à étendre encore plus loin son apostolat.

Durant plusieurs années l'action des missionnaires fut circonscrite dans l'intérieur de la colonie portugaise, et la propagation de la foi s'exerça seulement sur les nombreux Chinois qui étaient venus partager à Macao la fortune de ces aventureux et intrépides étrangers. Mais enfin arriva le moment fixé par la Providence où les apôtres de Jésus-Christ devaient de nouveau porter le flambeau de la vérité au cœur même de ce vaste empire, retombé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et qui allait s'enfonçant de jour en jour dans les ténèbres encore plus épaisses du scepticisme.

Le P. Alexandre Valignau, jésuite italien, avait été nommé par le général de la compagnie visiteur de toutes les missions des Indes. Pendant qu'il remplissait les rudes et pénibles travaux de sa charge, il

s'arrêta quelque temps à Macao avant de se rendre au Japon. Le zèle ardent de ce missionnaire ne put supporter de voir qu'on avait en quelque sorte désespéré de pouvoir entrer dans l'intérieur de la Chine, et qu'on laissait d'innombrables populations plongées dans l'erreur sans venir à leur secours. Il médita sur les moyens les plus propres à fonder des missions dans les provinces de l'Empire. Les religieux de Macao étant à peine suffisants pour l'administration de la colonie, il pensa à faire venir quelques missionnaires qui se disposeraient à pénétrer dans l'intérieur. Il écrivit donc à ce sujet au père provincial des Indes, et avant de faire voile pour le Japon, il rédigea des instructions pour ceux qui seraient envoyés en Chine.

Le provincial des Indes se hâta de faire partir pour Macao un père tout récemment arrivé d'Europe. C'était Michel Roger du royaume de Naples. Il débarqua à Macao au mois de juillet 1579. Il lut les instructions que lui avait laissées le P. Valignan, et où il lui était spécialement ordonné de se livrer tout entier à l'étude de la langue chinoise, de ne pas négliger d'apprendre à déchiffrer et à former l'écriture bizarre de ce singulier peuple. Le P. Roger suivit un si sage conseil et s'appliqua à étudier l'idiome de Confucius. Lorsqu'il crut en avoir des notions suffisantes, il songea à pénétrer dans l'intérieur. La connaissance de quelque haut fonctionnaire chinois lui parut nécessaire pour l'exécution de son projet. Dans le but de se mettre en rapport avec les mandarins, il accompagna les marchands portugais à Canton, aux deux époques de l'année fixées pour les transactions commerciales. Les Portugais avaient l'autorisation de se

rendre dans les faubourgs de la ville de Canton pour trafiquer avec les habitants. Au soleil couché, ils étaient obligés d'évacuer le territoire du Céleste Empire, et de se retirer à bord de leurs navires, qui stationnaient dans la rivière du Tigre. Ils étaient d'ailleurs placés sous la surveillance continuelle de quelques grands mandarins militaires, qui réglaient le commerce des étrangers et faisaient minutieusement épier leur conduite. Le P. Roger eut bientôt noué des relations avec ces mandarins, qui, flattés de voir le religieux européen s'appliquer à l'étude de la langue chinoise, le traitèrent avec distinction et le dispensèrent de s'en retourner tous les soirs à bord des navires. Ils lui offrirent un logement dans le palais destiné aux membres de l'ambassade que le roi de Siam envoyait annuellement à Péking.

La bienveillance des autorités de Canton pour le P. Roger frappa les Chinois, surtout ceux de Macao, et plusieurs témoignèrent le désir d'embrasser la religion chrétienne. Un catéchuménat fut formé, et le P. Roger, lorsqu'il revenait de Canton avec les navires portugais, après la clôture du commerce, donnait tous ses soins à cette mission naissante. Cependant, comme il était seul pour s'occuper de la conversion et de l'instruction des Chinois, comme d'ailleurs il allait passer une grande partie de l'année à Canton, le P. Valignan, instruit de cet état des choses pendant qu'il était encore au Japon, demanda au provincial des Indes qu'on désignât un autre religieux pour venir partager en Chine les travaux du P. Roger. Le P. Matthieu Ricci fut l'élu de la Providence pour cette œuvre si difficile; arrivé aux Indes avec le

P. Roger, il était alors à Goa, où il terminait ses études théologiques.

Le P. Matthieu Ricci était né à Macérato, dans la marche d'Ancône, en 1552, précisément dans la même année où François Xavier rendait le dernier soupir, dans une pauvre cabane, sur une île chinoise. Ainsi, au moment même où s'éteignait, au fond de l'Asie, l'apôtre qui avait conçu le projet de porter la foi chrétienne dans l'Empire Céleste, Dieu suscitait à l'autre extrémité de la terre le missionnaire qui devait exécuter ce projet. Le zèle apostolique de Xavier était passé tout entier dans l'âme de Ricci. Ce célèbre propagateur de la foi avait d'abord été destiné à l'étude du droit; mais, ayant préféré la vie religieuse, il était entré dans la compagnie de Jésus, en 1571. Celui qui le dirigea dans son noviciat était ce même P. Valignan, qui fit de si grandes choses dans les Indes qu'un prince de Portugal l'appelait l'apôtre de l'Orient. Après le départ de son maître pour les missions étrangères, Ricci conçut bientôt le désir d'aller le rejoindre. Il ne resta donc en Europe que le temps qu'il fallait pour faire les études nécessaires à une semblable entreprise, et il arriva à Goa en 1578. Il avait donc vingt-sept ans à son entrée dans la carrière apostolique.

Les PP. Roger et Ricci, après avoir supporté ensemble les fatigues et les dangers d'une longue navigation, se trouvaient réunis à Macao, et choisis l'un et l'autre pour travailler de concert à la même œuvre. Pendant qu'ils cherchaient avec anxiété les moyens de pénétrer définitivement dans l'Empire, la Providence sembla leur en ouvrir les portes par une circonstance assez singulière. Le gouverneur de la

province de Kouang-Tong (1), qui, à cette époque comme aujourd'hui, avait aussi sous sa juridiction la province de Kouang-Si, résidait à Tchao-King-Fou, ville de premier ordre située à l'ouest de Canton (2). En ce temps, le vice-roi des deux Kouang était un certain Tsing-Tsai, originaire de la province de Fo-Kien. D'une cupidité remarquable, même parmi les Chinois, il s'imagina qu'il lui serait possible de tirer de gros revenus des marchands portugais de Macao, dont on lui avait vanté les incomparables richesses. En conséquence, il envoya un édit à Macao, par lequel il enjoignait à l'évêque et au gouverneur de la ville d'avoir à se présenter incontinent devant son tribunal de Tchao-King, parce qu'il lui était revenu que c'était par eux que les marchands étrangers étaient administrés. L'évêque et le gouverneur trouvèrent qu'une semblable injonction était peu rassurante pour leur personne et très-humiliante pour leur dignité. Cependant, leur établissement, qui ne faisait que de naître, étant tout à fait à la merci des Chinois, il n'eût pas été prudent de considérer cet édit comme non avenu, et de paraître ainsi mépriser l'autorité du vice-roi. Que faire en cette conjoncture si embarrassante? par quel moyen sauvegarder à la fois tous les intérêts? Il paraît que déjà à cette époque les Portugais de Macao avaient assez bien profité à l'école du peuple fin et rusé avec lequel ils se trouvaient en contact. L'évêque et le gouverneur cherchèrent à se tirer d'embarras par un procédé tout à fait chinois. Il fut convenu

(1) Les Européens ont fait Canton de ce nom chinois.

(2) *Kouang-Tcheou-Fou* en chinois.

qu'au lieu des deux véritables autorités civile et ecclésiastique de la colonie, on enverrait au vice-roi deux autres personnages, qui joueraient le rôle d'évêque et de gouverneur. Par cette obéissance équivoque et frauduleuse, on parviendrait à mettre à couvert la dignité portugaise et à contenter l'orgueil du vice-roi des deux Kouang.

Le visiteur des jésuites, le P. Valignan, vit dans cette circonstance une excellente occasion pour chercher à s'introduire dans l'intérieur de l'empire. Il fit désigner le P. Michel Roger pour représenter l'évêque, et on envoya à la place du gouverneur un fonctionnaire de la ville nommé Matthieu Pénella. Et afin que ce personnel, qui était un peu frauduleux, pût trouver grâce plus facilement aux yeux du vice-roi, on y joignit de riches présents, auxquels dut contribuer la communauté tout entière des marchands portugais. Car il leur importait grandement d'acheter à tout prix la bienveillance du vice-roi et de l'empêcher de mettre des entraves à leur commerce.

Cette sorte d'ambassade fut reçue à Tchao-King avec la plus grande pompe, c'est-à-dire qu'il y eut de formidables explosions de pétards, une musique assourdissante et une riche exhibition de satellites et de mandarins à globule de toute couleur. Ce splendide appareil était moins pour faire honneur aux représentants des barbares de l'Occident que pour frapper leur imagination par la magnificence de l'Empire Céleste, et leur inspirer une respectueuse épouvante. Le vice-roi les reçut en son palais, avec cette « dignité hautaine » si fortement recommandée aux grands dignitaires dans les occasions solennelles. Ce-

pendant le fier gouverneur des deux Kouang, à la vue des riches et curieux présents qu'on lui apportait, modifia aussitôt la rude arrogance de sa physionomie, et lui donna insensiblement une rassurante impression de bienveillance et de mansuétude. Il ordonna à son interprète de dire aux étrangers qu'ils pouvaient rester dans leur port de Macao et continuer à se livrer à leur trafic, tout en obéissant ponctuellement et filialement aux lois des mandarins, qui étaient pères et mères des étrangers aussi bien que des hommes du royaume Central... Puis, après avoir jeté un regard plein de convoitise sur les offrandes des Portugais, il leur fit dire qu'il n'accepterait ces présents qu'à la condition qu'on en recevrait le prix. Ayant alors demandé à l'interprète la valeur de chaque objet, il fit scrupuleusement payer le tout, séance tenante. Cette merveilleuse abnégation n'était que pour le public, car il fit ensuite avertir secrètement les Portugais qu'avec cette somme ils devaient acheter à Macao de nouveaux présents, et les lui apporter eux-mêmes le plus tôt possible.

Le P. Roger ne manqua pas d'exprimer au vice-roi son vif désir d'avoir une résidence dans l'intérieur de l'empire. Il lui fit savoir qu'il étudiait avec ardeur la langue du pays, et que son bonheur serait de passer sa vie avec les Chinois. Le vice-roi parut écouter cette demande avec grande satisfaction, et donna au missionnaire l'espérance qu'il pourrait obtenir cette faveur une autre fois, lorsqu'il reviendrait. L'ambassade prit donc congé du gouverneur des deux Kouang, et elle fut reconduite à bord de ses navires au son des tam-tams et au milieu d'un im-

mense concours de peuple, qui voyait sans doute pour la première fois ces curieux étrangers auxquels ils ne tardèrent pas à donner le sobriquet de « diables occidentaux (1). »

Lorsque les emplettes commandées par le vice-roi furent prêtes, on se hâta de les lui envoyer par le même Matthieu Pénella ; mais le P. Roger ne put l'accompagner, à cause d'une maladie assez grave dont il fut atteint quelques jours avant le départ. Ce zélé missionnaire fut d'autant plus peiné de ce contre-temps, qu'il avait le projet d'offrir au vice-roi une horloge fort belle que le P. Ricci avait apportée de Goa. Le gouverneur des deux Kouang parut tout attristé en apprenant la maladie du P. Roger ; mais lorsqu'il entendit parler de cette merveilleuse machine qui, par le moyen d'un ingénieux système de rouages, allait d'elle-même et marquait les heures avec une admirable précision, il fut soudainement tourmenté du désir de voir et de posséder cette horloge. En conséquence, il donna ordre à son secrétaire d'écrire immédiatement à Macao une dépêche par laquelle il invitait le P. Roger à venir le trouver à Tchao-King, lorsque l'état de sa santé le lui permettrait.

L'arrivée de cette dépêche à Macao fut tout un événement pour la petite colonie portugaise, et les transports de joie éclatèrent de toutes parts, surtout à la maison des pères jésuites. La dépêche du vice-roi accueillait favorablement la requête que le P. Roger lui avait adressée lors de sa première visite, et les religieux étaient officiellement autorisés, par patente,

(1) Yang-Koui.

à avoir dans la ville de Tchao-King une église et une maison. Le P. Valignan fut le seul qui ne partageât pas l'enthousiasme général. Il fut tout interdit par cette nouvelle si inattendue : « Il s'en fallut peu, dit « Trigault, qu'il ne laissât échapper cette occasion, si « le consentement de tous les autres pères ne lui eut « conseillé de la prendre au poil (1). »

Le vice-roi était si impatient de revoir le P. Roger, ou plutôt de posséder l'horloge dont on lui avait parlé, qu'il expédia son secrétaire à Macao avec une jonque mandarine pour recevoir le missionnaire et le conduire avec honneur jusqu'à Tchao-King. On ne manqua pas de profiter avec empressement de ces précieuses avances. Le 18 décembre 1582, le P. Roger s'embarqua avec le P. François Pasio, un autre jésuite qui n'était pas encore prêtre et quelques jeunes Chinois. Le secrétaire du vice-roi fut étonné de le voir ainsi escorté tandis qu'on n'avait mandé que lui. Mais le P. Roger répondit que, comme religieux, il n'avait pas l'habitude d'aller seul, et qu'il avait dû amener deux membres de son ordre, l'un qui l'accompagnerait quand il irait voir le vice-roi, l'autre qui en son absence garderait la maison. Cette réponse fut acceptée, et la jonque mit à la voile avec cette petite colonie de missionnaires, qui emportait les vœux de tous les chrétiens de Macao.

Le vice-roi fut dans le ravissement en voyant fonctionner l'horloge que lui avaient apportée les religieux. Il dut penser sans doute, au fond de sa conscience de Chinois, que les hommes capables de fabriquer de telles merveilles n'étaient pas tout à fait aussi bar-

(1) Trigault, *de l'Expédition chrétienne*, etc., p. 126.

bares qu'ils en avaient l'air. Il voulut leur témoigner sa reconnaissance et leur faire des présents, mais les missionnaires refusèrent courtoisement ses dons. Ils lui exposèrent, dans une requête, que leur seule ambition était d'être autorisés à fixer leur séjour dans l'empire; faisant profession de servir Dieu et de cultiver les sciences, et ayant entendu parler de l'intelligence, des lois, des coutumes et du savoir des Chinois, ils n'avaient point hésité à quitter leur patrie et à faire un long voyage de trois ans pour venir s'instruire à leur école, mais que cette étude leur serait beaucoup moins facile à Macao que dans l'intérieur de la Chine. Le vice-roi considéra comme un grand honneur pour les Chinois que de tels hommes fussent venus de si loin pour habiter parmi eux; et, comme il se piquait d'ailleurs de cultiver la philosophie et les mathématiques, dans lesquelles les missionnaires étaient versés, il souscrivit à leur requête et leur assigna une résidence au faubourg de la ville, dans un temple bouddhique. Souvent il leur envoyait des provisions, et les recevait volontiers, dans son palais, en audience particulière. Les fonctionnaires civils et militaires, tous les personnages importants de Tchao-King ne manquèrent pas, soit par curiosité, soit pour faire la cour au vice-roi, de rendre de fréquentes visites à la pagode habitée par les religieux catholiques. Des relations s'établissaient peu à peu, et ce vaste empire, si hermétiquement fermé aux étrangers, paraissait s'ouvrir au zèle et au dévouement des prédicateurs de l'Évangile. Le P. Roger avait déjà composé un catéchisme et *traduit la Vie des Saints* pour commencer à répandre les idées chrétiennes dans les populations. Il avait obtenu du

vice-roi qu'il fût permis au P. Ricci de s'établir aussi à la pagode de Tchao-King ; tout se préparait enfin pour assurer le succès de cette première mission, lorsqu'un événement inattendu vint soudainement anéantir toutes ces espérances.

CHAPITRE II.

I. Les missionnaires sont contraints d'abandonner Tchao-King. — Retour à Macao. — Nouvelles et infructueuses tentatives pour rentrer. — II. Le vice-roi rappelle les PP. Roger et Ricci à Tchao-King. — Concession d'un terrain pour construire une maison et une église. — Tours bouddhiques. — Pagodes. — Succès et espérances des missionnaires. — III. Érection d'une chapelle. — Préludes à la prédication de l'Évangile. — Moribond recueilli et baptisé. — Interprétation de la charité chrétienne par les lettrés. — Succès et persécution. — IV. Le P. Ricci s'applique aux sciences et aux lettres. — Singulière mappemonde dans le goût des Chinois. — Achèvement de l'église. — Tentatives d'une ambassade espagnole à Péking. — Deux nouveaux missionnaires dans l'intérieur. — Voyage du P. Roger à Han-Tcheou-Fou. — V. Les alchimistes chinois. — Fourberies du néophyte Martin. — Son jugement. — Nouvelle persécution. — Le calme renaît. — VI. Fête des Vieillards. — Mémoire contre les Européens. — Défense du P. Ricci. — Sa popularité. — Visite solennelle du commissaire impérial à la mission de Tchao-King.

I.

Un jour que les missionnaires s'entretenaient avec bonheur de l'avenir de la propagation de la foi en Chine, ils reçurent la visite d'un officier du premier tribunal de la ville. Ce messager, tout accablé de tristesse, leur annonça que le vice-roi venait d'être destitué et qu'il leur ordonnait d'abandonner aussitôt la ville, de peur que leur séjour à Tchao-King n'étant pas du goût de son successeur, sa disgrâce ne devînt par cela

plus considérable. Cette nouvelle, on peut le penser, fut comme un coup de foudre pour les religieux. Le vice-roi leur faisait remettre, pour les consoler, une patente par laquelle il était enjoint aux magistrats de Canton de leur donner un domicile dans la ville. Mais de quelle valeur pouvait être aux yeux des mandarins de Canton une patente d'un gouverneur destitué? Les missionnaires, cependant, accueillirent avec amour cette lueur d'espérance. Ils s'embarquèrent sur une jonque marchande et descendirent le cours du Tigre jusqu'à Canton, où, comme ils l'avaient pressenti, on ne fit aucun cas de la patente du vice-roi; il ne leur fut pas même permis de mettre pied à terre. Contraints de continuer leur route, ils arrivèrent à Macao, accablés de douleur, mais résignés à attendre, dans la retraite, qu'il plût à la Providence d'ouvrir de nouveau les portes de l'empire chinois à la lumière de l'Évangile.

Il est d'usage en Chine de conserver dans les archives des tribunaux les édits émanés des grands mandarins, et d'écrire au bas s'ils ont été exécutés ou non. Le nouveau gouverneur des deux Kouang, quelques jours après avoir pris possession de son poste, trouva, en parcourant les archives, l'édit qui avait été adressé par son prédécesseur aux magistrats de Canton pour leur donner ordre de laisser s'établir dans la ville les religieux européens. Cet édit était aux archives sans annotation, et par conséquent il était impossible de savoir s'il avait été exécuté. Le vice-roi fit écrire aux mandarins de Canton, qui n'avaient aucune connaissance de l'édit; ceux-ci prirent des informations auprès du préfet de Hian-Chan (la Montagne des Parfums),

ville de troisième ordre, ayant sous sa juridiction les Chinois de Macao. Comme le préfet de la Montagne des Parfums ignorait également cette affaire, il envoya en députation à l'évêque de Macao quelques officiers de son tribunal. Ils furent conduits au collége des Jésuites, où on leur montra en effet la patente du vice-roi munie du grand sceau. Aussitôt ils voulurent s'en emparer, sous prétexte qu'un écrit semblable ne pouvait rester entre les mains des barbares sans avilissement pour la dignité de l'Empire Céleste. Les pères du collége furent unanimement d'avis qu'il ne fallait pas se dessaisir de cette pièce importante. Ils exprimèrent cependant le désir d'aller la porter eux-mêmes au préfet de la ville de Canton, et de lui demander l'exécution de la promesse qu'elle contenait. Les officiers chinois s'irritèrent beaucoup et déclarèrent qu'une pareille démarche était contraire aux rites et de toute impossibilité. On insista avec force et persévérance, et à la fin il fut convenu qu'on passerait par-dessus les rites, que les officiers chinois conduiraient les porteurs de la patente jusqu'à la Montagne des Parfums, et que là le sous-préfet de la ville se chargerait de leur faire continuer la route par eau jusqu'à Canton. Cette mission si délicate fut confiée à la prudence et à l'énergie des PP. Roger et Ricci.

Après quelques heures de marche dans l'île de Ngao-Men, dont Macao occupe un rocher, à la pointe de l'est, ils arrivèrent à la ville de la Montagne des Parfums, bâtie sur le bord de la mer. Le sous-préfet les reçut très-mal, et leur intima l'ordre de lui remettre la patente pour qu'il l'envoyât lui-même aux magistrats de Canton. Sur le refus formel des missionnaires,

il entra en fureur, la leur arracha des mains et la foula aux pieds en s'écriant : « Insensés que vous êtes, « que prétendez-vous donc faire avec une patente « d'un vice-roi destitué? Tenez, reprenez votre inu« tile papier et retournez promptement à Macao, au « milieu des vôtres! »

Les pauvres missionnaires prirent congé de cet insolent mandarin, tout contristés de leur mésaventure, mais non découragés. Ils allèrent chercher un peu de repos dans une hôtellerie et se déterminèrent à tenter un coup plein de hardiesse. Accompagnés d'un jeune néophyte chinois qui leur servait d'interprète, ils se rendirent résolûment au port, au moment où la jonque de passage pour Canton allait mettre à la voile. Le capitaine, voyant ces deux étrangers qui se disposaient à monter à bord avec leur petit bagage, fut saisi de crainte et refusa net de les recevoir. Mais l'interprète des religieux se présenta, et lui montrant avec aplomb la patente du vice-roi munie du grand sceau officiel : — Tu es donc fou, mon frère aîné, lui dit-il ; comment, tu ne veux pas recevoir dans ton navire des hommes qui ont un passe-port du vice-roi? — Le capitaine, à la vue de cette superbe pancarte, recula respectueusement et laissa passer les étrangers.

Ce prompt succès ne mena pas fort loin les missionnaires. Les autres passagers, médiocrement séduits par l'exhibition du passe-port, n'étaient préoccupés que du danger de se compromettre en voyageant de compagnie avec deux barbares. Ils effrayèrent tellement le capitaine que celui-ci, avant de lever l'ancre, enjoignit aux missionnaires de débarquer, et afin de ne laisser aucun doute sur l'irrévocabilité de

son intention, il prit leur bagage et le jeta sur le rivage. Il fallut donc se résigner encore à cet insuccès et retourner à l'hôtellerie.

Ceux qui ne connaissent pas les Chinois se persuaderaient aisément qu'il n'y avait plus de tentatives à faire, que le plus court était de retourner à Macao et d'y attendre patiemment une occasion meilleure. Les missionnaires ne se rebutèrent pas. Ayant sans doute suffisamment étudié le peuple avec lequel ils avaient à traiter, ils jugèrent que, malgré ces échecs répétés, tout espoir n'était pas encore perdu. Ils s'entendirent, moyennant finances, avec un petit mandarin de la localité, qui se chargea de leur faire exécuter ce voyage si désiré. Il fit semblant de les arrêter et les envoya, comme prisonniers, au préfet maritime de Canton, en lui disant dans sa dépêche que ces deux religieux étrangers avaient été pris dans la ville de la Montagne des Parfums, porteurs de prétendues patentes du vice-roi... que ces hommes lui paraissaient suspects et qu'on les lui envoyait pour être jugés et punis. Ce fut par ce singulier moyen qu'ils parvinrent, sans nouvel encombre, jusqu'à Canton, où ils furent assez bien reçus par le préfet maritime. Ils lui remirent la patente de l'ex-vice-roi, puis une requête dans laquelle ils disaient qu'attirés par la brillante renommée du Céleste Empire, ils avaient traversé des mers incommensurables et périlleuses, afin d'avoir le bonheur de vivre et de mourir dans ce célèbre pays; qu'ils ne demandaient autre chose sinon un coin de terre où ils pussent bâtir un temple au Seigneur du ciel, vaquer à la prière et travaille à se perfectionner. Le préfet trouva le projet beau et louable, mais il ne

pouvait prendre sur lui de leur octroyer ce qu'ils demandaient; cela dépendait de la volonté du vice-roi. Les missionnaires insistèrent pour qu'on les laissât au moins séjourner à l'ambassade du roi de Siam et y attendre le temps où les marchands portugais se rendaient périodiquement à Canton pour leur trafic, espérant qu'avant cette époque ils auraient peut-être la permission du vice-roi. Le préfet ne fit pas d'objection à ce plan, et les missionnaires allèrent s'installer, selon leur désir, à l'ambassade du roi de Siam. Avant la fin du jour, pendant qu'ils se félicitaient d'avoir enfin réussi dans leur entreprise, ils reçurent ordre de retourner sur-le-champ à Macao, sous prétexte que le nouveau vice-roi se disposant à faire la visite de la province, il y aurait grave inconvénient à ce qu'il trouvât à Canton deux étrangers, pendant une saison qui n'était pas fixée pour leur négoce. Il fallut donc encore une fois céder au reflux et se rembarquer.

En passant par la ville de la Montagne des Parfums, les PP. Roger et Ricci connurent le véritable motif de leur expulsion de Canton. On lisait aux portes et dans les principaux quartiers de la ville un édit du nouveau gouverneur des deux Kouang. Après plusieurs considérations sur l'administration de la province, l'édit ajoutait... « Il se commet en la localité « de Ngao-Men (Macao) un grand nombre d'abus, et « l'on prévarique ouvertement contre les lois. Ces pé- « chés doivent être pour la plupart imputés aux inter- « prètes et aux linguistes, qui abusent de leurs fonc- « tions pour induire les barbares au mal et les faire « tomber dans le crime. Ainsi, nous sommes informé,

« en toute vérité, que ces interprètes ont persuadé à « quelques religieux étrangers d'apprendre les ca- « ractères et le langage de la nation centrale, et de « demander ensuite un emplacement dans la capitale « de la province pour y bâtir une résidence et une « église. Tout cela est très-pernicieux à l'empire ; il « ne peut lui être profitable que les barbares y soient « admis... » Vers la fin de l'édit, le nouveau vice-roi exhorte les interprètes à se corriger de leur mauvaise conduite, sinon il leur fera couper la tête...

II.

Ces nombreuses tentatives toujours infructueuses, et surtout le récent édit du vice-roi, tout fit penser aux jésuites de Macao qu'il leur serait bien difficile de jeter les premiers fondements de cette mission. Mais en Chine, comme ailleurs, c'est le plus souvent l'imprévu qui domine dans les événements. La Providence arrange tout à son gré ; elle ne veut pas que les hommes puissent se vanter de la sagesse et de la prudence de leurs combinaisons. Le succès d'une entreprise vient souvent du côté où l'on n'apercevait que des obstacles. Les missionnaires étaient persuadés qu'il n'y avait aucun espoir de s'établir dans l'intérieur de l'empire, tant que ce nouveau vice-roi gouvernerait la province de Canton, et ce fut précisément ce vice-roi qui les y appela.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsqu'on vit débarquer au port de Macao un officier civil ar-

rivant de Tchao-King. Il se rendit, précédé du tam-tam et accompagné d'un nombreux cortége, au palais du mandarin qui administrait les Chinois de Macao. De là, il se dirigea vers le collége des Jésuites. Il était porteur d'une dépêche du vice-roi par laquelle les PP. Roger et Ricci étaient invités à se rendre en la ville de Tchao-King, où il leur serait permis de construire une maison et une église. Les missionnaires, encore tout accablés de tristesse et de découragement, avaient de la peine à se persuader de la réalité d'une si heureuse nouvelle. La dépêche était cependant claire et précise. On fit à la hâte, et en bénissant le Seigneur, les préparatifs indispensables, et les deux apôtres de la Chine se mirent en route le cœur plein de joie et d'espérance. Ils étaient accompagnés par le même officier qui leur avait apporté un si consolant message.

Le gouverneur de Tchao-King les reçut avec grande bienveillance et les questionna sur leur pays et les motifs de leur venue en Chine. Les religieux répondirent qu'ils étaient originaires des contrées de l'extrême Occident; qu'ayant entendu parler de la grandeur et de la célébrité de l'empire du Milieu, ils avaient entrepris un voyage qui avait duré plus de trois ans. Après avoir visité un grand nombre d'îles et traversé les mers les plus vastes, ils avaient pu se convaincre par leurs propres yeux que l'Empire Céleste était encore bien au-dessus de sa brillante renommée. Ils avaient donc le dessein de s'y établir jusqu'à la fin de leurs jours, et ils désiraient obtenir un peu de terrain pour y construire une maison et une église, afin d'y vaquer à l'étude et à la prière dans la retraite et le recueillement; ce qu'ils ne pouvaient faire à Macao,

à cause du tracas et du tumulte perpétuel auxquels donne lieu l'activité commerciale. Le gouverneur de Tchao-King était doué d'une nature bonne et généreuse. Il fut flatté de voir ces deux religieux étrangers venus des extrémités du monde pour avoir le bonheur de séjourner sur le sol de l'empire. Il leur promit de les prendre sous sa protection et les invita à examiner, dans la ville ou aux environs, l'emplacement qui serait le plus à leur convenance.

Pendant qu'ils s'occupaient de l'organisation de cette mission, les religieux logeaient dans une famille de la cité, nommée Ny-Ko. Durant leur premier séjour à Tchao-King, les jésuites avaient fait connaissance avec plusieurs Chinois de distinction que la curiosité attirait chez eux. Le P. Roger s'était particulièrement lié d'intimité avec un jeune bachelier nommé Ku-Ny-Ko, dont les qualités du cœur et de l'intelligence lui avaient paru remarquables. Il s'était appliqué à l'instruire des vérités de la religion chrétienne, qui faisaient une telle impression sur l'esprit du prosélyte que celui-ci n'avait pas tardé à prendre l'habitude de réciter avec foi et recueillement quelques courtes prières que le père lui avait enseignées. Les jésuites, à cette époque, avaient avec eux un autel portatif, sur lequel ils célébraient le saint sacrifice de la messe dans une salle que le bachelier Ku-Ny-Ko avait mise à leur disposition. Lorsqu'ils furent obligés d'abandonner la ville pour retourner à Canton, ils avaient laissé l'autel dans cette famille, qu'ils considéraient déjà comme les prémices de la chrétienté de Chine.

Aussitôt que le P. Roger fut de retour à Tchao-King, il se rendit avec empressement dans la maison

de Ku-Ny-Ko, où il eut la consolation de voir que le grain évangélique, déposé depuis si peu de temps sur cette terre de bénédiction, avait heureusement germé et promettait une multiplication abondante. Le jeune bachelier, après avoir salué les missionnaires avec les plus grandes marques de respect et de sympathie, les conduisit dans une salle ornée à la fois avec élégance et simplicité. C'était là qu'il avait érigé l'autel qu'on lui avait laissé en dépôt. A défaut de saintes images, il avait placé au-dessus un tableau où on lisait les deux grands caractères chinois *Tien-Tchou*, c'est-à-dire Seigneur du ciel. Aux deux côtés de l'autel et sur le devant on voyait une profusion de beaux vases à fleurs et des cassolettes en bronze où brûlaient des parfums exquis. C'était dans ce petit oratoire que Ku-Ny-Ko venait tous les jours se prosterner et adresser quelques prières à ce Dieu qui ne lui était plus inconnu, et qu'il adorait déjà en esprit et en vérité. A la vue de ce touchant témoignage de la foi du fervent catéchumène, car on pouvait bien lui donner ce nom, les missionnaires ne purent retenir leurs larmes, et tombèrent à genoux pour bénir le Seigneur de ce qu'il y avait enfin un adorateur du vrai Dieu au milieu de ce peuple innombrable, plongé dans les ténèbres du scepticisme et de l'idolâtrie.

Nous avons déjà dit que le gouverneur de Tchao-King avait invité les jésuites à choisir eux-mêmes le lieu où ils désiraient construire une église. En ce temps-là, on élevait aux environs de la ville une de ces tours qu'on rencontre si fréquemment sur toute la surface de l'empire et qui sont, avec les pagodes, les seuls monuments de l'architecture chinoise. A peu de distance

de toutes les villes de premier, de second et de troisième ordre, on voit presque toujours une tour plus ou moins élevée, placée à l'écart et dans l'isolement, comme une colossale sentinelle. Selon les traditions indiennes, lorsque Bouddha mourut, on brûla son corps, ensuite on forma huit parts de ses ossements, qu'on renferma en autant d'urnes pour être déposées dans une tour à huit étages. De là vient, dit-on, l'origine de ces sortes d'édifices si communs en Chine et dans les pays où le bouddhisme a pénétré; pourtant le nombre des étages est indéterminé et la forme qu'elles affectent est aussi très-variable; il y en a de rondes, de carrées, d'hexagones et d'octogones; on en voit en pierre, en bois, en briques, en faïence même, comme celle de Nanking; les ornements en porcelaine dont elle est revêtue lui ont fait donner le nom de tour de porcelaine.

Aujourd'hui la plupart de ces monuments sont dégradés et tombent en ruines, mais on trouve dans les poésies anciennes des passages qui attestent tout le luxe et la magnificence que les empereurs chinois déployaient dans la construction de ces édifices; voici quelques-uns de ces passages : « Quand j'élève mes « regards vers la tour de pierre, il me faut chercher « son toit dans les nues. L'émail de ses briques dis- « pute d'éclat à l'or et à la pourpre, et réfléchit en « arc-en-ciel jusqu'à la ville les rayons du soleil « qui tombent sur chaque étage. » Un censeur, voulant exprimer énergiquement l'inutilité et les dépenses énormes de la fameuse tour de Tchang-Ngan, la nommait *une moitié de ville*. Un poëte, quelque peu satirique, en parlant d'un de ces édifices qui avait cinq

cents pieds de haut, après plusieurs strophes exprimant l'étonnement et l'admiration sur le projet et l'exécution d'un si grand ouvrage, continue ainsi : « Je crains « l'asthme, et je n'ai pas osé me risquer à monter « jusqu'à la dernière terrasse, d'où les hommes ne « paraissent que comme des fourmis. Monter tant « d'escaliers est réservé à ces jeunes reines qui ont « la force de porter à leurs doigts ou sur leur tête les « revenus de plusieurs provinces. »

Il y a eu, disent les Chinois, des tours en marbre blanc, en briques dorées, et même en cuivre, au moins en partie. Le nombre des étages était trois, cinq, sept, neuf et allait quelquefois jusqu'à treize; leur forme extérieure variait beaucoup, ainsi que leur décoration intérieure; il y en avait qui étaient à galerie ou à balcon, et diminuaient à chaque étage de la largeur du balcon ou de la galerie; quelques-unes étaient bâties au milieu des eaux, sur un massif énorme de rochers escarpés, où l'on faisait croître des arbres et des fleurs, et sur lesquelles on ménageait des cascades et des chutes d'eau. On montait sur ce massif par des escaliers qui étaient taillés grossièrement, tournaient sur les flancs d'un gros rocher, passaient sous un autre, ou même au travers, par des voûtes et des cavernes imitées de celle des montagnes, et suspendues comme elles en précipices. Quand on était arrivé sur la plate-forme, on y trouvait des jardins ravissants; c'est du milieu de ces jardins que s'élevaient les tours, dont la magnificence devait être extraordinaire, à en juger par les beaux restes qui existent encore aujourd'hui.

Les pagodes ou temples d'idoles sont, comme les

tours, semées dans l'empire chinois avec une profusion incroyable. Il n'est pas de village qui n'en possède plusieurs; il y en a sur les chemins, au milieu des champs, partout. On dit communément que dans la ville de Péking et dans la banlieue le nombre s'élève jusqu'à dix mille. Il faut ajouter que la plupart de ces pagodes ne sont le plus souvent que des espèces de chapelles, ou des niches renfermant quelque affreuse idole, ou des vases à brûler des parfums. Cependant il y en a plusieurs qui sont d'une grandeur, d'une richesse et d'une beauté dignes d'attention. On remarque surtout, à Péking, les temples du Ciel et de la Terre, et, dans les provinces, plusieurs pagodes célèbres, où les Chinois font des pèlerinages à certaines époques de l'année.

Les ornements et les décorations de ces temples sont, on le comprend, tout à fait dans le goût chinois; l'œil n'y découvre guère que confusion et bizarreries. Les peintures et les sculptures qu'on y trouve n'ont pas une grande valeur artistique; on sait que le dessin est très-imparfaitement cultivé à la Chine. Les peintres n'y excellent que dans certains procédés mécaniques relatifs à la préparation et à l'application des couleurs; dans leurs compositions, ils ne font aucune attention à la perspective, et leurs paysages sont toujours d'une uniformité désolante. On voit pourtant quelquefois des miniatures chinoises et des gouaches d'une rare perfection, mais très-inférieures, par le style, aux tableaux les plus médiocres des peintres européens. Les sculptures qu'on remarque dans les pagodes ont de beaux morceaux de détail; mais elles pèchent, le plus souvent, du côté de l'élégance et de

la correction des formes. Les Chinois prétendent que les peintres et les sculpteurs des temps passés, ceux surtout du cinquième et du sixième siècle de notre ère, étaient de beaucoup supérieurs à ceux d'aujourd'hui. On serait tenté de souscrire à cette opinion, après avoir visité les magasins des choses antiques, où l'on rencontre en effet des objets d'un mérite réel.

On ne trouve pas en Chine des temples d'une grande antiquité. Ils ne sont pas d'assez forte construction pour résister aux injures du temps et des hommes. On les laisse tomber en ruine, puis l'on en élève de nouveaux. Les Song, dit un proverbe chinois, faisaient des routes et des ponts; les Tang, des tours; les Ming, des pagodes (1).

La tour qu'on construisait en dehors des murs de Tchao-King se nommait la tour Fleurie. Elle devait avoir neuf étages, et déjà elle était élevée jusqu'au second. On avait aussi le projet de bâtir, non loin de la tour, une pagode magnifique, dont on avait achevé les fondements et les principales charpentes, l'autel majeur devait être dédié à Bouddha et l'autre à Confucius. La tour Fleurie s'élevait sur la rive d'une belle rivière, continuellement animée par le passage d'une foule de jonques de toute forme et de toute dimension, qui transportaient dans les provinces intérieures les marchandises de Canton. La campagne était riche et parsemée de nombreuses fermes aux toits recourbés. Les bosquets de bambous, les bananiers aux larges feuilles, les papayers avec leurs énormes fruits jaunes réunis en grappe au sommet du tronc, les orangers,

(1) *Empire Chinois*, t. II, p. 127.

les grenadiers, et plusieurs autres arbres toujours chargés de fruits et de fleurs, répandaient une ravissante variété sur ce beau paysage. En parcourant les environs de la ville, les missionnaires furent frappés de ce site enchanteur, et ils adressèrent aussitôt une requête au vice-roi pour obtenir la permission d'y fixer leur demeure. Il leur fut répondu qu'on acquiesçait à leur demande, et que le jour suivant ils devaient se rendre à la tour Fleurie pour déterminer définitivement l'emplacement qui leur serait alloué.

Le lendemain, le gouverneur se trouva lui-même au rendez-vous avec un de ses assesseurs et une commission des travaux publics. Les membres de cette commission n'étaient pas très-favorables au projet des missionnaires. Déjà ils avaient essayé de faire entendre au gouverneur combien il était inconvenant et dangereux de laisser des étrangers, des barbares, s'établir sur le territoire du Royaume des Fleurs.... Assurément, disaient-ils, ils appelleront peu à peu les gens de leur nation qui trafiquent à Macao, leur nombre s'accroîtra, et dès lors il y aura du danger pour la ville de Tchao-King. Ces insinuations n'ébranlèrent pas le bon vouloir du gouverneur; cependant il crut devoir avertir les jésuites de bien se garder de faire venir chez eux aucun de leurs compatriotes, et d'observer filialement partout et toujours les lois paternelles de l'empire. Les missionnaires promirent de se conformer en tout aux lois et aux rites de la Chine. Alors il leur fut assigné officiellement, non loin de la tour Fleurie, un espace qui parut aux religieux catholiques trop étroit pour y bâtir une église et une résidence. Ils en firent l'obser-

vation au gouverneur qui leur répondit : « Cette « place est uniquement pour votre maison. On s'oc- « cupe ici, vous le voyez, de la construction d'un « grand et magnifique temple; vous n'aurez donc « pas besoin d'en élever un vous-mêmes. » En entendant ces paroles, les missionnaires comprirent aussitôt que le gouverneur avait l'intention de les constituer tout bonnement religieux et desservants d'une pagode. Ce n'était pas là évidemment le but de leur mission et de leur longue attente. Ils dirent au gouverneur : Nous autres, hommes de l'Occident, nous n'adorons ni Bouddha, ni aucune idole; nous ne reconnaissons qu'un seul vrai Dieu, le créateur et le souverain de tout ce qui existe, c'est le *Tien-Tchou*, le Seigneur du ciel. En entendant ces paroles, le premier magistrat de Tchao-King regarda les missionnaires avec étonnement, et comme ne comprenant rien à cette répugnance à suivre le culte usité parmi les Chinois. Il s'entretint un instant avec son assesseur et les membres de la commission des travaux publics; puis se tournant vers le P. Roger, il lui dit : « Peu importe votre culte et votre volonté « d'honorer le Tien-Tchou; on achèvera la pagode et « vous mettrez ensuite dedans tel Dieu qu'il vous « conviendra (1). » Ces paroles expriment assez bien le scepticisme de mandarins, aux yeux desquels les religions de toute sorte sont également admissibles.

De peur qu'on eût la pensée de revenir sur cette concession, les jésuites se hâtèrent de mettre la main à l'œuvre; ils firent immédiatement commencer les

(1) « Nihil admodum refert : fanum extruemus; in illud deinde quas volueritis deorum effigies inferte. » (Trigault, lib. II, p. 164.)

travaux, et afin de pouvoir eux-mêmes en surveiller l'activité, ils louèrent une petite maison tout près de leur construction, où ils partageaient leur temps entre les devoirs de l'apôtre et les soins de l'architecte.

Deux barbares de l'Occident faisant construire une maison sur le sol de l'empire central, était chose hardie et heurtant toutes les idées chinoises. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville et aux environs. Aussi les avenues de la tour Fleurie étaient-elles perpétuellement encombrées d'une multitude de curieux, qui voulaient s'assurer par leurs propres yeux de la vérité de cet incroyable événement. On arrivait par caravanes de tous les côtés, afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur ces étrangers, qui, disait-on, avaient les figures les plus étonnantes du monde. La malveillance ne tarda pas à se mêler à tous ces mouvements de curiosité. La corporation des lettrés fit entendre des murmures; les fondateurs de la tour Fleurie et de la pagode se plaignirent vivement de ce qu'on avait introduit dans leur quartier des éléments de trouble. On disait de toutes parts que ces étrangers finiraient bientôt par faire à Tchao-King comme à Macao, où tous les ans leur nombre augmentait par de nouvelles recrues venues de par delà les mers occidentales, à tel point qu'il serait actuellement presque impossible de les chasser du poste dont ils s'étaient peu à peu emparés. Les jésuites n'en continuèrent pas moins leurs travaux. Cependant, toutes ces petites séditions ne laissaient pas de leur causer quelque inquiétude; ils allèrent donc trouver les chefs des émeutiers, et surent si bien gagner leur estime et leur sympathie qu'ils ne furent plus tracassés par per-

sonne, si ce n'est par leur pauvreté, qui ne tarda pas à leur devenir un sérieux obstacle.

D'après le plan qu'ils avaient adopté, les missionnaires voulaient construire une maison à la façon européenne, avec deux étages et d'une tournure assez respectable. Les fonds qu'ils avaient à leur disposition s'épuisèrent vite, et lorsque la construction fut élevée jusqu'au premier étage, ils n'eurent plus les moyens de continuer. Ils firent part de leur embarras au collége de Macao, et le recteur leur répondit que les ressources de l'établissement ne lui permettaient pas de leur venir en aide. Il était d'ailleurs inquiet sur la trop grande élévation de cette maison, si peu en rapport avec les constructions ordinaires du pays. Les Chinois, avec leur esprit soupçonneux et jaloux, ne pourraient-ils pas voir là comme une sorte de forteresse préparée pour un futur envahissement de la Chine? Le père recteur du collége le craignait, et le défaut d'argent venant se joindre à cette considération, il fut décidé que pour le moment la maison en resterait où elle en était. On plaça donc la toiture au-dessus du premier étage, et les jésuites s'y installèrent, en attendant qu'il leur fut permis dans la suite de donner un plus grand développement à ce premier et modeste établissement.

La stabilité et l'avenir de cette mission naissante reposaient uniquement sur la bienveillance du premier magistrat de Tchao-King. Ce haut fonctionnaire n'avait qu'à être remplacé, et toutes les espérances des missionnaires pouvaient aussitôt s'évanouir. Aussi songèrent-ils à régulariser leur position et à lui donner des bases moins fragiles. Ils furent assez heureux pour

obtenir du gouverneur un décret officiel, dans lequel était indiqué le motif de leur arrivée en Chine, et où, après un pompeux éloge de leurs mérites, il était dit que c'était par autorité du vice-roi que la résidence de Tchao-King leur avait été octroyée, et qu'il était expressément défendu, sous peine des châtiments les plus sévères, de leur causer le moindre dommage et de troubler leur existence. Les jésuites firent encadrer une copie de ce décret, qui fut suspendu, selon la coutume du pays, à la porte de leur maison. Peu de temps après, ils reçurent deux autres pièces officielles non moins importantes et scellées du grand sceau du gouverneur. L'une contenait l'acte de donation du terrain sur lequel la maison avait été construite; l'autre, la permission d'aller à volonté à Canton, à Macao, et de circuler dans tout l'empire, partout où bon leur semblerait. Munis de ces pièces authentiques, les apôtres de la Chine purent enfin envisager avec sérénité l'avenir de leur mission, et travailler avec la grâce de Dieu à la conversion de ce peuple innombrable, qui depuis longtemps avait cessé de croire aux doctrines de leurs bonzes et de leurs Tao-sse, pour se plonger dans l'indifférence en matière de religion.

III.

« En ces commencements, dit le père Trigault,
« les nostres pour ne donner quelque ombrage de
« soupçon aux Chinois, par la nouveauté de notre re-
« ligion, ne parlaient pas fort clairement d'icelle en

« leurs discours; mais plutôt, ils employaient le temps « qui leur restait, après avoir rendu les devoirs et « compliments de civilité à ceux qui les venaient vi- « siter, à apprendre le langage naturel de ce pays et « l'escriture et coutumes de ce peuple. Cependant, ils « s'efforçaient de tout leur pouvoir d'enseigner ces « fidèles avec un moyen plus court, sçavoir par la « sainteté de leur vie et l'exemple des vertus, et ainsi « s'acquérir la bienveillance des Chinois et disposer « peu à peu, insensiblement, leurs âmes à recevoir « ce qu'ils ne leur pouvaient point encore persuader « par paroles, sans danger de renverser tout ce qui « était commencé, soit à cause qu'ils ne savaient pas « encore bien le langage, soit pour le naturel vicieux « de ce peuple... Ils se vestaient d'un habit qui entre « les Chinois est tenu pour le plus modeste, et n'était « pas fort différent du nôtre; c'était une robe longue « jusqu'aux talons, à manches fort larges. Ce que « les Chinois approuvèrent fort... (1) »

D'après les paroles que nous venons de citer, on voit combien les missionnaires de Tchao-King mirent de prudence à ne pas heurter les Chinois, à ne pas froisser leur amour-propre, en venant leur dire sans préambule : Jusqu'ici vous avez été dans les ténèbres et l'ignorance... voilà que nous vous apportons, nous, la lumière et la vérité... Ils commencèrent par cultiver les bonnes dispositions du premier magistrat, des mandarins et des principaux lettrés de la ville. Ils recevaient fréquemment leurs visites, et souvent dans ces rapports et ces entretiens, dont la politesse et la

(1) Trigault, p. 141.

curiosité étaient, il faut en convenir, le principal mobile, ils avaient cependant l'occasion de déposer dans ces âmes quelques germes de foi et de leur faire entendre quelques paroles de vérité. Il y avait dans leur maison, comme dans celles des Chinois, la *salle des hôtes*. Ils l'avaient arrangée en forme d'oratoire; c'était là qu'ils célébraient les saints mystères et qu'ils vaquaient à la prière. L'autel était disposé au fond de la salle, et on avait placé au-dessus un grand tableau représentant la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. On voyait sur les murs des inscriptions en grands caractères chinois, qui exprimaient les vérités fondamentales de la religion. « Au souverain modérateur de toutes choses. » — « A la véritable source de tous les êtres, » etc. Ils firent aussi la traduction du Décalogue, l'imprimèrent à de nombreux exemplaires pour la distribuer à ceux qui venaient les visiter.

Cependant le tableau de la Vierge ne demeura pas longtemps dans la chapelle des jésuites. Ils l'enlevèrent et mirent à la place une image du Sauveur des hommes. Le bruit s'était répandu parmi le peuple que les étrangers de l'Occident adoraient une femme. Une telle opinion, si elle se fût accréditée, n'était guère propre à favoriser la propagation du christianisme; car on sait à quel état d'abjection sont réduites les femmes dans l'empire chinois.

A mesure que les PP. Roger et Ricci se perfectionnaient dans l'étude du chinois, ils s'appliquaient plus particulièrement à donner dans leur chapelle quelques instructions familières sur les vérités les plus élémentaires de la foi. Les mandarins, les lettrés, les personnages les plus recommandables de Tchao-King

allaient les écouter avec empressement. Mais, selon le P. Trigault, « tout ceci quasi se disait avec plus « d'applaudissement que de fruit(1)... » Les lettrés et les mandarins d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, écoutaient parler de Dieu, de l'âme, du salut, par vaine curiosité, pour se distraire un peu le cœur, comme ils disent. Il leur arrivait souvent d'avoir l'extrême courtoisie de trouver parfaite et irréfutable la doctrine qu'on leur exposait... et au sortir de là ils rentraient instinctivement dans leur indifférentisme chronique; ils étaient toujours aussi Chinois qu'auparavant. Ils approuvaient, ils sanctionnaient gravement la vérité, la beauté de cette nouvelle doctrine, sans jamais avoir l'air, pourtant, de recevoir un enseignement de la bouche des barbares. Les missionnaires, au lieu de trouver en eux des disciples, dissertaient, en quelque sorte, en présence d'examinateurs et de juges pleins de morgue et de fatuité. La vanité chinoise ne leur permettait pas d'accepter un autre rôle. Or il est écrit : « Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa « grâce aux humbles. »

Un jour les missionnaires rencontrèrent le long des remparts de la ville un homme couché par terre, à peine recouvert de quelques haillons et en proie aux plus grandes souffrances. Ils s'approchèrent de lui avec émotion, lui adressèrent quelques paroles pleines d'une tendre sympathie, et lui demandèrent pourquoi il était ainsi abandonné sur la voie publique. Cet infortuné sembla se ranimer, en entendant un langage si bienveillant; il ramassa toutes ses forces et leur dit

(1) Trigault, p. 143.

d'une voix presque éteinte que depuis longtemps il était dévoré par une cruelle maladie déclarée incurable par les médecins; que ses parents, à cause de leur extrême pauvreté, n'avaient pu le garder chez eux, et qu'ils l'avaient déposé le long des remparts dans l'espérance que peut-être quelque homme au cœur compatissant aurait pitié de lui et voudrait bien le recueillir. A la vue d'une si profonde misère, les religieux, émus de charité, prennent entre leurs bras ce pauvre moribond et le transportent dans leur résidence; on eût dit qu'ils venaient de trouver un riche et précieux trésor. Ils lui prodiguèrent avec amour les soins les plus affectueux, et s'empressèrent de lui faire construire tout à côté de leur maison une cabane où il pût recevoir en paix les services que demandait son état. Après quelques jours, il prit un peu de forces et il lui fut permis de s'entretenir tout doucement avec les missionnaires, qui, pleins de sollicitude pour la guérison du corps, avaient surtout à cœur le salut de l'âme. Le pauvre malade était déjà instruit des points principaux de la foi chrétienne, et un jour, comme le P. Roger lui demandait s'il ne désirerait pas embrasser la loi de Jésus-Christ... — Oui, répondit-il, je veux être chrétien. Je n'ai pas étudié les livres, je suis un ignorant, mais je crois que votre religion est véritable et céleste, puisqu'elle inspire à ses disciples l'amour du prochain et les œuvres de miséricorde... — Il reçut donc le baptême avec foi et reconnaissance, et peu de temps après, sa maladie ayant fait de nouveaux progrès, il mourut de la mort des justes et des prédestinés. Ce pauvre moribond abandonné fut le premier chrétien que Dieu se choisit au milieu de ce vaste et

si populeux empire de la Chine... Ce furent d'abord les bergers qui allèrent à la crèche de Bethléem adorer l'Enfant Dieu, et toujours, depuis cette époque, lorsque le christianisme pénètre quelque part, le Sauveur des hommes commence par se manifester aux humbles, aux petits et aux pauvres.

Pendant que ce pauvre malade, touché de la charité des missionnaires, se sentait attiré à leur croyance, recevait le baptême avec simplicité de cœur et passait tout suavement de cette vallée de larmes dans une vie meilleure, il est curieux de voir comment les savants, les beaux esprits de la Chine, cherchaient à s'expliquer les admirables sentiments de dévouement et de miséricorde que les religieux avaient manifestés en cette circonstance. A force de mettre leur intelligence à la torture, ils finirent par faire la découverte suivante : Les étrangers de l'extrême Occident, disaient-ils, ont des secrets qui nous sont inconnus. Ils ont deviné à la seule inspection de la figure de ce moribond qu'il avait une pierre précieuse cachée dans sa tête. Ils ont donc prodigué au vivant les soins les plus assidus, afin que le corps du défunt demeurant en leur possession, il leur fût permis de retirer tout à leur aise ce joyau d'un prix incomparable... Cette explication parut toute naturelle aux philosophes de la Chine, et c'est d'ordinaire ce qui arrive aux orgueilleux lettrés de tous les pays. Afin de se dispenser de croire, ils se jettent dans les crédulités les plus ridicules; au lieu d'ajouter foi avec simplicité aux choses les plus simples, ils préfèrent admettre d'énormes absurdités.

Les PP. Roger et Ricci ne tardèrent pas à s'aper-

cevoir qu'ils avaient à évangéliser un peuple rempli de prétentions, surtout à l'endroit de la littérature et des livres. Ils ne manquaient donc pas de faire contempler leur petite bibliothèque européenne à leurs visiteurs, et ceux-ci, après avoir admiré la beauté et la richesse des reliures, concluaient très-judicieusement que ces livres devaient renfermer des pensées importantes et précieuses, puisqu'on en conservait l'impression avec tant de soin et de recherche. Quelques-uns même osaient aller plus loin, et s'imaginaient que les peuples chez lesquels la littérature était si estimée pourraient fort bien n'être pas tout à fait enfoncés dans la barbarie.

Les missionnaires ne se contentèrent pas de prouver aux lettrés de Tchao-King qu'ils savaient lire et écrire dans leur propre langue; ils désiraient surtout leur faire voir qu'ils étaient capables de déchiffrer les livres chinois et d'en composer même s'il était nécessaire. Ils s'appliquaient journellement à l'étude, avec le secours d'un habile lettré qu'ils avaient pris à leur service; et comme ils étaient doués l'un et l'autre d'une intelligence peu ordinaire, ils firent bientôt de rapides progrès. Ils eurent enfin acquis assez d'habileté dans la connaissance des caractères chinois pour oser entreprendre d'écrire un traité sur la doctrine chrétienne, considérée au point de vue de la raison et du simple bon sens. Ayant organisé dans leur maison une petite imprimerie, ils en dirigèrent eux-mêmes l'impression. Cet ouvrage fut tiré à un grand nombre d'exemplaires et répandu avec profusion dans tout l'empire. Les Chinois, toujours avides de livres, surtout de ceux qui renferment quelque nouveauté, le lurent

avec empressement, et les docteurs étrangers furent bientôt en grande réputation. Le gouverneur de la ville fut si satisfait de leur ouvrage qu'il leur envoya des lettres de félicitation. En Chine, ces lettres sont en quelque sorte des brevets richement enluminés et écrits avec un grand luxe de calligraphie. Les hauts personnages ont l'habitude d'en adresser à ceux qu'ils veulent honorer. Les jésuites firent afficher cet écrit dans leur oratoire, afin que les visiteurs et les cathécumènes pussent voir de leurs propres yeux combien ils étaient en faveur auprès des autorités du lieu.

Cette éclatante protection du gouverneur de Tchao-King n'exerçait pas cependant une bien grande influence sur la population chinoise; elle était toujours hostile aux missionnaires. On les insultait, on affichait dans tous les carrefours des placards où on les représentait comme des hommes fourbes, ambitieux, comme des espions, *des diables occidentaux ;* car déjà à cette époque les Chinois avaient donné aux Européens cet insultant sobriquet. La tour Fleurie qui s'élevait dans le voisinage de la résidence des jésuites avait changé de nom, et on ne l'appelait plus que la tour des Étrangers. Par cette dénomination, on prétendait blâmer la conduite des magistrats, qui ne craignaient pas de favoriser des hommes dont la préence pouvait devenir inquiétante pour le pays.

Le P. Roger ayant été obligé de faire un voyage et un assez long séjour à Macao, les ennemis des missionnaires profitèrent de son absence pour les tourmenter et essayer de les faire chasser. Ils se persuadèrent que le P. Ricci étant demeuré seul avec quelques domestiques, il leur serait plus facile de venir

à bout de leurs mauvais desseins. Les persécutions de tout genre furent alors incessantes, et bientôt elles prirent un tel caractère de violence que la sécurité personnelle du P. Ricci fut sérieusement compromise. On ne se contentait plus de s'ameuter autour de l'établissement chrétien et de proférer des menaces et des insultes contre les diables occidentaux, on leur lançait des projectiles du haut de la tour, et souvent il arrivait que les pierres pleuvaient comme la grêle sur la maison.

Un jour, un enfant de Tchao-King s'acharnait à coups de pierres contre la porte de la chapelle; un domestique sortit brusquement, saisit le drôle et l'entraîna dans la maison pour lui infliger une salutaire correction. Quelques voisins qui s'en aperçurent poussèrent aussitôt les hauts cris, la multitude s'amassa, la maison fut envahie, le jeune garçon enlevé et promené par la ville, au milieu des injures et des malédictions qu'on vomissait contre les Européens. Un lettré s'empara quelques jours après de cette aventure et en fit une grosse affaire. Il dressa un acte d'accusation contre le P. Ricci, auquel il reprochait d'avoir arrêté frauduleusement cet enfant, de l'avoir tenu au secret pendant trois jours, de lui avoir fait prendre un breuvage ensorcelé, afin de troubler ses facultés, et de l'envoyer en cet état à ses compatriotes de Macao pour le faire servir à des opérations magiques. Cet acte d'accusation fut envoyé au gouverneur, et il se rencontra une foule de faux témoins disposés à certifier devant les juges que ces assertions étaient conformes à la vérité. Cette affaire excita un affreux tumulte dans la ville. Le

procès eut lieu, et l'on vit le P. Ricci traîné à la barre du tribunal du gouverneur, qui d'abord crut à la calomnie, tant les faux témoins étaient nombreux. Mais Dieu permit que l'intrigue fut découverte. L'accusateur et les faux témoins furent fustigés jusqu'au sang, à coups de bambous, et le P. Ricci renvoyé triomphalement dans sa résidence, où il fut reçu par les catéchumènes avec des transports de joie. Le jour même le gouverneur publia un édit où il faisait un grand éloge du P. Ricci, et menaçait des peines les plus sévères les téméraires qui oseraient à l'avenir troubler son séjour à Tchao-King.

IV.

Cet événement qui paraissait devoir être si funeste à la mission lui fit au contraire de nouveaux amis; ses relations devinrent de plus en plus nombreuses et considérables. Depuis son arrivée à Tchao-King, le P. Ricci avait eu le temps de connaître le génie de la nation qu'il voulait convertir, et il sentit que le meilleur moyen de s'assurer l'estime des Chinois était de montrer dans les prédicateurs de l'Évangile des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences, et bien différents en cela des bonzes du pays, avec lesquels on était toujours disposé à les confondre. Il pensa que le savant ferait peut-être plus d'impression que le religieux sur ces esprits sceptiques, mais pleins de fatuité littéraire. Profondément versé dans les mathématiques et la géographie, qu'il avait étudiées à Rome sous le cé-

lèbre Clavius, il entreprit de faire pour les Chinois une mappemonde, dans laquelle il comptait flatter un peu leur vanité, en plaçant la Chine dans le centre de la carte et en disposant les autres pays autour de l'Empire Céleste (1). Voici, du reste, de quelle manière le P. Trigault raconte le fait :

« Le Père Ricci, bien versé ez disciplines de mathématique, lesquelles il auoit appris du père Christophe Clauius, docteur et prince des mathématiciens de son siècle qu'il avoit ouy quelques années à Rome, appliqua son esprit à ceste description (mappemonde) qui n'estoit pas malseante à son dessein de prescher l'Évangile, sçachant bien qu'on ne s'est pas tousiours servi d'un mesme moyen, pour, selon la disposition divine, attirer quelque peuple à la foy de Jésus-Christ. En vérité, par ceste amorce, plusieurs entre les Chinois ont été amenez dans la nasse de l'Église. Il estendit donc cette description (mappemonde), en un champ plus ample, à fin qu'il peust aisement contenir les charactères chinois qui sont plus grands que les nostres et adjousta non les mesmes annotations, ains d'autres selon l'humeur des Chinois, et convenables à son intention ; car, où il venoit à propos, en divers lieux, traitant des coustumes et cérémonies de diverses nations, il discouroit des mystères sacrez de nostre très saincte foy, jusqu'au temps présent in-

(1) Pour se conformer encore plus complétement aux idées des Chinois, Ricci, loin de suivre la projection stéréographique ordinaire, d'après laquelle la partie centrale est vue plus en petit qu'aucune autre, y représenta, au contraire, la Chine plus en grand : *Ut Sinæ regnum in medio majorem partem occuparet, reliqua regna in finibus mappæ oviformis exigua apparerent.* (Riccioli, *Almagest.*, nov. 1651.)

cognus aux Chinois (1), afin que sa renommée s'espandit en peu de temps par tout le monde.

« Je n'oublierai pas aussi ce qu'il inventa pour gaigner la bonne grâce des Chinois. Les Chinois croient bien que le ciel est rond, mais toutefois ilz estiment que la terre est carrée, au milieu de laquelle ilz se font asseurement acroire que leur empire est situé. Pourquoi ilz portoient impatiemment que leur Chine fust par nos géographes rejettée en un coin de l'extrémité d'orient. Et pour autant qu'ilz n'estoient pas encore assez capables d'entendre les démonstrations des mathématiques par lesquelles on prouveroit facilement que la terre avec la mer faict un globe, et qu'au globe, par la nature de la figure circulaire, ne se trouve ni commencement ni fin, il changea un peu nostre project, et rejetant le premier méridien des isles Fortunées aux marges de la description géographique, à droite et à gauche, il fit que le royaume de la Chine se voyait au milieu de la description à leur grand plaisir et contentement. » Après ces détails, le P. Trigault ajoute avec beaucoup de naïveté : « Véritable-« ment on n'eust pu, en ce temps-là, trouver une in-« vention plus propre pour disposer ce peuple à re-« cevoir les mystères de notre religion (2). »

Au fait, cette mappemonde, quoique un peu irrégulière, pouvait cependant obtenir un excellent résultat, en contribuant à détruire une préoccupation qui a toujours été un des plus grands motifs de la haine des Chinois contre les étrangers. Dès l'origine, ils ont

(1) Nous avons vu combien se trompait le P. Trigault, en pensant que les PP. Roger et Ricci étaient les premiers apôtres de la Chine.

(2) Trigault, p. 154.

été persuadés que le but bien arrêté des Européens, en venant en Chine, était de s'emparer du pays. Or la seule inspection de la mappemonde devait beaucoup diminuer leur crainte, en voyant combien était énorme la distance qui les séparait des peuples de l'Occident. La présence de quelques étrangers sur leurs côtes ne pouvait donc être un sujet de bien vives alarmes ; le danger n'était pas encore imminent.

L'impression produite par la mappemonde sur l'esprit des Chinois encouragea le père Ricci. Il poursuivit avec habileté ce moyen d'influence, en composant des sphères terrestres et célestes, en cuivre et en fer. Il fit aussi des cadrans solaires pour marquer les heures, et en fit présent aux premiers magistrats de la ville. De la sorte, il s'acquit une réputation prodigieuse, et bientôt il fut considéré comme l'homme le plus savant qui eût jamais paru en astronomie, ou, comme disent les Chinois, en littérature céleste (Tien-Wen).

Sur ces entrefaites, le P. Roger revint de Macao ; de son côté, il avait aussi parfaitement réussi dans son entreprise. Les navires portugais qu'on attendait des Indes et du Japon étaient enfin arrivés, et comme les opérations commerciales avaient été heureuses, il fut possible de faire d'abondantes aumônes à la mission de Chine. Les jésuites reprirent donc à Tchao-King leurs travaux de construction, et achevèrent de bâtir leur maison, « laquelle, dit le P. Trigault, encore que petite, n'en estoit pas pour cela moins belle ; et les Chinois regardèrent avec beaucoup de plaisir cest ouvrage européen, qui paroissoit différent de leurs bastimens, par les estages et le pavé, et auquel la disposition proportionnée des fenestres adjoustoit beau-

coup de grâce. La beauté du bastiment estoit aussi aidée par la situation du lieu fort agréable et délicieux. Car, d'iceluy on pouvoit voir tous les bastimens du long de la rivière, toute sorte de vaisseaux et tout ce qui paroissoit au delà des montagnes et des bois. C'est pourquoi chacun croyoit qu'il n'y avoit en toute la ville aucun lieu plus plaisant, lequel aussi estoit embelli de la nouveauté des choses d'Europe qui attiroit un chascun pour les voir. Pourquoy nostre maison estoit tous les jours fréquentée par les plus grands mandarins, non-seulement de la ville, mais aussi de la province qui venoient souvent vers leur vice-roy, ce qui apportoit de l'autorité aux nostres, et aux Chinois du profit, et peu à peu du désir de cognoistre nostre religion... (1) »

Ces premiers succès des missionnaires causaient une grande joie et une vive émotion parmi les étrangers résidant à Macao. La nouvelle de ces heureux commencements se répandit vite sur tous les points de l'extrême Orient où il y avait des Européens, et surtout aux îles Philippines, où les Espagnols possédaient déjà une si belle et si riche colonie. Le gouverneur de Manille, désireux de nouer avec la Chine des relations commerciales, eut la pensée d'envoyer à Péking, au nom de Sa Majesté Catholique, une ambassade solennelle. En conséquence, il fit agir les religieux dominicains de Manille auprès des jésuites de Macao et surtout de Tchao-King, afin de profiter de leur influence pour obtenir des autorités chinoises les autorisations nécessaires à cette ambassade. Les négo-

(1) Trigault, p. 155.

ciations, conduites avec zèle, eurent tout le succès désirable; de riches présents furent préparés pour l'empereur, et les missionnaires se promettaient de leur présence à Péking de précieux avantages pour la propagation de la foi dans ce vaste empire.

Cependant les autorités portugaises de Macao, ayant eu connaissance des projets des Espagnols, écrivirent officiellement aux jésuites de Tchao-King pour les adjurer de faire échouer cette ambassade. Ils prétendirent que si les Espagnols venaient à réussir dans leur dessein et à s'établir à côté d'eux sur le marché chinois, il leur serait impossible de soutenir la concurrence avec un peuple qui, ayant à sa disposition tout l'or du Pérou, ferait prodigieusement hausser les marchandises chinoises et ruinerait les négociants de Macao. Les missionnaires de Tchao-King, quoique d'origine italienne, devaient pourtant se montrer dévoués aux intérêts des Portugais, qui les avaient aidés de toutes manières, et surtout par d'abondantes aumônes, à fonder et à soutenir leur mission de Chine. Le recteur du collége de Macao manda donc à ses confrères de Tchao-King qu'ils devaient abandonner cette affaire et la laisser tomber d'elle-même. Quoique déjà tout fût arrangé avec les mandarins, on le dérangea si bien qu'on obtint du vice-roi un édit par lequel il défendait formellement l'ambassade des Espagnols. On y lisait en propres termes qu'il ne permettait pas « à de telles gens de « passer outre, mais plutôt qu'il les punirait sévère« ment s'ils l'entreprenaient. »

Toutes ces préoccupations d'ambassade, de constructions et de mappemonde, n'empêchaient pas ce-

pendant les PP. Ricci et Roger de travailler assidûment à leur œuvre capitale, à la conversion des âmes. Ils eurent la consolation de voir leurs longs efforts couronnés enfin de quelques succès. Ils purent conférer le baptême à deux catéchumènes, dont l'un était un lettré de la province de Fo-Kien, et l'autre ce jeune bachelier qui avait conservé en dépôt l'autel des missionnaires pendant leur absence, et qui les avait ensuite si bien accueillis dans sa maison lors de leur retour à Tchao-King. La cérémonie eut lieu publiquement et avec la plus grande pompe. Le recteur du collége de Macao fut invité à donner lui-même le baptême à ces nouveaux chrétiens (1). L'un reçut le nom de Paul et l'autre celui de Jean (2). Les Chinois s'entretenaient beaucoup de ces nouveaux rites apportés par les Occidentaux, et ils eurent la courtoisie et la politesse de ne pas les trouver mauvais. Le nombre des catéchumènes augmenta insensiblement, et plusieurs renoncèrent définitivement aux idoles, en recevant la régénération baptismale.

Sur ces entrefaites, le P. Valignan, visiteur général des missions des jésuites dans l'extrême Orient, venait d'arriver du Japon à Macao. Il apprit avec grande joie les bénédictions que Dieu répandait sur les travaux apostoliques des PP. Roger et Ricci, à Tchao-King. Voyant que le zèle infatigable de ces deux ouvriers ne pouvait suffire à défricher le champ immense qui leur était confié, il demanda du secours au provincial des Indes, qui lui envoya deux religieux portugais, Édouard

(1) La cérémonie eut lieu le 18 décembre 1584.

(2) En chinois *Pao-Lou* et *Jo-han*.

de Sande etAntoine d'Almeida. Ils arrivèrent à Macao au mois de juillet 1585. Le difficile était de les faire pénétrer dans l'intérieur, malgré la promesse expresse des PP. Roger et Ricci de n'appeler jamais auprès d'eux aucun autre étranger. On était à chercher quelque bonne combinaison pour concilier l'entrée des nouveaux venus avec la promesse de n'introduire personne, lorsque la Providence fit naître, comme à point nommé, une excellente occasion.

Le vice-roi des deux Kouang reçut de Péking une dépêche impériale, par laquelle il lui était ordonné d'envoyer acheter à Macao des marchandises et des curiosités européennes, puis de les expédier à Péking. Le gouverneur de Tchao-King ayant été chargé d'exécuter les ordres de l'empereur, envoya à Macao une grande jonque, sous la conduite du P. Roger, qu'il pria de veiller à ce qu'on se conformât exactement aux ordres de l'empereur. Lorsque les emplettes furent terminées, le P. Roger s'en retourna à Tchao-King avec sa jonque, non sans emmener avec lui le P. Édouard de Sande. Le gouverneur ne trouva pas mauvais que ce dernier eût accompagné les marchandises destinées à l'empereur; mais, après quelques jours de repos, il lui demanda s'il ne songeait pas à s'en retourner bientôt. — Non, répondit le missionnaire; demeurer toujours au milieu des Chinois, voilà mon désir et mon espérance. Ses instances furent si vives et si pressantes, qu'il obtint la permission, toujours à condition qu'à l'avenir on ne ferait plus venir personne. Restait cependant le P. d'Almeida, qui attendait à Macao. Il paraissait difficile de l'introduire, lorsqu'un autre événement vint aplanir toutes les difficultés.

Le gouverneur de Tchao-King qui avait été si favorable aux missionnaires, fut élevé à une dignité supérieure. Il eut pour successeur Ling-Si-Taò, haut fonctionnaire de la même ville, dont les relations avec le P. Roger avaient été pleines d'intimité. Comme, selon l'usage, il devait faire un voyage à Péking avant d'entrer en fonction, il proposa au P. Roger de l'emmener et de le conduire jusqu'à Han-Tcheou-Fou, dans la province de Tche-Kiang. Le P. Roger accepta avec empressement une proposition qui peut-être allait lui permettre de fonder une nouvelle mission dans l'intérieur de l'empire. Le P. d'Almeida, qui avait été prévenu de ce voyage, se trouva à Canton lors de leur passage et fut aussi emmené par Ling-Si-Tao.

Le 23 janvier 1586, ils arrivèrent à Han-Tcheou-Fou. Le père de Ling-Si-Tao donna l'hospitalité aux deux missionnaires, qui disposèrent une de leurs chambres en chapelle. Les plus grands mandarins les invitèrent à leur table, et tous les jours ils expliquaient la doctrine chrétienne dans leur modeste oratoire. Les bonzes eux-mêmes témoignèrent des égards aux religieux, à qui ils demandaient de l'eau bénite ; car, selon une tradition conservée dans le pays, il y avait eu autrefois un pieux personnage qui, en parcourant la Chine, donnait une eau sainte avec laquelle il guérissait les malades et opérait de nombreux miracles. On voit que le souvenir des anciens apôtres de la Chine ne s'était pas entièrement effacé. Les religieux eurent la consolation de conférer le baptême au père de Ling-Si-Tao, vieillard de soixante-dix ans, qu'ils avaient suffisamment instruit des principes du christianisme.

Le P. Roger, non content de s'être établi à Han-Tcheou-Fou, profita d'une occasion pour faire un voyage dans la province du Hou-Kouang, où il jeta les fondements d'une nouvelle mission, non loin d'un fameux pèlerinage bouddhiste nommé Ou-Tan, qui attirait à diverses époques de l'année un nombreux concours de peuple. Ainsi les missionnaires avaient déjà planté des jalons de christianisme dans trois provinces de l'empire, dans le Kouang-Si, le Tche-Kiang et le Hou-Kouang. Leur réputation allait grandissant de jour en jour, et tout faisait présager de consolants succès, après tant d'infructueuses tentatives. L'Occident tressaillait d'allégresse et adressait à Dieu des solennelles actions de grâce, en recevant ces heureuses nouvelles de la mission de Chine. Le pape Sixte V accorda un jubilé à la Compagnie de Jésus, et le P. Aquaviva, général de l'ordre, écrivit aux religieux de Macao des lettres de félicitation et d'encouragement, en promettant aux ouvriers apostoliques de l'extrême Orient les aumônes et les prières de l'Europe. Il leur envoyait en même temps des tableaux, divers objets de dévotion et plusieurs horloges, dont l'ingénieux mécanisme ravissait les Chinois d'admiration.

Au moment où tous ces témoignages d'intérêt arrivaient en Chine, les missionnaires étaient obligés d'abandonner le terrain si péniblement conquis. Leurs protecteurs et leurs amis du Tche-Kiang et du Hou-Kouang se refroidirent peu à peu. Ils eurent bientôt peur de s'être compromis en accueillant si bien des étrangers, et finirent par les contraindre d'abandonner leur position. Ils durent donc se replier sur Tchao-

King, qui était en quelque sorte le berceau de la mission. Mais là aussi, au lieu de la sympathie d'autrefois, ils ne trouvèrent plus qu'une indifférence affectée. Le gouverneur n'allait plus les visiter; il feignait même de ne pas les reconnaître, lorsque par hasard il les rencontrait quelque part. Tout cela présageait un orage qui ne tarda pas à éclater.

V.

Les Chinois, comme tous les peuples, plus même que les autres peuples, se sont occupés d'alchimie avec ardeur, dans l'espoir de faire d'importantes découvertes. Ils ont recherché longuement, et par mille moyens, l'art de transformer les métaux, de faire de l'or, de l'argent, et surtout de composer le fameux élixir de longue vie, voire même celui d'immortalité. Les alchimistes chinois prétendaient que le mercure pouvait facilement se transformer en argent, à l'aide d'une certaine herbe, qui, disaient-ils, existe seulement chez les nations étrangères. Ils ajoutaient que les Portugais, ou plutôt les diables occidentaux, possédaient cette herbe précieuse, avec la manière de s'en servir. Par là, ils s'expliquaient à merveille pourquoi les navires étrangers achetaient tous les ans une si grande quantité de mercure, et pourquoi à leur retour ils rapportaient tant de piastres. Sans cela, d'ailleurs, comment comprendre que les missionnaires de Tchao-King aient pu construire une si belle maison, entretenir de nombreux domestiques, vivre dans l'a-

bondance, se bien vêtir, faire des cadeaux aux mandarins, alors qu'ils ne travaillaient pas, ne trafiquaient pas et ne cultivaient pas la terre. Évidemment ils étaient en possession du secret de fabriquer de l'argent avec le mercure.

Parmi les Chinois que les jésuites de Macao avaient baptisés, il y en avait un qui avait reçu le surnom de Martin. C'était un assez mauvais chrétien, très-absorbé par le soin d'amasser des sapèques et médiocrement occupé du salut de son âme. Il se rendit à Tchao-King, sous prétexte de dévotion, mais en réalité afin d'exploiter et de piller un peu les missionnaires. Le P. Roger lui fit bon accueil, le chargea même dans la maison de plusieurs offices importants, espérant par là le ramener à des sentiments plus conformes à sa profession de chrétien.

Il y avait à Tchao-King deux nouveaux convertis, ardents alchimistes et vivant journellement au milieu des fourneaux, des creusets et des alambics; mais ils n'avaient encore fait aucune importante découverte. Or un jour le Chinois Martin alla les trouver, les mena mystérieusement au fond de leur laboratoire et leur dit, en grande confidence, que le P. Roger savait faire l'argent, qu'il lui avait promis de lui enseigner le secret, mais à condition qu'il ne le communiquerait à personne. A cette révélation, les deux alchimistes virent s'ouvrir devant eux comme un monde nouveau, et ils comprirent combien il leur importait de faire la cour à Martin. Martin était pauvre et vaniteux; ils lui achetèrent un habit neuf, un bel habit en soie, l'invitèrent à venir loger chez eux, où tous les jours on lui faisait faire excellente chère. Voilà donc Martin

bien logé, bien vêtu, bien nourri. Mais Martin était célibataire; ils lui achetèrent une femme et le marièrent. A force de présents et de cajoleries, nos deux excellents alchimistes obtinrent de lui qu'il leur transmettrait le fameux secret, aussitôt qu'il l'aurait reçu du P. Roger; mais tout cela devait se faire avec une extrême prudence, parce que si le père spirituel venait à se douter de quelque chose, tous les plans échoueraient.

Trois ou quatre mois se passèrent de la sorte, et Martin vivait toujours dans l'abondance. Enfin il alla trouver ses généreux confidents, et leur annonça l'heureuse nouvelle que le jour de la grande manifestation allait arriver. Le P. Roger devait le lendemain, sans plus de retard, lui enseigner la recette pour la transmutation du mercure en argent, et il s'empresserait de la leur communiquer. Le lendemain, Martin ne parut pas chez les chrétiens alchimistes, qui l'attendaient pleins d'émotion et d'anxiété. Le surlendemain, point de nouvelle de Martin; on le chercha partout sans le trouver nulle part. On sut enfin qu'il avait fui de Tchao-King et qu'il s'était sauvé à Canton, emportant plusieurs objets de prix qu'il avait volés à la mission et des sommes assez considérables empruntées à divers néophytes de Tchao-King. Si c'était là la recette de Martin pour faire de l'argent, il est évident qu'il n'était nul besoin d'en faire un mystère; car les Chinois la connaissent et la pratiquent parfaitement depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La disparition de Martin fit grand bruit en ville, surtout parmi les chrétiens, dont la plupart étaient victimes de ce scélérat. Les mandarins en ayant été

instruits, les missionnaires furent obligés de convenir qu'ils avaient été dévalisés par un de leurs convertis, et un mandat d'arrêt fut lancé contre Martin, qui se tenait caché à Canton. On s'empara de lui et on le ramena chargé de chaînes à Tchao-King pour lui faire subir son jugement. Ce mauvais sujet fit distribuer de toute part, en arrivant dans la ville, des libelles diffamatoires, dans lesquels il accusait les missionnaires des crimes les plus infâmes. Le jugement, comme on devait s'y attendre, mit en émoi toute la population de Tchao-King, et l'avenir de la mission eût été entièrement compromis, si Dieu n'eût permis que le magistrat réussît à démêler la vérité. Au milieu des plus affreuses intrigues, Martin fut amplement fustigé à coups de bambou et condamné à une prison perpétuelle, avec le supplice de la cangue. Les missionnaires implorèrent instamment la clémence du juge, et cette conduite si généreuse étonna les Chinois et excita leur admiration... mais ce ne fut pas pour longtemps.

Il est bien triste et bien pénible de le dire, mais ce furent les néophytes de Tchao-King qui troublèrent de nouveau la mission et soulevèrent contre elle la multitude. La mort de Martin leur avait fait perdre tout espoir de recouvrer l'argent qu'ils lui avaient prêté. Dans leur désolation, ils s'en prirent aux missionnaires, et répandirent dans le public des libelles où on leur reprochait de s'être introduits clandestinement dans l'empire et de causer la ruine du pays. On faisait un appel à la corporation des lettrés, afin d'accuser officiellement les jésuites devant les tribunaux et de demander leur expulsion.

On était dans ces fâcheuses circonstances, lorsque,

à la saison des pluies, la rivière qui baigne les murs de Tchao-King, venant à briser ses digues, inonda la campagne et causa partout de grands ravages. Dès que les eaux furent rentrées dans leur lit, on travailla à construire de nouvelles digues plus puissantes que celles qui venaient d'être enlevées. Comme le bois n'était pas suffisant, les mandarins décrétèrent, par un édit, qu'on était autorisé, pour cause d'utilité publique, à abattre tous les arbres qui ne portaient pas de fruits, partout où on en trouverait. Dans de telles circonstances les Chinois, autorisés en quelque sorte par les magistrats, deviennent d'impitoyables ravageurs; ils ne manquent jamais de profiter de ces moments de licence pour faire du mal à ceux qu'ils n'aiment pas. La multitude ne tarda pas à se ruer dans le jardin de la mission; on coupa, on saccagea tout ce qui s'y trouvait. Les domestiques, qui, pour la plupart, étaient des nègres esclaves des Portugais, voulant s'opposer à cette dévastation, ne firent qu'augmenter le désordre. La maison elle-même fut envahie, les portes et les fenêtres volèrent en éclats, les meubles furent brisés et dispersés, la toiture elle-même fut enlevée, et les habitants, forcés de se sauver, étaient poursuivis de tous côtés avec des huées et à coups de pierres. Après ces exploits, les émeutiers rentrèrent triomphalement dans la ville au bruit du tam-tam, tout fiers de la victoire qu'ils venaient de remporter sur les nations occidentales.

Le lendemain, le P. Ricci se rendit au tribunal, et demanda le pardon des auteurs de ce désordre, priant simplement le gouverneur de défendre par un édit de molester à l'avenir les missionnaires. Le P. Édouard

de Sande, désespérant de la mission de Tchao-King, s'en retourna à Macao.

La position des jésuites en Chine était en effet on ne peut plus précaire. La sécurité et l'avenir de leur mission étaient uniquement appuyés sur la protection de quelques mandarins. Ceux-ci n'avaient qu'à changer de poste, ce qui devait tôt ou tard arriver, ou bien encore modifier leurs sentiments de bienveillance, et tout était perdu; car les missionnaires avaient contre eux les lois fondamentales de l'empire, qui leur interdisaient l'entrée et surtout le séjour dans l'intérieur. Aussi ils étaient journellement exposés à voir disparaître et s'évanouir à l'instant le fruit de plusieurs années de sollicitude et de labeurs. Afin de travailler à la conversion des Chinois avec espoir d'un succès durable, il leur était donc nécessaire d'avoir chez eux une existence régulièrement établie, qui ne fût pas toujours à la merci de chaque événement et de tous les persécuteurs de bas étage. La mission catholique devait être connue et approuvée à Péking par le gouvernement de l'empereur. Les jésuites réunis à Macao tinrent conseil à ce sujet et furent unanimement d'avis d'obtenir du saint-siége une légation apostolique pour la Chine. On espérait que par le moyen de cette ambassade officielle il serait ensuite facile de fonder la mission sur des bases plus stables et plus solides.

Le P. Roger, mieux instruit que les autres missionnaires des mœurs de la Chine, où il avait longtemps demeuré, fut chargé d'aller négocier à Rome cette affaire importante. Il s'embarqua donc à Macao et arriva heureusement à Lisbonne; de là il se rendit à

Madrid, pour intéresser le roi Philippe II à cette grande entreprise. Mais à Rome il éprouva des retards interminables causés par le décès de deux ou trois papes. Ce zélé missionnaire, épuisé par tant de travaux et de fatigues, alla terminer sa laborieuse carrière à Salerne, dans le royaume de Naples.

Le P. Ricci, resté longtemps seul dans sa mission de Tchao-King, sut, par sa prudence et son affabilité, calmer les agitations précédentes et réparer le mal qui avait été fait. Ses connaissances en physique et en mathématiques le rendaient recommandable aux yeux des Chinois, et surtout des lettrés, qui se faisaient un honneur d'aller le visiter et d'entretenir avec lui des relations d'amitié. Il avait arrangé dans l'intérieur de la maison une horloge qui sonnait les heures. Le son de ces cloches, qui se faisaient régulièrement entendre à une grande distance, excitait l'admiration de tous les habitants de la contrée. Ils étaient fiers d'avoir chez eux une si merveilleuse machine, et ils ne manquaient jamais de témoigner leur respect au grand lettré de l'Occident, dont le génie avait combiné avec tant de succès tous ces divers rouages. Le P. Ricci mettait à profit les bonnes dispositions de ses admirateurs pour les amener à la connaissance de la foi chrétienne. Le P. d'Almeida, déjà désigné pour la mission de Chine et qui attendait depuis longtemps à Macao, crut devoir profiter de cet instant de calme et de sécurité pour aller joindre le P. Ricci et l'aider dans ses travaux apostoliques. Il se rendit donc à Tchao-King; mais à peine y fut-il arrivé que l'horizon devint sombre et fit présager un nouvel orage.

VI.

Les Chinois ont coutume de rendre de grands honneurs à la vieillesse. Tous les ans on choisit les vieillards les plus vénérables non-seulement par leur grand âge, mais surtout par une vie exemplaire. Pour être élu, il faut n'avoir jamais été accusé ni avoir accusé personne devant les tribunaux. C'est là aux yeux des Chinois le vrai cachet du mérite et de la vertu. Les magistrats réunissent annuellement ces beaux vieillards à barbe blanche, et leur font préparer un splendide banquet, où ils les servent eux-mêmes avec tous les témoignages d'un respect tout filial. Or les vieillards de la province de Canton s'étaient beaucoup entretenus, au jour de leur réunion solennelle, des étrangers de Macao. Ils avaient été vivement émus de ce qu'ils avaient eu l'audace de faire bâtir à Tchao-King des maisons à plusieurs étages et une tour qui avait coûté des sommes considérables. Comme nous l'avons déjà dit, la tour Fleurie avait pris le nom de tour des Étrangers, à cause de son voisinage avec la demeure des missionnaires. Aussi le bruit s'était-il répandu de toutes parts qu'elle était l'œuvre des étrangers de Tchao-King. Cette tour apparaissait aux yeux des vieillards comme une forteresse redoutable, menaçant continuellement la sécurité de la province. Après une longue délibération, ils avaient résolu d'adresser à ce sujet une requête au commissaire impérial, visiteur des deux Kouang. Cette pièce chinoise ayant été conservée, nous allons en donner la traduction :

« Les lois de l'empire permettent aux simples citoyens d'avertir respectueusement les supérieurs, lorsque le peuple est menacé de quelque préjudice. En conséquence, nous, les anciens de la ville de Canton, ayant considéré les événements, nous avons pensé que le visiteur provincial devait en être instruit, afin que par son entremise des remèdes convenables soient opposés au mal.

« Premièrement, on doit rendre notoire que des barbares demeurent à Tchao-King, et qu'ils sont venus des contrées étrangères pour habiter le royaume du Milieu. Il faut craindre les nouveautés : elles sont pernicieuses; un grand mal menace l'empire. C'est ce qui éclate aux yeux de chacun, et ce que nous disons n'est que trop évident.

« Un amas considérable d'étrangers, partis des terres des barbares, est parvenu au port de Macao, aux confins de la ville de la Montagne des Parfums (Hian-Chan). Ils ont fait semblant d'organiser une ambassade vers le Fils du Ciel. Sous ce prétexte, ils voulaient s'ouvrir un chemin dans le royaume des Fleurs pour trafiquer avec les nôtres et mêler par le commerce les produits de tous les pays. Bien qu'ils n'aient pas été autorisés à agir de la sorte, ni admis à faire leur ambassade, ils sont néanmoins demeurés pêle-mêle en ce port de Macao. Les années passées, on les voyait sortir de leurs navires, trafiquer avec nous, sans pourtant pénétrer dans l'intérieur; lorsque la saison des foires était finie, ils faisaient voile et s'en retournaient en leur contrée.

« Mais voilà que maintenant ils ont bâti des maisons et les ont élevées en plusieurs étages; c'est là qu'ils

se succèdent les uns aux autres et qu'ils s'assemblent, comme les abeilles et les fourmis. A cette vue, il n'est personne en toute la province auquel le cœur ne tremble et les cheveux ne se dressent; d'autant qu'on remarque ces étrangers empiéter tous les jours davantage, par des moyens pleins de ruse et de fourberie. Ils ont fait bâtir, à leurs frais, une grande tour, afin de se ménager par cet artifice une entrée dans la ville de Tchao-King, où ils ont amené avec eux une foule d'autres hommes méchants, qu'on voit sans cesse aller et venir sur les canaux et sur les fleuves.

« Nous craignons, et non sans cause, que ces barbares ne soient autant d'espions pour surprendre nos secrets et en instruire les leurs. Il est surtout à redouter que se liguant peu à peu avec ceux de notre nation qui sont amateurs de nouveautés, ils ne soient la source de quelque grande calamité pour l'empire Central, et qu'ils ne dispersent notre peuple sur la vaste étendue des mers, comme des poissons et des marsouins. C'est peut-être ce malheur que présagent nos livres où il est écrit : « Vous avez semé des « épines et des orties en une douce terre; vous avez « introduit en vos demeures des serpents et des dra- « gons... » Macao est un danger semblable à un ulcère qu'on a laissé s'engendrer aux pieds et aux mains. Il n'y a pas à trop s'effrayer, si l'on a soin d'appliquer à temps le remède. Mais le mal de Tchao-King est un ulcère qui a déjà envahi la poitrine et le cœur; la raison veut qu'on pratique sans délai l'opération.

« C'est à cause de cela que nous, les anciens de Canton, nous avons jugé nécessaire d'avertir le

commissaire impérial, afin qu'il commande aux magistrats de Tchao-King de chasser au plus tôt ces étrangers, et de les renvoyer avec les leurs à Macao. Quant à Macao, on y pourvoira avec le temps, lorsque le moment d'agir sera venu... En acquiesçant à cette requête, le commissaire impérial aura rendu la vie à toute la province. Nous confessons à l'unanimité que par ce moyen nous recevrons tous un bienfait signalé... »

Ce réquisitoire des vieillards de Canton fit grand bruit dans les tribunaux et parmi le peuple; une enquête fut ordonnée, afin de vérifier l'exactitude de toutes les accusations. Aussitôt que le P. Ricci eut connaissance de cette formidable attaque, il se prépara à la repousser. Il était suffisamment versé dans les choses chinoises pour savoir comment il devait s'y prendre afin de conjurer cette nouvelle tempête. Il rédigea un mémoire dans lequel il s'appliqua surtout à démontrer que les missionnaires n'étaient pour rien dans la construction de cette fameuse tour qu'on lui objectait. La chose n'était pas difficile à prouver, car la ville entière de Tchao-King connaissait parfaitement la vérité sur ce point. Ce chef suprême d'accusation étant mis à néant, tout le reste s'écroulait. Car comment ajouter foi à des hommes qui avaient pu s'égarer d'une manière si grossière, et alléguer un fait si notoirement faux? Après avoir rédigé son mémoire d'une façon entièrement conforme aux rites et à la manière chinoise, il s'assura de la protection de quelques-uns des principaux mandarins de Tchao-King. Le procès eut lieu, et le P. Ricci sortit encore victorieux de cette nouvelle lutte avec les Chinois. Le P. d'Al-

meida fut confirmé dans sa résidence, et le vent tourna si favorablement que le supérieur du collége de Macao crut devoir en profiter pour envoyer à Tchao-King un religieux de plus; c'était le P. François de Pétris.

Les missionnaires purent enfin se livrer en paix à leur apostolat. Tchao-King, ville très-importante au point de vue commercial et politique, est située non loin des bords d'un grand fleuve perpétuellement sillonné par un nombre considérable de jonques. C'est le passage de presque tous les mandarins des provinces du midi qui se rendent à Péking ou qui en viennent. La maison et l'église des jésuites, bâties en dehors des fortifications de la ville et tout près des bords de l'eau, attiraient facilement l'attention de tous ceux qui naviguaient sur le Tigre. Presque tous les voyageurs qui passaient par Tchao-King, surtout les mandarins et les lettrés, avaient l'habitude de faire une visite à la résidence des religieux de l'Occident. Tous étaient curieux d'examiner de près les figures de ces étrangers, dont on racontait des choses si étonnantes. On voulait voir ces horloges qui d'elles-mêmes sonnaient les heures, ces cartes de géographie renfermant les descriptions de toutes les nations de la terre, ces tableaux peints avec une telle perfection que les personnages paraissaient pleins de vie, et puis ensuite une foule de curiosités inconnues aux habitants du royaume des Fleurs. Les lettrés et les mandarins de bonne foi, après avoir contemplé toutes ces nouveautés, étaient forcés de convenir que les barbares de l'Occident n'étaient pas absolument dépourvus d'intelligence, et qu'en dehors de l'Empire Céleste il y avait des peuples qui s'occupaient d'arts et d'industrie

avec quelque succès. Le P. Ricci, qui s'était familiarisé avec la langue chinoise, les intéressait par ses entretiens, et ils étaient encore contraints d'avouer que ce diable occidental avait presque autant d'esprit qu'un Chinois.

Ces fréquentes visites donnaient peu à peu du renom aux hommes et aux choses de l'Europe. Les visiteurs se trouvaient par là plus disposés à prêter l'oreille aux instructions religieuses auxquelles les missionnaires tâchaient de ramener toujours la conversation. Ainsi se répandait la semence de la divine parole ; avec la grâce de Dieu, elle germa dans plus d'un cœur et porta des fruits de salut. Ce fut à la mission de Tchao-King que plusieurs mandarins, devenus grands dignitaires de l'empire, reçurent les premières notions du christianisme, qu'ils embrassèrent plus tard et pratiquèrent avec ferveur. Nous aurons occasion d'en parler plus d'une fois dans la suite de cette histoire. Quelques familles importantes de Tchao-King reçurent le baptême, et le nombre des néophytes se trouva enfin assez considérable pour qu'on pût organiser le culte catholique, et célébrer les saints offices publiquement et avec régularité.

A cette même époque, la mission de Tchao-King fut visitée par les ambassadeurs du royaume de Cochinchine, qui vont tous les trois ans à Péking apporter à l'empereur les hommages et le tribut de leur souverain. En s'en retournant dans leur pays, ils prirent avec eux plusieurs livres de doctrine chrétienne que le P. Ricci avait composés et fait imprimer en chinois. Les Annamites se servant des mêmes caractères, ils purent de la sorte s'initier aux principes du christianisme,

en attendant qu'il fût permis aux prédicateurs de l'Évangile d'aller vers eux, et de leur faire connaître plus à fond la doctrine du Sauveur des hommes.

Le vice-roi des deux Kouang était mort depuis peu de temps, et son successeur venait d'arriver à Tchao-King. Les langues malveillantes répandaient déjà la nouvelle qu'il était très-peu favorable aux missionnaires, et qu'il avait le projet de les expulser. On allait jusqu'à dire que le terrain occupé par la mission lui avait tellement convenu, qu'il voulait y faire construire son palais, attendu que pour des motifs superstitieux il ne voulait pas mettre les pieds dans la demeure de son prédécesseur. Il prétendait qu'elle lui porterait malheur, et qu'elle s'écroulerait de fond en comble aussitôt qu'il y serait entré.

Sur ces entrefaites, le commissaire impérial, visiteur extraordinaire de la province, allait s'en retourner à Péking pour y rendre compte de sa mission. Le vice-roi, qui tenait à avoir de bonnes notes de ce grand dignitaire, lui fit rendre à son départ des honneurs inusités. Il voulut l'accompagner lui-même, en remontant le fleuve jusqu'à une distance assez considérable. Le jour du départ, la milice entière de Tchao-King fut sur pied, et tous les mandarins, grands et petits, avec leurs globules, leurs plumes de paon et de corbeau, leurs colliers d'honneur et leurs tuniques aux dragons richement brodés, furent convoqués pour la parade. Le fleuve était encombré de jonques et de nacelles pavoisées et enrubannées ; les pétards retentissaient de toutes parts, et la musique la plus infernale du monde faisait tressaillir les rivages du Tigre, où se trouvaient amoncelés les bourgeois de Tchao-King,

repaissant leurs petits yeux et leurs grandes oreilles de ce bruyant spectacle. Enfin, les hautes voiles en forme d'éventail se déployèrent, des milliers de rameurs firent entendre leur chanson nazillarde, les têtes de la multitude ondulèrent comme les vagues de la mer, et ces innombrables jonques de toute grandeur et de toute forme se mirent en marche.

La mission catholique était établie, comme nous l'avons déjà dit, non loin du rivage. Or, pendant que ce brillant convoi remontait le cours de l'eau, les missionnaires, en compagnie de quelques amis, installés aux fenêtres de leur maison, regardaient passer cette interminable escadre avec son nombreux et splendide cortége de mandarins. Le commissaire impérial et le vice-roi étaient assis sur le pont de la plus belle jonque, fumant majestueusement leur longue pipe, et humant avec la fumée du tabac les ovations de leurs chers administrés qui criaient à s'égosiller : « Wan-Fou, Wan-Fou! dix mille félicités!! » Poussés par une douce brise, la jonque de gala remontait lentement les eaux du Tigre, lorsque tout à coup sa voilure exécute une rapide manœuvre; on vire de bord, et voilà que la jonque, se laissant aller au courant, vient jeter l'ancre juste en face de la maison des missionnaires. Le commissaire impérial et le vice-roi débarquent et s'acheminent, abrités sous d'énormes parasols rouges, dans la direction de la mission catholique.

On comprend l'émotion et l'embarras des pauvres religieux, en voyant venir vers eux des visiteurs d'une telle importance. Le P. Ricci s'empresse de descendre et les reçoit de son mieux, selon les prescriptions du

rituel chinois. Le commissaire impérial, le vice-roi et plusieurs autres hauts fonctionnaires visitèrent la maison, examinant surtout avec curiosité les objets d'Europe, les horloges, les peintures, les cartes de géographie, plusieurs instruments de physique et d'astronomie dont on leur expliquait l'usage. Le cabinet du P. Ricci, où il y avait une riche bibliothèque de livres européens et chinois, excita particulièrement leur attention. Enfin, ils allèrent s'asseoir dans une galerie qui regardait le fleuve, et s'entretinrent un instant avec les missionnaires des hommes et des choses des contrées occidentales. Ces magnifiques mandarins, enchantés et ravis de ce qu'ils avaient vu et entendu chez les barbares, leur adressèrent des paroles pleines de bienveillance et des témoignages du plus vif et sans doute aussi du plus sincère intérêt. Ils s'en retournèrent ensuite pompeusement à bord de leurs jonques, toujours accompagnés par les flots de la multitude et par la musique assourdissante des tam-tam, des hautbois et des pétards. Le commissaire impérial continua sa navigation, le vice-roi rentra dans son palais, et les amis des missionnaires s'empressèrent d'aller les féliciter de l'insigne honneur qu'ils venaient de recevoir.

Une telle visite n'avait pas manqué de produire dans la ville une grande sensation. Ces religieux étrangers, si souvent molestés et dont la position paraissait hier si précaire, étaient aujourd'hui des hommes considérables. Aussi, chacun se vantait d'être de leurs amis. Les avenues de leur habitation étaient encombrées de palanquins, car tous les fonctionnaires civils et militaires se croyaient en quelque sorte tenus

de faire un peu la cour aux protégés du commissaire impérial et du vice-roi. Les néophytes, qui depuis leur conversion au christianisme n'avaient cessé de vivre au milieu des troubles et des sollicitudes, se voyaient enfin rassurés. Le P. Ricci ne douta plus que le moment ne fût venu où il lui serait enfin permis de recueillir en paix le fruit de sept années de labeurs et de tribulations.

CHAPITRE III.

I. Les missionnaires sont chassés de Tchao-King. — Adieux des chrétiens. — Refus d'indemnité. — Établissement à Tchao-Tcheou. — II. Monastère de la Fleur du Midi. — Fondateur de ce monastère. — Le P. Ricci refuse de s'y loger. — Il fonde un établissement non loin de Tchao-Tcheou. — Premier et singulier disciple du P. Ricci. — III. Les missionnaires quittent l'habit des bonzes pour prendre celui des lettrés. — Le P. Ricci part pour Péking. — Accidents de la route. — Arrivée à Nanking. — Retour dans la capitale de Kiang-Si. — Travaux scientifiques et célébrité de Ricci dans cette ville. — Ses rapports avec le vice-roi. — IV. La mission de Tchao-Tcheou est assiégée par les bonzes. — Le calme se rétablit. — Le P. Ricci est nommé supérieur général des missions de Chine. — V. Le P. Ricci part pour Péking avec le président de la première cour souveraine. — Agitation de la ville de Nanking. — Canal impérial. — Le fleuve Jaune. — Arrivée à Péking. — Déception des missionnaires. — VI. Les missionnaires sont forcés de quitter Péking. — Souffrances du retour. — Belle ville chinoise. — Fêtes du nouvel an. — Retour à Nanking. — VII. Songe du P. Ricci. — Prédication par les sciences et les mathématiques. — Observatoire de Nanking. — Explications chinoises des éclipses. — Solennité littéraire. — Discussion philosophique. — Palais hanté par les esprits malins.

I.

Les espérances auxquelles le P. Ricci avait sans doute bien droit de s'abandonner, ne devaient pas cependant se réaliser encore. Il devait semer longtemps dans les larmes et les douleurs, avant de venir faire la moisson avec joie et allégresse. Les brillantes

faveurs dont il avait été naguère entouré par le commissaire impérial, furent comme ces brûlants rayons de soleil qui d'ordinaire précèdent un instant les grands orages. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque les magistrats de la ville de Tchao-King reçurent un édit du vice-roi, par lequel il leur était enjoint de chasser immédiatement les étrangers de la ville, et de les renvoyer dans leur pays avec soixante piastres d'indemnité pour la perte de leur maison. On leur accordait trois jours pour faire leurs préparatifs de départ. On notifia officiellement au P. Ricci une copie de cet édit, où on lisait le paragraphe suivant :

« Encore que *Ly Ma-Teou* (Matthieu Ricci) ne soit « pas entré dans l'empire du Milieu à mauvaise in- « tention, et qu'il n'ait rien commis contre les lois, « comme le témoignent les informations, il est clair « cependant qu'il ne devait pas abandonner ainsi son « propre pays, attendu surtout qu'on peut vivre « religieusement en tout lieu. Or il n'est nullement « convenable que les étrangers séjournent longtemps « en la ville présidiale du vice-roi. C'est pourquoi il « ne saurait y avoir ni injustice ni abus en le ren- « voyant chez lui. Quant aux dépenses qu'il a dû « faire pour construire des maisons, on ne peut nier « que ce ne soit une somme notable d'argent. Mais « puisque cet argent lui a été fourni à titre d'aumônes, « il ne peut pas dire en droit qu'il soit à lui. J'or- « donne, toutefois, qu'il lui soit délivré en tout « soixante piastres, et qu'il soit ainsi renvoyé dans son « pays. »

L'édit, comme on voit, était formel et très-peu bienveillant. On fit plusieurs tentatives, on essaya de tous

les expédients pour se tirer de ce mauvais pas, mais tout fut inutile. Il fallut céder à l'autorité et se préparer à rebrousser chemin jusqu'à Macao. Le jour du départ, le préfet de la ville fit offrir au P. Ricci les soixante piastres qui lui étaient accordées à titre d'indemnité. Celui-ci refusa de les accepter, et en cela il agit avec sagesse et prudence, car il se réservait ainsi pour l'avenir un droit incontestable sur l'établissement qu'il avait fondé à Tchao-King. A la place de soixante piastres, l'habile missionnaire demanda un écrit officiel qui attestât que lui et ses compagnons avaient toujours vécu à Tchao-King conformément aux lois et aux rites, et que leur expulsion n'était motivée par aucune faute. On leur délivra volontiers cette attestation, où on ajouta de magnifiques éloges.

Ces pauvres missionnaires durent sentir leur cœur bien navré de tristesse, au moment où ils furent contraints d'abandonner leur chère mission. Les néophytes éplorés les conduisirent jusqu'au rivage, et là il y eut une scène semblable à celle qui est décrite dans le livre des Actes des Apôtres, lorsque saint Paul dit adieu aux chrétiens de Milet :

« Il se mit à genoux et pria avec eux tous...

« Or tous répandirent d'abondantes larmes ; et se « jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient,

« Affligés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils « ne le verraient plus, et ils le conduisirent jusqu'au « vaisseau (1). » Les Chinois sont en général peu susceptibles d'une profonde et sincère affection. Cependant les néophytes trouvent du cœur pour s'attacher

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XX, v. 36, 37 et 38.

à ceux qui les ont éclairés des lumières de la foi, les ont régénérés par le baptême et les ont faits enfants de Dieu. Quant au missionnaire, il aime avec tendresse la famille spirituelle qu'il a engendrée à Jésus-Christ, souvent avec tant de peine et au milieu de si grandes souffrances. Lorsque la persécution vient tout à coup briser ces liens d'une ineffable charité, lorsque le père doit se séparer de ses enfants, leur dire adieu, peut-être pour toujours, et les abandonner à la merci de leurs ennemis; oh! alors il y a dans son âme des déchirements inexprimables. Il faut avoir été missionnaire parmi les infidèles, pour comprendre tout ce que dut éprouver le P. Ricci au moment où il s'éloigna de sa mission, emporté par les eaux rapides du Tigre.

Après s'être arrêté deux jours à Canton pour attendre que le mandarin de la mer voulût mettre une jonque à leur disposition, les missionnaires de Tchao-King firent voile pour Macao. Avant d'y arriver, ils aperçurent une galère mandarine à deux rangs de rames, portant au haut du mât le pavillon jaune, et courant vers eux à toute vitesse. C'était un messager du vice-roi qui leur ordonnait de retourner à Tchao-King. Les religieux n'hésitèrent pas un seul instant, car ils avaient à craindre, en négligeant cette occasion, de ne plus retrouver la possibilité de rentrer dans l'intérieur de l'empire. Ils montèrent donc sur la galère mandarine, et reparurent bientôt, au grand étonnement de la multitude, au poste qu'ils venaient de quitter. A peine arrivés, ils furent mandés au tribunal du vice-roi, qui, quoique bien résolu à ne pas vouloir leur permettre de résider à Tchao-King, voulait absolument leur faire accepter une indemnité, afin

de conserver les dehors de la justice et de n'être pas accusé d'avoir volé la maison des étrangers. Il usa tour à tour de ruses, de cajoleries, de menaces et d'emportements. Mais le père Ricci, qui savait parfaitement son Chinois, se montra ferme et inébranlable. Il laissa tempêter Son Excellence, se contentant de refuser l'argent et de protester froidement contre son expulsion. Il consentit toutefois à faire des concessions, mais à la seule condition qu'on lui permettrait d'aller s'établir dans une autre ville de la province. On traita sur ces nouvelles bases, et l'affaire fut arrangée. Le P. Ricci reçut l'indemnité et en même temps l'autorisation officielle de transporter sa mission à Tchao-Tcheou, ville importante située sur les bords du fleuve Kin, un peu avant d'arriver aux frontières de la province de Kiang-Si.

Le sous-préfet de Tchao-Tcheou se trouvait alors à Tchao-King; il fit connaissance avec les missionnaires et se chargea de les conduire lui-même jusqu'à la ville dont il avait l'administration. Après huit jours de navigation, en remontant le fleuve vers le nord, ils arrivèrent à un vaste port, où plusieurs officiers civils et militaires les attendaient. La ville de Tchao-Tcheou était un peu plus loin, mais on avait l'intention d'installer les missionnaires dans une grande et célèbre bonzerie, ou monastère de religieux bouddhistes, situé à peu de distance du rivage, au milieu d'une belle campagne. Le P. Ricci déclara qu'il n'entendait pas se fixer dans une bonzerie, mais bien dans la ville. Cependant, comme il avait souvent entendu vanter la bonzerie de Nan-Hoa (Fleur du Midi), il voulut aller la visiter.

II.

Avant d'arriver à la ville de Tchao-Tcheou, on rencontre un magnifique paysage environné de collines aux formes les plus variées et les plus gracieuses; les rizières et les belles cultures d'indigo, de sarrazin et de cannes à sucre sont perpétuellement arrosées par un abondant ruisseau, dont les eaux pures et transparentes parcourent en mille circuits cette riche et ravissante plaine. Les collines d'alentour sont ornées d'arbres toujours verts et chargés de fleurs et de fruits; car cette contrée, favorisée d'une chaude température, n'a jamais à redouter les rigueurs de l'hiver. Le grenadier, l'oranger, le liki, le bananier et le papayer y produisent les fruits les plus beaux et les plus exquis. Ces grands massifs d'arbres fruitiers sont çà et là entremêlés de camélias, de lauriers roses et de plantations d'arbustes à thé, dont les blanches fleurs, assez semblables à celles du jasmin d'Espagne, exhalent un doux parfum. Le magnifique monastère de Nan-Hoa s'élève sur le versant de la principale colline, et domine la plaine entière, qui fait partie de ses propriétés. Aujourd'hui cette bonzerie est en quelque sorte déserte et tombe presque en ruine. Lorsque le père Ricci la visita, elle était très-florissante et renfermait plus de mille bonzes ou religieux bouddhistes. On prétend qu'elle fut fondée vers le huitième siècle de notre ère.

A cette époque, il y avait en ce lieu une sorte d'ermite célèbre par la sainteté de sa vie et les austérités

auxquelles il se livrait. La prière, la contemplation et quelques travaux manuels étaient son occupation de tous les jours. Ses vêtements étaient très-grossiers, et il portait sur sa chair une chaîne de fer qui lui ceignait les reins. Cette ceinture lui avait, dit-on, tellement meurtri les chairs qu'elles étaient en putréfaction et remplies de vers. Suivant les traditions des bonzes de Nan-Hoa, lorsqu'il arrivait qu'un de ces vers tombât à terre, le saint ermite le ramassait avec empressement et le remettait à sa place en lui disant : Te manque-t-il donc quelque chose à ronger? d'où vient qu'il te prend ainsi fantaisie de t'enfuir?... A la mort de cet anachorète, la vénération des habitants de la contrée lui éleva un magnifique temple, qui ne tarda pas à devenir pour les provinces méridionales un lieu célèbre de pèlerinage. Le monastère renfermait plus de mille bonzes, lorsqu'il fut visité par les religieux catholiques.

Il y avait déjà longtemps que la réputation du P. Ricci s'était répandue dans toute l'étendue de l'empire chinois. Les religieux bouddhistes de Nan-Hoa avaient entendu parler de cet illustre bonze de l'Occident dont la science était incomparable. Lorsqu'on leur annonça qu'il devait venir se fixer dans leur monastère, ils reçurent cette nouvelle avec grand déplaisir, car ils se persuadaient qu'il leur était envoyé tout exprès pour établir la réforme parmi eux, et les ramener à une vie plus morale et plus régulière. Il fut donc convenu parmi les chefs de la bonzerie qu'on lui cacherait ce qui pourrait lui convenir le mieux pour sa résidence, et qu'on tâcherait tout doucement de lui inspirer le désir de s'en aller ailleurs. Cepen-

dant le supérieur et les principaux dignitaires le reçurent très-pompeusement et lui servirent, selon les rites, un festin de première classe. Ils lui firent ensuite visiter divers temples dont les PP. Ricci et d'Almeida admirèrent la richesse et la somptuosité. On voyait à Nan-Hoa des idoles colossales en bois ou en cuivre doré. Celles de moyenne grandeur étaient en nombre si considérable, qu'en un seul temple on en comptait plus de cinq cents. Dans un sanctuaire particulier, tout resplendissant de dorures, de soieries et orné de cinquante lampes, on montrait le corps du célèbre ermite fondateur du monastère; il était desséché et enduit de vernis chinois.

Pendant que les missionnaires examinaient avec intérêt tous ces curieux monuments bouddhiques, ils étaient eux-mêmes pour les bonzes l'objet de la plus vive curiosité. Ceux-ci ne se lassaient pas de scruter, avec leurs petits yeux pleins de finesse et de malice, ces physionomies européennes dont l'étrangeté semblait les déconcerter un peu. Ce qui paraissait surtout les étonner, c'était de voir des religieux qui ne donnaient dans leur temple aucun signe de dévotion et de piété. On avait remarqué qu'ils ne s'étaient prosternés devant aucune idole, qu'ils n'avaient pas brûlé de l'encens, ni consulté les sorts; tout cela paraissait fort extraordinaire.

Cependant les supérieurs étaient pleins d'anxiété, car ils se disaient : Voilà des hommes qui viennent ici pour être les réformateurs et les chefs du monastère. Aussi éprouvèrent-ils une agréable surprise, lorsqu'ils les entendirent déclarer au sous-préfet de Tchao-Tcheou qu'ils avaient une répugnance invincible à se

fixer dans la bonzerie. Les religieux bouddhistes ne se souciant pas des missionnaires catholiques et les missionnaires catholiques ne voulant pas des religieux bouddhistes, l'accord ne pouvait être plus parfait. Il fallut donc céder à des désirs si clairement manifestés de part et d'autre, et le sous-préfet permit au P. Ricci de se rendre à Tchao-Tcheou.

Dès leur arrivée dans cette ville, ils s'empressèrent de rendre visite au gouverneur, qui parut fort étonné que des religieux ne voulussent pas vivre avec des bonzes. Le P. Ricci lui exprima combien il y avait de différence non-seulement entre les croyances des bouddhistes et la foi des chrétiens, mais encore entre leurs livres de prière. Le gouverneur ne comprenant pas ces variétés de culte et protestant qu'il ne pouvait y avoir dans le monde entier une doctrine et une écriture différentes de celle des Chinois, le P. Ricci tira de sa manche un bréviaire et lui dit : Voilà notre loi et nos caractères, voyez... Le magistrat demeura confondu. Le supérieur de la bonzerie de Nan-Hoa, qui avait par honneur accompagné les missionnaires, certifia de son côté que ces étrangers n'étaient pas de la religion des Chinois. Lorsqu'ils ont visité notre temple, dit-il, ils n'ont pas fait le plus petit acte de dévotion; on ne les a pas même vus se prosterner devant le corps du grand et saint fondateur. D'après tous ces témoignages, il fut permis aux missionnaires de s'établir à Tchao-Tcheou. On leur concéda un beau terrain, dont ils voulurent payer le prix, afin que la propriété en fût mieux assurée, et les travaux de construction furent poussés avec activité. Le P. Ricci se garda bien de faire bâtir comme à Tchao-King une maison en style européen.

L'expérience lui avait malheureusement démontré combien une semblable nouveauté pouvait entraîner de troubles et d'embarras. La maison et l'église, tout fut disposé à la façon chinoise.

Tchao-Tcheou avait perdu depuis peu de temps une de ses grandes illustrations, le fameux Kiu, savant distingué, qui avait occupé les postes les plus élevés et exercé durant sa vie une influence décisive sur toutes les affaires importantes de son pays. Son fils Kiu-Taï-Sse avait suivi avec les plus brillants succès la carrière littéraire. La dissipation lui avait fait ensuite abandonner les études sérieuses, et il s'était lancé dans l'alchimie avec une ardeur passionnée. Le riche héritage que son père lui avait laissé s'en était allé, pour ainsi dire, en fumée, à travers les creusets, les alambics et les cornues de son laboratoire. Ayant alors adopté la vie nomade, il parcourait les provinces de l'empire, dressant sa tente partout où il rencontrait des amis de son père, dont le souvenir lui valait toujours un excellent accueil. Il avait ainsi séjourné quelque temps à Tchao-King et avait fait la connaissance des missionnaires, qu'il fréquentait avec beaucoup d'assiduité, parce que, comme nous l'avons déjà dit, les étrangers de l'Occident avaient la réputation de savoir transformer les plus vils métaux en or et en argent.

Un jour le P. Ricci était paisiblement occupé dans sa nouvelle résidence de Tchao-Tcheou à traduire en chinois les *Éléments* d'Euclide, lorsque Kiu-Taï-Sse parut devant lui. Il était vêtu de riches habits de cérémonie; plusieurs domestiques qui l'accompagnaient portaient avec solennité des présents recouverts de

fleurs et de rubans. Kiu-Taï-Sse se prosterna, frappa trois fois la terre du front et dit au P. Ricci : Maître, souffrez que je sois votre disciple. — C'est avec une semblable cérémonie que les Chinois ont l'habitude de se choisir un maître. Le lendemain, il y eut un festin splendide, et Kiu-Taï-Sse fut adopté pour disciple. Sa passion pour les sciences occultes et les secrets de l'alchimie avaient été le principal mobile de sa démarche. Après avoir fréquenté quelque temps les missionnaires, il s'aperçut qu'ils étaient absolument incapables de fabriquer le plus petit morceau d'or ou d'argent, mais qu'ils étaient en possession de la vérité religieuse, de cette pierre philosophale qui peut opérer dans les cœurs et dans les intelligences les transformations les plus merveilleuses.

Kiu-Taï-Sse s'appliqua d'abord à étudier les mathématiques, la géométrie et la mécanique, sous la direction du P. Ricci. Il fit dans ces sciences des progrès remarquables; on rapporte même qu'il devint capable de composer de beaux instruments de physique, et de rédiger sur ces connaissances des ouvrages dont tous les lettrés de l'empire admirèrent la clarté, l'élégance et la précision. Il ne mit pas moins de soin à l'étude de la religion qu'à celle des sciences, et il y apporta cette rectitude d'esprit que donnent souvent les mathématiques. Il avait préparé un grand registre à trois colonnes : sur la première étaient consignés les enseignements dogmatiques et moraux du P. Ricci; sur la seconde se trouvaient exposées les objections qui l'embarrassaient; la troisième colonne était en blanc, pour recevoir les solutions du maître. Il fut enfin admis au baptême, et cette conversion attira à la mission

une grande célébrité, car Kiu-Taï-Sse, à cause de sa réputation de savant, exerçait sur l'opinion publique une influence considérable. La mission de Tchao-Tcheou fut bientôt comme le rendez-vous des lettrés et des premiers fonctionnaires de la province.

Sur ces entrefaites, le P. d'Almeida mourut, et François de Petris obtint, en 1592, la permission d'aller le remplacer. Deux ans après, ce missionnaire mourut aussi, presque subitement, au moment où il pouvait déjà s'occuper avec fruit des travaux de la mission; car sous la direction habile du P. Ricci il avait fait de rapides progrès dans l'étude de la langue chinoise.

III.

Après tant de fatigues et de tribulations, le P. Ricci se trouvait encore seul pour fonder cette œuvre qu'il voyait de plus en plus hérissée de difficultés. Il demanda avec instances un collaborateur, et on lui envoya le P. Cataneo, récemment arrivé à Goa. Depuis longtemps le P. Ricci nourrissait le projet de faire un voyage à Péking, dans l'espoir d'obtenir une audience de l'empereur. Il était persuadé que les moindres succès à la cour seraient plus utiles et plus efficaces à la propagation de la foi en Chine que tous les efforts tentés dans les provinces. L'occasion de réaliser ce voyage s'offrit au mois d'avril 1595. Un des principaux mandarins de l'empire, qui traversait Tchao-Tcheou pour aller dans la capitale, avait eu la curiosité de voir les jésuites et de les consulter sur la santé de

son fils. Le P. Ricci répondit qu'il ne pourrait guérir cet enfant pendant le court séjour que le mandarin faisait dans la ville, mais qu'il l'accompagnerait volontiers, afin de lui continuer ses soins. L'offre fut acceptée, et l'on fit de part et d'autre les préparatifs du départ.

Avant de quitter Tchao-Tcheou et de se mettre en route pour la capitale de la Chine, le P. Ricci opéra une réforme que les supérieurs de Macao jugèrent de la plus haute importance. Jusque-là les missionnaires avaient adopté la mise des religieux bouddhistes du pays, se rasant la tête et la barbe, portant des robes à grandes manches et dont les larges collets se croisaient sur la poitrine. Ils étaient en tout point costumés à la façon des bonzes ; aussi était-ce le nom que la multitude leur donnait. L'inconvénient était grave ; car le mépris dont sont en général environnés, en Chine les religieux bouddhistes ne manquait pas de rejaillir sur les missionnaires catholiques. Ceux qui avaient des rapports avec eux savaient sans doute les apprécier ; mais la foule les enveloppait volontiers avec les habitants des bonzeries dans une réprobation commune. Ils renoncèrent donc au costume des bonzes, adoptèrent l'habit des lettrés et laissèrent pousser les cheveux et la barbe.

Après avoir confié la mission de Tchao-Tcheou au P. Cataneo, le P. Ricci, accompagné de deux jeunes novices de Macao, se mit en route avec le grand mandarin militaire qui devait le conduire jusqu'à Péking. Ils allèrent d'abord par eau jusqu'à Nan-Hioung, où ils furent cordialement accueillis par quelques néophytes qui étaient venus étudier la doctrine à Tchao-

Tcheou. En sortant de Nan-Hioung, ils commencèrent à gravir les flancs âpres et escarpés du Meï-Ling, qui sépare la province de Canton de celle de Kiang-Si. Nous avons eu occasion de franchir plusieurs fois cette montagne, sillonnée de nombreux chemins qu'on ne se donne pas la peine de choisir, parce que tous présentent à peu près les mêmes difficultés. Cette multiplicité de sentiers vient du nombre considérable de voyageurs et de portefaix qui sont obligés de franchir cette montagne. C'est en effet le seul passage pour toutes les marchandises que le commerce de Canton déverse continuellement dans les provinces intérieures de l'empire. On ne peut voir, sans éprouver un serrement de cœur, tous ces malheureux, chargés d'énormes fardeaux, se traîner péniblement sur ces routes tortueuses et presque perpendiculaires. Ceux que la misère condamne à ces travaux forcés, vivent, dit-on, peu de temps. Cependant lorsque nous traversâmes le Meï-Ling, en 1852, nous remarquâmes parmi ces longues files de portefaix quelques vieillards courbés sous leur charge, et pouvant à peine soutenir leur marche chancelante. De distance en distance on rencontre des hangars en bambou, où les voyageurs vont se mettre à l'ombre, boire quelques tasses de thé et fumer une pipe de tabac pour se donner un peu de courage. On voit au sommet de la montagne une sorte d'arc de triomphe en pierre, ayant la forme d'un immense portail ; d'un côté finit la province de Canton et de l'autre commence celle de Kiang-Si.

Après avoir traversé le mont Meï-Ling, on pénètre dans la province de Kiang-Si en suivant le cours du fleuve Kan, fameux par ses nombreux récifs et par

la rapidité de ses eaux. Dès le premier jour de navigation, la jonque qui portait la femme et les enfants du mandarin fit naufrage et fournit au P. Ricci l'occasion de montrer son courage et son dévouement. Ce fut grâce à son activité et à son intelligence qu'on n'eut à regretter la perte de personne. Le lendemain, un affreux coup de vent lança contre un récif le navire où se trouvait le P. Ricci; il sombra, et tous les passagers furent précipités au fond de l'eau. Le zélé fondateur des missions de Chine fut tout providentiellement sauvé de ce prochain danger de mort. En se débattant au milieu des flots, il eut le bonheur de rencontrer sous sa main un gros cordage qui lui servit à remonter au-dessus de l'eau et à grimper sur la jonque toujours renversée sur le flanc. Un des jeunes novices que le missionnaire avait emmenés fut moins heureux et demeura enseveli au fond du fleuve. Il se nommait Jean Barrados.

Effrayé de tous ces accidents, le mandarin refusa de continuer une si périlleuse navigation. Il débarqua et résolut d'aller par terre jusqu'à Péking, accompagné seulement des domestiques qui lui étaient absolument nécessaires. Convaincu que la présence du religieux européen lui portait malheur, il ne voulut plus l'avoir à sa suite et lui conseilla de retourner à Tchao-Tcheou. Cependant, cédant à ses instances et à ses supplications, il lui permit d'aller à Nanking, et lui donna même des lettres de recommandation pour les officiers civils et militaires qu'il rencontrerait sur son chemin.

Voilà donc l'intrépide apôtre de la Chine lancé maintenant, seul et sans protection, au milieu de cet

empire immense. Heureusement qu'il connaissait parfaitement la langue et qu'il était au courant des mœurs et des habitudes du pays qu'il parcourait. Il continua sa route par eau, sans mettre pied à terre, jusqu'à Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si. Il s'arrêta là quelques jours dans une pagode célèbre, où les bonzes voulurent l'obliger à se prosterner devant leurs idoles. Sur son refus formel, on excita la multitude qui était accourue pour voir le savant étranger, et il y eut une petite sédition.... Mais le P. Ricci ne se laissa pas intimider; les autorités intervinrent et ne trouvèrent pas mauvais qu'on laissât à l'illustre étranger le droit d'honorer la divinité comme il le jugerait convenable.

En quittant Nan-Tchang-Fou, le P. Ricci se rembarqua pour entrer dans le lac Pou-Yang (1), qu'on ne peut guère traverser à moins de deux jours de navigation et sans apercevoir la terre. Lorsqu'on fait le voyage, il est difficile de se persuader qu'on est au centre de l'empire chinois. Cette immense étendue d'eau, ces longues vagues soulevées par le vent, ces nombreux et gros navires qui voguent dans tous les sens, tout semble indiquer une véritable mer plutôt qu'un lac. Le mouvement des jonques innombrables qui sillonnent continuellement la surface du Pou-Yang offre à la vue un spectacle vraiment ravissant. Les diverses directions qu'elles suivent donnent à leur voilure et à leur construction une variété de formes infinies; les unes, allant vent arrière, étalent leurs larges nattes et avancent avec une imposante ma-

(1) Le lac Pou-Yang est formé par le confluent de quatre grandes rivières; il a trente lieues de circuit.

jesté; d'autres luttent péniblement contre la brise et les flots, tandis qu'un grand nombre, courant par le travers et en sens inverse, ressemblent à des monstres marins en courroux et qui chercheraient à se précipiter les uns contre les autres. Les évolutions de toutes ces machines flottantes sont si rapides et si multipliées, que le tableau se modifie et change à chaque instant (1).

Après avoir traversé heureusement le lac Pou-Yang, la jonque qui portait le P. Ricci entra dans le Yang-tse-Kiang « *fleuve enfant de la mer*, » et aborda enfin sous les murs de Nanking. Cette ville fameuse dans les annales de l'empire fut à plusieurs époques la capitale ou résidèrent les empereurs avec leur brillante cour. Ses nombreux palais, ses grandes pagodes, sa tour si célèbre dans le monde entier, sa triple enceinte de remparts, tout donne à Nanking un aspect grandiose et digne de son illustration passée. Le fleuve Bleu, qui roule à ses pieds ses ondes majestueuses, est incessamment sillonné par de nombreuses jonques qui conduisent dans l'intérieur de la ville, par plusieurs canaux artificiels, les chinois opulents de toutes les provinces, désireux de couler leurs jours sous un beau ciel, au milieu du luxe et de la magnificence. Lorsque la cour abandonnait Nanking, qui cessait alors d'être le centre de la politique et des affaires, cette cité devenait le séjour de prédilection des littérateurs et des rentiers.

Le P. Ricci se choisit un modeste logement dans un faubourg de la ville, résolu d'attendre là, dans le

(1) *Empire chinois*, t. II, p. 214.

calme et la retraite, que la Providence lui fournît une occasion de se produire en public, et de proclamer, au milieu de cette population de lettrés et de sceptiques, la bonne nouvelle de l'Évangile. Il ne tarda pas à apprendre qu'un des principaux magistrats de Nanking était un de ses anciens amis de Canton, le grand mandarin Hiu, auquel il avait fait cadeau d'une sphère et de quelques cadrans solaires. Il alla lui rendre visite, espérant qu'il n'aurait pas oublié leurs anciennes relations et sa bienveillance d'autrefois. Le grand mandarin Hiu reçut le P. Ricci avec une courtoisie mesurée et tout au plus conforme aux rites. Il lui demanda par quel hasard il se trouvait à Nanking, et quelle affaire importante l'y avait amené. Je me suis souvenu de vous, répondit gracieusement le P. Ricci, et je me suis laissé entraîner par le vif désir de venir vous faire une visite. Voici les lettres officielles du grand intendant militaire qui m'a autorisé à vous venir voir à Nanking. En entendant ces mots, et surtout en voyant les lettres du grand intendant de la guerre, le mandarin fut tout à coup bouleversé; il ne put comprimer son mécontentement et fit entendre de bruyantes lamentations. — Quelle témérité! s'écria-t-il, quelle folie! ton cœur a égaré ta raison... A Canton je t'ai traité avec bonté, et tu viens me perdre à Nanking! Nanking n'est pas une ville où puisse résider un étranger... Ta présence excitera ici du tumulte, tu seras le sujet d'une grande agitation, et on m'accusera d'en être la cause. Mes ennemis me désigneront à mes chefs comme un homme qui entretient des relations secrètes avec les peuples du dehors, et qui cherche à les attirer dans

l'empire du Milieu... Mon avenir est ruiné... je serai irrévocablement perdu à cause de toi... Et pour conclusion à ces amers reproches, le grand mandarin de Nanking mettait à la porte le P. Ricci, l'abjurait de quitter immédiatement la ville et de se réfugier n'importe où...

Le pauvre missionnaire s'en retourna à son logis, tout déconcerté de cette dure réception. A peine y fut-il arrivé qu'une escouade de satellites vint s'emparer du propriétaire de la maison et l'entraîna au tribunal. L'ancien ami du P. Ricci fit tomber toute sa colère sur ce malheureux Chinois; il ordonna qu'on le fustigeât jusqu'au sang à coup de bambous. Il lui dit qu'en entretenant des relations secrètes avec les étrangers, il avait commis un crime prévu par le code et qu'on punissait de la peine de mort. Il ajouta que s'il voulait atténuer sa faute, il n'avait qu'à expulser de chez lui ce barbare, dont la présence serait la source des plus grands malheurs.

Le P. Ricci ne pouvait certainement pas résister à un si violent orage. Il y céda avec résignation, et s'éloignant pour le moment de Nanking qui le repoussait, il remonta le fleuve Bleu pour regagner Nan-Tchang-Fou, capitale de Kiang-Si. « Il tourna donc la proue, « dit le P. Trigault, vers la province de Kiang-Si, et « recommença de ramer non moins contre le cours « de la rivière que contre son désir (1). »

Après une longue et pénible navigation, il arriva à Nan-Tchang-Fou. Cette ville, une des plus belles et des plus commerçantes de l'empire, est spécialement re-

(1) Trigault, *de l'Exp. chrest.*, p. 255.

nommée pour le nombre et le mérite des lettrés qu'elle renferme. En 1847, deux cent cinquante et un ans après le P. Ricci, nous entrions, nous aussi, dans la même ville, escortés par des mandarins qui par ordre de l'empereur nous reconduisaient à Canton; et nous allions nous installer au palais des compositions littéraires. Le P. Ricci n'était pas dans les mêmes conditions. Errant et persécuté, il ne savait où aller demander l'hospitalité; il n'avait pour compagnons qu'un jeune novice portugais de Macao et quelques Chinois nouvellement convertis qui, moitié par dévouement et moitié peut-être par intérêt, s'étaient attachés à sa personne. Pendant qu'il cherchait un asile où il pût s'abriter sans compromettre personne, il se souvint qu'il y avait dans la ville un médecin célèbre dont il avait reçu de fréquentes visites durant son séjour à Tchao-Tcheou. Il n'hésita pas à le chercher et à lui exprimer son embarras. Le docteur chinois reçut le missionnaire avec une sincère cordialité et lui offrit dans sa maison une généreuse hospitalité. Comme il jouissait d'une grande réputationau point de vue littéraire et médical, il vivait dans l'intimité des plus hauts fonctionnaires de la ville et même du vice-roi de la province. Plein d'estime et de vénération pour le P. Ricci, il usa de toute son influence auprès des magistrats pour qu'il ne fût pas persécuté à Nan-Tchang-Fou. Grâce à cette cordiale et puissante protection, le zélé et savant religieux ne tarda pas à être favorablement connu dans la haute société chinoise. On parlait partout avec éloge de ses rares connaissances; mais sa renommée n'eut plus de bornes, lorsqu'il publia deux ouvrages qu'il avait déjà ébauchés les années pré-

cédentes et qu'il acheva à Nan-Tchang-Fou. C'était un *Traité de la Mémoire artificielle ou Mnémotechnie*, et un *Dialogue sur l'Amitié*, à l'imitation de celui de Cicéron. Les Chinois ont toujours regardé ce dernier ouvrage comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient de la peine à surpasser. Le *Traité de la Mémoire artificielle* excita également l'admiration générale. Le P. Ricci, ayant longtemps pratiqué la mnémotechnie, était capable de réciter de longues séries de caractères chinois, en les prenant indifféremment soit par le commencement soit par la fin. Ces expériences, qu'il répétait volontiers en présence des lettrés, lui firent un grand nombre d'amis.

Le vice-roi de la province avait beaucoup entendu parler de Matthieu Ricci, pendant qu'il exerçait une haute magistrature à Canton. Tout ce qu'on lui racontait du savant étranger récemment arrivé à Nan-Tchang-Fou lui donna à penser que c'était peut-être ce fameux Ly-Ma-Teou (Matthieu Ricci) qu'il connaissait de réputation depuis longtemps. Un jour que le P. Ricci donnait des leçons de mnémotechnie à son docteur chinois, il reçut une dépêche sur papier rouge qui le mandait au palais du vice-roi. Ricci, qui encore n'avait presque rencontré que tribulations dans ses rapports avec l'autorité chinoise, ne put s'empêcher de croire à une nouvelle persécution. Cependant il se trompait. Le vice-roi ayant reconnu que c'était bien le savant religieux dont il avait entendu parler à Canton, le traita avec une bienveillance toute particulière; il considéra comme un grand honneur de posséder dans sa province un personnage si distingué et l'engagea à s'y fixer pour toujours.

Le zélé missionnaire ne demandait pas mieux. Il fit hommage au vice-roi des ouvrages qu'il avait composés, et voulut aussi lui offrir un tube à verre triangulaire qui décomposait la forme et la couleur des objets qu'on plaçait dedans. Cette espèce de jouet inconnu des Chinois, excitait leur surprise et leur enthousiasme au delà de toute expression. Le vice-roi avait grand désir de le posséder; cependant, pour faire honneur à sa dignité, il le refusa magnanimement. « Il est écrit dans « nos annales, dit-il au P. Ricci, qu'un religieux des « temps passés avait une pierre du plus grand prix. « Un vertueux personnage alla visiter ce religieux « qui lui offrit sa pierre précieuse. Il l'accepta, et la « lui ayant aussitôt rendue : — Ce joyau, dit-il, sera « toujours en votre possession... car vous ne l'offrirez « jamais qu'à un homme de bien, et celui qui voudra « être estimé vertueux ne l'acceptera sans doute ja- « mais. Ainsi elle vous restera toujours. — Ceci s'ap- « plique à vous et à moi, maître Ly, car nous suivons « tous les deux les sentiers de la vertu. » Il faut convenir que ce vertueux vice-roi n'était pas très-modeste. Cependant il était réellement bon et généreux. Quoiqu'il eut refusé le petit présent du P. Ricci, il lui accorda franchement sa protection et le traita avec beaucoup de bienveillance. Son exemple fut d'un heureux effet, et les Chinois de qualité s'empressèrent d'aller visiter le missionnaire catholique.

Le peuple et les mandarins de Nan-Tchang-Fou paraissant très-favorables au P. Ricci, celui-ci songea à s'occuper activement de la propagande religieuse. Il écrivit à Macao pour demander un confrère et quelques secours pécuniaires, afin de pourvoir aux frais

d'un établissement. On lui envoya le P. Jean Soërius, Portugais, qui arriva tout à propos pour les fêtes de Noël de l'année 1595. La somme qu'il apportait n'était pas considérable, elle était pourtant suffisante pour louer une maison qu'on disposa convenablement pour y pouvoir célébrer l'office divin. Le P. Ricci, qui s'était déjà acquis une grande célébrité littéraire par ses ouvrages sur la mnémotechnie et l'amitié, publia encore un catéchisme chinois. Dès lors, dans la ville entière et aux environs, tous les esprits furent occupés des religieux étrangers et de la doctrine nouvelle qu'ils étaient venus propager parmi les sectateurs de Confucius, de Lao-tze et de Bouddha. Deux princes de la famille impériale, qui résidaient à Nan-Tchang-Fou entourés de tous les prestiges de leur naissance, s'attachèrent aux missionnaires et les protégèrent de leur crédit.

IV.

Pendant que la mission de Nan-Tchang-Fou s'établissait sous d'aussi favorables auspices, celle de Tchao-Tcheou, après avoir travaillé avec paix et bénédiction à la conversion des âmes, était obligée de soutenir un violent assaut contre les habitants d'un bourg voisin. Quelques lettrés, excités par les bonzes, voyaient avec jalousie la chapelle catholique plus élevée que leur pagode, et fréquentée par une foule de visiteurs qu'attirait le désir de s'instruire des principes de la religion chrétienne, ou d'examiner les curiosités de l'Europe,

étalées dans la grande salle de réunion. Une nuit, pendant que la mission était dans une paix profonde, les habitants du bourg voisin célébraient bruyamment une de leurs fêtes superstitieuses. Lorsqu'ils eurent le cerveau bien échauffé par les vapeurs du vin de riz, ils partirent en tumulte pour aller faire le siége de la demeure des étrangers. D'abord ils firent pleuvoir sur la maison une grêle de pierres, qu'ils accompagnaient de cris sauvages et de malédictions. Les serviteurs du P. Cataneo se levèrent à la hâte, s'armèrent de bambous, et un vaillant nègre de Goa se mettant à leur tête, ils se précipitèrent sur les émeutiers qu'ils forcèrent de se réfugier dans les barques stationnées le long du fleuve. Mais le bourg ayant envoyé un renfort considérable de combattants, la bataille recommença jusqu'au matin. Les provocateurs, qui n'avaient pas été les plus forts et dont la plupart avaient reçu de vigoureux coups de bambous, se répandirent dans la ville de Tchao-Tcheou, poussèrent des cris effroyables, et allèrent frapper à tous les tribunaux pour demander justice contre les diables occidentaux, qui avaient voulu, disaient-ils, les assassiner.

Les grands tribunaux restèrent sourds à leurs plaintes. Mais il se trouva un petit mandarin qui les accueillit favorablement, parce que le P. Cataneo, quelques jours auparavant, avait refusé de lui donner un cadran solaire. Ne voulant pas laisser échapper cette bonne occasion de se venger, il envoya ses satellites à la mission et fit arrêter deux domestiques qu'il condamna à recevoir cinquante coups de bambou. Un frère coadjuteur, nommé Sébastien, crut devoir se rendre au tribunal pour parler en leur faveur; aussitôt qu'il

parut, les émeutiers, qui encombraient la salle d'audience, s'écrièrent que c'était là le plus méchant et celui qui était l'auteur de leurs blessures. Aussitôt le mandarin lui fit donner cinquante coups de bambou et le chargea ensuite d'une lourde cangue. On sait que la cangue est une énorme pièce de bois, percée au milieu pour faire passer la tête du condamné, et qui pèse de tout son poids sur ses épaules, de façon que cet atroce supplice réduit un homme à n'être plus, en quelque sorte, que le pied ou le support d'une lourde table. Le frère Sébastien demeura exposé avec cet affreux instrument de supplice devant la porte du tribunal. On lisait sur la cangue l'inscription suivante, en gros caractères rouges : « Condamné pour avoir « outragé et battu des bacheliers... » Les ennemis de la mission, après avoir reçu cette sorte de satisfaction, oublièrent les coups de bambou qu'on leur avait assénés et rentrèrent fiers et glorieux dans leur bourg.

Le P. Cataneo, qui redoutait les conséquences de semblables émeutes, eut recours pour les prévenir à un expédient qui lui réussit merveilleusement. Comme il avait remarqué que l'élévation de sa petite église donnait de l'ombrage aux Chinois, il la fit démolir, ne réservant pour les cérémonies religieuses qu'une simple salle, sans ornement, et dont il avait fait disparaître les tableaux et les curiosités qu'on aimait tant à venir admirer.

Quelques jours après, plusieurs mandarins supérieurs passant par Tchao-Tcheou, exprimèrent le désir d'aller visiter la résidence des étrangers. Le gouverneur de la ville s'empressa de conduire ses hôtes à la mission catholique, où il ne trouva guère

que des ruines et rien qui fût digne de fixer l'attention de ses collègues. A la vue de cette dévastation générale, il exprima son étonnement et ses regrets au P. Cataneo, qui lui fit le récit des derniers événements. Le gouverneur blâma sévèrement la conduite du petit mandarin qui avait provoqué ce désastre, et, afin de remédier au mal, il fit publier le jour même un édit où, après avoir fait un grand éloge des missionnaires, il menaçait des châtiments les plus sévères ceux qui oseraient troubler leur séjour à Tchao-Tcheou. Les magistrats parurent dès lors animés de si bonnes dispositions à l'égard de la mission, qu'on en profita pour faire venir de Macao deux nouveaux prédicateurs de l'Évangile. Ce furent les PP. Jean de Rocha et Nicolas Lombard. Les supérieurs du collége jugèrent à propos de rappeler le malheureux frère Sébastien, qui avait reçu cinquante coups de bambou et subi la peine infamante de la cangue.

Il y avait plusieurs années qu'on avait eu le projet d'envoyer à Péking une ambassade solennelle, car on pensait toujours que c'était le seul moyen efficace de fonder d'une manière solide la mission de la Chine. On n'a pas oublié peut-être que le P. Roger avait fait tout exprès un voyage en Europe, afin d'intéresser le souverain pontife et les cours d'Espagne et de Portugal à cette grande entreprise. La mort de ce zélé missionnaire, et puis divers obstacles vinrent entraver la réalisation de ce projet. En apprenant les heureux succès des missionnaires établis à Tchao-Tcheou et à Nan-Tchang-Fou, le visiteur général des missions de la Chine et du Japon fut

d'avis qu'on renonçât à l'ambassade projetée, parce qu'elle ne pouvait désormais avoir la même importance qu'on lui avait d'abord supposée. Les missionnaires déjà établis depuis longtemps dans l'intérieur de l'empire chinois, connaissaient parfaitement la langue et les usages du pays. Ils s'étaient acquis une grande expérience, au milieu des tribulations qu'ils avaient traversées, et n'avaient plus besoin du douteux auxiliaire d'une ambassade officielle; ils n'avaient plus qu'à s'abandonner à leur zèle pour étendre la propagation de la foi parmi ces nombreuses populations.

Telle était l'opinion du visiteur général, qui comprit en même temps que pour assurer le succès et les progrès de l'œuvre, il était nécessaire d'apporter quelques modifications à ce qui avait été établi dès le commencement. Le recteur du collége de Macao était à la fois supérieur des missions de l'intérieur. Cette organisation ne présentait pas de sérieux inconvénients, tant que les missionnaires étaient forcés de se borner à quelques excursions dans la ville de Canton ou aux environs. Mais actuellement qu'il y avait des chrétiens à Tchao-Tcheou et à Nan-Tchang-Fou, bien avant dans l'intérieur et loin de Macao, le centre de l'autorité ne devait plus être au collége de cette ville. Son influence ne pouvait plus s'exercer à une aussi grande distance sans s'affaiblir ou se perdre. D'ailleurs, les travaux des missions avaient continuellement besoin d'une initiative prise sur les lieux mêmes et sans délai. Ceux qui ne connaissaient que très-imparfaitement les événements étaient impropres à leur donner une bonne direction.

Il fut donc arrêté qu'on nommerait un supérieur général des missions de la Chine, muni de tous les pouvoirs du visiteur provincial et autorisé à décider en dernier ressort toutes les questions. Le P. Ricci fut placé à ce poste important. Son zèle éclairé, son expérience, son habileté dans les sciences de l'Europe et la littérature chinoise le rendaient digne à tous égards de cette supériorité. Toutefois, la mission conserva à Macao un procureur chargé de pourvoir aux besoins des missionnaires et d'être leur intermédiaire pour les correspondances entre la Chine et l'Europe.

Aussitôt que le P. Ricci fut investi de l'autorité et des pouvoirs de supérieur, il s'occupa avec ardeur des moyens de pousser en avant l'œuvre à laquelle il s'était dévoué. Ses diverses tentatives dans plusieurs villes importantes ne lui avaient jamais fait perdre de vue la capitale de l'empire. Péking et la cour étaient toujours son point de mire. Il était persuadé que le flambeau de la foi porté à cette hauteur rayonnerait avec éclat et répandrait facilement sa lumière dans les provinces. Nan-Tchang-Fou sembla lui fournir les moyens de réaliser ses espérances. Il cultiva l'amitié des princes impériaux dont nous avons parlé et qui étaient très-proches parents de l'empereur régnant. Un jour, il leur fit part de son dessein et leur montra une horloge magnifique et divers objets d'art qu'il avait l'intention d'offrir à l'empereur. Les parents du Fils du Ciel lui donnèrent des encouragements; mais ils lui dirent en même temps que leur protection, en pareil cas, serait plutôt nuisible qu'utile; qu'en leur qualité de princes du premier rang ils étaient tenus en suspicion à la cour, et que la moindre démarche de

leur part serait considérée comme un acte d'usurpation ; que l'empereur se défiait de ses proches parents, qu'il ne leur confiait aucune charge importante et qu'il les tenait toujours éloignés de la capitale et des affaires. Il n'était que trop évident, d'après toutes ces considérations, qu'on devait renoncer à avoir les princes impériaux pour introducteurs à la cour ; il fallait avoir recours à une protection moins brillante et plus efficace.

V.

Pendant que le P. Ricci dirigeait la mission de Tchao-Tcheou, il avait fait connaissance d'un grand dignitaire de l'empire, nommé Kouang, qui se rendait alors, en qualité de commissaire, à Hai-Nan, grande île située au sud de la Chine. Un jour le P. Ricci lut dans le *Moniteur* de Péking que son ancien ami le grand mandarin Kouang venait d'être nommé président de la première cour souveraine, et qu'il devait se rendre au plus tôt à Péking. La première cour souveraine, ou cour des emplois publics (Li-Pou), a pour attribution la présentation des magistrats à la nomination de l'empereur, et la distribution des emplois civils et littéraires dans tout l'empire ; elle a quatre divisions, qui règlent l'ordre des promotions et mutations, tiennent des notes sur la conduite des officiers, déterminent leurs appointements, leurs congés en temps de deuil, et distribuent les diplômes de rangs posthumes accordés aux ancêtres des officiers admis dans

les rangs de la noblesse. Nulle protection ne pouvait donc être comparable à celle du président de la première cour souveraine, qui tient sous sa juridiction tous les mandarins de l'empire.

Aussitôt que le P. Ricci eut vu au *Moniteur* de Péking la nomination du nouveau président du Li-Pou, il s'empressa d'expédier un courrier à Tchao-Tcheou, pour annoncer cette importante nouvelle au P. Cataneo, et lui dire combien il serait nécessaire de visiter à son passage le grand mandarin Kouang. Ce haut dignitaire ne tarda pas en effet de quitter Hai-Nan et d'arriver à Tchao-Tcheou. Il reçut la visite du P. Cataneo, lui demanda des nouvelles de son ami Li-Ma-Teou (Matthieu Ricci), et apprit avec plaisir qu'il avait fondé un établissement à Nan-Tchang-Fou... — Nous nous verrons à Nan-Tchang-Fou, dit-il, je le prendrai avec moi jusqu'à Nanking, jusqu'à Péking même; car j'ai besoin de lui pour corriger le calendrier de l'empire et réformer le tribunal des mathématiques... Ces paroles comblèrent de joie le P. Cataneo, qui se rendit immédiatement à Nan-Tchang-Fou auprès du P. Ricci pour se concerter avec lui sur les moyens à prendre afin de mettre à profit ces excellentes dispositions. Le président Kouang n'oublia pas sa promesse. Le 25 juin 1590, les deux missionnaires s'embarquèrent avec lui sur le lac Pou-Yang, et arrivèrent quelques jours après à Nanking.

La ville de Nanking était en ce moment en proie à une vive agitation. Les navires de guerre encombraient les ports, les soldats remplissaient les rues, et les mandarins, courant de tribunal en tribunal, paraissaient être sous la préoccupation de quelque grand

événement. A cette allure si animée et si guerrière, le P. Ricci avait de la peine à reconnaître Nanking, la ville des lettrés, le rendez-vous des riches Chinois aimant la tranquillité, le luxe et les plaisirs. Mais il ne tarda pas à comprendre la cause de cette profonde transformation. Les Japonais, après avoir préparé longuement et en secret une formidable expédition, s'étaient précipités sur le royaume de Corée pour en faire la conquête. A la nouvelle de cette soudaine irruption, les Chinois avaient pris les armes pour défendre un peuple tributaire de l'empire, et repousser une agression qui pouvait devenir menaçante pour eux-mêmes. Le gouvernement chinois réunissait donc ses forces de terre et de mer pour aller délivrer la Corée de l'invasion japonaise. On venait d'afficher dans les rues de Nanking un édit par lequel il était enjoint à tous les officiers civils et militaires, au peuple même, de surveiller et d'arrêter les individus qui, par leur physionomie et leurs manières, paraîtraient être étrangers. Car il y avait peu de jours qu'on s'était emparé de plusieurs espions japonais qui s'étaient introduits dans la ville.

La publication de cet édit était pour les missionnaires un malheureux contre-temps. Le président Kouang leur conseilla de ne pas paraître en public, de rester enfermés dans leur bateau, de peur d'être pris pour des Japonais. Pour lui, il se rendit au palais qu'on lui avait préparé, en attendant l'époque fixée pour se rendre à Péking. Le P. Ricci, qui avait grand intérêt à se tenir au courant des affaires, se hasarda à lui faire plusieurs visites, mais en cachette et de façon à ne pas être découvert. Il allait toujours

en palanquin, soigneusement fermé de tous côtés, afin de n'être aperçu de personne. Ces précautions n'empêchèrent pas cependant qu'il ne fût un jour reconnu par des satellites, au moment où il passait furtivement de sa barque dans le palanquin qui l'attendait au rivage. On était sur le point de le traîner en prison, ou même de le massacrer comme Japonais, lorsqu'il déclara qu'il se rendait chez le président Kouang. Dès ce moment les missionnaires purent aller et venir en toute liberté, car personne n'eut osé molester les amis du président du Li-Pou.

Après de nombreuses contrariétés, le voyage de Péking fut enfin décidé. Les jésuites allaient donc entrer dans cette capitale du plus ancien et du plus vaste empire du monde. Le but que s'était proposé le P. Ricci, depuis son arrivée en Chine, serait bientôt atteint; il pourrait se présenter à la cour, voir l'empereur, et obtenir la liberté de prêcher encore l'Évangile à ces populations si obstinées à repousser la foi chrétienne, pour demeurer ensevelies dans leur indifférence religieuse. Le président Kouang devant arriver à jour fixe à Péking, pour assister à la fête solennelle de l'empereur, prit la route de terre. Mais les missionnaires avaient à calculer avec leur bourse. Leur pauvreté ne leur permettant pas d'entreprendre ce long voyage en palanquin, ils louèrent deux cabines sur la jonque qui transportait par eau les bagages de leur protecteur, et s'embarquèrent sur le canal impérial qui, après avoir fait communiquer le fleuve Bleu avec le fleuve Jaune, se continue jusqu'à Péking.

Le P. Ricci ne manqua pas d'admirer le long de

la route la magnificence de ce canal, capable de porter de gros navires et qui, par le moyen de nombreuses écluses construites d'une manière aussi simple qu'ingénieuse, dissimule les inégalités de terrain. La canalisation de l'empire a toujours été l'objet de la sollicitude du gouvernement chinois. On voit dans les annales de la Chine qu'à toutes les époques chaque dynastie s'en est occupée avec le plus grand intérêt; mais rien n'est comparable à ce qui fut exécuté par l'empereur Yang-Ti, de la dynastie des Tsin, qui monta sur le trône l'an 605 de l'ère chrétienne. La première année de son règne, il fit creuser de nouveaux canaux ou agrandir les anciens, pour que les barques pussent aller du Hoang-Ho au Yang-tse-Kiang, et de ces deux grands fleuves dans les principales rivières. Un savant, nommé Siao-Hoai, lui présenta un plan pour rendre toutes les rivières navigables, dans tout leur cours, et les faire communiquer les unes aux autres par des canaux d'une nouvelle invention. Son projet fut adopté et exécuté, de manière qu'on fit, refit et répara plus de mille six cents lieues de canaux. Cette grande entreprise exigea des travaux immenses, qui furent partagés entre les soldats et le peuple des villes et des campagnes. Chaque famille devait fournir un homme âgé de plus de quinze ans et de moins de cinquante, à qui le gouvernement ne donnait que la nourriture. Les soldats, qui avaient eu en partage le travail le plus pénible, recevaient une augmentation de paye. Quelques-uns de ces canaux furent revêtus de pierres de taille dans toute leur longueur. Pendant nos voyages nous en avons vu des

restes qui attestent encore la beauté de ces ouvrages. Le canal qui allait de la cour du nord à celle du midi (1) avait quarante pas de large, et sur les deux bords il y avait des plantations en ormeaux et en saules. Celui qui allait de la cour d'orient à celle d'occident était moins magnifique, mais bordé également d'une double rangée d'arbres. Les historiens chinois ont flétri la mémoire de l'empereur Yang-Ti qui, pendant son règne n'a cessé d'écraser le peuple de corvées, pour satisfaire son goût effréné du luxe et du faste. Ils reconnaissent cependant qu'il a bien mérité de tout l'empire par l'utilité que le commerce intérieur a retiré de ses canaux.

Les missionnaires entrèrent, après plusieurs jours de navigation, dans le fleuve Jaune, si différent du Yang-tse-Kiang par l'impétuosité de son cours et la teinte bourbeuse de ses eaux. Le Hoang-Ho prend sa source dans les montagnes du Thibet, et traverse le Koukou-Noor, pour entrer dans la Chine par la province de Kan-Sou. Il en sort, en suivant les pieds sablonneux des monts Aléchan, entoure le pays des Ortous, et après avoir arrosé la Chine, d'abord du nord au midi, puis d'occident en orient, il va se jeter dans la mer Jaune. Les eaux du fleuve Jaune, pures et belles à leur source, ne prennent une teinte jaunâtre qu'après avoir traversé les sablières des Aléchan et des Ortous. Elles sont presque toujours de niveau avec le sol qu'elles parcourent; et c'est à ce défaut général d'encaissement qu'on doit attribuer les inondations si désastreuses de ce fleuve.

(1) A cette époque il y avait quatre cours impériales.

Le lit du Hoang-Ho a subi de nombreuses et notables variations. Dans les temps anciens, son embouchure était située dans le golfe du Pé-Tchi-Li, par 39 degrés de latitude. Actuellement, elle se trouve au 34ᵉ parallèle, à cent vingt-cinq lieues de distance du point primitif. Le gouvernement chinois est obligé de dépenser annuellement des sommes énormes pour contenir le fleuve dans son lit et prévenir les inondations. En 1779, les travaux qui furent exécutés pour l'endiguement coûtèrent 42,000,000 de francs. Malgré ces précautions, les inondations sont toujours fréquentes. Car le lit actuel du fleuve Jaune, dans les provinces du Ho-Nan et du Kiang-Sou, sur plus de deux cents lieues de long, est plus élevé que la presque totalité de l'immense plaine qui forme sa vallée. Ce lit continuant toujours à s'exhausser par l'énorme quantité de vase que le fleuve charrie, on peut prévoir pour une époque peu reculée une catastrophe épouvantable, et qui portera la mort et le ravage dans les contrées qui avoisinent le Hoang-Ho.

Ces grands fleuves et ces nombreux canaux entretiennent, sur toute la surface de l'empire, une activité prodigieuse et bien faite pour étonner des étrangers, surtout au seizième siècle, à une époque où l'Europe n'offrait rien de semblable. On ne saurait s'imaginer le nombre de jonques de toute forme et de toute grandeur qui sont perpétuellement en circulation pour transporter d'une province à l'autre les marchandises et les voyageurs. Le canal impérial a été creusé principalement pour conduire à la capitale les tributs, qui, dans la plupart des provinces, se payent en nature. Les environs de Péking étant très-peu fertiles, l'im-

mense population de cette grande ville doit être alimentée par les produits qui arrivent du dehors. Le gouvernement entretient de nombreuses jonques pour le transport des revenus impériaux, et les marchands ont la faculté de les affréter souvent à très-bas prix; d'où il résulte que la ville la plus pauvre en produits est en quelque sorte la mieux approvisionnée. Les fruits et les légumes du midi, les poissons, les viandes, tout y arrive avec profusion; on rencontre de distance en distance, le long de la route, des glacières abondantes qui permettent de conserver frais, jusqu'à Péking, les aliments les plus délicats.

Depuis que les Portugais s'étaient établis à Macao, on s'était peu à peu habitué en Europe à l'idée que cette vaste Chine, récemment découverte par les navigateurs, était ce fameux empire de Catay que les voyageurs du moyen âge allaient visiter par terre, et dont ils donnaient à leurs contemporains de si curieuses descriptions. Le P. Ricci, en arrivant à Péking, fit des recherches importantes et ne douta plus qu'il était dans cette même grande ville que Marco-Polo avait nommée Cambalu. Le célèbre Vénitien avait résidé dans le Catay durant la conquête des Tartares mongols, qui appelaient la capitale Khan-Balik, c'est-à-dire palais du khan ou de l'empereur. Après l'expulsion des Tartares, la capitale avait pris le nom de Péking ou cour du nord, comme Nanking veut dire cour du midi.

Aussitôt que les missionnaires furent arrivés à Péking, ils se firent conduire au palais du président Kouang, qui leur fit un gracieux accueil et les invita à loger chez lui. Le premier eunuque de la cour ne tarda pas à venir les visiter, pour négocier la

grande affaire de la présentation à l'empereur. On examina avec soin et on admira beaucoup les peintures, les horloges et diverses curiosités d'Europe que les jésuites devaient offrir au Fils du Ciel. L'eunuque parut satisfait des cadeaux, mais il fut bien désappointé lorsque le P. Ricci lui déclara, en toute franchise, qu'il ne possédait nullement le secret de transformer les métaux en or et en argent. Cette réputation singulière, qui dès le commencement avait été faite aux missionnaires, pendant qu'ils étaient à Tchao-King, s'était tellement propagée, qu'elle était parvenue à Péking, à la cour même, et qu'on comptait beaucoup sur les talents du P. Ricci pour solder les armées de terre et de mer que le gouvernement chinois allait envoyer au secours de la Corée contre les Japonais.

Les missionnaires ne sachant pas fabriquer l'or et l'argent, on ne vit plus en eux que des étrangers, des barbares. Le bruit se répandait même de toutes parts qu'ils étaient des hommes suspects, des espions des Japonais. Le président Kouang fut alarmé de ces rumeurs, et comme il devait bientôt retourner à Nanking, il leur conseilla de repartir avec lui et d'attendre une occasion meilleure pour essayer de se faire présenter à l'empereur et de s'établir à Péking. Ce conseil ne fut pas trop goûté du P. Ricci; il fut d'avis de laisser partir seul le président, et de ne pas s'éloigner si vite et à la première contrariété de cette capitale, où ils étaient enfin parvenus après tant d'efforts et de fatigues.

VI.

Lorsque le protecteur des missionnaires eut quitté Péking, ceux-ci ne tardèrent pas à remarquer la froideur et l'indifférence de leurs nouveaux amis. Les mandarins se retirèrent peu à peu et ne vinrent plus les visiter; bientôt même ils refusèrent de les recevoir chez eux. Le P. Ricci, sans pourtant se décourager, crut alors qu'il serait prudent de songer à la retraite et de se replier sur Nanking. La chose la plus importante, c'était de ne pas se compromettre tout à fait dans la capitale et de se ménager pour l'avenir une porte de rentrée.

On avait beau dire et répéter à satiété que les jésuites savaient faire de l'argent avec le plomb et le mercure, il n'en était pas moins vrai que leur bourse était vide, et qu'ils ne savaient trop comment payer les frais de leur voyage. Ils venaient de recevoir du procureur de Macao une lettre qui leur donnait avis qu'on avait compté à une maison de commerce de Canton un somme assez considérable, remboursable à Péking, moyennant un billet payable à vue que le procureur envoyait en même temps. On chercha dans tout Péking, mais vainement, le correspondant de ce marchand de Canton; il n'existait personne du nom indiqué dans la lettre. Évidemment le trop confiant procureur de Macao avait été victime d'une fourberie insigne. Il fallut donc s'embarquer pauvrement sur un bateau de passage, manquant presque de tout et n'avançant qu'à

très-petites journées. On mit un mois de Péking à Lin-King, ce qui par terre eut tout au plus demandé huit jours. Pour comble de malheur, on fut contraint de s'arrêter là. La marche de cette déplorable jonque avait été d'une telle lenteur, que les grands froids de l'hiver ayant eu le temps d'arriver, le canal impérial se trouvait glacé et la navigation interrompue. Il fallait donc attendre patiemment le retour du printemps.

Après les premiers jours de ce triste hivernage à bord d'une misérable petite jonque, le P. Ricci, considérant qu'il pourrait peut-être mieux utiliser un temps si précieux, résolut de s'en aller par terre, comme il pourrait, jusqu'à Nanking; pendant ce temps, le P. Cataneo attendrait avec les bagages la fonte des glaces et viendrait ensuite le rejoindre. De quel courage et de quelle énergie devait être doué ce zélé missionnaire, pour supporter depuis son entrée en Chine tant de travaux, tant de fatigues, tant de déceptions! Il dit donc adieu et à revoir à son compagnon, et le voilà en route pour Nanking, au milieu de difficultés incompréhensibles pour quiconque n'a pas eu l'honneur de voyager dans cet Empire Céleste, dans ce royaume des Fleurs, où assurément tout n'est pas roses, tout n'est pas bleu ciel.

Chemin faisant, il vint en pensée au P. Ricci d'aller joindre son ami, le docteur Kiu-Taï-Sse, qui lui avait rendu de si bons services à Nan-Tchang-Fou et qui se trouvait actuellement à Sou-Tcheou. Il se dirige donc de ce côté, et, après avoir longtemps erré, tantôt à pied et quelquefois en bateau, car en descendant vers le midi les rivières et les canaux n'étaient plus glacés, il arriva enfin à Sou-Tcheou. Le docteur n'y était pas :

il habitait une petite ville peu éloignée. Le P. Ricci s'y rendit et retrouva enfin son ami, qui lui prodigua toutes les marques de la plus cordiale hospitalité.

Tant de fatigues et de tribulations avaient enfin brisé les forces du P. Ricci ; à peine arrivé il tomba malade. Heureusement que la divine Providence, en lui envoyant cette nouvelle épreuve, lui accordait en même temps la grâce d'avoir à côté de lui un médecin habile et expérimenté, dont les soins ne lui firent point défaut durant un mois entier que dura cette dangereuse maladie. Après avoir traversé courageusement cette crise, le P. Ricci recouvra entièrement la santé et ses forces premières. Il alla dès lors visiter, avec son ami le docteur Kiu-Taï-Sse, la belle ville de Sou-Tcheou, pour voir s'il ne serait pas avantageux d'y fonder une mission.

Sou-Tcheou, que nous avons eu occasion d'habiter assez longtemps durant notre séjour en Chine, est peut-être la ville la plus opulente, la plus agréable de l'empire. Elle est presque entièrement bâtie sur pilotis, et occupe la circonférence d'un immense lac alimenté par les eaux du fleuve Bleu. Les rues, comme celles de Venise, sont de magnifiques canaux où l'on voit circuler d'innombrables petites jonques aux plus vives couleurs et vernies en laque. Pendant la nuit, toutes ces gondoles chinoises, avec leurs lanternes suspendues à la proue et à la poupe, produisent, par leur mouvement continuel, le spectacle le plus gai, le plus fantastique qu'on puisse imaginer. Les rues navigables de cette grande ville sont coupées, de distance en distance, par des ponts nombreux en pierre, en brique, en bois, le plus souvent d'une seule arche,

mais toujours d'une architecture bizarre et pleine d'originalité. Durant les belles nuits d'été, les riches habitants de Sou-Tcheou ont l'habitude de faire de longues promenades sur leurs magnifiques jonques, où ils étalent tout le luxe de leur brillante parure et la richesse de leurs équipages nautiques. Certains quartiers sont le rendez-vous de la fashion chinoise et comme les Champs Élysées de cette voluptueuse cité. Les habitants du Céleste Empire ont l'habitude de dire : « Les « bienheureux ont le paradis dans le ciel; les « hommes ont Sou-Tcheou sur la terre ».

Le docteur Kiu-Taï-Sse engageait vivement le P. Ricci à fonder une mission à Sou-Tcheou. Il tenait beaucoup à ce projet, parce que Sou-Tcheou était sa patrie et qu'il avait là ses parents et ses amis. Il lui semblait d'ailleurs qu'une ville calme et paisible, où l'on ne trouvait guère que des lettrés et des marchands, présentait moins de difficultés que Nanking, avec ses innombrables légions de mandarins civils et militaires, race toujours un peu jalouse et hostile. A cette époque, les six cours souveraines résidaient à Nanking, pendant que l'empereur et la cour habitaient la capitale du nord. Kiu-Taï-Sse prétendait qu'au milieu de ce concours immense de fonctionnaires de tout grade, il serait impossible aux missionnaires d'obtenir la faveur de tous, sans exception, et que l'hostilité d'un seul mandarin suffirait pour les faire chasser tôt ou tard de Nanking. Cependant, avant d'adopter un plan définitif, on voulut attendre quelques jours, afin de bien peser les avantages et les inconvénients qu'il pourrait y avoir de part et d'autre. D'ailleurs, les fêtes du premier de l'an étaient là ; et l'on sait que les Chinois n'ont

pas l'habitude de traiter les affaires sérieuses durant ce temps de réjouissances.

Le P. Ricci alla passer les premiers jours de l'année chinoise avec son ami Kiu-Taï-Sse, à Tching-Kiang-Fou, ville située sur les bords du fleuve Bleu, et que les Anglais prirent d'assaut en 1842, pendant la guerre qu'ils firent à la Chine. Il se décida ensuite à se rendre à Nanking, qu'il trouva dans un état plus paisible qu'au moment de sa dernière visite. On y était moins à la guerre, et le cliquetis des armes ne s'y faisait plus entendre. La Chine ne redoutait plus l'invasion des Japonais, qui, repoussés vigoureusement par les Coréens, avaient été obligés de remonter sur leurs navires et de regagner leurs îles. Le P. Ricci, rassuré et encouragé par la physionomie toute pacifique de la ville, se présenta au palais du président Kouang, qui l'accueillit avec amitié et l'engagea à se fixer à Nanking. Le grand nombre de mandarins qui séjournaient dans la ville n'était à ses yeux qu'un motif de sécurité. « Maître, dit-il au P. Ricci, vous ne trouverez parmi nous tous que des protecteurs et des amis. » Et comme ce haut personnage se disposait à donner des fêtes à l'occasion du nouvel an, il invita le P. Ricci à venir passer trois jours dans son palais... C'était au mois de février 1599.

Les Chinois, comme tous les peuples de la terre, célèbrent la nouvelle année par des fêtes et des réjouissances : chacun se revêt de ses habits de parade; on se rend des visites cérémonieuses et de pure étiquette; on s'envoie réciproquement des cadeaux, on assiste à des festins; on va voir la comédie, les saltimbanques et les escamoteurs. Le temps se passe ainsi en diver-

tissements où les pétards et les feux d'artifice jouent toujours le plus grand rôle.

Les Chinois ont toujours été passionnés pour la poudre, dont ils connaissaient l'usage longtemps avant les Européens ; mais leur goût est moins prononcé pour la poudre de guerre que pour celle des feux d'artifice. Ayant été artificiers avant d'être artilleurs, on voit que leur première inclination ne s'est pas démentie ; et que dans leur estime le pétard l'emporte de beaucoup sur le canon. Il entre dans toutes les fêtes, dans toutes les solennités. Les naissances, les mariages, les enterrements, les réceptions de mandarins, les réunions des amis, les représentations théâtrales, tout cela est animé, vivifié par des détonations fréquentes. Dans les villes, les villages même, à chaque instant du jour et de la nuit, on est sûr de voir quelque fusée ou d'entendre quelque pétard. On dirait que l'empire chinois n'est qu'une immense fabrique de pyrotechnie. Dans les hameaux les plus pauvres et les plus dépourvus des choses nécessaires à la vie, on est toujours assuré de trouver au moins à acheter des pétards (1).

Les trois jours de fête que donna le président du Li-Pou furent d'une splendide magnificence. Le P. Ricci n'en fut point un des ornements les moins curieux. Les hauts dignitaires des six cours souveraines parurent heureux de faire connaissance avec le savant étranger dont ils avaient vu les cartes de géographie et lu les livres de mathématique et de morale.

Le jour même où le P. Ricci rentra dans la modeste

(1) *Empire Chinois*, t. I, p. 318.

habitation qu'il avait louée, il reçut la visite du président Kouang, qui se présenta dans tout le luxe de l'étiquette chinoise. Les jours suivants, le pauvre religieux eut l'honneur de recevoir dans sa cellule les présidents des cinq autres cours souveraines, qui tous arrivèrent successivement, au bruit des fifres et des tam-tams, et avec leur nombreux cortége de petits mandarins et de satellites. On sait que les Chinois sont les hommes les plus visiteurs de la terre, aussi les rites se sont-ils occupés minutieusement de la manière d'exécuter cet acte, si souvent répété, de la vie publique. Celui qui veut rendre une visite doit, quelques heures auparavant, envoyer, par son domestique, un billet à la personne qu'il a dessein de voir, tant pour s'informer si elle est chez elle, que pour l'inviter à ne pas sortir si elle a le loisir d'accepter la visite : c'est une marque de déférence et de respect pour ceux que l'on veut aller voir chez eux. Le billet est une feuille de papier rouge, plus ou moins grande, suivant le rang et la dignité des personnes et le degré de respect qu'on désire leur témoigner. Ce papier est aussi plié en plus ou moins de doubles, et l'on n'écrit que quelques mots sur la seconde page, par exemple : « Votre disciple ou votre frère cadet, un tel, est venu pour baisser la tête jusqu'à terre devant vous et vous offrir ses respects... » Cette phrase est écrite en gros caractères, quand on veut mêler à l'expression de sa politesse un certain air de grandeur ; mais les caractères diminuent et deviennent petits à proportion de l'intérêt qu'on peut avoir à se montrer véritablement humble et respectueux.

Les grands dignitaires des cours souveraines de

l'empire ne se bornèrent pas à faire des visites d'étiquette et de pure cérémonie au P. Ricci; ils le pressèrent instamment de demeurer à Nanking, et afin de le bien convaincre de la sincérité de leur désir, ils lui offrirent pour résidence un superbe palais devenu vacant par la retraite d'un assesseur de la cour des domaines. Le P. Ricci craignant, avec raison, d'exciter la jalousie des petits mandarins, n'accepta pas cette offre si brillante; il trouva d'ailleurs qu'une semblable habitation serait peu en harmonie avec l'état modeste et pauvre d'un religieux. Cependant il se détermina à rester à Nanking au lieu d'aller à Sou-Tcheou. Il y fut d'autant plus porté qu'une circonstance assez singulière lui donna la conviction qu'il ferait en cela la volonté de Dieu.

VII.

On n'a pas oublié que le P. Ricci était déjà venu à Nanking avec l'intention de s'y établir, mais que les bruits de guerre et les agitations de la ville l'avaient forcé de séjourner dans une jonque sur les bords du fleuve Bleu, de peur d'être pris pour un espion japonais. Or, une nuit, il crut voir en songe que Dieu le conduisait dans une grande cité de l'empire chinois, où il pouvait librement circuler dans les rues, s'entretenir avec les habitants et vaquer en paix aux œuvres saintes de son ministère, et pendant qu'il parcourait ainsi dans sa vision les quartiers de cette ville célèbre, Dieu lui dit que c'était là qu'il devait se fixer,

pour travailler à l'œuvre de la propagation de la foi. A son réveil, le P. Ricci fut frappé de ce songe et demeura longtemps préoccupé de ce qui s'était passé. Lorsqu'il retourna ensuite à Nanking, et qu'il eut la liberté de circuler dans la ville, il fut grandement surpris de reconnaître les rues, les palais, les monuments, tout ce qu'il avait vu en songe : il ne douta plus un instant que Dieu avait voulu lui manifester sa volonté. Dès lors toutes les difficultés qui d'abord s'étaient présentées à son esprit, s'évanouirent, et, aidé par les conseils de son ami Kiu-Taï-Sse, il loua une maison modeste et convenable pour s'y établir. Chacun appréciera à sa manière le fait précédent, qui est rapporté par le P. Trigault, d'après les Mémoires même du P. Ricci (1).

Le P. Cataneo était venu rejoindre Ricci à Nanking. Lorsqu'ils furent installés et bien assurés de la protection des magistrats, ils se livrèrent à la prédication de l'Évangile, mais d'une manière un peu détournée et en prenant la chose d'un peu loin. Ils cherchèrent d'abord à se donner du crédit par le secours des mathématiques. « Dieu, dit le P. Trigault, ne s'est pas « toujours servi d'un même moyen, en la suite de « tant de siècles, pour attirer les hommes à sa loi. « Ainsi il ne faut pas s'étonner si les nôtres (les jésuites) « ont offert cette amorce pour attirer les poissons « en leur nasse. Car qui voudrait bannir de cette « église chinoise la physique, mathématique et phi« losophie morale, ne connaît pas assez le dégoût des « esprits chinois, qui ne peuvent prendre aucun mé-

(1) Trigault, *de Exped. christ.*, lib. IV, p. 301.

« dicament salutaire, sans être adouci avec cet ap-
« prêt. Or le P. Matthieu Ricci n'a avec aucune autre
« chose tant rempli d'étonnement toute la troupe des
« philosophes chinois qu'avec la nouveauté des
« sciences d'Europe confirmées par des raisons très-
« solides (1). »

Le P. Ricci ayant trouvé les Chinois enfoncés dans les erreurs les plus grossières en astronomie, en physique et en géographie, s'était dit qu'en faisant toucher du doigt à ces lettrés orgueilleux les absurdités de leur prétendue science, il lui serait ensuite facile de les amener à conclure qu'en religion ils n'étaient pas plus avancés que dans les sciences naturelles, et qu'ils avaient besoin d'être instruits. Une telle méthode était spécieuse et d'une facile exécution. Les Chinois admettaient que le ciel est rond, mais la terre carrée. Ils expliquaient les éclipses de diverses manières. Les uns prétendaient que la lune étant effrontément fixée par le soleil, se troublait et avait tellement peur qu'elle finissait par devenir ténèbreuse. D'autres assuraient qu'il y avait un gros trou au milieu du soleil, et que lorsque la lune se trouvait, à une certaine distance, juste en face de ce trou, elle ne pouvait recevoir les rayons du soleil. Les Tao-Ssé, ou docteurs de la raison, enseignaient tout bonnement qu'il y avait dans les cieux une déesse gigantesque qui n'avait qu'à étendre la main droite pour cacher le soleil, et la gauche pour cacher la lune; les éclipses n'étaient pas autre chose. Quant aux éléments, ils en admettaient cinq, qui s'engendraient mutuellement les uns les

(1) Trigault, *de Exped. christ.*, lib. IV, p. 304.

autres, savoir : le métal, le bois, le feu, l'eau et la terre.

Il n'était pas assurément bien difficile au P. Ricci de démontrer aux lettrés chinois que leur fatras scientifique n'avait pas le sens commun. Il publia plusieurs traités où il combattait victorieusement toutes ces absurdités, mais malheureusement il n'avait pas toujours des vérités bien incontestables à mettre à la place. Ainsi, après avoir rejeté les cinq éléments des Chinois, il leur en donnait quatre qui ne valaient guère davantage. Les missionnaires de nos jours se trouvent souvent assez embarrassés, lorsque les chrétiens chinois viennent leur parler des quatre éléments et de certaines théories qui leur ont été enseignées par le P. Ricci, et qui se trouvent entremêlés dans ses ouvrages dogmatiques et moraux.

Quoi qu'on puisse dire des avantages ou des inconvénients que présentait la méthode adoptée par les premiers apôtres de l'empire chinois, ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle fut pour eux la source d'un grand crédit. Elle leur attira d'abord la considération, puis, il faut le dire, la jalousie des savants et des mandarins. Tout ce qu'il y avait à Nanking de Chinois quelque peu lettrés se faisait un honneur d'être en relation avec les docteurs, les grands maîtres de l'Occident. On ne parlait plus qu'astronomie, géographie et mathématiques. Euclide avait détrôné Confucius, et on mettait volontiers de côté les livres classiques, pour s'occuper à faire des cartes, des sphères et des cadrans solaires. C'était une véritable monomanie.

Nanking avait un observatoire élevé sur une mon-

tagne, à une des extrémités de la ville, en dehors des remparts. Sur les flancs de la montagne il y avait de magnifiques habitations où résidaient les « littérateurs célestes, » car c'est ainsi que les Chinois désignent les astronomes. Pendant la nuit tout entière, ils devaient faire sentinelle à tour de rôle au haut de l'observatoire, surveiller la conduite des astres et avertir l'empereur des phénomènes extraordinaires qui se présentaient. Lorsque le P. Ricci visita l'observatoire de Nanking, il ne fut pas peu surpris d'y trouver des sphères en métal et de grandeur colossale, des cadrans, des astrolabes et plusieurs instruments de mathématiques qui, quoique essentiellement défectueux, accusaient néanmoins de véritables notions scientifiques dans ceux qui les avaient fabriqués. Les Chinois assuraient que ces curieuses machines remontaient au temps de l'occupation mongole, c'est-à-dire au treizième siècle. Il est très-probable que ce furent encore des étrangers, des Européens ou des Arabes, qui furent les auteurs de ces ouvrages remarquables. L'observatoire de Péking avait aussi des instruments semblables à ceux de Nanking, de la même matière et de la même dimension. Le P. Ricci était convaincu qu'ils avaient été faits à la même époque et par la même personne.

Le P. Ricci ne tarda pas à exercer une influence remarquable sur l'esprit de la haute classe de Nanking; il était en quelque sorte de mode d'être son partisan et son apologiste. Les lettrés en particulier n'hésitèrent pas à se déclarer pour lui, parce que, dans ses discours, il attaquait avec un succès complet les doctrines des bonzes et des docteurs de la raison (Tao-Sse), et que, d'autre part, il professait toujours un profond

respect et une grande admiration pour les enseignements de Confucius. Le docteur européen était à leurs yeux un vrai membre de la corporation des lettrés, un Confucéen, un partisan de leur doctrine, un ennemi des superstitions des bouddhistes et des rêveries des sectateurs de Lao-Tze.

Un jour qu'ils devaient célébrer une sorte de sacrifice solennel dans le temple de Confucius, ils invitèrent à la cérémonie le P. Ricci, qui ne fit aucune difficulté d'y assister, parce qu'il était persuadé que les honneurs rendus au grand philosophe de la Chine étaient purement civils. Il se trompait, sans doute, en cela, puisque plus tard Rome décida le contraire et condamna ces pratiques.

Après la cérémonie au temple de Confucius, il y eut, selon l'usage, un splendide festin, où furent convoqués les principaux lettrés de Nanking et quelques bonzes de grand savoir, parmi lesquels il y en avait un dont la réputation était prodigieuse. Ayant exercé longtemps les plus hautes magistratures, il s'était rasé la tête et la barbe pour se faire religieux de la secte de Lao-Tze. Philosophe, orateur et poëte, on lui donnait le nom de maître par excellence. L'illustre docteur de la raison, qui désirait entrer en lice avec le P. Ricci, se plaça en face de lui et le provoqua à une discussion philosophique. Afin de procéder avec méthode, lui dit le P. Ricci, il faudrait partir d'un point incontesté; quelle est votre opinion sur le premier principe du ciel et de la terre? — J'admets, répondit le docteur de la raison, l'existence de ce premier principe, mais je ne m'en occupe pas, car il n'a aucun pouvoir spécial; qui que nous soyons, vous, moi, nous lui sommes tous égaux;

nous ne lui cédons en rien; notre intelligence est son intelligence, notre puissance est sa puissance. — Le P. Ricci combattit ce système panthéiste aux applaudissements des auditeurs, et la discussion ne cessa que pour se mettre à table. Chacun prit la place qui lui fut assignée par le maître des cérémonies, et, vers le milieu du repas, tous ces beaux esprits chinois se mirent à disserter sur une question dont on aime beaucoup à s'occuper dans leurs livres philosophiques. Que faut-il penser de la nature humaine? Est-elle bonne d'elle-même? et alors d'où vient le mal? Si elle est au contraire essentiellement mauvaise, comment peut-elle produire le bien? Si elle n'est ni bonne ni mauvaise, d'où vient qu'elle produit tantôt le bien et tantôt le mal? Telle était la thèse. Chacun disserta avec plus ou moins de subtilité et de divagation sur ces diverses questions, sans que le P. Ricci y prît la moindre part. Le chef des lettrés lui demanda au nom de l'assemblée d'exposer ce qu'il pensait sur cette importante matière. Il prit alors la parole, au milieu du plus profond silence, et, après avoir résumé avec netteté et précision ce qui venait d'être dit, il exposa la doctrine chrétienne sur la nature de l'homme. — « Dès l'origine, dit-il, la nature de l'homme était sainte. » Jen-Tze-Tsou-Sin-Pen-Chan. — C'est par ces mots que commence le livre élémentaire que l'on enseigne aux enfants dans vos écoles... Cette nature originairement sainte, ajouta-t-il, a été pervertie par le péché... Puis il parla de la liberté humaine, de la chute originelle, de la concupiscence qui en avait été la suite, de la rédemption, de la grâce et de la liberté. Il expliqua, au point de vue catholique, comment l'homme étant libre pou-

vait faire le mal, en s'abandonnant à la concupiscence, et faire le bien avec la grâce de Dieu. L'éloquent missionnaire excita les applaudissements unanimes de l'assemblée et fut proclamé le vainqueur de cette lutte philosophique. Sa réputation allait ainsi toujours grandissant, et les zélés religieux s'en réjouissaient en Dieu, parce qu'ils voyaient dans cette estime universelle comme un germe heureux de nombreuses conversions à la foi chrétienne.

Un événement assez bizarre vint encore augmenter le crédit que le P. Ricci s'était acquis par sa science. Peu de jours après la discussion solennelle dont nous venons de parler, le président de la cour des travaux publics vint visiter les missionnaires. Lorsqu'il eut complimenté le P. Ricci sur le triomphe qu'il avait obtenu en présence des lettrés, il lui exprima combien les magistrats de Nanking désiraient le voir se fixer pour toujours dans leur ville. Tels étaient aussi les vœux du P. Ricci, et, pour les réaliser, il n'attendait que l'occasion d'acheter une maison à sa convenance. Le président des travaux publics lui dit alors qu'il lui vendrait volontiers, au nom de l'État, un palais qu'il avait fait construire depuis quelques années pour la résidence d'un magistrat, mais qui jusqu'à ce jour avait été inhabité, parce qu'il était hanté par les Kouy ou esprits malins. Les bonzes et les docteurs de la raison s'y étaient rendus plusieurs fois pour y pratiquer leurs cérémonies d'exorcisme; diverses personnes avaient essayé d'y habiter, mais elles avaient été forcées de déloger bien vite, parce qu'on y entendait des bruits étranges, des voix plaintives, et que pen-

dant la nuit, il y avait des apparitions d'épouvantables fantômes. La ville entière savait que ce palais était devenu la demeure favorite des Kouy, et tout le voisinage en était consterné de terreur. Le P. Ricci dit au président des travaux publics qu'il irait visiter cette résidence, et que, si elle était à sa convenance, il ne ferait pas difficulté de l'acheter, parce qu'il était persuadé que les malins esprits, s'il y en avait, s'enfuiraient aussitôt qu'il y aurait placé l'image du vrai Dieu.

Ce palais, tout récemment construit, pouvait loger dix missionnaires, et la distribution des appartements convenait merveilleusement à une maison religieuse. Le prix de vente ayant été fixé à la moitié des frais de construction, le P. Ricci ne balança pas un instant à en faire l'acquisition, sans se troubler nullement des apparitions diaboliques. Outre le bon marché, il était d'un immense intérêt pour la sécurité de la mission d'avoir un établissement vendu, par acte authentique, au P. Ricci lui-même, par le président de la cour souveraine des travaux publics. Ce fait seul valait une autorisation légale, et coupait court aux chicanes à venir des petits mandarins et des lettrés malveillants. Le contrat de vente fut signé et scellé par le ministre des travaux publics, et les missionnaires s'installèrent très-à l'aise dans ce palais, non sans l'avoir auparavant bien aspergé d'eau bénite. On n'y entendit ni bruits ni gémissements, on n'y vit pas même l'ombre d'un fantôme. Dès lors on parla dans tout Nanking non plus seulement de la science des docteurs étrangers, mais encore de leur puissance sur les esprits et de la sain-

teté de leur religion, puisque leur présence seule suffisait pour faire taire et s'enfuir toute une armée de démons. Cet événement fit une profonde sensation parmi les Chinois, et ne contribua pas peu à les disposer en faveur des religieux européens.

CHAPITRE IV.

I. Mode d'enseignement adopté par le P. Ricci. — Zèle des Portugais pour les missions. — Le P. Ricci part pour Péking. — Influence des eunuques dans le gouvernement. — II. Voyage de Nanking à Péking. — L'eunuque Ma-Tang. — Les missionnaires captifs dans un port de mer. — III. Arrivée du P. Ricci à Péking. — La cour des rites. — Rivalité entre les mandarins et les eunuques. — Palais des ambassadeurs. — Hommages au Fils du Ciel. — IV. Diverses requêtes adressées à l'empereur. — Relations entre les missionnaires et les magistrats. — Conversion d'un membre de l'Académie des Han-Lin. — Un apologue. — Grand succès des horloges à la cour. — V. Missions des provinces. — Fraternité entre les chrétiens de Chine. — Superstitions chinoises. — Procession en l'honneur de l'idole des yeux. — Les missionnaires joués sur les tréteaux. — VI. Succès de la prédication chrétienne. — Profession de foi d'un chrétien. — Clergé indigène. — Académie des Han-Lin. — Conversion dans la famille impériale. — VII. Insurrection des Chinois de Macao. — Le P. Cataneo accusé de chercher à se faire proclamer empereur. — Armement formidable à Canton. — Martyre d'un séminariste chinois. — La paix se rétablit.

I.

L'admiration des Chinois pour la science et les vertus des missionnaires n'était pas pour tous un sentiment stérile et sans résultat. Plusieurs comprenaient que ces hommes, venus du bout du monde à travers mille dangers, avaient un autre but que celui de faire parade de quelques connaissances en mathématiques et en géographie. Au milieu de ces masses sceptiques et

plongées dans le matérialisme, il y eut quelques âmes privilégiées auxquelles Dieu donna l'intelligence de la véritable mission des apôtres du christianisme. Un mandarin militaire fut le premier à Nanking qui eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité; il reçut avec le baptême le nom de Paul. Peu de temps après, son fils obtint la même grâce, et bientôt la famille tout entière fit publiquement profession du christianisme. La pagode domestique de la maison fut convertie en chapelle, les saintes images prirent la place des Pou-Ssa, et le P. Ricci eut la consolation de célébrer l'auguste sacrifice de la rédemption des hommes dans le lieu même où naguère on brûlait de l'encens au pied des idoles. Ces murs retentissaient des louanges de Dieu; il y avait dans cette immense et célèbre ville de Nanking des chrétiens, au cœur plein de foi et de ferveur, qui chantaient dans la langue de Confucius: « Notre Père, qui êtes aux cieux... Je crois en Dieu, le père tout-puissant..., » cette prière que le Sauveur des hommes enseigna à ses disciples, ce symbole que les apôtres dirent pour la première fois à Jérusalem, et qui depuis seize siècles était répété sur toute la surface de la terre. Quelles émotions pour le cœur du P. Ricci, lorsqu'il entendait ces prières catholiques chantées à Nanking par ses chers néophytes! Depuis l'époque où il s'était dévoué à sa dure et pénible mission, que de voyages, que de privations, que de peines, que de souffrances de tout genre; mais aussi quelle consolation lorsqu'il pouvait ensuite célébrer les saints mystères au milieu de ses nouveaux chrétiens, et entendre leurs chants de foi, d'espérance et de charité!

Le P. Ricci avait adopté pour ses néophytes un genre de prédication à la fois simple, instructif et bien capable de captiver l'attention de ses auditeurs. Il leur racontait de quelle manière le christianisme était professé en Occident et l'influence qu'il exerçait sur la société et dans la famille. Il leur parlait du nombre, de la grandeur et de la magnificence des églises, de la pompe des cérémonies, de l'immense concours des fidèles aux jours de grande solennité, où l'on voyait pressés et confondus au pied des autels, les riches et les pauvres, les princes, les magistrats et le peuple ; la hiérarchie ecclésiastique, l'organisation des diocèses et des paroisses, la vie des religieux et des religieuses dans les monastères, le soin des pauvres et des malades dans les hospices ; tous ces points étaient traités tour à tour de manière à intéresser et à instruire les nouveaux convertis. C'était en quelque sorte le christianisme en action que le P. Ricci faisait passer sous les yeux de son auditoire, dans une série de tableaux où l'on voyait se dérouler les diverses phases de la vie chrétienne.

Pendant que le P. Ricci évangélisait avec zèle et affection les habitants de Nanking, le P. Cataneo fit un voyage à Macao pour porter la bonne nouvelle de ces consolants succès à la colonie portugaise, qui s'intéressait si vivement à la mission de Chine. Il était besoin d'ailleurs de faire quelques collectes, afin de fournir aux frais de ces nouveaux établissements qui ne pouvaient guère compter sur la générosité des néophytes, auxquels il eût été peut-être dangereux de demander des aumônes. On comprend avec quel enthousiasme et quelle émotion durent être accueillis

à Macao les curieux récits du P. Cataneo. Un homme qui arrivait de Péking, qui avait navigué sur le canal Impérial, sur le fleuve Jaune, sur le fleuve Bleu, qui avait séjourné à Nanking au pied de la fameuse tour de porcelaine, et s'était trouvé en relation avec les six cours souveraines de l'empire, un homme enfin qui venait de traverser la Chine d'un bout à l'autre, ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point l'intérêt de ses compatriotes. A cette époque, les colonies européennes qui se formaient dans toutes les parties du monde, n'étaient pas uniquement soucieuses de trafiquer et de gagner de l'argent. La question religieuse les préoccupait vivement; on les voyait fondre en larmes et tomber à genoux pour remercier Dieu, lorsqu'on leur racontait la conversion des idolâtres. Ces histoires attachantes vivifiaient leur foi et encourageaient leur dévouement pour la propagation de l'Évangile parmi les infidèles. Le voyage du P. Cataneo à Macao eut d'heureux résultats; d'abord il ranima la piété des vieux chrétiens et puis il intéressa leur charité en faveur des néophytes chinois. Le missionnaire repartit avec d'abondantes aumônes et une petite collection d'objets d'Europe, des tableaux, des vases en verre, des étoffes de lin, des montres, des cartes de géographie, des sabliers, des miroirs; « toutes choses, dit naïvement le P. Trigault, fort nécessaires aux commencements, et qui servent d'huile pour frotter les roues des affaires, afin qu'elles roulent plus doucement(1). »

Lorsque le P. Cataneo fut de retour à Nanking, le P. Ricci, à la vue de ces curiosités parmi lesquelles il

(1) Trigault, p. 328.

y avait des objets bien dignes de fixer l'attention des Chinois, forma le projet d'entreprendre de nouveau le voyage de Péking, pour offrir à l'empereur quelques chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie de l'Europe. Il y avait alors à Nanking le premier censeur de l'empire, dont l'influence est très-considérable à la cour. Le P. Ricci, qui avait fait sa connaissance, alla le trouver, et lui demanda ses conseils au sujet de son projet. Le censeur l'approuva, et ajouta même qu'il était absolument nécessaire de le mettre à exécution, parce que le bruit s'étant répandu de toutes parts qu'il avait des raretés d'Europe destinées à l'empereur, on devait en être déjà instruit à Péking; il y aurait de l'inconvénient à ne pas réaliser les espérances de la cour. La difficulté d'avoir des lettres d'introduction serait facilement aplanie, attendu qu'en sa qualité de censeur il était chargé de cet office, et qu'il était tout disposé à fournir au docteur de l'Occident les moyens de faire réussir son entreprise.

Des dispositions si bienveillantes dépassaient toutes les espérances du P. Ricci. Il ne songea donc plus qu'à les mettre immédiatement à profit. On fit un choix des objets qu'on voulait offrir à la cour. Le P. Didacus fut appelé pour être du voyage, parce que le P. Cataneo devait rester à Nanking pour prendre soin de la mission. Le censeur rédigea, selon sa promesse, une requête à l'empereur et l'envoya, au jour fixé, aux missionnaires, avec plusieurs lettres de recommandation pour les préfets des villes qu'ils devaient traverser en se rendant à Péking. Il y avait à Nanking un des premiers eunuques du palais se disposant à porter à la cour le tribut en soieries des

provinces méridionales; six grandes jonques mouillées dans le port étaient à ses ordres. Il offrit aux missionnaires de les accompagner, et mit généreusement une jonque à leur disposition. Tous les préparatifs étant terminés, on leva l'ancre, les six jonques impériales déployèrent leurs voiles et voguèrent rapidement sur le fleuve Bleu. C'était au commencement de l'année 1600.

La Chine se trouvait à une de ces époques, si fréquentes dans son histoire, où le gouvernement était tombé entre les mains des eunuques. Les armements considérables ordonnés sur toute la surface de l'empire pour repousser l'invasion des Japonais, avaient épuisé le trésor public. On avait doublé les impôts, et afin d'en exiger le recouvrement, l'empereur avait envoyé dans chaque province des eunuques avec des pouvoirs absolus, indépendants même de l'autorité du vice-roi. Ces bandes de tyrans parcouraient le pays, s'abandonnant aux exactions les plus abominables pour assouvir leur insatiable cupidité. Partout ils faisaient trembler le peuple et les magistrats, sans que personne osât leur résister. Car l'influence qu'ils exerçaient sur l'empereur était si grande, qu'un seul mot de leur part suffisait pour causer la ruine de tout mandarin qui avait eu le malheur de leur déplaire.

II

L'eunuque qui avait pris sous sa protection l'ambassade catholique, fut pour les PP. Ricci et Didacus

plein de courtoisie et de bienveillance. Il aimait à s'entretenir avec eux. Les conversations roulaient tantôt sur les nations de l'Occident, tantôt sur les mœurs et les habitudes des Chinois de Péking ; souvent aussi on dissertait sur la religion, la philosophie et les sciences de l'Europe. De cette sorte, le voyage se faisait sans ennui, ce qui est très-rare en Chine. D'ordinaire la navigation sur le canal Impérial est soumise à d'insupportables lenteurs, car il y a toujours des jonques en si grand nombre qu'on est obligé quelquefois de s'arrêter plusieurs jours aux écluses, afin d'attendre son tour de passer. Mais quel mandarin eût osé causer le moindre retard à un eunuque, alors surtout qu'il portait sur ses navires des soieries, des cadeaux pour l'empereur ? Le voyage était donc rapide et agréable, et les magistrats qui se trouvaient le long de la route s'empressaient de venir rendre visite au fameux Ly-Ma-Teou, qui apportait à la cour des merveilles de l'Occident.

Après avoir traversé le fleuve Jaune, la flottille rentra dans le canal Impérial et arriva dans peu de jours au port de Tsing-Ning, ville de premier ordre, où résidait le vice-roi de la province de Chan-Tong. L'eunuque, toujours attentif à ce qui pouvait être agréable aux missionnaires et accroître leur réputation, avait envoyé par avance une estafette au vice-roi pour le prévenir de l'arrivée des célèbres Occidentaux. Aussitôt que les jonques eurent jeté l'ancre dans le port, on vit apparaître sur le rivage un palanquin magnifique, entouré d'une brillante escorte. Ce palanquin était envoyé au P. Ricci, avec une invitation d'aller se reposer au palais du vice-roi ; il s'y rendit accompa-

gné de l'eunuque. Le vice-roi désira voir sa requête à l'empereur, et ne l'ayant pas trouvée à son gré, il en rédigea une autre lui-même, et fit en outre diverses lettres pour recommander le P. Ricci à plusieurs de ses amis qui occupaient à Péking des charges importantes. Les protecteurs, comme on le voit, ne manquaient pas aux missionnaires, et, à ne considérer les choses qu'au point de vue humain, leur entreprise ne pouvait manquer de réussir.

Au moment où on était sur le point de lever l'ancre, le vice-roi vint en grand appareil rendre sa visite au P. Ricci et lui souhaiter dix mille prospérités; puis la petite escadre se remit en route. L'eunuque complimenta les missionnaires sur les succès qu'ils venaient d'obtenir; il redoublait de soins, d'amabilités, et semblait craindre de voir trop tôt finir un si charmant voyage. Après quelques jours, on arriva à un port où se tenait, comme en embuscade, un terrible eunuque nommé Ma-Tang, dont les exactions et les brigandages désolaient la province de Chan-Tong. Aussitôt que les six jonques eurent mouillé, l'aimable conducteur des missionnaires descendit à terre, et bientôt le P. Ricci reçut l'ordre de se présenter à l'eunuque Ma-Tang, et de faire débarquer les présents destinés à l'empereur, parce qu'ils devaient être examinés. Le conducteur des missionnaires, cet homme qui depuis le départ de Nanking s'était toujours montré si bon et si dévoué, n'était au fond qu'un traître et un scélérat. Après avoir vanté à l'eunuque Ma-Tang les richesses des étrangers et excité sa convoitise, il avait profité du moment où le P. Ricci était à terre, pour faire débarquer ses bagages et les gens de sa suite, puis il

avait levé l'ancre et s'était mis en route, en abandonnant les religieux catholiques à la merci d'un insigne voleur.

L'eunuque Ma-Tang avait le projet de, s'emparer des présents des missionnaires. Il proposa d'abord au P. Ricci de se charger de les faire parvenir lui-même à l'empereur. Son offre fut repoussée, et, après de longues contestations, l'eunuque fit embarquer de force les missionnaires avec leurs bagages à bord d'une jonque, et donna ordre de les conduire à Tien-Tsing, port célèbre peu éloigné de Péking, à l'embouchure du Péi-Ho. En même temps, il expédia à la cour une dépêche, par laquelle il prévenait le Fils du Ciel qu'il avait arrêté sur le canal Impérial des étrangers qui apportaient des présents, parmi lesquels on remarquait des *cloches* de diverses grosseurs, sonnant les heures d'elles-mêmes, des images semblables à des êtres vivants, et plusieurs autres choses précieuses venues de par delà les mers occidentales; que lui, l'humble Ma-Tang, avait fait conduire ces étrangers au port de Tien-Tsing, pour y attendre les ordres de Sa Majesté.

Les infortunés missionnaires eurent à supporter dans ce port de mer les plus dures épreuves qu'ils aient jamais rencontrées en Chine. Loin de leurs amis et de leurs protecteurs, ils attendaient toujours vainement qu'il leur arrivât de la capitale quelque nouvelle favorable. L'eunuque Ma-Tang, persuadé que sa dépêche était complétement oubliée, et ne craignant plus de se compromettre, essaya d'effrayer ces pauvres étrangers et de les renvoyer clandestinement à Macao, par la voie de mer, afin de s'emparer ensuite de leur cargaison, qu'il convoitait avec tant d'ardeur. Pour

parvenir à ses fins, il écrivit à Tien-Tsing et fit répandre le bruit que ces étrangers avaient voulu se rendre à Péking, dans le dessein de faire mourir l'empereur par le moyen de sortiléges. Il parlait mystérieusement d'une image affreuse qu'ils portaient toujours sur eux, et qui représentait un être cloué à une croix par les quatre membres; cette image devait causer la mort de l'empereur aussitôt qu'elle lui serait présentée. Il ajoutait ensuite dans sa lettre que, par mesure de sûreté publique, il fallait se saisir de ces hommes pervers et les faire reconduire à Canton, chargés de chaînes. Ces bruits se répandaient parmi le peuple avec mille commentaires, et y prenaient tant de consistance, que les personnes les plus favorables aux missionnaires leur conseillaient de s'enfuir, bienheureux de sauver encore leur vie en sacrifiant leurs bagages. Les PP. Ricci et Didacus, pleins de confiance en Dieu, ne se laissèrent pas ébranler. Ils résolurent d'attendre à Tien-Tsing que la bonté de la Providence vînt les retirer du précipice où les avait jetés la malice des hommes.

Il y avait six mois qu'ils étaient dans cette douloureuse position, lorsque un jour l'empereur, entouré d'une troupe de courtisans, dit tout à coup : Où est donc cette cloche merveilleuse qui sonne d'elle-même les heures, et qu'un étranger de l'extrême Occident m'apportait?.. Les courtisans se regardèrent saisis d'étonnement. Oui, répéta l'empereur, où est cette cloche merveilleuse dont m'avait parlé l'eunuque Ma-Tang? — Un des courtisans, qui était au courant de cette affaire s'approcha de l'empereur, se prosterna, frappa trois fois la terre du front et dit : Une

requête concernant cet étranger est montée jusqu'au trône du Fils du Ciel, mais le pinceau impérial n'a rien écrit au bas ; qui donc eût osé, sans les ordres du Fils du Ciel, introduire un étranger dans la capitale? L'étranger est encore à Tien-Tsing. — L'empereur demanda cette requête, et aussitôt un courrier extraordinaire partit pour Tien-Tsing, avec ordre de faire venir à Péking les étrangers, et, comme on était en hiver, la glace s'opposant à ce qu'ils pussent faire route par eau, on leur alloua huit chevaux et trente portefaix pour les conduire par terre avec leurs bagages.

III.

Ce fut au mois de janvier 1601 que les PP. Ricci et Didacus entrèrent à Péking, sur un ordre exprès de l'empereur. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les eunuques avaient une telle influence dans le gouvernement, ils avaient si complétement envahi les avenues du palais qu'eux seuls avaient le privilége d'approcher l'empereur. Les plus grands dignitaires de l'empire, les ministres d'État, les présidents des cours souveraines ne pouvaient traiter les affaires que par leur intermédiaire. Ce voluptueux potentat de la haute Asie ne voyait personne ; il n'était entouré que de ses femmes ou de leurs ignobles valets. Les présents du P. Ricci furent envoyés à la cour, et excitèrent l'admiration générale. Au dire des eunuques, les grands tableaux à l'huile causèrent un peu de

frayeur, tant on trouvait naturelle la physionomie des personnages, leurs yeux surtout pleins d'animation et de vie. Les montres piquèrent au plus haut point la curiosité de l'empereur et de sa cour. Malheureusement, elles étaient un peu détraquées et ne marchaient pas avec une parfaite régularité. Trois eunuques furent désignés pour apprendre la manière de les monter, et ils furent revêtus d'une dignité qu'on créa tout exprès.

On avait assigné aux missionnaires un logement peu éloigné du palais, parce que, bien qu'ils ne fussent pas admis en présence du Fils du Ciel, l'empereur aimait beaucoup à s'entretenir avec eux, à les questionner sur les mœurs et les habitudes des Européens; mais ces singulières conversations se faisaient toujours par l'intermédiaire des eunuques, ce qui nécessitait des allées et des venues sans fin. Le P. Ricci, pour faire comprendre à la cour, mieux que par des explications verbales souvent mal rapportées, une foule de détails sur les usages de l'Occident, envoya à l'empereur une collection d'images représentant les costumes des souverains et des grands hommes de l'Europe, avec les vues des monuments les plus célèbres. Il y avait entre autres l'Escurial d'Espagne et Saint-Marc de Venise. Un des eunuques dit aux missionnaires que l'empereur, en voyant ces édifices si élevés, fut profondément ému de compassion, en pensant aux malheureux sort de ces pauvres monarques, qui étaient contraints de grimper sur des échelles pour arriver au haut de leurs appartements. Un tel exercice lui paraissait peu amusant et fort dangereux. Du reste, les plans de nos villes, avec leurs constructions à plusieurs étages, produisent en général sur les Chinois une

impression très-peu favorable. Ils se disent que les contrées de l'Occident doivent être très-pauvres et très-rétrécies, puisque le peuple est obligé de s'amonceler ainsi, et de placer les maisons les unes au-dessus des autres.

Parmi les objets offerts à l'empereur, il y avait une épinette, mais sans méthode, sans indication pour en jouer. Les missionnaires durent s'astreindre à donner des leçons à quelques eunuques. Ils composèrent même un recueil de poésies chinoises, avec des airs adaptés au goût du pays. Ce recueil fut imprimé sous le titre de *Chansons de l'épinette,* et devint assez populaire dans la capitale de l'empire chinois. Comme on le voit, ces infatigables prédicateurs de l'Évangile étaient perpétuellement absorbés par des occupations de tout genre, avec ces légions d'eunuques. Ils leur donnaient tour à tour des leçons d'horlogerie, de géographie et de musique; comme le grand Apôtre des nations, ils se faisaient tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Parmi les six cours souveraines de l'empire, il en est une qu'on nomme Ly-Pou, cour des rites. Elle est chargée des cérémonies et solennités publiques, dont les détails minutieux sont si importants aux yeux des Chinois. Elle a quatre divisions, qui s'occupent du cérémonial ordinaire et extraordinaire à la cour, des rites des sacrifices adressés aux âmes des anciens souverains et des hommes illustres, des règlements, des fêtes publiques, de la forme des habits et des coiffures pour les employés du gouvernement. Cette cour surveille les écoles et les académies publiques, les examens littéraires, le nombre, le choix et les privilèges

des lettrés des diverses classes. La diplomatie extérieure est aussi de son ressort; elle prescrit les formes à observer dans les rapports avec les princes tributaires et les monarques étrangers; elle détermine tout ce qui peut avoir rapport aux ambassades. Un bureau spécial, nommé Ly-Fan-Yuen, office des colonies, est chargé de surveiller les étrangers du dehors; c'est ainsi qu'on désigne les princes mongols, les lamas du Thibet, les princes mahométans du Turkestan et les chefs des districts voisins de la Perse.

Les principaux magistrats de Péking, jaloux de l'influence excessive que les eunuques exerçaient au détriment de leur propre autorité, ne manquaient jamais, lorsque la prudence le leur permettait, de réprimer leur usurpation. Le président de la cour des rites crut trouver une bonne occasion de faire une démonstration contre les eunuques au sujet du P. Ricci, qu'ils avaient entièrement accaparé. Un jour une douzaine de satellites envahirent la demeure des missionnaires et les sommèrent de se rendre au Ly-Fan-Yuen, office des colonies. Sur leur refus d'obtempérer à cet ordre, on leur passa la corde au cou et ils furent violemment traînés au tribunal, où on leur annonça qu'ils auraient à comparaître le lendemain devant le président de la cour des rites, et, afin d'être bien assuré de les avoir à sa disposition, le chef du Ly-Fan-Yuen les fit enfermer sous clef dans une salle de sa maison. Les eunuques ayant appris cette nouvelle, et comprenant bien que la violence exercée sur les missionnaires était au fond dirigée contre eux, excitèrent une émeute et allèrent briser les portes du Ly-Fan-Yuen, pour délivrer les prisonniers. Mais le P. Ricci, qui désirait

depuis longtemps se soustraire à la protection humiliante et dangereuse des eunuques, refusa de les suivre ; il préféra voir ses intérêts entre les mains des magistrats.

Le lendemain, les PP. Ricci et Didacus furent conduits par le chef du Ly-Fan-Yuen en présence du président de la cour des rites, qui les reçut avec beaucoup de sévérité. — Je suis président du Ly-Pou, leur dit-il, et par conséquent chargé des affaires des étrangers. Vous avez manqué aux lois fondamentales de l'empire, en faisant parvenir vos offrandes à l'empereur par le moyen des eunuques. Depuis que vous êtes ici, vous ne voyez que des eunuques et vous méprisez mon autorité. Une telle conduite est subversive des rites et doit être sévèrement réprimée... — Le P. Ricci lui répondit : Nous sommes pénétrés de respect et de soumission pour la cour des rites ; mais nous avons été malgré nous circonvenus par les eunuques. Peut-on s'étonner qu'il nous ait été impossible de nous soustraire à leur domination, alors que les plus grands dignitaires de l'empire sont forcés de la subir? Depuis que nous sommes ici, nous avons toujours été occupés au palais par ordre de l'empereur; nous désirions nous présenter à la cour des rites, et les eunuques nous en ont empêchés... Il nous semble, d'ailleurs, que nous ne devons pas être traités comme des étrangers, attendu que depuis plusieurs années nous avons vécu en diverses provinces de l'empire, que nous observons vos lois et vos usages, que nous portons votre costume et que nous parlons votre langage. — Le président fut content de cette réponse. Il dit aux missionnaires qu'il ne leur serait fait aucun

mal, qu'il adresserait à leur sujet une requête officielle à l'empereur, et qu'en attendant la réponse, il fallait se conformer aux rites, en allant loger au palais des ambassades étrangères.

Ce palais des ambassades étrangères est un immense établissement où sont casés, tant bien que mal, tous les individus des pays tributaires qui viennent à Péking, sous prétexte d'apporter des tributs ou des présents à l'empereur. Les chefs de ces sortes d'ambassades sont assez convenablement logés et traités; mais le nombreux personnel qui les accompagne est entassé par chambrées, dans des réduits sans meubles, où on leur distribue journellement une maigre ration de riz. Du reste, ces légions d'attachés d'ambassade sont pour le moins aussi bien là que dans leur propre pays.

Pendant que les PP. Ricci et Didacus étaient au palais des étrangers, il arriva une nombreuse légation de musulmans venus du nord du Thibet, de Ladak et de Kachemire. Ils portaient en tribut une quantité considérable de lapis-lazulli, de musc, de rhubarbe et de jade, sorte de pierre précieuse extrêmement dure dont les Chinois fabriquent une foule de bijoux, surtout des embouchures de pipe, des magots et des bracelets. D'après les renseignements que le P. Ricci put prendre auprès de ces Asiatiques, il se convainquit de plus en plus qu'il était bien dans l'empire du Catay et dans le Kambalu de Marco-Polo. Il écrivit même à ses confrères d'Europe de corriger les cartes de géographie, où l'on avait l'habitude, depuis peu d'années, de faire de la Chine et du Catay deux pays tout différents; car on plaçait le Catay au

nord de la grande muraille, dans la Tartarie mongole.

Après trois jours de détention au palais des étrangers, les missionnaires furent avertis qu'ils seraient admis à rendre hommage à l'empereur, conformément aux rites établis pour les réceptions des ambassadeurs. Cette cérémonie a lieu ordinairement dans une salle immense, qui, au dire des Chinois, peut contenir au moins trente mille personnes. De nombreux satellites, aux vêtements bariolés de toutes couleurs, sont placés à l'entour, armés de piques, de grands sabres et d'instruments aux formes les plus bizarres et les plus menaçantes. Des éléphants, venus du royaume de Siam et montés par des cornacs fièrement équipés, en gardent les quatre portes principales. Au fond de la salle est un trône magnifique, où s'étale dans toute sa pompe Sa Majesté Chinoise, entourée des princes impériaux, des ministres d'État, des présidents des six cours souveraines et des plus hauts fonctionnaires civils et militaires. Leurs riches vêtements de soie, brodés d'or et d'argent, donnent à ces brillantes parades tout le prestige des pompes orientales. Pendant qu'une musique d'équivoque harmonie ébranle cette vaste salle du trône, ceux qui sont appelés à rendre hommage à l'empereur, se mettent solennellement à genoux et frappent trois fois la terre du front; puis ils se relèvent à un signal donné, et se prosternent de nouveau, pour frapper encore la terre du front; enfin, ils se relèvent et recommencent pour la troisième fois cette agréable cérémonie. Tout bien compté, on se prosterne trois fois et on frappe neuf fois la tête contre le pavé du temple impérial, pendant

que le Fils du Ciel vous regarde faire avec une majesté incomparable.

Chaque prostration, chaque battement de tête s'exécutent avec gravité, lenteur et précision, au signal donné par le grand maître des cérémonies, qui serait très-sévèrement puni, si la plus petite faute venait, par malheur, à se glisser dans une affaire de cette importance. Aussi, avant de se hasarder à faire comparaître les étrangers, on les exerce minutieusement, on les dresse, on fait de nombreuses répétitions, afin qu'il ne leur arrive pas, à ces barbares, de commettre quelque mouvement moins respectueux en présence de celui qui règne sous le ciel. Lorsque les missionnaires jésuites eurent bien étudié et bien compris les rites pour la prestation d'hommage, ils furent conduits dans la grande salle des réceptions et admis à l'honneur insigne d'exécuter les trois prostrations et les neuf battements de tête, en présence de cette nombreuse et brillante cour. La cérémonie fut complète, et il n'y manqua qu'une seule chose... c'était l'empereur. Comme nous l'avons déjà fait observer, le monarque alors régnant en Chine s'était laissé absorber par les eunuques. Coulant ses jours dans la luxure et la mollesse, au fond de son palais, il ne paraissait jamais en public; ses ministres mêmes ne le voyaient pas. Cependant, comme d'après le rituel on devait, à certaines époques de l'année et dans des circonstances particulières, rendre hommage à Sa Majesté Impériale, les eunuques avaient décidé qu'il suffirait de pratiquer les cérémonies devant le trône vide; que cela reviendrait parfaitement au même, parce que le contenant entraînait nécessairement l'idée du contenu.

IV.

Après avoir rendu hommage au trône du Fils du Ciel, les missionnaires durent, pour se conformer à l'étiquette, se présenter chez le premier ministre. Ils se firent précéder, selon l'usage, d'une carte de visite où ils annonçaient qu'appartenant dans leur pays à l'ordre des lettrés, ils se présenteraient en costume de lettrés. Le premier ministre les reçut avec courtoisie et bienveillance; il leur demanda quel avait été leur dessein, en quittant leur pays pour venir dans l'empire du Milieu? — Nous avons été envoyés par nos supérieurs, répondirent-ils, pour prêcher la loi du seul véritable Dieu, créateur du ciel et de la terre. C'est ce que nous avons fait depuis que nous sommes parvenus dans l'Empire Céleste. Nous avons désiré offrir quelques modestes présents à l'empereur, pour lui rendre hommage; mais nous ne demandons ni récompenses ni charges publiques. Nous implorons une seule chose, c'est qu'on daigne nous permettre de rester à Péking et d'y prêcher librement notre sainte religion... Le ministre ayant demandé qu'on lui fît connaître cette nouvelle doctrine, le P. Ricci lui remit tout ce qu'il avait déjà fait imprimer touchant la doctrine chrétienne.

Le premier ministre adressa une requête à l'empereur où, après avoir fait l'éloge des étrangers, il demandait qu'on leur payât avec libéralité leurs présents et qu'on les fît ensuite reconduire honorablement jus-

qu'à Canton, pour de là être expédiés dans leur propre pays par la première occasion... L'empereur ne répondit rien à cette requête. Les politiques en concluaient qu'elle n'avait pas été du goût de la cour. A un mois d'intervalle, le premier ministre envoya une nouvelle requête conçue à peu près dans les mêmes termes. Elle eut le même sort que la première et n'obtint pas plus de réponse. Il était dès lors évident que la conclusion déplaisait à l'empereur et qu'il ne voulait pas renvoyer les étrangers, mais que, pour se conformer aux lois de l'empire, il ne les autoriserait officiellement à rester à Péking qu'autant que les ministres lui en feraient la demande. Les eunuques chargés de monter les horloges étaient surtout fort désireux de voir les missionnaires demeurer dans la capitale. Que deviendraient-ils, après leur départ, si quelque chose se détraquait, par malheur, dans ces merveilleuses machines?

L'empereur était tellement ravi de ces horloges que les eunuques racontèrent à ce sujet une anecdote assez singulière. L'impératrice mère ayant entendu parler de ces tse-ming-tchoung, ou « cloches qui sonnent d'elles-mêmes, » désira beaucoup les voir et pria son fils impérial de les lui envoyer par les eunuques. L'empereur fut consterné de cette demande. Il ne pouvait s'empêcher de condescendre au désir de sa mère; mais d'autre part il craignait beaucoup qu'après avoir entendu sonner les horloges, elle ne voulût les garder; ce qui lui eût été extrêmement désagréable. Le rusé Fils du Ciel trouva moyen de se tirer de ce mauvais pas en jouant à sa mère un petit tour de malice. Il lui envoya les horloges, mais après avoir fait arrêter

le ressort de la sonnerie. L'impératrice mère n'entendant jamais sonner les tse-ming-tchoung, les trouva très-peu amusantes et les renvoya à son fils.

Les deux premières requêtes à l'empereur n'ayant pas eu de réponse, le P. Ricci, d'après le conseil de plusieurs de ses amis, prit le parti d'en adresser une lui-même. Quelques jours après, le premier eunuque de la cour vint lui dire officiellement de la part de l'empereur qu'il était autorisé à rester à Péking, et que Sa Majesté verrait avec peine qu'il retournât dans son pays, ou même qu'il quittât la capitale; il ajouta que, selon la volonté de l'empereur, il lui serait fourni tous les mois, sur le trésor public, une pension qui lui permettrait de vivre honorablement lui et les gens de sa maison... On comprend combien dut être grande la joie des missionnaires en apprenant ces nouvelles. Après tant de voyages, de fatigues et de tribulations, la mission de Péking était enfin fondée sur des bases solides. Le courage inébranlable et la longue constance du P. Ricci étaient enfin couronnés du plus éclatant succès. Appuyé sur la protection même de l'empereur, il pourrait désormais travailler en paix à la conversion de cet immense empire chinois.

La renommée publia rapidement dans la capitale la faveur signalée qui venait d'être accordée aux étrangers de l'Occident. En Chine, comme dans beaucoup d'autres pays, la prospérité a pour résultat d'augmenter considérablement le nombre des amis : aussi en vint-il de tous côtés à ces pauvres missionnaires. Les ministres, les hauts dignitaires, les mandarins grands et petits, s'empressèrent de féliciter le P. Ricci, et de lui exprimer combien l'Empire Céleste

se trouvait honoré de l'éclat de sa présence. Durant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, banquets, ovations de tout genre. Mais le P. Ricci tâcha de s'affranchir insensiblement de ces exigences cérémonieuses, absorbant un temps précieux qui devait être consacré à la prédication de l'Évangile. Il établit dans sa maison des conférences régulières, où les lettrés les plus fameux de Péking venaient l'entendre développer les vérités du christianisme. La haute position qu'il s'était acquise ne lui fit pas oublier cependant qu'il se devait tout à tous, et quoiqu'il reçût toujours avec civilité et bienveillance les mandarins et les lettrés les plus distingués, on remarqua qu'il était plein d'affabilité pour les visiteurs de la classe inférieure, et qu'il aimait à prolonger avec eux ses entretiens.

L'enseignement oral auquel il s'appliquait journellement ne lui fit pas oublier combien les livres pouvaient avoir de l'influence sur un peuple qui aime tant à lire, et où la littérature a toujours été si honorée. Aidé de quelques lettrés fameux dont il était devenu l'ami, il rédigea plusieurs ouvrages qui font encore aujourd'hui l'admiration des Chinois. Il donna surtout des soins particuliers au catéchisme qu'il avait déjà composé, et qu'il voulait encore perfectionner avant d'en publier une édition nouvelle. Un membre de la fameuse Académie des Han-Lin, qui travaillait souvent avec lui, le pressait de ne pas retarder la publication de ce livre important; mais le P. Ricci demandait à le retoucher encore, afin qu'il ne laissât rien à désirer sous le rapport de la précision des idées et de l'élégance du style. Un jour l'académicien lui dit : Maître, il y avait dans mon pays un homme atteint d'une

maladie affreuse qui allait le conduire au tombeau; son état était désespéré. Un habile médecin vint à passer par cet endroit; il vit le malade, et dit à ses parents et à ses amis, qui fondaient en larmes : La mort de cet infortuné est imminente; mais je possède un remède infaillible, et je promets de le guérir. — Le remède! le remède! s'écria-t-on aussitôt; vite, docteur, le temps presse; donnez-nous ce remède. — Non, reprit le médecin, je vais retourner chez moi et j'écrirai en beau langage, en magnifiques caractères, la recette qui doit guérir le moribond. — Peu nous importe une belle recette, s'écrièrent les parents et les amis du malade, c'est le remède qu'il nous faut, sans retard... — Ce malade, ajouta l'académicien, c'est la nation centrale, dont la santé a été détruite par les drogues des bonzes et des docteurs de la raison; vous, maître, vous possédez le remède, vous avez la doctrine qui nous peut guérir; donnez-nous au plus tôt cette doctrine; pourquoi vous préoccuper de l'exprimer en beau langage? — L'apologue plut au P. Ricci qui s'empressa de publier son catéchisme, dont la première ligne est la solution de ce grand problème : « Pourquoi as-tu embrassé la religion? Pour honorer « Dieu et sauver mon âme. » Confucius et tous les sages de l'antiquité n'avaient pas même soupçonné cette vérité à la fois si simple et si sublime.

L'empereur de la Chine, ce puissant monarque qui tenait sous sa domination plus de trois cent millions d'hommes, sans compter les peuples tributaires, était toujours dans une merveilleuse admiration en présence de ses tse-ming-tchoung. Enfermé au fond de son palais, il se délectait à entendre sonner les heures et

à voir marcher les aiguilles sur le cadran. C'était à coup sûr le plus heureux potentat de la terre. Mais, selon un vieux proverbe chinois, « Les hommes meurent, et les choses dépérissent : — Jen-You-Sse ; Ou-You-Houaï. » Or il arriva que les horloges, à force d'aller, s'arrêtèrent, et les eunuques qui étaient préposés à leur marche ne surent plus que devenir. Sa Majesté Impériale étant plongée dans la tristesse, on envoya chercher le P. Ricci, dans l'espoir qu'il pourrait rendre le mouvement aux horloges, et, du même coup, la félicité au Fils du Ciel. Le P. Ricci calma les inquiétudes mortelles de la cour, et après avoir nettoyé les rouages des tse-ming-tchoung, les aiguilles se remirent en marche et les cloches sonnèrent, à la plus vive satisfaction de l'empereur, des eunuques, des dames d'honneur, de tous les habitants du palais. Dès lors, afin d'obvier au retour d'une semblable calamité, il fut décrété que les missionnaires auraient leur entrée libre à la cour, pour surveiller l'entretien des horloges. Cette nouvelle faveur fit grand bruit dans Péking et augmenta encore la considération dont les jésuites étaient entourés.

V.

Pendant que la mission de Péking développait ses œuvres avec calme et indépendance, celles de Nan-king, de Nan-Tchang-Fou et de Tchao-Tcheou, après avoir langui durant quelques années au milieu de l'indifférence ou du mauvais vouloir des populations,

semblaient enfin prendre un nouvel essor. Les heureuses nouvelles qui arrivaient de la capitale ne contribuaient pas peu à favoriser leur action. Lorsque les mandarins entendaient dire que les étrangers du grand Occident prêchaient librement leur religion à Péking, et qu'ils étaient devenus en quelque sorte les protégés de l'empereur et de ses ministres, il n'en fallait pas davantage pour leur faire prendre envers les missionnaires les dehors les plus bienveillants. A Tchao-Tcheou, les magistrats visitaient assidûment le P. Lombard ; ceux mêmes qui avaient été les plus hostiles au P. Ricci montraient encore plus d'empressement que les autres. Plusieurs familles se convertirent et reçurent le baptême.

Cependant ce premier élan se ralentit. Ces populations, entièrement adonnées au trafic et aux intérêts matériels, se préoccupaient bien peu du salut de l'âme et des biens éternels. Le P. Lombard ayant pensé que les habitants des campagnes seraient peut-être mieux disposés pour recevoir la parole de Dieu, résolut d'évangéliser les environs de Tchao-Tcheou, et il ne tarda pas à remarquer qu'en effet les hommes simples et rustiques étaient bien plus près du royaume des cieux que les lettrés, les mandarins et les riches marchands. Lorsqu'il voulait évangéliser un village, il y envoyait quelques jours auparavant un zélé néophyte pour annoncer l'arrivée du missionnaire et préparer un peu le terrain à recevoir la semence évangélique. Le père alors se présentait, exhortait la multitude qui l'entourait, lui expliquait sommairement le Décalogue et les principaux articles de la foi chrétienne. Ceux qui avaient l'intention de s'occuper sérieusement de devenir

chrétiens, donnaient leur nom qu'on inscrivait sur un registre; puis on dressait un autel, au-dessus duquel on plaçait une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on allumait des cierges, on chantait quelques prières; les catéchumènes venaient recevoir un catéchisme de la main du missionnaire et promettaient de renoncer aux idoles et aux superstitions. Jusqu'au moment de leur baptême, ils s'appliquaient avec zèle à l'étude de la doctrine, à l'observance des commandements de Dieu et des préceptes de l'Église. C'était, en quelque sorte, comme un essai de leurs forces, un apprentissage de la vie chrétienne qu'ils se proposaient d'embrasser. Le jour fixé pour la réception du baptême, on donnait à la cérémonie le plus de pompe et de solennité qu'il était possible. On convoquait tous les néophytes des environs, et, lorsque la fête était terminée, on reconduisait les nouveaux baptisés chez eux, avec accompagnement de musique et au milieu d'un cortége d'apparat semblable à celui dont s'entourent les mandarins. Ces petites manifestations donnaient de l'entrain à ces populations chinoises, toujours si avides de cérémonies et de fêtes. Le catholicisme, parce qu'il est universel et qu'il doit être la religion de l'humanité tout entière, n'est pas exclusif, et se plie merveilleusement à ce que les mœurs des peuples peuvent avoir de bon et de légitime. La religion ne détruit pas plus le caractère des nations que celui des individus, elle ne fait que le sanctifier et le perfectionner.

Les succès que le P. Lombard obtenait au milieu des paysans, réagirent sur la ville et électrisèrent un peu les citadins. Le registre chrétien de la mission de Tchao-Tcheou vit bientôt grossir ses listes de catéchu-

mènes et de néophytes. Dès lors on eut sous les yeux un spectacle inusité parmi les Chinois. Lorsqu'il y avait une grande fête, qu'on la célébrât à la ville ou à la campagne, les riches et les pauvres, les ignorants et les lettrés, les paysans et les mandarins, se réunissaient, prenaient les repas les uns chez les autres, et passaient la journée dans une douce et cordiale fraternité, parce qu'ils venaient de prier en commun et de s'agenouiller ensemble devant celui qui est le père du riche, du pauvre, du lettré, de l'ignorant, du paysan et du mandarin. L'égalité peut seulement se trouver parmi les hommes qui savent dire du fond du cœur : Notre Père, qui êtes aux cieux...

Cette fraternité, qui se développait parmi les néophytes, contrastait avec ce froid égoïsme qui généralement a desséché les âmes des Chinois. Cette fusion intime des rangs les plus opposés de la société était peut-être la plus efficace des prédications. Dans un village, tous les membres d'une famille considérable avaient embrassé le christianisme, malgré la vive opposition de leurs concitoyens, qui leur avaient suscité plusieurs querelles pour les intimider et leur faire abandonner la foi. Ils leur reprochaient d'avoir embrassé une religion étrangère, et ne cessaient de les menacer de la colère des dieux chinois. Un jour le feu prit à la maison de ces nouveaux chrétiens. Les voisins, au lieu d'accourir à leur secours, demeurèrent immobiles, et se plaisaient à contempler l'incendie dévorer la demeure des chrétiens. Ils voyaient là comme une terrible punition de ce qu'ils appelaient une apostasie. Dans peu de temps, il ne resta plus qu'un monceau de cendres et de ruines.

Lorsque les chrétiens des environs apprirent la nouvelle de ce désastre, ils se cotisèrent spontanément et se mirent aussitôt à l'œuvre pour reconstruire la maison de leurs malheureux frères. Ils apportèrent les matériaux nécessaires et travaillèrent eux-mêmes à la construction. On vit, en quelques jours, une maison plus belle que la première sortir, comme par enchantement, de ces ruines encore fumantes. Elle fut ornée, par les dons volontaires des néophytes, de nouveaux meubles et de tous les ustensiles de ménage, de sorte que les païens purent admirer combien le feu de la charité chrétienne avait eu d'activité pour réparer ce que les flammes de l'incendie avaient consumé.

Les habitants de Tchao-Tcheou et des villages environnants connaissaient la religion chrétienne et voyaient les beaux exemples de dévouement dont elle était la source. Quelques âmes d'élite allaient tous les jours grossir le nombre des serviteurs de Dieu, mais les masses demeuraient insensibles. Il n'y avait pas d'entraînement religieux ; les Chinois en paraissent incapables. L'indifférentisme et la superstition, deux choses qui paraissent inconciliables et qui pourtant vont très-bien ensemble, les tenaient éloignés du christianisme. Ces hommes, sceptiques au suprême degré, ne peuvent pas se défaire d'une foule de pratiques ridicules et extravagantes, auxquelles cependant ils ne croient pas le moins du monde. Ce n'est pour eux qu'une manifestation extérieure et purement mensongère. Ils observent ces superstitions antiques sans y ajouter foi... Ce qui a été fait dans les temps passés, ils tiennent à le pratiquer encore et toujours, par la

seule raison qu'il ne faut pas changer ce que les ancêtres ont établi.

Les Chinois de la mission de Tchao-Tcheou eussent admis volontiers le Dieu des chrétiens, sans rejeter toutefois leurs idoles, surtout celles qu'ils possèdent à domicile, dans une petite niche, et devant lesquelles ils entretiennent une lampe et font brûler des bâtons d'odeur. Ce n'est pas qu'ils éprouvent pour elles une bien vive affection, mais ils craignent de s'en défaire, ils ont peur de quelque fâcheux résultat, et puis l'habitude est là! Il ne faut pas expulser le dieu domestique... autrement, que penseraient les ancêtres?

Ces nombreuses superstitions qui empêchent les Chinois d'embrasser le christianisme, sont pour les nouveaux convertis une source de tracasseries et de persécutions. A tout propos on vient les tourmenter et exiger d'eux des contributions pour faire des processions, ériger des pagodes, ou jouer la comédie dans le but d'obtenir la pluie ou le beau temps. Comme il n'est pas permis aux chrétiens de participer à ces pratiques, il en résulte toujours des querelles et des vexations, incapables assurément d'émouvoir des âmes bien trempées, mais bien suffisantes pour éloigner de la religion ces natures lymphatiques et pusillanimes.

Un jour le P. Lombard se trouvait, aux environs de Tchao-Tcheou, dans un bourg considérable où il avait fondé une petite résidence pour soigner quelques néophytes. Les habitants de la contrée promenaient, avec pompe et fracas, une idole à qui ils voulaient construire une pagode. Selon la mythologie chinoise,

cette divinité avait pour spécialité la conservation des yeux : aussi la représentait-on avec un gros œil supplémentaire qu'elle portait au beau milieu du front. La procession qu'on faisait en son honneur avait pour but de recueillir, dans chaque famille du district, des offrandes qui pussent fournir aux frais de la pagode.

En passant devant la résidence du P. Lombard, le cortége entra tambour battant, et eut bientôt envahi la cour intérieure. Le P. Lombard sortit en toute hâte et fut fort surpris de voir dans sa maison cette espèce de cyclope chinois que huit bonzes portaient en triomphe. Il va droit au président de la cérémonie et lui demande ce qu'on vient faire chez lui... D'abord tous les membres du cortége parurent vivement blessés de ce que le religieux européen n'avait donné aucun signe de respect en présence de leur dieu oculiste. Dans toutes les maisons où il était entré, on s'était prosterné devant lui, on avait allumé des cierges et brûlé des parfums. — Nous venons, dit le président, prélever la contribution pour élever un temple au Hao-Kouang. — Votre zèle religieux, répondit le P. Lombard, me touche profondément; mais je suis affligé de voir que vous ne connaissez pas le seul Dieu qui mérite les hommages et les adorations des hommes; pour moi, j'adore ce Dieu véritable; vos idoles ne sont rien pour moi, et je ne puis contribuer à leur culte... A ces mots, la multitude fit entendre des murmures et se mit bientôt à réclamer à grands cris l'offrande prescrite. Un lettré quelque peu ami du P. Lombard, désireux de le tirer de cet embarras, s'approcha et lui dit : Maître, vous êtes étranger sur cette terre, vous recevez l'hospitalité, pourquoi re-

fuser au peuple ce qu'il vous demande? — Vous le savez, dit le missionnaire, toutes les fois qu'on a réclamé des contributions dans un but utile et conforme à ma conscience, pour soulager les pauvres, réparer les routes, construire des ponts et paver des rues, je n'ai pas manqué de générosité; mais aujourd'hui ce serait outrager mon Dieu que de faire une offrande à votre idole. — Le lettré, qui savait bien que le refus du P. Lombard ne provenait pas d'avarice, lui dit : Nous comprenons vos scrupules; mais il y a un moyen de tout concilier. En donnant votre offrande, ne pensez pas à l'idole, dirigez votre intention vers le peuple... Le P. Lombard ne voulant pas admettre la subtile distinction du casuiste chinois, la procession s'en retourna en vociférant des injures et des malédictions contre les diables occidentaux. Les chrétiens de Chine sont perpétuellement exposés à des tracasseries de ce genre, et lorsque les mandarins ne leur sont pas favorables, ce ne sont pas seulement des malédictions et des injures qu'ils ont à redouter, mais la spoliation, la prison et la cangue.

Une persécution bien pénible pour le P. Lombard et ses néophytes, et qui paralysa quelque temps les progrès de la mission, fut suscitée d'une manière assez bizarre et à laquelle on était assurément très-loin de s'attendre. C'était jour de foire à Tchao-Tcheou. En Chine, comme ailleurs, les foires attirent un concours considérable non-seulement de vendeurs et d'acheteurs, mais encore une foule de gens dont la promenade et les divertissements sont l'unique but. Les foires chinoises sont très-bruyantes, pleines d'animation, à cause du grand nombre de saltimbanques, de

jongleurs et de comédiens qu'on rencontre presque à chaque pas. Il y avait à la foire de Tchao-Tcheou une troupe de bateleurs qui attirait la population tout entière et excitait, par ses représentations, les rires inextinguibles des spectateurs. Ces comédiens arrivaient de Macao. Les pièces qu'ils jouaient avaient pour but de ridiculiser les Portugais, ou pour mieux dire les Européens, les diables de l'Occident. La scène était entourée d'immenses tableaux peints par les Chinois, et représentant en caricature les costumes et les mœurs des étrangers de Macao. On donnait de ces tableaux des explications si pleines de verve et de raillerie qu'à chaque instant l'orateur était interrompu par d'immenses éclats de rire. Les Chinois ne pouvaient se lasser de contempler ces habits étriqués, ces figures rouges, avec de grands yeux ronds et des nez interminables. Après l'exhibition des tableaux, on représenta des scènes ignobles, où les acteurs, déguisés en Portugais, jouaient des rôles tour à tour atroces, infâmes et ridicules. Les cérémonies chrétiennes étaient également parodiées et livrées à la risée de la multitude. Ces mascarades hideuses et burlesques, dont les Chinois aimaient à se repaître les yeux et les oreilles, entravèrent beaucoup les succès des missionnaires. Cependant, cette fâcheuse impression s'effaça peu à peu. Les Chinois de Tchao-Tcheou avaient au milieu d'eux des Européens, et il leur était facile de juger par eux-mêmes que ces hommes n'étaient ni méchants ni ridicules.

VI.

Ces étrangers que d'indignes bateleurs cherchaient à livrer au mépris et à la risée de la multitude, avaient pourtant triomphé, à force de zèle et de persévérance, des nombreuses oppositions qu'ils avaient rencontrées dans l'empire chinois. L'Europe et le christianisme commençaient enfin à être connus de ces populations qui, jusqu'alors, n'avaient voulu croire qu'à elles-mêmes. Les missions de Tchao-Tcheou, de Nan-Tchang-Fou, de Nanking et de Péking étaient comme quatre grands phares d'où la lumière de l'Évangile rayonnait déjà sur les provinces du nord et du midi. Les missionnaires composaient et imprimaient avec activité des catéchismes, des apologies de la religion, des livres de science et de géographie qui se répandaient de tous côtés. Les lettrés et les hommes du peuple les lisaient avec une avide curiosité, et les Chinois, nourris dans les vieilles idées de leur civilisation antique, tombaient dans l'étonnement le plus profond, en apprenant qu'il existait sous les cieux, par delà les mers occidentales, de grandes nations où les arts, les sciences et les lettres étaient en honneur, et dont la doctrine religieuse sur la Divinité et l'âme humaine surpassait les notions de leurs anciens philosophes. La plupart, il est vrai, se bornaient à constater cette curieuse nouveauté, se repliaient ensuite sur eux-mêmes et laissaient là le christianisme, sous prétexte que cette religion, sans doute fort belle et excellente, n'était pas chinoise,

qu'elle venait de l'étranger et que les ancêtres ne l'avaient pas connue.

Cependant il y avait aussi quelques âmes privilégiées qui, avec la grâce de Dieu, avaient la force de passer par-dessus ces absurdes préjugés nationaux, d'étudier sérieusement cette doctrine de salut, de s'y attacher, de renoncer aux superstitions et de suivre sincèrement la loi de l'Évangile. Tchao-Tcheou, Nan-Tchang-Fou, Nanking et Péking voyaient le nombre des croyants augmenter de jour en jour. Ces chrétientés naissantes rappelaient, par le zèle et la ferveur dont elles étaient animées, le touchant tableau des fidèles de la primitive Église, qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme.

Les premiers adorateurs du Sauveur des hommes avaient été des bergers, de même, en Chine, ceux qui tout d'abord embrassèrent le christianisme furent des gens simples et rustiques; mais les néophytes ne tardèrent pas à se recruter aussi dans tous les rangs de la société. Des mandarins de tout ordre et des lettrés fameux se mêlèrent aux pauvres, aux humbles et aux ignorants, et vinrent humilier au pied de la croix l'orgueil des richesses, des dignités et de la science. De nombreuses chapelles furent construites dans les villes et dans les villages, et, après un long silence de plusieurs siècles, cette terre retentissait de nouveau des louanges du vrai Dieu. Les cérémonies du culte catholique se faisaient partout avec pompe, surtout celles du baptême des adultes. On avait établi l'usage que le catéchumène, avant de recevoir le premier sacrement, fît amende honorable des péchés de sa vie antérieure.

Il y avait des formules pour les personnes illettrées et incapables d'exprimer convenablement leurs sentiments; les autres composaient elles-mêmes l'acte, et quelquefois cette pratique donnait naissance à des professions de foi pleines d'intérêt. Le P. Trigault nous a conservé celle d'un célèbre lettré de Péking, nommé Ly-Paul. Nous la reproduisons, parce que dans la suite nous aurons à parler de ce zélé et fervent chrétien, qui devint en quelque sorte un des apôtres les plus influents de la Chine.

« Moi, homme pécheur, Ly-Paul, je désire em-
« brasser de tout mon cœur et avec une entière sin-
« cérité la loi très-sainte de Jésus-Christ. C'est pour-
« quoi j'élève, autant qu'il est en moi, mon âme en
« haut vers le Seigneur du ciel, et je le conjure de ne
« pas dédaigner d'entendre ma prière.

« Je confesse donc, moi, homme pécheur, qu'étant
« né en cette ville impériale de Péking, je n'ai jamais
« ouï parler durant les années passées de la loi du
« vrai Dieu, ni rencontré les prédicateurs de la sainte
« doctrine. Ainsi, dans toutes mes œuvres, à chaque
« heure du jour et de la nuit, j'errais comme un
« homme aveugle et insensé au milieu des ténèbres.
« Naguère j'ai connu pour mon bonheur des hommes
« d'une vaste renommée et d'une haute perfection.
« Ils sont originaires des contrées occidentales, et leur
« nom est Matthieu Ricci et Didacus Pantoja. C'est
« d'eux que j'ai reçu la loi très-sainte de Jésus-Christ,
« et ils m'ont permis de contempler et d'honorer sa
« sainte image. Alors il m'a été donné de connaître
« mon Père céleste et la loi qu'il a enseignée pour le

« salut du monde. Pourquoi ferais-je difficulté d'em-
« brasser de toute mon âme cette loi divine, de la
« suivre et de l'observer?

« Mais je considère que depuis l'époque de ma jeu-
« nesse jusqu'à mon âge de quarante-trois ans, ayant
« été plongé dans l'ignorance et les ténèbres, je suis
« tombé en une infinité d'erreurs et de péchés. Je
« prie donc le Père des miséricordes de daigner user
« à mon égard de commisération et de clémence, de
« me pardonner mes injustices, mes tromperies, mes
« impuretés, mes médisances, mes calomnies, mes pa-
« roles téméraires, mes désirs pervers, et aussi mes
« autres péchés grands et petits, que je les aie commis
« de propos délibéré ou par inadvertance. Je forme
« le bon propos qu'à l'avenir, dès cette heure, lorsque
« j'aurai reçu la purification sainte, je m'amenderai
« et je fuirai le péché; j'adorerai le Seigneur du ciel
« en esprit et en vérité; je m'appliquerai à observer
« les dix préceptes.

« Je renonce donc à ma conduite dépravée; j'abjure
« les erreurs du siècle et je condamne tout ce qui
« n'est pas conforme à la loi divine; et comme c'est
« aujourd'hui le commencement et l'apprentissage
« d'une nouvelle vie, comme la doctrine dont je fais
« profession renferme des choses sublimes et subtiles
« que je ne comprends pas assez, je vous en conjure,
« Père de bonté, créateur tout-puissant et conserva-
« teur miséricordieux du ciel et de la terre, daignez
« me donner l'intelligence de ces choses, auxquelles
« l'esprit de l'homme ne peut atteindre... Accordez-
« moi la grâce de réduire en pratique ce que vous
« m'aurez enseigné, afin que, vivant et mourant

« exempt de fraude et d'erreur, j'aille jouir aux cieux « de votre divine présence. Souffrez qu'après avoir « reçu votre loi je la publie partout, comme font vos « serviteurs dans le monde entier, et que je persuade « aux hommes de l'embrasser. Ce vœu que je forme, « je l'ai conçu dans mon âme, et je vous prie de « l'exaucer.

« Prononcé au royaume de la grande dynastie des « Ming, la trentième année du règne de Wang-Lié, « le sixième jour de la huitième lune. »

Le nombre des chrétiens ayant sensiblement augmenté depuis que le P. Ricci était venu à bout de fonder une mission dans la capitale même de l'empire, les ouvriers évangéliques devinrent partout insuffisants. Le visiteur des Indes envoya donc un renfort considérable d'apôtres, et de plus on s'occupa avec beaucoup d'activité, au collége de Macao, de la formation d'un clergé indigène. On élevait là, dans le calme et la retraite, plusieurs jeunes Chinois destinés à l'état ecclésiastique. Ceux qui avaient reçu les saints ordres accompagnaient les missionnaires dans l'intérieur, afin de se former sous leur conduite à la vie apostolique. On a beaucoup reproché aux jésuites d'avoir négligé, dans la plupart de leurs missions, la formation d'un clergé indigène, sous prétexte, disait-on, de se rendre perpétuellement nécessaires, de gouverner à leur gré et sans contrôle ces Églises naissantes. Un motif semblable est trop indigne pour qu'on puisse le supposer dans des hommes qui se dévouaient tout entiers au salut des âmes. Le reproche est d'ailleurs démenti par les renseignements qui nous restent sur les premières années de leur apostolat en

Chine. A peine le P. Ricci eut-il fondé la mission de manière à présenter des garanties de stabilité, qu'on se hâta d'établir à Macao un séminaire pour les Chinois, et si le clergé indigène n'a pu encore être constitué dans ce pays au point de pouvoir se passer des missionnaires européens, cela tient à des causes particulières dont nous parlerons ailleurs, et nullement au mauvais vouloir des ordres religieux.

Les remarquables ouvrages de science et de religion que le P. Ricci publiait à Péking avaient définitivement fixé l'opinion publique en faveur des missionnaires, surtout dans la classe des mandarins et des lettrés. Plusieurs conversions éclatantes eurent lieu parmi les premiers magistrats de la capitale et jusque dans le collége impérial des Han-Lin. On sait que cette fameuse académie est composée de lettrés du premier degré. Elle fournit les orateurs pour les fêtes publiques et les examinateurs des concours de province; elle doit encourager les études et favoriser les progrès de toutes les connaissances. Dans son sein il y a une commission chargée de la rédaction des documents officiels, et une autre de revoir les ouvrages chinois, tartares et thibétains publiés aux frais du gouvernement. Ses deux présidents habitent avec l'empereur et surveillent les études et les travaux des académiciens. Le collége des historiographes et le corps des annalistes dépendent de l'Académie des Han-Lin. Les premiers sont occupés à rédiger l'histoire de tel règne ou de telle époque remarquable. Les annalistes, au nombre de vingt-deux, écrivent jour par jour les annales de la dynastie régnante, qui ne peuvent être publiées que lorsque une autre lui a succédé. Ils sont

appelés à tour de rôle, quatre par quatre, à se tenir auprès de l'empereur et à l'accompagner dans tous les voyages, pour noter ses actions et ses paroles. On comprend combien doit être grande l'influence et l'autorité de cette académie. Ses membres sont considérés dans tout l'empire comme des lumières et des oracles.

Lorsqu'on apprit que deux d'entre eux avaient reçu le baptême, les chrétiens furent traités partout avec respect et considération. Personne n'eût osé censurer ouvertement une doctrine qu'avait embrassée le docteur Sçu, le fameux académicien qui avait obtenu le premier rang dans tous les concours.

En 1605, la mission de Péking comptait déjà plus de deux cents néophytes. Cette même année fut marquée par plusieurs conversions qui donnèrent au P. Ricci les plus belles espérances pour les progrès de la foi dans toute l'étendue de l'empire. Un prince impérial reçut le baptême et fut nommé Joseph. Ses exhortations attirèrent bientôt plusieurs de ses parents, et son frère aîné, qui avait déjà étudié avec soin les livres chrétiens, demanda à être mis au rang des catéchumènes. Deux de ses cousins suivirent son exemple, et ils furent tous trois baptisés solennellement le jour de l'Épiphanie, en commémoraison des rois mages qui étaient venus adorer le Rédempteur des hommes. Les trois princes chinois reçurent les noms de Melchior, de Gaspard et de Balthasar.

La mère du prince Joseph était très-adonnée aux superstitions des bonzes. Depuis plus de dix ans elle était entrée dans la secte des abstinentes. Les femmes qui s'enrôlent dans cette confrérie font vœu de ne jamais manger ni viande, ni poisson, ni œufs, rien enfin

de ce qui a vie, de se nourrir simplement de légumes. Elles pensent qu'après la mort leur âme transmigrera dans un autre corps, et que si elles ont fidèlement observé le vœu des abstinentes, elles auront le bonheur de sortir de la condition de femmes et de renaître hommes. L'espoir d'obtenir un semblable avantage les aide à supporter des mortifications journalières, et les soutient au milieu des peines et des contradictions que les hommes leur font endurer. Elles se promettent sans doute un ample dédommagement après leur métamorphose, et ce ne serait peut-être pas faire un jugement téméraire, en supposant que quelques-unes d'entre elles savourent déjà par avance un petit avant-goût de vengeance dans le cas où elles viendraient à trouver leur mari transformé en femme. A diverses époques de l'année, les associées de la confrérie des abstinentes font des processions à certaines pagodes en renom. On voit ces pauvres femmes, appuyées sur un long bâton et clopinant avec leurs petits pieds de chèvre, exécuter de pénibles pèlerinages, dans l'espérance de prendre après leur mort une bonne revanche sur les hommes (1).

La vieille princesse de la dynastie des Ming accomplissait avec beaucoup d'assiduité et de dévotion les rites les plus assujettissants de la société des abstinentes. Ses fils, étant devenus chrétiens, eurent le bonheur de lui ouvrir les yeux et de lui prouver que ses nombreuses mortifications étaient des pratiques incapables de lui procurer la félicité qu'elle rêvait. Elle rompit donc son long jeûne et se disposa à embrasser

(1) *Empire Chinois*, t. II.

le christianisme. Le P. Pantoja fut chargé de l'instruire. Mais comme les femmes chinoises, surtout celles de la classe la plus élevée, ne peuvent pas, d'après les mœurs du pays, se produire en public, elle recevait les instructions du missionnaire à travers une porte fermée au moyen d'un grand voile. Le jour de la cérémonie étant arrivé, au lieu d'une seule femme à baptiser, il y en eut un grand nombre, car les amies et les servantes de la princesse avaient suivi avec assiduité les explications du catéchisme que le P. Pantoja croyait adresser à une seule personne.

VII.

A l'époque où le christianisme pénétrait jusque dans les rangs de la famille impériale, il se formait à Macao un sombre orage qui menaçait de ruiner la colonie portugaise et les missions catholiques de la Chine. Les Hollandais, jaloux des hardies et glorieuses expéditions des Portugais dans les Indes, envieux surtout des richesses qu'ils y amassaient, avaient armé de nombreux navires pour exercer la piraterie dans les mers de l'extrême Orient. Ces forbans audacieux portaient la désolation dans les Moluques et dans les îles du détroit de la Sonde. Non content de ces riches pillages, ils équipèrent une flottille et tentèrent de s'emparer de l'île de Formose. Ayant été vigoureusement repoussés par les Chinois, ils jetèrent les yeux sur la petite colonie de Macao. Les Portugais, qui avaient connaissance de leurs projets hostiles, son-

gèrent à se fortifier. Ils construisirent avec ardeur une épaisse muraille sur les bords escarpés de la mer, afin de repousser plus facilement les attaques des pirates hollandais, s'ils se présentaient.

Les Chinois, toujours ennemis des étrangers, profitèrent de cette occasion pour se soulever. Ils prétendaient que les Portugais voulaient s'emparer de l'empire; qu'ils avaient déjà élevé plusieurs citadelles, car ils appelaient ainsi les églises récemment construites, et que maintenant ils se fortifiaient du côté de la mer. Ils allaient jusqu'à dire que le P. Cataneo avait été désigné pour être empereur. Ce missionnaire, qui depuis quelque temps était retourné à Macao, avait conservé le costume chinois, et on en concluait qu'il se tenait prêt à se mettre en campagne. Ses capitaines et ses nombreux partisans étaient déjà dans l'intérieur et occupaient des points stratégiques d'une grande importance. On voulait parler des résidences chrétiennes de Tchao-Tcheou et de Nan-Tchang-Fou, de Nanking et de Péking. Ces bruits ridicules ayant été malicieusement répandus de tous côtés, la populace s'insurgea, s'arma de piques et de bambous, et courut assiéger l'église portugaise, que les Chinois s'obstinaient à considérer comme une forteresse. On y mit le feu et on la pilla. Un Portugais ayant arraché à un Chinois un tableau de la Vierge qui avait été mis en lambeaux, en fit une sorte d'étendard et parcourut la ville pour exciter ses compatriotes à la vengeance. Les Portugais, les nègres surtout, à la vue de la sainte image, se formèrent en bataillon, et le zèle religieux exaltant leur énergie et leur courage, ils se précipitèrent sur les païens et les mirent en fuite. Usant ensuite de re-

présailles, ils allèrent saccager le palais des mandarins, et se saisirent du principal agent de la sédition, qu'ils emprisonnèrent dans le collége, après l'avoir accablé de coups de bambous. Les magistrats de la ville voisine, nommée Hian-Chan, Montagne des Parfums, se concertèrent avec l'autorité portugaise, et l'ordre fut rétabli.

Cependant le feu couvait toujours sous la cendre, et un lettré trouva moyen de rallumer l'incendie. Il publia un écrit sur la future invasion des étrangers. Dans ce roman plein de fiel et de malice, le P. Cataneo était toujours représenté comme prétendant à l'empire. Il avait visité à dessein les principales villes de la Chine, depuis Macao jusqu'à Péking. Les routes par terre et par eau lui étaient parfaitement connues, il savait la langue chinoise, et durant plusieurs années il s'était habitué aux mœurs et aux usages du pays. Il avait déjà dans l'intérieur un grand nombre de partisans, et il n'attendait plus pour agir que l'arrivée d'une flotte considérable partie depuis longtemps de l'Occident. Les Japonais et les Malais de la Sonde devaient être ses auxiliaires. Ces armées formidables allaient arriver au premier jour, et c'en était fait des pauvres Chinois de Macao; le peuple aux cheveux noirs serait réduit en servitude et le royaume des Fleurs tomberait entre les mains des barbares. Ce livre, répandu avec profusion et dévoré par la multitude, excita une terreur panique parmi la population de Macao. Chacun fit ses malles et ses paquets, et bientôt toutes les familles chinoises, hommes, femmes et enfants, tout disparut et se sauva à Canton. La mer était sillonnée de jonques faisant le sauvetage de ce mal-

heureux peuple. On se pressait, on criait, le rivage était encombré de meubles de toute sorte; on eût dit que la fameuse flotte était en vue et qu'on n'avait plus le temps de se mettre à l'abri. Dans quelques jours il ne resta plus à Macao que les Portugais et leurs esclaves nègres.

Lorsque ces bandes de fuyards arrivèrent à Canton, elles communiquèrent à la ville entière l'épouvante dont elles étaient bouleversées. Les magistrats, les mandarins de terre et de mer, le peuple, tous les habitants de la ville, depuis le vice-roi jusqu'au dernier des portefaix, tout le monde fut convaincu qu'on allait bientôt devenir la proie des diables occidentaux. On convoqua la milice, on arma les jonques de guerre, on renforça les corps de garde qui veillent jour et nuit au haut des remparts, et, afin de mieux se préparer à la défense, on fit abattre toutes les maisons bâties en dehors des murailles du côté du fleuve. Il y en eut, dit-on, plus de mille qui furent démolies de fond en comble. Pour plus de sûreté on fit murer à granit et à chaux les portes de cette partie de la ville, et l'on publia dans tous les quartiers un édit par lequel il était expressément défendu à tout citoyen de recevoir dans sa maison aucun habitant de Macao, « parce que, « ajoutait l'édit, l'un d'eux, nommé Ko-ti-niou (Cata- « neo), veut s'emparer de l'empire. » Le vice-roi, ne se contentant pas de ces formidables précautions, expédia une estafette à Péking, pour avertir l'empereur du danger qui le menaçait. Les missionnaires de la capitale eurent beaucoup à souffrir de cette étonnante affaire, qui fut sur le point d'anéantir toutes les missions de la Chine.

Les Portugais de Macao étaient dans la situation la plus critique. Non-seulement leur commerce avec les Chinois avait cessé, mais ils étaient encore menacés de mourir de faim, car Macao étant un rocher stérile, les habitants de la colonie n'ont pour s'alimenter d'autres ressources que les provisions apportées par les Chinois de Hian-Chan et de Canton. Les autorités portugaises prirent donc le parti d'envoyer à Canton une très-humble ambassade, pour exposer au vice-roi combien ils étaient éloignés des vues ambitieuses qu'on leur supposait. Il ne leur fut pas difficile de prouver qu'une poignée de marchands ne pouvait songer à s'emparer de l'Empire Céleste. Il y eut dès lors un rapprochement, et il fut permis à quelques Chinois de retourner à Macao à titre d'essai et pour examiner les affaires sur les lieux mêmes.

Aussitôt que la nouvelle de cette réconciliation circula dans la ville de Canton, il y eut parmi le peuple un mouvement séditieux, car on se plaignait amèrement que, sur un vain prétexte, le Haï-Teou, ou grand chef maritime, eût fait abattre tant de maisons. On réclamait à grands cris des indemnités, on voulait enchaîner le Haï-Teou et l'envoyer à Péking pour y être jugé et condamné. Celui-ci soutenait, pour se tirer d'embarras, qu'on n'avait pas cédé à une vaine terreur, et que les étrangers avaient réellement le projet de bouleverser l'empire et de renverser la dynastie.

Sur ces entrefaites arrive à Canton le frère Martinez, de la mission de Nan-Tchang-Fou. Ce jeune Chinois, natif de Macao, avait fait ses études au collége pour entrer dans l'état ecclésiastique. Après avoir reçu les premiers ordres, il avait été envoyé dans l'in-

térieur, afin de se former, en la compagnie des missionnaires, à la vie apostolique. Le recteur de Macao l'ayant rappelé depuis quelque temps, il arrivait à Canton au milieu de l'affreux désordre que nous venons de raconter. Martinez était tourmenté par une fièvre violente. Au lieu de continuer sa route jusqu'à Macao, il voulut s'arrêter un peu chez les chrétiens de Canton pour se reposer et attendre que les affaires prissent une tournure plus pacifique.

Un néophyte devenu apostat, et par conséquent furieux ennemi des chrétiens, ayant appris l'arrivée du frère Martinez, alla le dénoncer au grand chef maritime, en disant que ce Martinez était le lieutenant et l'espion du P. Cataneo, le prétendant à l'empire, qu'il avait été préparer l'insurrection dans l'intérieur, et qu'il arrivait pour tracer la route aux armées étrangères attendues à Macao. Le grand chef maritime, qui cherchait à se disculper aux yeux du peuple de la démolition des faubourgs, fut enchanté de recevoir une semblable accusation, et envoya ses satellites s'emparer, pendant la nuit, du frère Martinez. Ce pauvre conspirateur était dans son lit, accablé par un violent accès de fièvre. Il fut contraint de se lever, ainsi que les autres chrétiens de la maison. On leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit, à la lueur des torches et avec d'horribles vociférations, jusqu'au tribunal du Haï-Teou. Aussitôt qu'ils furent arrivés, on les appliqua tous à la torture, c'est-à-dire qu'on leur pressa étroitement les pieds entre deux poutres et qu'à chaque question les bourreaux frappaient sur les poutres à coups de gros maillets. Le frère Martinez endura hé-

roïquement cet horrible supplice, et ne cessa de protester de son innocence.

Le juge était sur le point de le renvoyer absous, lorsque son accusateur, le néophyte apostat, se présenta et dit que Martinez était réellement un dangereux conspirateur; qu'à son arrivée à Canton il s'était empressé d'acheter de la poudre, et qu'un enfant de la maison où il logeait pouvait en témoigner. Cette nouvelle accusation ranima la colère du magistrat. On fit venir l'enfant et on l'interrogea. Dans la langue chinoise, le même caractère, *yo*, peut signifier à la fois poudre à canon ou poudre de médecine, il suffit pour exprimer l'un ou l'autre d'une légère différence dans l'intonation. Le juge demande à l'enfant ce que Martinez a acheté en arrivant à Canton. Il répond naïvement qu'il a acheté du *yo* (de la poudre de médecine). Vous l'entendez, s'écrie l'accusateur, il a acheté du *yo* (de la poudre à canon). Martinez se défend et explique qu'il avait en effet acheté des médicaments pour se délivrer de la fièvre. Le témoin, interrogé de nouveau, confirme ce que vient de dire l'accusé; mais le juge ayant fait serrer les doigts de l'enfant entre deux bambous et le menaçant des plus cruelles tortures, le força de déclarer que le *yo* en question était effectivement de la poudre à canon. L'accusé fut alors soumis à une cruelle flagellation et condamné à mort. Avant de subir le dernier supplice, il devait être encore interrogé et torturé par le vice-roi. Mais son corps avait été si impitoyablement déchiré qu'il ne présentait qu'une seule grande plaie tout ensanglantée. Pendant qu'on

le traînait au tribunal du vice-roi, il expira sur la voie publique, le 31 mars 1606, à l'heure même où le Sauveur des hommes était mort sur la croix pour le salut du monde.

Les craintes d'une invasion étrangère ne s'étaient pas encore apaisées. Le vice-roi commanda au généralissime des troupes de la province de mettre sur pied son armée et d'aller faire le siége de Macao. Le prudent généralissime, avant de se mettre en campagne, jugea à propos d'envoyer un de ses lieutenants visiter officiellement la colonie portugaise et examiner l'état des affaires. Ce haut fonctionnaire, homme sage et modéré, s'acquitta sincèrement de sa mission. En arrivant à Macao, il se rendit au collége des jésuites, où il demanda à voir ce redoutable Ko-ti-niou qui aspirait à devenir empereur du Céleste Empire. Le P. Cataneo, qui avait une physionomie assez débonnaire, lui fit visiter la maison, afin de bien le convaincre que ce n'était pas un arsenal rempli de munitions et de machines de guerre... Voilà, dit-il en lui montrant les livres de la bibliothèque, les armes avec lesquelles j'ai le projet de soumettre l'empire. — Le mandarin sourit et ne parut pas très-effrayé. L'ayant ensuite introduit dans la salle d'étude, où il y avait quelques séminaristes silencieusement occupés à lire et à écrire : Voilà, dit-il, l'armée qui doit combattre sous mes ordres et m'aider à monter sur le trône impérial. — Le lieutenant fut tout à fait rassuré. Après avoir visité les églises, les monastères et les divers établissements de Macao, il s'en retourna à Canton, bien convaincu que l'histoire de cette formidable et prochaine invasion n'était qu'un roman. Ayant rendu

compte de sa mission aux autorités de Canton, le désarmement s'effectua peu à peu, la paix se rétablit, et les relations commerciales entre les Chinois et les Portugais reprirent leur cours habituel. Le P. Cataneo lui-même obtint des passe-ports et retourna paisiblement à sa mission de Nanking.

CHAPITRE V.

I. Le Cathay et la Chine. — Le P. Goès se rend des Indes à Péking par terre. — Lâcheté des soldats indiens. — Brigands du désert. — Bataille entre la caravane et les voleurs tartares. — Difficultés de la route. — II. Ville de Yarkand. — Pierres de jade. — Excursion de Goès aux carrières de jade. — Les musulmans de Yarkand veulent l'assassiner. — Rencontre de deux caravanes au milieu des steppes. — Nouvelles de la mission de Péking. — Courageuse profession de foi de Goès. — III. Marche dans les steppes. — Désert de Gobi. — Arrivée aux frontières de Chine. — La grande muraille. — Entente des marchands et des mandarins pour tromper l'empereur. — IV. Le P. Goès ne peut se rendre à Péking. — Il écrit au P. Ricci. — On l'envoie chercher. — — Mort du P. Goès. — Son compagnon arrive à Péking, puis retourne aux Indes. — V. Mort du P. Soérius. — Caractère des lettrés chinois. — Le docteur Paul. — Mission de Schang-Hai. — Influence et travaux du P. Ricci. — VI. Mort de Matthieu Ricci. — Ses funérailles. — Concession d'un terrain pour la sépulture du P. Ricci. — Opposition des bonzes. — Éloge du P. Ricci.

I.

Malgré les nombreuses vicissitudes qui, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, venaient contrarier l'œuvre de la propagation de la foi, le christianisme faisait des progrès dans toutes les classes de la société chinoise. A cette époque des grandes découvertes des Espagnols et des Portugais, d'innombrables prédicateurs de l'Évangile, pleins de zèle et de dévouement, parcouraient les nations étrangères la croix à la

main, et fondaient au sein du paganisme et de l'infidélité de ferventes chrétientés. Les missionnaires des diverses contrées se communiquaient les joies et les douleurs de leur apostolat ; et ces précieuses correspondances soutenaient leur courage au milieu des épreuves, ranimaient leur ardeur, et leur permettaient quelquefois de s'aider mutuellement dans la grande œuvre de la conversion des peuples.

Les récits concernant les heureux succès de la mission de Chine avaient pénétré dans les Indes. Les missionnaires répandus sur les bords du Gange, suivaient avec le plus vif intérêt les travaux de leurs confrères, qui déjà avaient élevé de nombreuses chapelles sur les rives du fleuve Jaune et jusque dans la capitale de l'empire. Pendant que les lettres de Macao les entretenaient de la Chine et de Péking, ils avaient souvent occasion de rencontrer dans les Indes des marchands musulmans qui, après avoir parcouru la haute Asie, leur racontaient la grandeur et les richesses d'un immense royaume qu'ils nommaient le Cathay. Ils leur parlaient des mœurs et des habitudes des Cathayens, et d'après la description qu'ils faisaient de certaines cérémonies religieuses qu'ils avaient vues, il était permis de conjecturer que dans ce pays il y avait un nombre assez considérable de chrétiens. Les missionnaires de l'Inde étaient très-désireux de savoir au juste ce que c'était que ce royaume de Cathay, si vanté au treizième siècle par Marco-Polo, et dont les marchands musulmans rapportaient des notions si curieuses. Le P. Ricci avait bien écrit plusieurs lettres pour prouver que la Chine et Péking étaient positivement le Cathay et le Khanbalu des voyageurs du moyen âge, mais on n'é-

tait pas entièrement persuadé de l'identité des deux pays.

Dans cet état de choses, les religieux qui évangélisaient les Indes résolurent, pour faire cesser cette indécision, de remonter les chemins de la haute Asie et d'aller voir par eux-mêmes les Cathayens. Ils écrivirent par la voie de Macao au P. Ricci, et lui annoncèrent que des missionnaires essayeraient de le joindre à Péking en suivant la route de terre, d'après l'indication des ambassades indiennes qui allaient trafiquer dans le Cathay. Un jésuite portugais, le P. Benoît Goès, fut chargé de cette aventureuse exploration. Plein de force, de courage et d'énergie, il connaissait d'ailleurs parfaitement les divers langages de l'Inde. Afin de voyager plus commodément et pour ne pas éveiller les soupçons des indigènes, il adopta le costume arménien, et prit le nom d'Abdula Isaï, c'est-à-dire maître chrétien. Un prêtre grec appelé Léon, un marchand du nom de Démétrius, et un certain Izaac, Arménien, établi depuis longtemps dans le royaume de Lahor, voulurent lui servir de compagnons de route. Muni de plusieurs lettres de quelques rois de l'Inde, il partit le 6 février 1603, avec une bonne escorte de musulmans convertis au christianisme. Sa Majesté Catholique avait commandé au vice-roi de l'Inde de pourvoir aux frais de cette intéressante expédition.

La caravane arriva sans encombre jusqu'au royaume de Lahor, où elle fut obligée de s'arrêter pour prendre du renfort, car elle allait s'engager dans un pays infesté de voleurs et de brigands. Le roi de Lahor, ami des jésuites, mit à la disposition du P. Goès cinq cents soldats indiens. On s'arma de pied en cap, puis on se

mit bravement en route, avec la ferme résolution d'exterminer tous les brigands qui paraîtraient. Le moment d'utiliser tant de courage ne tarda pas à s'offrir. Pendant que la caravane cheminait paisiblement le long d'une vallée, quelques cavaliers débouchent tout à coup d'un ravin, en poussant de grands cris et en brandissant de longs sabres. Ils fondent avec impétuosité sur les soldats indiens, qui se débandent aussitôt et se sauvent au galop et en tumulte dans une forêt voisine. Le P. Goès et ses compagnons de route n'eurent qu'à suivre l'exemple de leurs défenseurs et coururent aussi se sauver dans d'épais fourrés. Les brigands s'étant retirés, il fallut plusieurs jours pour réorganiser la caravane, car les cinq cents soldats du roi de Lahor avaient pris la fuite avec une telle énergie qu'ils s'étaient enfoncés bien avant dans l'intérieur de la forêt. Plusieurs même ne reparurent pas et manquèrent à l'appel lorsqu'il fallut se remettre en route.

Cette première aventure fit comprendre au P. Goès qu'il n'avait pas à compter sur sa nombreuse, mais peu vaillante escorte. Heureusement que les bandits de la contrée eurent le bon esprit de ne pas reparaître, et la caravane arriva sans combat, mais épuisée de fatigues, dans le Caboul, où la mauvaise saison les força de faire un long séjour. L'escorte fournie par le roi de Lahor s'en retourna sans trop exciter les regrets du P. Goès. La façon dont elle s'était conduite à la première alerte était une démonstration plus que suffisante de sa complète inutilité. Le prêtre grec nommé Léon, ayant trouvé peu de son goût un semblable voyage, jugea à propos de profiter de l'occa-

sion et de s'en retourner avec l'escorte. Le marchand Démétrius fut forcé, à cause de son négoce, de s'arrêter longtemps dans le Caboul, de sorte que le P. Goès se trouva réduit à n'avoir plus qu'un seul compagnon de voyage, l'Arménien Izaac. Mais ce néophyte aimant le missionnaire d'une tendresse toute filiale, son dévouement était sans bornes et son courage inébranlable.

Après sept mois d'attente dans le Caboul, une caravane de marchands s'était enfin organisée. Le P. Goès se remit en route, accompagné de son fidèle Izaac. Les chemins ne présentèrent d'abord que peu de difficultés; mais à mesure qu'on avançait, les dangers et les fatigues augmentaient aussi; bientôt on ne trouva plus devant soi que des montagnes escarpées, de grandes rivières et des torrents impétueux qu'il fallait franchir au péril de ses jours. La crainte des voleurs ne tarda pas à se joindre aux nombreux dangers de la route. La caravane venait de camper non loin de Samarkand (1), lorsque le gouverneur de la ville fit prévenir les voyageurs qu'une horde de Tartares s'était révoltée et désolait le pays par le pillage et la dévastation. Il les engageait à se retirer dans la ville pour se mettre en sûreté, leur promettant de les escorter lui-même avec ses soldats et de les mettre à l'abri de toute attaque. Les Tartares révoltés n'ayant pas de chevaux à leur disposition, il craignait qu'ils ne s'emparassent de ceux de la caravane et qu'ils ne devinssent ainsi dans la suite plus redoutables pour la contrée.

(1) Samarkand, à l'est de Boukhara, fut la capitale du vaste empire de Tamerlan.

Les marchands voulurent partir immédiatement pour fuir au plus tôt ce repaire de bandits. Le gouverneur étant vivement intéressé à empêcher les révoltés de s'emparer des chevaux de la caravane, n'hésita pas à l'accompagner avec une nombreuse milice. A peine fut-on éloigné des murs de la ville, qu'on vit apparaître au loin de fortes bandes de Tartares, qui avançaient d'un air menaçant. A ce spectacle, le gouverneur de Samarkand courut en toute hâte avec ses soldats se cacher dans la ville. Les marchands, empêchés par l'énorme quantité de leurs bagages, ne purent adopter la tactique des militaires indiens. Ils songèrent donc à repousser vaillamment l'attaque de l'ennemi. Ayant réuni tous leurs ballots de marchandises, ils en firent des barricades, derrière lesquelles ils se retranchèrent, avec un amas considérable de cailloux qui devaient leur servir de projectiles lorsque les flèches de leurs carquois seraient épuisées. A la vue de ces soudaines fortifications, les Tartares envoyèrent des parlementaires pour donner l'assurance à la caravane que, bien loin de venir dans un but d'agression, ils étaient au contraire disposés à les accompagner pour les défendre contre toute attaque. Ces protestations étaient évidemment trop bienveillantes pour qu'on pût s'y fier.

Pendant que les parlementaires s'en retournaient vers leur camp, les marchands tinrent conseil entre eux, et décidèrent bravement qu'il fallait profiter de cet instant de trêve et s'enfuir comme on pourrait. A peine prise, cette résolution fut exécutée, et il y eut un grand sauve qui peut. Les marchands s'esquivèrent dans les bois voisins, abandonnant leurs mar-

chandises aux bandits, qui emportèrent tranquillement tout ce qu'ils purent. Comme ils revenaient pour prendre le reste, un chef de tribu vint leur faire lâcher prise, favoriser le ralliement des marchands, réorganiser la caravane et la mettre en état de reprendre son chemin.

Les voleurs du désert ayant été intimidés par la présence de ce vaillant chef de tribu, n'osèrent plus attaquer ouvertement les voyageurs. Ils se contentèrent de harceler l'arrière-garde et de piller les retardataires. Un jour que le P. Goès s'était un peu éloigné de la troupe, quatre brigands sortirent brusquement d'une embuscade et s'élancèrent sur lui pour le dépouiller. Mais le missionnaire trouva un bizarre et ingénieux moyen de se tirer d'embarras. Il leur jeta son riche bonnet persan, et pendant que les voleurs couraient après et se disputaient cette magnifique aubaine, il pressa son cheval et eut le temps de regagner le gros de la troupe.

La marche de la caravane fut une lutte perpétuelle contre les voleurs, les inondations, les montagnes et les neiges. Avant d'arriver dans le royaume de Kaschghar, ces pauvres voyageurs eurent à escalader péniblement durant six jours entiers une haute montagne, où ils faillirent tous périr de froid et de misère; plusieurs hommes furent gelés et quelques-uns ensevelis sous des avalanches de neige. En longeant sur un étroit sentier la rive escarpée d'un torrent, le fidèle compagnon du P. Goès, l'Arménien Izaac, fit un faux pas et roula dans l'abîme. Heureusement qu'on put le retirer; mais il était si meurtri et si transi par le froid que durant six heures on le crut mort; les soins pleins

de tendresse qui lui prodigua le P. Goès le rappelèrent à la vie.

Après le passage de la montagne, la route, au lieu de s'améliorer, devint si affreuse, si encombrée de rochers anguleux incrustés de glace et de neige, qu'il était presque impossible d'avancer. Six chevaux du P. Goès périrent à la peine. La caravane, profondément découragée, n'avait plus devant les yeux qu'une mort inévitable; car déjà la faim et le froid commençaient à lui faire sentir toutes les horreurs d'une désespérante agonie. Le P. Goès seul ne se laissa pas abattre. Plein de confiance en la miséricorde divine, il s'arme d'un courage surhumain et se traîne en avant de ses malheureux compagnons de voyage. Après des efforts inouïs, il a le bonheur d'arriver à Yarkand, capitale du Turkestan; aussitôt il s'empresse d'envoyer des chevaux et des vivres à la caravane, qui, ranimée et fortifiée par ce secours inattendu, put continuer sa route et parvenir jusqu'à la ville, où l'attendait l'intrépide missionnaire. Elle y arriva vers la fin de novembre 1603, dix mois après son départ du royaume de Lahor.

II.

Yarkand, capitale du Turkestan, était à cette époque une grande et florissante ville. Il s'y faisait un immense trafic, et malgré l'effroyable difficulté des chemins, les marchands s'y rendaient de tous les points de l'Asie. Ceux qui avaient le projet de pour-

suivre leur route jusqu'au Cathay devaient s'arrêter là quelque temps et organiser une nouvelle caravane. Le roi du pays avait le monopole de ces sortes d'expéditions. Il vendait à très-haut prix le titre de chef de caravane, ou plutôt d'ambassadeur. Celui qui avait acheté ce privilége avait le pouvoir de commander aux autres voyageurs et de diriger la marche de la caravane. Dans le Cathay, il était traité avec honneur et distinction, et jouissait de certaines franchises commerciales.

C'est de cette contrée qu'on retire le jade, sorte de pierre précieuse très-estimée des Chinois, et qui joue un très-grand rôle dans leur bijouterie. Ils taillent avec un goût exquis et une patience inouïe cette pierre d'une dureté extrême, et dont ils fabriquent cependant des magots, des vases, des bracelets, des boucles de ceinture, des bagues, des pipes, une foule d'objets de luxe et de fantaisie que les riches chinois achètent à un prix très-élevé. Le jade le plus précieux est celui qu'on retire des rivières, où on le trouve en forme de gros cailloux. Celui de qualité inférieure est extrait d'une montagne éloignée de la ville de plus de vingt journées de marche. Ceux qui vont exploiter dans le désert ces carrières de marbre sont obligés d'emporter des vivres pour toute l'année, car dans ces solitudes arides on ne trouve aucune provision. Le jade des montagnes est taillé en grandes lames, et c'est ainsi qu'on le transporte dans le Cathay.

Pendant que les marchands de l'Inde travaillaient à organiser une nouvelle caravane, le P. Goès alla faire une excursion du côté des carrières de jade, non pas par esprit de curiosité, mais pour recouvrer une

somme importante que lui devait une princesse de ces contrées. Nous avons oublié de dire qu'en traversant le royaume de Lahor, le P. Goès avait rencontré une reine musulmane qui revenait de faire un pèlerinage à la Mekke. Ayant été détroussée par les voleurs, elle était, avec les gens de sa suite, réduite aux dernières extrémités et dans l'impossibilité de pouvoir regagner ses États. Le P. Goès, ému de compassion, avait mis généreusement à son service les ressources dont il pouvait disposer, espérant que la loyauté musulmane saurait apprécier le dévouement et la charité du missionnaire catholique. Peu de jours après son arrivée à Yarkand, le P. Goès, ayant confié ses bagages à son compagnon Izaac, s'était mis à la recherche de cette princesse, mère du roi de Khatan (1).

Un mois s'était déjà écoulé, et Goès n'avait pas encore reparu à Yarkand. On répandait le bruit qu'il avait été massacré dans le Khatan par de fanatiques musulmans, qui, furieux de ne pouvoir le contraindre à rendre hommage à Mahomet, l'avaient mis en pièces. Ces nouvelles plongèrent dans la désolation le pauvre Izaac; il était inconsolable de la perte de son maître et passait les journées entières à verser des larmes. Les religieux bouddhistes de Yarkand étaient au contraire dans la joie, parce que, d'après les usages du pays, ils étaient héritiers des marchandises et des bagages des voyageurs qui mouraient dans leur ville, sans y avoir de parents. Mais l'arrivée subite de Goès vint tout à coup tarir les larmes d'Izaac et arrêter la cupidité de ses prétendus héritiers. Son

(1) Province du Turkestan.

voyage, quoique long, avait été heureux. Il rapportait non-seulement la somme d'argent qu'il avait prêtée à la reine, mais encore un magnifique cadeau du plus beau jade qu'il y eût dans le pays. C'était de quoi faire dans le Cathay une belle fortune.

Durant le long séjour que le P. Goès fut obligé de faire à Yarkand, il fut souvent en danger de perdre la vie par le fanatisme des musulmans. Un jour un homme furieux entra brusquement chez lui, et lui appuyant son cimeterre sur la poitrine, le menaça de l'en percer s'il ne rendait immédiatement hommage au prophète Mahomet. Le courageux missionnaire le regarda avec un sang-froid accablant, écarta doucement son sabre et lui dit : Va-t'en, je ne connais pas Mahomet. Une autre fois on le fit assister à une discussion religieuse, où sa profession de foi chrétienne excita une telle fureur qu'on voulut le mettre en pièces. Son calme imperturbable et quelques paroles prononcées avec dignité suffirent pour calmer la tempête.

Enfin, la grande caravane qui devait partir pour le Cathay fut définitivement organisée. Elle avait à sa tête un riche marchand de la ville qui avait acheté du roi le titre de capitaine des voyageurs. Le P. Goès s'était abstenu par prudence de manifester son projet de faire partie de l'expédition. Le capitaine, qui désirait beaucoup avoir en sa compagnie un homme d'un caractère à la fois si énergique et si sage, alla le trouver et lui demanda s'il ne voudrait pas être du voyage. On ne pouvait faire à Goès une proposition plus agréable; cependant il voulut se faire prier, et s'arrangea de façon qu'il parut, aux yeux de la caravane, avoir accordé une faveur plutôt qu'en avoir accepté

une. Il témoigna donc peu d'empressement, fit même bientôt tant de difficultés, que le capitaine eut recours à l'intervention du roi pour le décider à se mettre en route. Il consentit enfin à faire le voyage, mais à condition que le roi lui donnerait des lettres spéciales de protection pour toute l'étendue de ses États.

Les amis que le P. Goès s'était fait durant son long séjour à Yarkand cherchèrent à le dissuader d'entreprendre un si périlleux voyage. Ils lui firent un tableau effrayant des dangers inévitables auxquels il s'exposait. A les entendre, il avait mille chances de périr, tué par le froid, par la faim ou par le fer des brigands; ils lui prédisaient même qu'il serait assassiné par ses compagnons de route, musulmans fanatiques, qui n'auraient pas la patience de voyager longtemps avec un chrétien. Toutes ces considérations furent incapables d'ébranler le courage du P. Goès. Il avait promis de rejoindre ses confrères de Péking, de voir de ses propres yeux si le Cathay de Marco-Polo n'était pas la Chine des Portugais. Il devait donc aller jusqu'au bout de son entreprise; la mort seule pouvait l'arrêter.

La caravane se mit en route et ne tarda pas à s'enfoncer dans ces steppes immenses de la Tartarie, où la solitude la plus profonde avait remplacé le long et terrible fracas des grandes guerres de Tchinguiz-Khan. Nous ne nous arrêterons pas à décrire les bizarres ou douloureuses péripéties d'une semblable pérégrination. Nous avons essayé ailleurs de faire le tableau des épreuves et des misères que le voyageur rencontre à chaque pas dans ces contrées inhospitalières.

Un jour que la caravane cheminait lentement dans

une large vallée, on aperçut à l'horizon comme une multitude d'hommes et de chevaux se mouvant sur les flancs d'une colline et paraissant se diriger vers la caravane. La vue des hommes dans les steppes de la Tartarie au lieu de rassurer est au contraire une source d'effroi, car on pense toujours avoir affaire à des ennemis. Le défiance s'empara en même temps des deux troupes, et elles s'arrêtèrent pour observer leurs mouvements réciproques. Comme on se faisait peur mutuellement, il était à présumer que les deux troupes étaient composées de gens honnêtes, et non de brigands. On avança donc de part et d'autre, et bientôt les deux caravanes, celle qui allait au Cathay et celle qui en revenait, se trouvèrent mêlées ensemble et s'accablèrent de questions sans que personne prît grand soin de faire les réponses. La vallée étant spacieuse et pourvue d'assez abondants pâturages, on campa ensemble, afin de pouvoir raconter à loisir les nouvelles de l'Orient et de l'Occident.

Le capitaine des marchands qui revenaient du Cathay s'entretint longuement avec le P. Goès. Il lui raconta que durant son séjour à Khanbalu il avait logé dans l'hôtel des ambassadeurs avec un savant religieux de l'Occident nommé Li-Ma-teou (Matthieu Ricci). On sait qu'en effet le P. Ricci à son arrivée à Péking avait habité avec des étrangers venus de l'Inde et du Turkestan. Il n'y avait donc plus de doute ; le Cathay, c'était la Chine, et Khanbalu était Péking. Le capitaine des marchands donna au P. Goès des détails pleins d'intérêt sur l'influence dont les missionnaires jouissaient à la cour ; il lui dit qu'ils avaient offert à l'empereur une horloge, une épinette et plusieurs

autres objets de curiosité qu'ils avaient apportés de l'Occident; que les princes, les magistrats et le peuple les avaient en grande estime et vénération, et qu'ils faisaient à Khanbalu de nombreux prosélytes. Il montra enfin au P. Goès une lettre qu'il conservait précieusement dans une bourse; il l'avait ramassée aux environs de la résidence du P. Ricci, parmi un tas de balayures et de débris de papier. Il la gardait pour avoir à montrer à ses amis un spécimen de l'écriture en usage parmi les étrangers nouvellement établis dans le royaume de Cathay. La lettre était écrite en portugais.

Ces précieuses nouvelles comblèrent de joie le P. Goès et son fidèle compagnon Izaac. Ils sentirent leur courage se fortifier, et tout leur fit espérer de voir bientôt à Péking leurs confrères, et de se reposer dans la mission catholique de leurs longues fatigues. La nuit presque tout entière s'étant écoulée en causeries, aussitôt que le jour parut, on plia les tentes, les bagages furent placés sur les bêtes de somme, et les deux caravanes se séparèrent pour reprendre chacune leur route, l'une vers la Chine et l'autre vers les Indes.

A Tourphan, ville célèbre de la haute Asie, la caravane de Goès dut s'arrêter plusieurs jours, afin de faire de nouvelles provisions et de prendre des passeports pour la Mongolie. Le souverain de cette contrée s'entoura d'un pompeux appareil pour distribuer aux marchands leurs passe-ports. Il avait réuni dans son palais tous les hauts fonctionnaires de la ville, et lorsqu'il fit dresser par son premier secrétaire la liste des voyageurs, il s'arrêta au nom d'Abdula-Isaï, nom arménien qu'avait adopté le P. Goès, et qui signifie

maître chrétien. Tous les membres de l'assemblée professaient l'islamisme : aussi leurs visages s'animèrent aussitôt, et leurs yeux enflammés de courroux se fixèrent sur Goès comme sur un ennemi. Le souverain conserva plus de calme et se contenta de faire observer au missionnaire catholique qu'ayant à traverser des pays habités par des disciples de Mahomet, il ne lui serait pas prudent d'adopter le titre de chrétien. Je vais écrire ton nom, dit-il, veux-tu que je retranche ta qualité de chrétien. — Non, s'écria Goès avec fermeté, écrivez que je suis chrétien; c'est un titre dont je suis honoré, je l'ai toujours porté, et nul danger, même la certitude de la mort, ne saurait me le faire abandonner... A ces mots un vénérable vieillard se leva, prit son bonnet et le jeta à terre en s'écriant : Honneur au fidèle croyant, à l'homme courageux qui ne craint pas de publier sa foi! Se tournant ensuite vers le P. Goès, il lui fit une inclination profonde, et l'assemblée tout entière parut partager les sentiments du vieillard. Une foi sincère et courageuse excite toujours, sinon la sympathie, du moins l'admiration des gens de cœur. Le respect humain, au contraire, scandalise même les incroyants et fait mépriser ceux qui en ont la faiblesse.

III.

De Tourphan la caravane se rendit à Hamil, et de Hamil elle descendit le plateau de la haute Asie en se dirigeant vers le sud pour gagner les frontières de la

Chine. Durant ces longues courses à travers les vastes plaines de la Tartarie, on rencontrait assez souvent des cadavres de voyageurs massacrés par les brigands dont le pays était infesté. On ne pouvait s'engager dans les steppes qu'en grande troupe, et encore fallait-il user de précautions pour ne pas se laisser prendre à l'improviste. Pendant que le gros de la caravane s'en allait le long des vallées, de nombreux cavaliers parcouraient en éclaireurs le haut des montagnes, scrutaient attentivement le désert, et donnaient l'alerte à la moindre apparition suspecte. Souvent même on n'osait pas voyager pendant le jour; on attendait que la nuit fût close, alors seulement on quittait le campement et on avançait sans bruit et à la faveur des ténèbres. Une nuit le P. Goès tomba de cheval, et, comme il était un peu écarté de la troupe, personne ne s'en aperçut. Sa chute fut si violente qu'il en éprouva un évanouissement et ne put se relever. Cependant la caravane allait toujours, et ce fut seulement longtemps après que l'Arménien Izaac s'aperçut que le cheval de son maître était sans cavalier. Il rebroussa chemin, plein d'anxiété, et chercha le P. Goès sans trop savoir où il devait diriger ses pas, car dans ces vastes solitudes il n'y a pas de route tracée, et l'on peut facilement s'égarer. Enfin il entendit une voix qui invoquait en gémissant le nom du Sauveur; il se précipita de ce côté et trouva le pauvre missionnaire qui se traînait péniblement et avait déjà perdu l'espoir de rejoindre ses compagnons. Izaac le prit en croupe, et après avoir longtemps erré, ils purent, quand le jour parut, reconnaître les traces de la caravane et gagner le campement.

La caravane ne tarda pas à s'engager dans les déserts de Gobi, immenses plaines sablonneuses où on ne rencontre pas un brin d'herbe, pas une source d'eau vive. Nous avons nous-mêmes traversé cette mer de sable mouvant et tellement fin, qu'en le touchant on le sent couler entre ses doigts comme un liquide. L'aspect triste et monotone de ces immenses sablières n'est interrompu que par les vestiges de quelques petits insectes, qui, dans leurs ébats capricieux et vagabonds, décrivent mille arabesques sur ce sable blanchâtre, et d'une si grande ténuité, qu'on pourrait suivre tous les tours et détours d'une fourmi sans jamais en perdre les traces.

Après avoir supporté durant plusieurs jours les horribles tourments de la soif, le P. Goès arriva enfin à Kia-yu-Kouan, ville frontière de l'empire chinois, située vers la pointe nord de la province du Kan-Sou, à l'endroit même où finit la grande muraille. Cet ouvrage fameux, dont on a tant parlé, sans pourtant le connaître suffisamment, mérite que nous en disions quelques mots. On sait que l'idée d'élever des murailles pour se fortifier contre les incursions des ennemis n'a pas été particulière à la Chine; l'antiquité nous offre plusieurs exemples de semblables travaux. Outre ce qui fut exécuté en ce genre chez les Syriens, les Égyptiens et les Mèdes, une muraille fut construite en Europe, au nord de la Grande-Bretagne, par ordre de l'empereur Septime-Sévère. Cependant aucune nation n'a rien fait d'aussi grandiose que la grande muraille élevée par Tsin-Che-Hoang-Ti, l'an 214 de Jésus-Christ; les Chinois la nomment Wan-Li-Tchang-Tching, le grand mur de dix mille

lieues. Un nombre prodigieux d'ouvriers y fut employé, et les travaux de cette entreprise gigantesque durèrent pendant dix ans.

La grande muraille s'étend depuis le point le plus occidental de la province du Kan-Sou jusqu'à la mer Orientale. L'importance de cet immense travail a été différemment jugée par ceux qui ont écrit sur la Chine. Les uns l'ont exalté outre mesure, et les autres se sont efforcés de le tourner en ridicule; il est à croire que cette divergence d'opinions vient de ce que chacun a voulu juger de l'ensemble de l'ouvrage d'après l'échantillon qu'il avait sous les yeux. M. Barrow, qui vint en Chine en 1793, avec lord Macartney, en qualité d'historiographe de l'ambassade, a fait le calcul suivant : Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds cubes, il avance qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la grande muraille chinoise, qui, selon lui, suffiraient pour construire un mur capable de faire deux fois le tour du globe. Évidemment M. Barrow a pris pour base de son calcul la grande muraille telle qu'il a pu la voir au nord de Péking; la construction en est réellement belle et imposante; mais il ne faudrait pas croire que cette barrière élevée contre les irruptions des Tartares, est dans toute son étendue également large, haute et solide. Nous avons eu occasion, durant nos voyages dans la haute Asie, de la traverser sur plus de quinze points différents, plusieurs fois même nous avons suivi sa direction des jours entiers sans jamais la perdre de vue; souvent au lieu de ces doubles murailles crénelées qui existent aux

environs de Péking, nous n'avons rencontré qu'une simple maçonnerie, et quelquefois qu'un modeste mur en terre; il nous est même arrivé de voir cette fameuse muraille réduite à sa plus simple proportion et uniquement composée de quelques cailloux amoncelés. Quant aux fondements dont parle M. Barrow, et qui consisteraient en grandes pierres de taille cimentées avec du mortier, nous devons avouer que nulle part nous n'en avons trouvé de vestige. On doit concevoir d'ailleurs que Tsin-Che-Hoang-Ti, dans cette grande entreprise, a dû naturellement s'appliquer à fortifier d'une manière spéciale les environs de la capitale de l'empire, point sur lequel se portaient tout d'abord les hordes tartares. On pourrait encore supposer que les mandarins chargés de faire exécuter le plan des fortifications, ont dû diriger consciencieusement les travaux qui se faisaient, en quelque sorte, sous les yeux de l'empereur, et se contenter d'élever un simulacre de muraille sur les points les plus éloignés, et qui, du reste, avaient peu à craindre des Tartares, comme par exemple les frontières de l'Ortous et du Kan-Sou, suffisamment protégées par le fleuve Jaune et le grand désert de Gobi (1).

Dès que le P. Goès fut arrivé à Kia-yu-Kouan, il n'eut plus à redouter les bandits du Turkestan et de la Tartarie. La soif, la faim, le froid, toutes les misères de cet épouvantable et long voyage avaient disparu; il se trouvait au milieu d'un peuple plein d'urbanité et de courtoisie, dans une ville opulente, où abondaient les divers produits des arts, de l'industrie

(1) *Voyage au Thibet*, t. II, p. 53.

et de l'agriculture. Tout le confortable de la civilisation avait remplacé la vie sauvage et aventureuse du désert. Malgré cette notable transformation, le temps du calme et du repos n'était pas encore arrivé. Goès n'avait plus à craindre, il est vrai, d'être arrêté dans sa marche par les montagnes et par les fleuves, ou de se voir audacieusement attaqué et détroussé par les brigands, mais il était à la merci d'une bande de voleurs aux manières élégantes et polies, qui allaient essayer de le piller adroitement et de lui créer mille petites difficultés pour l'empêcher d'arriver au terme de son voyage.

Kia-yu-Kouang était le rendez-vous de tous les étrangers qui allaient par terre dans le Céleste Empire. Cette grande ville était, comme aujourd'hui Khiaktha du côté de la Sibérie, divisée en deux parties distinctes; dans l'une résidaient les Chinois, et dans l'autre les étrangers. Pendant le jour on se réunissait pour trafiquer et traiter les affaires, et aussitôt que le soleil était couché, chacun se retirait dans sa ville. L'ambition des marchands étrangers était de traverser l'empire, d'aller vendre leurs marchandises à Péking et de rapporter au retour des produits chinois. Les ambassades seules avaient le droit de faire ce voyage; elles étaient défrayées en route, hébergées gratuitement dans la capitale et dispensées des frais de douane, parce qu'elles étaient censées apporter le tribut à l'empereur. Aussi tous les marchands de l'Asie qui se rendaient à Kia-yu-Kouang cherchaient-ils à s'organiser en ambassades pour profiter de ces nombreux privilèges. Les mandarins chinois ne demandaient pas mieux que d'entrer dans leurs vues, pourvu qu'on les payât

généreusement et qu'on leur fît une large part dans les profits. Ils fabriquaient, de concert avec les marchands, des lettres de créance; souvent ils inventaient à plaisir des souverains et des royaumes qui n'avaient jamais existé, et lorsque tout était bien organisé conformément aux rites, on envoyait une dépêche à Péking pour informer l'empereur qu'un monarque étranger avait envoyé une ambassade et qu'il implorait la faveur d'offrir le tribut au Fils du Ciel. L'empereur, qui aimait à se considérer comme le suzerain de tous les rois de la terre, ne pouvait qu'être extrêmement flatté de ces hommages; il accueillait noblement ces ambassadeurs de contrebande, les faisait traiter avec distinction, et ne manquait jamais de les combler de riches présents en retour du prétendu tribut qu'ils avaient apporté, de telle sorte que c'était la cour de Péking qui en réalité était devenue tributaire des étrangers. Mais ces arrangements flattaient son orgueil et servaient en même temps d'une manière merveilleuse la cupidité des marchands et des mandarins.

IV.

Le P. Goès eut à Kia-yu-Kouan de nombreux renseignements sur la position de ses confrères de Péking et sur la mission florissante qu'ils y avaient fondée; il brûlait du désir d'aller les rejoindre et de se reposer un peu de ses longues fatigues dans le calme de leur résidence. Mais les mandarins étaient impitoyables, et

ne voulaient lui vendre qu'à un prix exorbitant le privilége de continuer sa route à force de sacrifices. Il obtint pourtant la permission d'aller jusqu'à Sou-Tcheou, ville importante du Kan-Sou, mais encore éloignée de Péking de plus de trois mois de marche. Ayant eu à Sou-Tcheou de nouvelles difficultés avec les mandarins, il prit le parti d'écrire au P. Ricci pour le prévenir de son arrivée et le prier de lui obtenir, par son crédit, l'autorisation d'aller le rejoindre dans la capitale de l'empire. Malheureusement ces lettres n'arrivaient pas à leur destination, et le P. Goès se morfondait à Sou-Tcheou dans une longue et douloureuse attente. De leur côté les missionnaires de Péking étaient en proie à de cruelles inquiétudes, car ils avaient appris, par une lettre du supérieur de la mission des Indes, que le P. Goès en était parti au mois de février 1603 pour aller les rejoindre. En 1606 on n'avait encore reçu aucune nouvelle de cette périlleuse expédition.

Au mois de novembre de la même année une lettre du P. Goès arriva enfin à la résidence des missionnaires de Péking. On comprend quelle fut leur joie en apprenant que cet intrépide confrère, qu'ils croyaient mort depuis longtemps, était dans la province du Kan-Sou, et qu'ils pourraient bientôt recueillir de sa bouche les détails intéressants de cette mémorable pérégrination. Le P. Ricci s'empressa de lui envoyer le frère Ferdinand, jeune Chinois qui avait fait son noviciat à Péking et était entré dans l'ordre des Jésuites. Il était accompagné de quelques néophytes qui devaient faire au missionnaire une petite escorte et l'emmener à Péking. Le P. Ricci avait pensé que, pour plus de sé-

curité, il valait mieux l'envoyer prendre par un confrère chinois que par un Européen.

Le frère Ferdinand se mit en route pour la province du Kan-Sou, et il chemina avec assez de célérité jusqu'à Si-ngan-Fou, capitale du Chan-Si. Là un des néophytes qui l'accompagnaient se sauva, sans qu'on pût se mettre sur ses traces, et comme il était plus chinois que chrétien, il avait emporté la bourse de la communauté. Sans argent il n'est pas aisé de voyager, surtout en Chine, où l'hospitalité est très-peu en honneur. Le frère Ferdinand dut donc s'ingénier, et à force de patience, de mortifications et de savoir-faire, il arriva à Sou-Tcheou vers la fin de mars 1607. Il y avait près de quatre mois qu'il était parti de Péking.

Le P. Goès n'avait pu résister plus longtemps à ce long enchaînement de souffrances et de tribulations. Le frère Ferdinand le trouva étendu sur un grabat, épuisé par une cruelle maladie et prêt à rendre le dernier soupir. L'Arménien Izaac, toujours plein de dévouement pour son maître, était à ses côtés, plongé dans une amère désolation. Aussitôt que le moribond entendit qu'on le saluait en portugais, qu'on lui parlait de ses confrères de Péking, il sembla se réveiller d'une profonde léthargie, et ses forces se ranimèrent peu à peu. Cette langue de la patrie, qui résonnait à son oreille, était comme un rayon de soleil qui avait pénétré dans son âme pour l'illuminer et la vivifier. Ferdinand lui ayant présenté la lettre du P. Ricci, il la lut avec une douce émotion, puis lorsqu'il eut fini, il versa d'abondantes larmes, des larmes de joie et de consolation. Les détails qu'il venait de lire sur les succès apostoliques de ses frères allégèrent ses souf-

frances, lui firent envisager la mort avec une douce sérénité, et il s'écria comme le vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, vous renvoyez votre serviteur « en paix selon votre parole, parce que mes yeux ont « vu votre salut. » Ses yeux, en effet, avaient vu dans la lettre de l'apôtre de la Chine que la lumière de l'Évangile se révélait aux nations les plus reculées, et que le jour de la rédemption semblait luire pour ces peuples du Cathay qu'il était venu chercher des extrémités de l'Inde. Cette vive émotion, qui l'avait ranimé un instant, acheva de lui enlever le peu de forces qui lui restaient; bientôt il n'entendit plus les paroles de Ferdinand, il ne pouvait plus même relire la lettre du P. Ricci, mais il la garda pressée sur sa poitrine, et mourut ainsi avec les plus vifs sentiments d'affection pour les apôtres qui travaillaient avec tant de zèle à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il avait accompli avec une persévérance et un courage inébranlables la mission qui lui avait été confiée; son voyage avait mis hors de doute l'identité du Cathay et de la Chine, de Khanbalu et de Péking. De nos jours, de savants orientalistes ont fait à ce sujet de longues dissertations qui ne valent assurément pas la démonstration du P. Goès.

Pendant la maladie de cet intrépide missionnaire, plusieurs habitants de Sou-Tcheou lui témoignèrent beaucoup d'intérêt et le soignèrent avec une remarquable assiduité. Mais leur charité n'était ni bien pure ni bien désintéressée. Ils le pillèrent avec d'autant plus d'effronterie qu'ils voyaient sa maladie faire plus de progrès. Ses meilleurs morceaux de jade disparurent, et ce qu'il y eut surtout d'à jamais regrettable,

c'est qu'on lui enleva son journal de voyage, où se trouvaient sans doute, sur les pays qu'il avait parcourus, des notions précieuses et du plus vif intérêt. Les quelques détails que nous avons rapportés ont été recueillis par le P. Ricci de la bouche même de l'Arménien Izaac, qui continua sa route jusqu'à Péking en compagnie du frère Ferdinand. Cet infatigable compagnon du P. Goès se reposa un mois auprès du P. Ricci, puis il reprit son bâton de voyageur et traversa l'empire chinois tout entier du nord au sud jusqu'à Macao. De là il s'embarqua pour les Indes; chemin faisant il fut pris et fait prisonnier par un corsaire hollandais; les Portugais de Malacca le rachetèrent, et lui fournirent les moyens de retourner, après mille vicissitudes, auprès des missionnaires qui l'avaient choisi pour accompagner le P. Goès. Aujourd'hui on est plein d'admiration pour ceux qui ont pu surmonter quelques difficultés en parcourant les pays étrangers; mais que sont-ils en comparaison de ces hommes d'autrefois, dont la constance et l'énergie étaient toujours invincibles et que la mort seule pouvait abattre?

V.

A la même époque où le P. Goès terminait sa laborieuse carrière aux frontières de l'empire chinois, un autre missionnaire rendait aussi son âme à Dieu dans la mission de Nan-Tchang-Fou, où il avait résidé pendant plus de dix ans : c'était le P. Soerius, dont le zèle tout apostolique avait amené à la connaissance du

vrai Dieu un grand nombre de Chinois. Son corps fut transporté à Macao pour être enseveli dans la sépulture des jésuites, au collége de cette ville. Ceux qui furent chargés de conduire le cercueil eurent à endurer en route des peines et des difficultés, comme si on eût été au temps d'une persécution générale. Chose étrange, pendant même que les missionnaires étaient publiquement établis sur plusieurs points de l'empire et qu'ils étaient connus de tout le monde, des mandarins comme du peuple, jamais ils ne jouissaient d'une paix parfaite et assurée. Quoique protégés ouvertement par les premiers magistrats, ils avaient toujours à lutter contre des ennemis qui apparaissaient soudainement au moment où on s'y attendait le moins. La classe des lettrés ruinés et affamés était celle qui se montrait la plus hostile.

Le nombre des bacheliers est très-considérable en Chine; mais faute de ressources, soit pécuniaires, soit intellectuelles, il en est très-peu qui puissent parvenir aux grades supérieurs, et par suite aux fonctions publiques. Ceux qui sont dans l'aisance jouissent à loisir du bonheur incomparable de porter un globule doré au haut de leur bonnet et de se distinguer ainsi de la foule. Ils aiment les réunions, les parades et les cérémonies publiques, où ils se font ordinairement remarquer par un grand étalage de prétentions. Quelquefois ils s'occupent de littérature par désœuvrement, composent quelques petits romans ou des pièces de poésie, qu'ils lisent à leurs confrères, dont les éloges ne tarissent jamais, à condition, bien entendu, qu'on leur rendra la pareille.

Quant aux lettrés pauvres et sans emploi, ils forment

dans l'empire une classe à part et mènent une existence indéfinissable. D'abord tout travail pénible est en dehors de leurs goûts et de leurs habitudes; s'occuper d'industrie, de commerce ou d'agriculture serait trop au-dessous de leur mérite et de leur dignité. Ceux qui tiennent le plus à gagner sérieusement leur vie se font maîtres d'école et médecins, ou cherchent à remplir quelque emploi subalterne dans les tribunaux; les autres mènent une vie très-aventureuse, en exploitant le public de mille manières. Ceux des grandes villes ressemblent beaucoup à des gentilshommes ruinés; ils n'ont d'autre ressource que de se visiter les uns les autres, pour s'ennuyer à frais communs ou se concerter sur les moyens à prendre pour ne pas mourir de faim. Ils s'en tirent ordinairement en faisant des avanies aux riches et quelquefois aux mandarins pour leur extorquer de l'argent. Comme ces derniers ont souvent de gros péchés d'administration sur la conscience, ils n'aiment pas trop à avoir pour ennemis des bacheliers inoccupés et affamés, et toujours disposés à ourdir quelque intrigue, à dresser quelque guet-apens. Les procès sont encore une de leurs grandes ressources; ils s'appliquent à les fomenter, à envenimer les parties; puis ils se chargent, moyennant une honnête rétribution, de leur parler la paix, comme ils disent en leur langage, et de leur faire des commentaires sur le droit. Ceux dont l'imagination n'est pas assez vive et féconde pour leur fournir tous ces moyens d'industrie, cherchent à vivre de leur pinceau, qu'ils manient, pour la plupart, avec une admirable habileté. Ils exploitent un petit commerce de sentences, écrites en beaux caractères sur

des bandes de papier peint, et dont les Chinois font une prodigieuse consommation pour orner leurs portes et l'intérieur de leurs appartements. Il serait superflu d'ajouter que les littérateurs incompris du Céleste Empire sont naturellement les agents les plus actifs des sociétés secrètes et les agitateurs du peuple en temps de révolution. La proclamation, le pamphlet et le placard sont des armes qu'ils manient pour le moins aussi bien que leurs confrères de l'Occident (1).

Tels étaient les ennemis implacables des missionnaires. Ils lançaient contre eux des libelles passionnés, où ils attaquaient violemment leur religion ou tout simplement leur qualité d'étrangers. On inventait des calomnies habilement arrangées, on surexcitait l'esprit jaloux et soupçonneux de la multitude; et de là naissaient une foule d'embarras et de procès qui ralentissaient le progrès des conversions. Les catéchumènes craintifs et pusillanimes s'éloignaient de peur d'être compromis, et les néophytes chancelaient souvent dans leur récente profession de foi.

Malgré ces obstacles de tous les jours, l'Église de Jésus-Christ prenait en Chine d'heureux accroissements. La semence évangélique, quoiqu'elle ne rapportât pas encore au centuple, ne tombait pas toujours sur une terre inféconde, et tout faisait espérer qu'à force de persévérance et de labeur le temps de la grande moisson arriverait. Les premiers champs qui avaient été cultivés s'agrandissaient et se fertilisaient. Quelquefois, lorsqu'une bonne occasion se présentait, on allait s'occuper du défrichement de quelque terre

(1) *Empire Chinois*, t. II.

inculte. Telle fut l'entreprise du P. Cataneo à Schang-Hai, où l'appela le docteur Paul. Nous avons déjà dit que cet illustre et fervent néophyte avait été obligé de quitter Péking, où il était membre de l'Académie des Han-Lin, pour aller passer trois années de deuil dans sa famille à cause de la mort de son père. On sait que pendant ce temps les Chinois ne peuvent exercer aucun office public. Un mandarin est obligé de quitter sa charge, un ministre d'État de renoncer à l'administration des affaires, pour vivre dans la retraite et pleurer ses morts. Il ne doit rendre aucune visite, et ses relations officielles avec le monde sont interrompues. La dynastie actuelle a réduit le grand deuil à vingt-sept mois en faveur des fonctionnaires du gouvernement.

Hiu-Paul était de Schang-Hai, ville de troisième ordre située sur le bord de la mer, en face des îles du Japon. De tout temps ce point a été très-important pour le commerce. Au moyen âge les navires arabes se rendaient en grand nombre dans ce port, et on sait que de nos jours il a été ouvert au commerce de l'Occident, et qu'il a acquis une très-grande importance par la construction d'une ville européenne qui s'est élevée en peu de temps à côté de la cité chinoise. Le docteur Paul ayant prié le P. Cataneo de venir évangéliser son pays natal, la famille Hiu tout entière ne tarda pas à se convertir au christianisme. La résidence princière de cet éminent personnage était située aux environs de la ville, sur le bord d'un canal artificiel qui communique avec le fleuve Bleu, dont l'embouchure est à Schang-Hai. On avait fait construire dans cette riche habitation une chapelle, où les

offices se faisaient avec pompe et attiraient tous les Chinois distingués de la ville. Le docteur Paul exerçait par sa haute position, et surtout par sa science et sa vertu, une si grande influence sur ses concitoyens, que sa maison devint bientôt le centre d'une chrétienté florissante... Deux siècles et demi plus tard, en 1850, nous avons eu occasion de visiter les descendants de cette illustre famille... Quelle triste et douloureuse transformation! Nous les trouvâmes obstinés dans l'apostasie et plongés dans la misère la plus abjecte. Nous aurons à en parler dans la suite de cette histoire.

Les ouvriers évangéliques répandus dans l'Empire Céleste travaillaient tous avec ardeur et dévouement à la mission qui leur avait été confiée; mais on peut dire que l'œuvre entière de la propagation de la foi reposait plus particulièrement sur le P. Ricci. Ses relations avec la cour et les grands dignitaires de l'empire exerçaient une immense iufluence sur tous les succès que ses confrères obtenaient à Schang-Hai, à Nanking, à Nan-Tchang-Fou, à Tchao-Tcheou et à Péking. Dans tous les démêlés que les missionnaires avaient avec les mandarins, ils n'avaient qu'à prononcer le nom de Ly-Ma-Teou (Matthieu Ricci), et les difficultés cessaient. On redoutait de faire de l'opposition à des hommes qui avaient à Péking un si puissant protecteur. Mais ce n'était pas seulement par l'influence de sa position que le P. Ricci faisait prospérer les missions de Chine, il était lui-même le missionnaire le plus actif et le plus infatigable. Catéchiser les catéchumènes, exhorter les néophytes, instruire les infidèles, étaient ses occupations de tous les jours.

Il composait en outre des livres admirables, et faisait construire une grande église dont il dirigeait lui-même les travaux. Sa correspondance incessante avec ses confrères dont il était le supérieur, ses relations assujettissantes avec la cour, tant d'occupations diverses et de sollicitudes épuisèrent promptement ses forces.

VI.

Le 3 mai 1610, le P. Matthieu Ricci fut obligé de s'aliter. Ses confrères pensant qu'il avait seulement un accès de migraine, comme il en éprouvait souvent, il leur déclara avec sang-froid qu'il était atteint mortellement. Le mal, en effet, fit de rapides progrès, et le sixième jour il se disposa à recevoir le saint viatique. Quoiqu'il fût très-affaibli et en proie à de grandes souffrances, aussitôt qu'il vit entrer dans sa chambre le saint sacrement, cet apôtre, dont la foi avait toujours été si vive et le courage si ardent, se précipita hors de son lit et se jeta à genoux pour communier; les assistants fondaient en larmes. Après avoir reçu le pain des forts avec une tendre dévotion, il tomba dans le délire et toute la journée il s'entretint de ses chers néophytes, de la conversion des Chinois, et des espérances qu'il avait toujours nourries d'amener à Jésus-Christ l'empereur lui-même. Le lendemain il bénit ses quatre confrères agenouillés devant son lit et leur donna divers conseils pour faire prospérer la mission. L'un d'eux lui dit : « Compre-« nez-vous bien, mon père, en quel lieu vous nous

« abandonnez? — Oui, répondit-il, je vous laisse de-
« vant une porte ouverte à de grands mérites, mais
« non sans beaucoup de travaux et de périls... » Le 11 mai 1610, il rendit tout doucement son âme à Dieu, à l'âge de cinquante-huit ans.

La mort du P. Ricci fut un grand deuil pour toutes les missions de Chine. Les néophytes de Péking le pleurèrent amèrement, car ils sentaient qu'ils venaient de perdre un père qui les avait engendrés à la foi chrétienne, qui les avait aimés de toute son âme et de toutes ses forces. La ville tout entière sembla prendre part à leur douleur; dans les rues on n'entendait que ces paroles... « Le saint de l'Occident a salué le siè-
« cle... Le grand saint est monté au ciel... » Les mandarins civils et militaires, les lettrés, les membres de l'Académie des Han-Lin, les hauts dignitaires des cours souveraines, tous se pressèrent aux funérailles de cet illustre missionnaire pour rendre hommage à sa vertu et à sa science. Son corps fut déposé dans un magnifique cercueil. Un riche néophyte en fit les frais, et on le conserva, selon l'usage chinois, dans une salle de la résidence des missionnaires, en attendant l'époque de la sépulture.

Les corps des missionnaires morts dans les provinces méridionales avaient été transportés à Macao pour être ensevelis dans la maison des jésuites. Péking était trop éloigné de la colonie portugaise; on désirait d'ailleurs conserver en Chine même les reliques du vaillant apôtre qui avait été le fondateur de la mission. On pensait donc à acheter un champ aux environs de la capitale pour y élever une tombe à sa mémoire, lorsqu'on eut l'heureuse inspiration d'a-

dresser une requête à l'empereur et de lui demander un peu de terrain pour y déposer les restes de ce religieux de l'Occident, dont il avait su apprécier les mérites. Le P. Pantoja, aidé de quelques lettrés chrétiens, rédigea cette requête, qui nous a été conservée, et dont voici la traduction :

« L'humble Jacques Pantoja, sujet du royaume du grand Occident, offre une respectueuse requête en faveur d'un autre sujet du royaume étranger, maintenant décédé.

« Je demande très-humblement à Votre suprême Clémence un lieu pour sa sépulture, afin que votre munificence impériale s'étende à tout le monde et embrasse les étrangers des régions les plus reculées. Ayant été ému par l'éclat et la renommée du très-noble et très-céleste Empire, j'ai employé trois années entières à passer les flots de la mer, parcourant plus de six mille lieues de chemin, avec des fatigues et des dangers perpétuels. Enfin la vingt-huitième année du règne de Wan-Lié, dans la douzième lune, nous sommes arrivés à la cour avec Matthieu Ricci, et il nous a été permis d'offrir quelques petits présents de nos contrées. Depuis ce temps la faveur impériale nous a fait accorder une pension alimentaire. Les sentiments de votre gratitude ne peuvent être contenus dans notre cœur, et nous ne saurions reconnaître, même par l'effusion de notre sang, un bienfait si signalé.

« La vingt-neuvième année de Wan-Lié, nous avons présenté une humble requête, demandant une résidence afin de faire éclater au grand jour la miséricorde impériale à l'égard des étrangers. Il y a plu-

sieurs années que nous attendons la manifestation de votre volonté jusqu'à ce jour; cependant la pension alimentaire ne nous a jamais manqué, quoique notre mérite soit réellement nul.

« La trente-huitième année de Wan-Lié et le dix-huitième jour de la troisième lune, Matthieu Ricci, déjà avancé en âge, est mort de maladie, et moi je suis demeuré orphelin, et digne peut-être que chacun ait pitié de ma douleur et compassion de mes souffrances. La route pour retourner en mon pays est fort longue, et les marins ont crainte de porter des corps morts dans leurs navires (1). C'est pourquoi il ne m'est pas possible de prendre avec moi son cercueil et de retourner avec lui dans ma contrée. Mais considérant que nous vivons déjà depuis plusieurs années sous la protection de Votre Majesté, nous pouvons être comptés au nombre de vos sujets; ainsi, Votre Clémence, comme celle de Yao (2), ne sera pas bornée à l'Empire Central, mais s'étendra aussi à tous les royaumes étrangers. Puisque durant notre vie nous sommes nourris par la munificence impériale, nous espérons qu'étant morts elle nous accordera un peu de terre pour recouvrir nos corps. Notre espérance est d'autant plus grande que Matthieu Ricci, depuis son entrée dans l'empire, a étudié avec soin les lettres et s'est appliqué aux vertus que les livres enseignent. Jour et nuit il allumait, avec une grande pureté d'es-

(1) Il est d'usage en Chine que les corps de ceux qui sont morts loin de leur pays soient transportés chez eux pour être ensevelis dans la sépulture de famille.

(2) Fondateur de la monarchie chinoise.

prit et de corps, des parfums sacrés à l'autel du Seigneur du ciel; il récitait d'ardentes prières pour la santé et la prospérité de Votre Majesté.

« Moi, Jacques Pantoja, et mes autres compagnons, nous sommes d'un royaume étranger... Comment donc oserions-nous espérer plus qu'il n'appartient à notre petitesse? Ce nous est une grande tristesse de ne posséder pas un peu de terre pour inhumer notre confrère défunt. C'est pourquoi nous vous supplions avec d'abondantes larmes de daigner nous octroyer une place pour ensevelir le corps d'un homme étranger. Nous qui lui survivons, nous observerons toujours fidèlement les pratiques de notre confrère; nous prierons le Seigneur du ciel d'accorder à votre mère et à vous mille ans de vie, afin que nous puissions jouir, comme de très-petites fourmis, de la paix, de la consolation et du repos de votre grand empire... Nous attendons humblement une réponse impériale. »

Cette requête dut être apostillée, selon l'usage, par le ministre des finances. L'empereur, après en avoir pris connaissance, la renvoya au président de la cour des rites, avec ordre de lui faire un rapport sur cette affaire. Ce rapport a été conservé, et nous allons en donner la traduction, parce qu'il est bien propre à faire connaître le style et les formes de la chancellerie chinoise. Après avoir reproduit tout au long la requête que nous venons de citer, le président de la cour des rites continue ainsi :

« ... Votre Majesté ayant ordonné que la cour compétente jugeât de cette cause, elle est parvenue à ma connaissance. J'ai compulsé les lois et ordonnances de l'empire, j'en ai trouvé une de cette

teneur : — Si quelqu'un des étrangers qui ont l'habitude de venir en cet empire, meurt en chemin avant d'être arrivé à la cour, l'intendant de la province où il sera mort lui assignera un lieu de sépulture ; sur sa tombe on élèvera une pierre où l'on fera graver le nom du défunt et les motifs de son voyage. Il y a de plus une autre loi qui dit : — Si l'étranger meurt après qu'il sera dans la capitale, et s'il n'a pas encore reçu, selon l'usage, les effets de la munificence impériale, le gouverneur de la ville lui fera faire un cercueil ; mais si l'empereur lui a déjà accordé ses bienfaits, il sera enseveli à ses frais...

« Or maintenant, quoique Matthieu Ricci ne fût pas un sujet envoyé par le roi de son pays, il était néanmoins venu d'une contrée très-éloignée, attiré par la renommée et l'éclat du Céleste Empire. Votre Majesté lui avait octroyé durant plusieurs années une pension alimentaire ; maintenant il est mort de vieillesse. Il y a très-loin d'ici à son royaume, et pour cette raison son cercueil ne peut être transporté dans son pays. Ce corps mort exposé à la surface de la terre ne serait donc pas digne de commisération ? S'il en est digne, n'est-il pas juste d'accorder quelque chose à la demande de Jacques Pantoja, et de trouver une interprétation favorable aux lois que je viens d'indiquer? Ne peut-on pas lui donner le champ qu'il demande, afin que par ce moyen Votre Majesté ajoute de nouveaux bienfaits aux anciens?

« Lorsque cette requête est parvenue entre mes mains, j'ai vu et j'ai considéré que la grande renommée des vertus du Fils du Ciel et de son gouvernement attire les peuples des royaumes les plus éloignés.

Voilà que des hommes qui n'étaient jamais venus dans l'Empire durant les siècles passés, attirés maintenant par nos lois et par nos mœurs, accourent de toutes parts, comme nous le voyons par l'exemple de Matthieu Ricci et ses compagnons. Après avoir parcouru une étendue démesurée de chemin, ils sont parvenus à la cour de Votre Majesté pour lui offrir des présents. Ils ont joui de vos bienfaits pendant plusieurs années. Matthieu Ricci a été soigneux de s'instruire; profitant peu à peu, il a appris beaucoup de choses, il a mis en lumière des livres renommés et enfin il a salué le siècle. Quel est celui qui n'aurait pas compassion du corps mort d'un étranger venu de si lointains pays ? Jacques Pantoja, son compagnon, demande un petit champ pour l'ensevelir. Qui pourrait laisser le corps du défunt sur la terre, sans sépulture ? Jacques Pantoja et ses compagnons désirent qu'après comme pendant sa vie vous lui fassiez éprouver votre impériale miséricorde, qui embrasse les morts aussi bien que les vivants. Je supplie donc Votre Majesté qu'il lui plaise d'envoyer un ordre au gouverneur de cette ville, par lequel il lui soit enjoint de chercher une pagode déserte et inhabitée et quelques arpents de terre pour la sépulture de Matthieu Ricci et le logement de Jacques Pantoja et de ses compagnons, afin qu'ils puissent observer leur religion comme il leur plaira, adorant le Seigneur du ciel et priant pour Votre Majesté. Il est digne de la grandeur de Votre Majesté d'étendre ses bienfaits sur le bois sec (les corps morts), de traiter les étrangers avec bénignité et miséricorde, ce qui les excitera de plus en plus à publier à jamais la renommée de votre empire. J'estime que c'est chose

juste de leur accorder leur demande; mais je n'ose rien ordonner de ma propre autorité. C'est pourquoi je supplie Votre Majesté de commander ce qu'elle jugera le plus convenable à son service.

« Fait la trente-huitième année du règne de Wan-Lié (1610), le vingt-troisième jour de la quatrième lune (1). »

L'empereur ayant reçu ce rapport, l'envoya, selon l'usage, au premier ministre pour qu'il y joignît son avis. Celui-ci écrivit qu'il lui semblait qu'on devait en adopter les conclusions, puis il le renvoya à l'empereur, qui prit le pinceau et traça de sa propre main, en vermillon, le caractère officiel de l'approbation, *che*, c'est-à-dire, qu'il soit fait ainsi.

Au milieu du deuil occasionné par la mort du P. Ricci, cette heureuse nouvelle fut le sujet d'une immense consolation. Elle fut accueillie par les chrétiens avec de vifs transports d'allégresse. C'était un mélange inouï de joie et de tristesse, de bonheur et de désolation. Le grand propagateur du christianisme en Chine n'était plus, mais à leurs yeux le décret impérial venait de donner à son œuvre des fondements impérissables. Les autorités s'occupèrent aussitôt de chercher un endroit dont on pût faire concession au P. Pantoja, conformément à la volonté de l'empereur. On s'arrêta à une pagode entourée d'un bel enclos, et qui était devenue la propriété d'un eunuque actuellement condamné à mort et détenu dans les prisons publiques. Comme on objectait au gouverneur de Péking que cette pagode appartenait à un eunuque et que de plus elle était ha-

(1) Trigault, p. 541-542.

bitée par des bonzes, il prit son pinceau et écrivit les paroles suivantes : « Le temple de la Discipline et de « la Bonté n'appartient à personne, puisque son pro-« priétaire est condamné à mort par l'empereur. Quant « aux bonzes qui l'habitent, qu'ils en soient chassés, « et que l'établissement soit livré sans délai à Jac-« ques Pantója et à ses compagnons. »

Les missionnaires furent donc installés officiellement dans la pagode de la Discipline et de la Bonté. Peu de jours après, quelques bonzes, profitant de l'absence du P. Pantoja, suscitèrent une émeute, envahirent la pagode et en pillèrent les meubles, sous prétexte qu'on avait simplement fait concession du bâtiment, et non des objets qu'il pouvait renfermer. Lorsqu'ils eurent bien pillé à leur aise sans que personne s'y opposât, plusieurs d'entre eux s'assirent dans le temple et se mirent à causer avec un néophyte attaché à la mission en qualité de domestique. Ton maître est bien puissant, dit un bonze; il doit assurément posséder des drogues pour enchanter les cœurs et subjuguer les volontés des grands mandarins.—La vertu, les livres, la loi du Seigneur du ciel, répondit le néophyte, voilà les médecines dont use mon maître pour obtenir la bienveillance des grands. — Puisque tu es son disciple, répliqua le bonze, conseille-lui donc de se faire assigner une pagode plus grande et plus belle que celle-ci, quelque chose qui soit digne de lui. — Mon maître est modeste, il ne demande pas ce qu'il y a de mieux... Le bonze se leva, et s'adressant à une grande idole dorée qui trônait sur un autel, il lui fit une révérence, et lui dit d'un ton un peu railleur : Adieu, adieu pour la dernière fois; il ne me sera plus permis

désormais d'entrer dans cette salle, adieu.—Quelques bonzes prirent congé de leurs dieux avec moins de courtoisie. Ils se retirèrent en leur lançant des injures et des malédictions : — Puisque vous avez eu la lâcheté de vous laisser envahir et dominer par des étrangers, vous n'êtes que des œufs de tortue, et nous vous maudissons.

Après quelques difficultés que les magistrats s'empressèrent d'aplanir, les missionnaires habitèrent paisiblement leur nouvelle demeure. On fit un immense bûcher des nombreuses idoles de bois qui se trouvaient dans la pagode, et les Chinois non chrétiens se donnaient le plaisir de les voir brûler et de quolibeter à leurs dépens. Lorsqu'on eut terminé dans l'enclos de la mission le mausolée destiné à recevoir les restes précieux du P. Ricci, on lui fit des funérailles solennelles où assistèrent les principaux magistrats de Péking. Les missions de Nanking, de Nan-Tchang-Fou, de Tchao-Tcheou et de Schang-Hai envoyèrent des députations, le concours des chrétiens fut immense, et le P. Pantoja voulut qu'on déployât en cette circonstance toutes les splendeurs du culte catholique. C'était moins une cérémonie de deuil qu'une pompeuse fête; c'était le triomphe du christianisme dans la capitale de l'empire chinois.

Quelques jours avant la maladie qui termina sa carrière apostolique, le P. Ricci avait dit à ses confrères les paroles suivantes : « Mes pères, lorsque je réfléchis aux moyens par lesquels je pourrai propager « la foi chrétienne parmi les Chinois, je n'en trouve « pas de meilleur et de plus efficace que ma mort... » Ce grand missionnaire avait sans doute alors un

pressentiment de ce qui devait arriver à force de patience et de courage. Il avait réussi à faire germer la semence évangélique sur ce sol ingrat, il avait fait luire la lumière au milieu des ténèbres, il avait enfin fait connaître le vrai Dieu à ces nombreuses populations, et l'on peut dire que son apostolat avait été couronné de succès, car déjà dans plusieurs provinces on comptait de nombreux et fervents néophytes. Cependant sa mort devait en quelque sorte venir mettre un sceau à ce qui avait été fait. Par sa sépulture il légalisait le christianisme en Chine. Ce terrain, accordé par l'empereur lui-même, avec l'approbation des six cours souveraines, des ministres et des premiers magistrats, était aux yeux de tout l'empire un éclatant témoignage en faveur du christianisme. Cette base étant solidement établie, les ouvriers évangéliques mirent avec ardeur la main à l'œuvre, afin de construire cet édifice conçu par l'ardente charité de François Xavier, et dont le zèle infatigable de Matthieu Ricci avait jeté les fondements.

La mission de Chine était enfin fondée, et le lecteur a pu voir, en suivant le cours de notre récit, tout ce qu'il en coûta de travaux, de souffrances et de tribulations au chef de cette sainte et glorieuse entreprise. Tout roulait sur lui; il fallait veiller sur toutes les chrétientés, former des novices capables de perpétuer ce qu'on ne faisait que de commencer, catéchiser, prêcher, confesser, visiter les malades, continuer à cultiver les sciences, donner des leçons de mathématiques et de géographie, répondre aux doutes, aux objections que lui envoyaient les lettrés de toutes les parties de la Chine, cultiver, ménager la protection

des grands, fournir à la subsistance des missionnaires et des pauvres, être tout à tous, et s'oublier sans cesse soi-même pour ne s'occuper que de Dieu et de son œuvre ; telle fut la charge de Matthieu Ricci durant son long séjour en Chine. Il la remplit toujours avec exactitude, et, comme nous l'avons déjà observé, il trouva encore le temps de composer en chinois d'excellents ouvrages sur la morale et sur la religion. Celui qui est intitulé *Tien-Tchou-Che-Y*, ou *Véritable démonstration du Seigneur du ciel*, est regardé en Chine même comme un modèle pour sa netteté et l'élégance du style. Le succès prodigieux qu'il eut parmi les lettrés, prouve que les Chinois sont capables de suivre les raisonnements les plus subtils et les plus déliés. Ce livre est une réfutation des erreurs principales qui règnent en Chine et une sorte de préparation à l'Évangile. L'auteur y établit solidement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté de l'homme; et, en détruisant tous les systèmes du paganisme et de l'irréligion, il prépare les esprits à la connaissance d'un Dieu créateur et libérateur.

Le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devait être, dit le P. d'Orléans, le caractère de celui que Dieu avait destiné pour être l'apôtre d'une nation délicate, soupçonneuse, et naturellement ennemie de tout ce qui est étranger et ne naît pas dans son pays. Il fallait ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné, et savoir si bien profiter des moindres ressources. Il fallait ce génie supérieur, ce rare et profond savoir, pour se rendre respectable à des gens ac-

coutumés à ne respecter qu'eux-mêmes, et enseigner une loi nouvelle à ceux qui n'avaient pas cru jusque-là que personne pût leur rien apprendre. Mais il fallait aussi une humilité et une modestie pareilles à la sienne, pour adoucir à ce peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit, auquel on ne se soumet volontiers que lorsqu'on le reçoit sans s'en apercevoir. Il fallait enfin une aussi grande vertu et une aussi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apostolique, pour se rendre supportables à soi-même, par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers que l'était celle qu'il avait menée depuis qu'il était à la Chine, où l'on peut dire que le plus long martyre lui aurait épargné bien des souffrances.

CHAPITRE VI.

I. Question des rites. — Deux écoles. — Conséquences de ces discussions. II. Conversions éclatantes parmi les lettrés. — Les docteurs Léon et Michel. — Mission de Han-Tcheou-Fou.— III. Violente persécution. — Mémoire contre les chrétiens. — Apologies par les docteurs chrétiens. — Édit contre le christianisme. — Courage des néophytes. — Empoisonnement, flagellations et tortures. — Mort de deux néophytes. — Missionnaires enfermés dans des cages. — Nouveaux établissements. IV. Anciennes missions au Thibet et en Tartarie. — Le P. d'Andrada part, en 1624, pour le Thibet. — Montagnes. — Avalanches de neige. — Pagode de Badid. — Fables des lamas. — Halte dans la vallée de Mana. — Le roi de Sirinagar veut faire arrêter d'Andrada. — V. Affreux voyage du P. d'Andrada. — Immense mer de neige. — D'Andrada rebrousse chemin. — Réunion à la caravane. — VI. Arrivée au Thibet. — Le roi de Caparangue. — Décret en faveur des missionnaires. — VII. Départ de d'Andrada pour les Indes. — Retour au Thibet. — Détails sur les Thibétains. — Le roi veut se faire chrétien. — Opposition des lamas. — Discussion religieuse. — Défaut de renseignements sur cette mission. — Conjectures d'après les historiens tartares.

I.

Matthieu Ricci avait désigné le P. Nicolas Lombard comme son successeur en qualité de supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Chine. Ce missionnaire, né en Sicile, d'une famille patricienne, était arrivé en Chine en 1597. Il avait d'abord exercé son apostolat durant plusieurs années dans la province de Kian-Si. Il n'eut longtemps avec lui dans sa mis-

sion qu'un frère coadjuteur chargé de pourvoir à sa nourriture, tandis qu'il parcourait en apôtre les villes et les campagnes. Il opéra des conversions si nombreuses, que la jalousie des bonzes lui suscita de violentes persécutions ; il se vit même poursuivi par les accusations et les calomnies les plus injurieuses ; il se présenta devant les magistrats, convainquit ses ennemis de mensonge, et eut la générosité de leur pardonner. La sagesse, la patience et la force d'âme qu'il avait montrées dans l'exercice de son ministère avaient tellement frappé le P. Ricci, qu'il n'avait pas hésité à le désigner pour son successeur.

Le P. Lombard, plein de respect et d'admiration pour la mémoire du fondateur de la mission, n'accepta pas cependant toutes les appréciations du P. Ricci sur les doctrines philosophiques et religieuses des Chinois. Le P. Ricci, dès son début dans l'apostolat, après avoir étudié le caractère et le génie de la nation qu'il était appelé à évangéliser, avait pensé que le moyen le plus sûr d'amener les Chinois à la vérité était de souscrire en partie aux éloges que la nation et le gouvernement ne cessent de donner à Confucius, regardé comme le sage par excellence, le maître de la grande science et le législateur de l'empire. Il crut avoir découvert que la doctrine de ce philosophe sur la nature de Dieu se rapprochait beaucoup et ne différait pas essentiellement de celle du christianisme ; que le *Tien* ou Ciel, préconisé par les lettrés, n'était point le ciel matériel et visible, mais le vrai Dieu, le Seigneur du ciel, l'Être suprême, invisible et spirituel dans son essence, infini dans ses perfections, créateur et conservateur de toutes choses ; le seul Dieu, enfin,

dont Confucius prescrivait l'adoration et le culte à ses disciples.

Quant aux honneurs que les Chinois rendent aux ancêtres, le P. Ricci avait suivi le même ordre d'idées et les avait jugés du même point de vue. Il s'était persuadé et avait essayé de persuader aux autres missionnaires que les sacrifices offerts aux ancêtres étaient des hommages purement civils, et que, d'après la doctrine de Confucius bien entendue, ces cérémonies n'avaient aucun caractère religieux et sacré; que le motif en était uniquement fondé sur les sentiments de vénération, de piété filiale, de reconnaissance et d'amour que les Chinois ont eus dans tous les siècles pour les auteurs de leurs jours, et pour les sages qui ont répandu dans l'empire les bienfaits de la science et de la civilisation. Ricci en concluait que ces sacrifices et ces fêtes nationales, ramenés à leur source et aux vrais principes du philosophe chinois, n'étaient pas un culte de superstition et d'idolâtrie, mais un culte civil et politique, qui pouvait être permis, à l'égard de Confucius et des ancêtres, aux Chinois convertis au christianisme...

Telle fut l'opinion constante du P. Ricci et du plus grand nombre de ses confrères. Ce système, il faut en convenir, offrait de grandes facilités aux missionnaires et leur assurait de rapides progrès dans la propagation de la foi chrétienne. L'antique et seule religion des Chinois avait toujours été bornée au culte du Tien (Ciel), des sages et des ancêtres. Les rêveries des Tao-Sse et les superstitions des bonzes les avaient captivés à diverses époques, sans jamais pourtant s'enraciner dans leurs croyances et obtenir l'adhésion de leur foi.

En déclarant que l'adoration du Ciel se rapportait au vrai Dieu, et que le culte des ancêtres et de Confucius était un hommage légitime de la piété filiale envers les chefs de famille et les bienfaiteurs de la patrie, les missionnaires favorisaient beaucoup les idées chinoises au lieu de les heurter, et ne pouvaient manquer par là de devenir très-populaires, surtout dans la classe des lettrés, qui leur abandonnaient volontiers les croyances des bonzes et des Tao-Sse.

Le P. Lombard considérait tous ces usages chinois sous un aspect bien différent. L'estime qu'il portait aux talents et aux vertus du P. Ricci avait suspendu son jugement et ses scrupules sur le système et la pratique de cet homme apostolique; mais se voyant à la tête de la mission et responsable de tous les abus qui pourraient s'y commettre, il crut de son devoir d'examiner de plus près ces questions importantes. Il se mit à lire les ouvrages de Confucius et de ses plus célèbres commentateurs, il consulta les lettrés qui pouvaient lui fournir des lumières et lui inspirer le plus de confiance. Plusieurs autres missionnaires jésuites agitèrent entre eux ce sujet de controverse : les sentiments furent partagés. Le P. Lombard composa à cette occasion un ouvrage où la matière fut traitée à fond. Les conclusions en étaient que la doctrine de Confucius et celle de ses disciples étaient plus que suspectes de matérialisme et d'athéisme; que les Chinois ne reconnaissaient, en réalité, d'autre divinité que le Ciel et sa vertu naturelle répandue dans tous les êtres de l'univers; que l'âme n'était, dans leur système, qu'une substance subtile et aérienne; et qu'enfin leur opinion sur l'immortalité de l'âme

ressemblait beaucoup à la théorie de la métempsycose, qui leur était venue des philosophes indiens.

Considérés sous ce point de vue, les usages de la Chine parurent à Lombard et aux missionnaires qui se déclarèrent pour lui une idolâtrie des plus caractérisées, qui ne pouvait s'allier avec la sainteté du christianisme; une pratique criminelle, dont il fallait faire sentir l'impiété aux Chinois que la grâce de Dieu appelait à la lumière de l'Évangile, et qu'il fallait interdire absolument à tous les chrétiens, quelles que fussent leur condition et les places qu'ils occupaient dans l'empire. On leur défendit même d'employer les mots *Tien* et *chang-ti*, par lesquels les Chinois entendaient désigner la Divinité. La rigoureuse orthodoxie du P. Lombard s'éloignait beaucoup, comme on voit, de l'excessive tolérance du P. Ricci.

Tel fut le commencement de cet antagonisme qui devint plus funeste à la prospérité des missions que les persécutions les plus violentes des mandarins. Il naquit au sein même de la société de Jésus et avant l'arrivée en Chine de missionnaires appartenant à d'autres instituts. Nous le verrons plus tard se développer et prendre les déplorables proportions d'une lutte acharnée. La discussion sur les rites chinois, sur le culte des ancêtres et de Confucius ne sera plus renfermée dans les limites de l'Empire Céleste, elle deviendra pour l'Europe, comme pour l'Asie, une controverse pleine d'aigreur et de passion. On répandra avec profusion des dissertations et des mémoires qui, au lieu de dégager la vérité, ne serviront au contraire qu'à l'envelopper de plus épaisses ténèbres, jusqu'à ce qu'enfin l'Église, avec son autorité souveraine et absolue, vienne

terminer cette longue lutte et rendre aux missions de Chine la paix, qui cette fois, il faut bien le dire, n'avait pas été troublée par les païens.

II.

Les premières années qui suivirent la mort du P. Ricci furent pour les missions de Chine des années d'une merveilleuse prospérité, et le P. Nicolas Lombard inaugura sa supériorité sous les plus heureux auspices. Cette nouvelle résidence au fronton de laquelle on lisait : *Libéralité impériale*, cette pagode convertie en église catholique, ces splendides funérailles du chef des missionnaires, ce mausolée élevé en quelque sorte avec les débris des idoles bouddhiques, en face même des magistrats et du peuple, tout cela avait fait grand bruit à Péking et dans les provinces. On s'informait de ces religieux étrangers qui venaient de conquérir une célébrité inouïe dans la capitale de l'empire; on étudiait les livres qu'ils avaient publiés, on vantait leur doctrine, et de toutes parts on sentait dans les populations un heureux entraînement vers le christianisme. Les conversions furent nombreuses, et on en compta plusieurs dans les rangs de la haute magisture; la plus éclatante fut celle d'un mandarin célèbre qui avait exercé durant sept ans la charge de gouverneur dans la province de Nanking : c'était le docteur Yang, l'un des littérateurs les plus éminents de l'époque.

On sait que le P. Ricci avait déjà fait de précieuses

conquêtes parmi les membres les plus illustres de l'Académie des Han-Lin. Nous avons cité le docteur Paul et le docteur Léon, dont le zèle et la ferveur secondaient merveilleusement l'apostolat des missionnaires. Ce dernier ayant été obligé de se rendre au sein de sa famille pour présider aux funérailles de son père et passer dans la retraite le temps de deuil prescrit par les rites, avait emmené avec lui un missionnaire, dans l'espoir de convertir ses parents et de fonder une mission dans sa ville natale, à Han-Tcheou-Fou, capitale de la province du Tche-Kiang. Nous avons vu, d'après le récit des voyageurs arabes, qu'au huitième siècle il y avait eu dans cette ville un affreux massacre de chrétiens. Nous avons également constaté qu'au treizième siècle les religieux de l'ordre de Saint-François avaient fondé dans la même ville une mission florissante, placée par Jean de Monte-Corvino sous la juridiction d'un de ses évêques suffragants. Cette chrétienté de Han-Tcheou-Fou avait complétement disparu, et au commencement du dix-septième siècle on n'en retrouvait pas les moindres vestiges.

Le docteur Léon devait être l'apôtre suscité par la Providence pour rallumer le flambeau de la foi chrétienne dans sa ville natale. Dès son arrivée à Han-Tcheou-Fou, le docteur Léon eut de fréquentes relations avec le célèbre Yang, l'un de ses proches parents, le plus riche habitant de la ville, et qui avait renoncé à sa haute position dans la magistrature pour se livrer à l'étude des lettres et de la philosophie. Zélé partisan du bouddhisme, il avait fait construire dans l'intérieur de son palais une magnifique pagode, où il entretenait à ses frais plusieurs bonzes auxquels il

était tout dévoué. Comme les questions religieuses préoccupaient par-dessus tout cette intelligence d'élite, dès sa première entrevue avec son parent le docteur Léon, il entama une discussion sur le bouddhisme et le christianisme. Elle se continua plusieurs jours de suite avec une égale ardeur de part et d'autre. Enfin le sectateur de Bouddha, qui recherchait la vérité avec droiture et sincérité de cœur, fut frappé de la différence immense qui existait entre les deux religions en litige. D'un côté il voyait d'innombrables superstitions, des divinités multiples et des croyances incohérentes variant à l'infini, selon l'influence des bonzes et des localités; de l'autre, au contraire, il trouvait un seul Dieu, une seule doctrine, un seul sacerdoce, un seul culte. Cette admirable unité subjugua son esprit, et il n'hésita pas à se déclarer chrétien. Après s'être suffisamment instruit des mystères de la religion, il fut baptisé sous le nom de Michel, congédia les bonzes qu'il avait à son service et convertit sa pagode en chapelle catholique.

Par cette importante conversion les chrétiens chinois comptaient dans leurs rangs trois des docteurs les plus célèbres de la corporation des lettrés : c'étaient les docteurs Paul, Léon et Michel, qui, durant leur vie entière, se signalèrent par un zèle ardent pour la propagation de la foi et par un dévouement sans bornes envers les missionnaires. La grande réputation de science et d'honnêteté dont ils jouissaient dans l'empire, surtout parmi les mandarins et les lettrés, attirait à la religion et à ses ministres des adhésions solennelles et qui ne s'étaient jamais manifestées jusque-là. Les bacheliers de plusieurs villes formèrent des

comités et rédigèrent des pétitions chargées d'un grand nombre de signatures, par lesquelles ils demandaient aux supérieurs des missions de Nanking et de Péking de leur envoyer des prédicateurs, pour leur enseigner la véritable doctrine du salut. Ainsi il y avait d'un bout de l'empire à l'autre comme un élan merveilleux vers l'Évangile; on fondait de nouvelles missions, les anciennes s'agrandissaient et se fortifiaient dans la foi ; celle de Nanking, qui comptait déjà huit missionnaires, rivalisait avec celle de Péking par le nombre et la ferveur de ses néophytes. Le P. Semedo, qui faisait alors partie de la mission de Nanking, et qui fut témoin de ces fruits abondants de salut, exprimait en ces termes son enthousiasme et ses espérances : « L'hiver des tempêtes et des persécutions est passé, « écrivait-il, et le printemps pousse des fleurs dignes « du paradis de Dieu, ou, pour mieux dire, il semble « que la moisson soit mûre et qu'elle n'attende plus « que la faucille (1). »

Le P. Semedo ne tarda pas à voir que c'était au contraire le temps des grandes épreuves et des grandes tribulations qui allait bientôt commencer. La moisson était mûre en effet, et la faux de la persécution pouvait passer sur elle. Voici de quelle manière se forma et éclata ce violent orage.

(1) Alvarez Semedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 303.

III.

En 1615, le gouvernement de l'empereur envoya à Nanking un mandarin de premier ordre nommé Kio-Tchin, pour être assesseur du Li-Pou, ou cour souveraine des rites, qui, entre autres attributions, connaît des coutumes et des sectes des étrangers admis dans l'empire. Outre que ce personnage aimait peu les chrétiens et les missionnaires, il avait plusieurs raisons particulières de leur vouloir du mal. Un de ses amis intimes, bonze instruit, bon écrivain et plein de vanité, avait publié contre le christianisme un livre auquel, disait-il, il n'y avait rien à répondre. Le docteur Paul en fit la réfutation, mais d'une façon si vive et si écrasante, que le pauvre bonze ne put survivre à sa défaite ; il en mourut de chagrin. Kio-Tchin fut très-sensible à cet événement. Il avait d'ailleurs été battu lui-même personnellement et d'une manière humiliante par les docteurs Paul et Michel dans certaines conférences qu'ils avaient eues sur la religion. Il méditait donc un plan de vengeance contre les chrétiens, lorsqu'il apprit que deux des principaux magistrats avaient présenté une requête à l'empereur pour l'inviter à faire traduire en chinois, par les missionnaires, les meilleurs livres européens, afin d'enrichir parlà le trésor de la littérature nationale. Comme il avait la prétention de devenir colao, ou premier ministre, il crut utile à son ambition de se poser ouvertement comme le défenseur zélé des croyances de l'antiquité

et l'adversaire des innovations et des étrangers. Ces motifs eussent été peut-être insuffisants pour déterminer l'assesseur de la cour des rites à déclarer la guerre au christianisme. Mais, malheureusement pour les missions, il vint s'en joindre un autre bien puissant et auquel il est très-difficile à un Chinois de résister. Les bonzes de Nanking, effrayés de voir leurs pagodes et leurs cérémonies de plus en plus abandonnées et méprisées des populations, firent un effort généreux pour se sauver d'une ruine complète. Ils se cotisèrent, firent secrètement des collectes chez les dévots bouddhistes, et offrirent à l'assesseur dix mille onces d'argent pour prix de l'expulsion des missionnaires. La haine et la colère de Kio-Tchin étant à leur comble, une telle somme jetée à propos devait nécessairement les faire déborder.

Avant d'accuser les missionnaires officiellement devant l'empereur, l'assesseur Kio-Tchin arrangea avec beaucoup d'adresse son plan d'attaque. Il se fit adresser par les bacheliers de Nanking un mémoire où l'on réclamait son intervention pour faire chasser ces dangereux étrangers, qui s'étaient furtivement introduits dans l'empire, avec le projet d'y opérer une révolution. Des hommes honnêtes et vertueux, disaient-ils, abandonnent-ils ainsi leurs familles et leurs biens pour s'en aller courir le monde et vivre dans des contrées inconnues? Un voisin de la résidence des missionnaires déclarait que plusieurs fois pendant l'année il se tenait dans la maison des étrangers, sous prétexte de religion et de prière, des assemblées d'une multitude considérable d'hommes et de femmes, qui s'en retournaient ensuite chez eux avant le jour; qu'on donnait à tous

les nouveaux convertis cinq onces d'argent, qu'on les couchait sur un registre sous des noms étrangers et inconnus, qu'on les formait à tracer sur le front un caractère particulier qui devait être un signe de reconnaissance et de ralliement au moment de l'insurrection, qu'enfin leurs maisons étaient remplies d'armes et de munitions.

Le mandarin Kio-Tchin recueillit avec soin toutes ces insinuations, et en composa un mémoire à la fois violent et perfide qu'il adressa à l'empereur le mois de mai 1616, en sa qualité d'assesseur de la cour des rites; il insistait sur l'introduction frauduleuse d'une religion contraire aux croyances des ancêtres et des sages de l'antiquité, et il concluait qu'il fallait mettre à mort les missionnaires et leurs partisans avant que leur nombre et leur force ne s'accrussent dans l'empire.

Ce mémoire, quoique présenté à l'empereur fort secrètement, ne demeura pas inconnu aux chrétiens. Un mandarin, ami de l'assesseur Kio-Tchin et du docteur Michel, en informa ce dernier, qui s'empressa d'en instruire les missionnaires et de leur donner des conseils sur la conduite qu'ils avaient à tenir pour conjurer l'orage qui grondait sourdement sur la mission. Il écrivit lui-même à plusieurs mandarins influents et à l'assesseur lui-même pour détruire les fausses accusations qu'on pouvait alléguer contre les chrétiens et leur doctrine, sans toutefois témoigner avoir aucune connaissance du mémoire qui avait été présenté à l'empereur. Dans son dévouement plein de sollicitude pour les missionnaires, il les invita tous à se retirer, en cas de danger, dans sa maison de Han-Tcheou-Fou, et d'y attendre, à l'abri de sa protection, que la tempête

fût apaisée. Le docteur Léon, qui était à deux journées de Nanking, accourut aussi de son côté; il fit imprimer et circuler dans la ville une apologie de la religion chrétienne et de ses ministres; il y adressait aux chrétiens de chaleureuses exhortations pour les temps de persécution.

La nouvelle des dangers qui menaçaient les missions se répandit bientôt parmi les néophytes et excita partout une vive émotion. On les voyait s'agiter, aller et venir pour se communiquer leurs craintes et leurs espérances; ils redoublaient de prières et se préparaient par la réception des sacrements à la lutte peut-être sanglante qu'ils allaient soutenir. L'un d'eux, plein de courage et d'énergie, fit arranger, comme si la guerre eût été déjà déclarée, quatre étendards qu'il arbora au-dessus de la porte de sa maison. Sur chacun d'eux il avait fait peindre séparément, en gros caractères, son nom de famille, son nom de baptême, sa qualité de Chinois et son titre de chrétien. Il voulait par là encourager ses frères et se prémunir lui-même contre tout sentiment de pusillanimité.

Trois mois s'étaient écoulés sans qu'il fût fait aucune réponse à la requête de l'assesseur. Ce fougueux dénonciateur, au lieu de se décourager, en composa une seconde plus violente que la première, engagea un de ses confrères de la cour des rites d'en écrire une autre de son côté et de la joindre à la sienne, pour qu'elles fussent présentées ensemble à l'empereur. Un membre du bureau des mathématiques, qui avait eu des rapports d'amitié et de science avec les missionnaires, ayant entendu parler de ces complots, se procura une copie des deux nouvelles requêtes et

les expédia promptement au docteur Paul. Ce zélé chrétien, le premier homme d'État et l'un des plus grands écrivains de son époque, passa la nuit à composer une réfutation de ces requêtes et une apologie du christianisme, afin de les avoir toutes prêtes à être présentées à l'empereur lorsque le moment serait venu. Il envoya ensuite à la cour des rites un de ses disciples, mandarin plein de finesse et d'habileté, pour prévenir le président de cette cour des intrigues tramées par ses subordonnés, lui faire connaître la vérité et l'engager à ne pas favoriser les démarches haineuses de son assesseur Kio-Tchin.

Le président fit donner au docteur Paul l'assurance de tout son dévouement; mais ayant peur de paraître moins zélé que son assesseur, il s'empressa de rédiger un mémoire où il déclarait que les plaintes de Kio-Tchin étaient justes et conformes au bien de l'État; que pour lui il croirait faire une action louable et commandée par les devoirs de sa charge si, sans même attendre les ordres de l'empereur, il expulsait les étrangers de toutes les provinces de l'empire. Il exceptait pourtant de cette mesure ceux qui résidaient à Péking, « parce que, disait-il, ces hommes y étaient trop puissamment protégés. » Par ces dernières paroles le président de la cour des rites semblait jeter indirectement le blâme sur les hauts fonctionnaires qui favorisaient les missionnaires et sur l'empereur lui-même.

Les requêtes du président et de son assesseur furent envoyées en même temps à la cour le 15 août 1616, et le 20 du même mois des courriers extraordinaires partirent de Péking à franc étrier pour porter dans toutes

les provinces l'ordre d'arrêter les missionnaires et de les mettre en prison. « Qui ne s'estonnera, dit le P. Semedo, du changement de ce peuple estourdy, et qui pourra concevoir comment trois des premiers mandarins ayent pu concerter la ruine de ceux que tout le royaume avait eu en admiration, et que la pluspart des doctes avoient honoré de leurs visites et de leurs recommandations : sçachant très-bien d'ailleurs que les accusations formées contre eux n'estoient que pures calomnies (1)? »

L'ordre parti de Péking le 20 août parvint à Nanking dans la nuit du 30. Les missionnaires allèrent aussitôt à l'église se prosterner aux pieds des autels et offrir à Dieu le sacrifice de leur vie; ils enlevèrent ensuite les images et les vases sacrés que l'on cacha dans la maison d'un chrétien. Au point du jour, les PP. Lombard, supérieur général de la mission, et Jules Léni partirent en toute hâte pour Péking, afin de rémedier par leurs démarches à ce subit désastre. Les PP. Alphonse Vagnon et Alvarez Semedo attendirent dans la maison que les satellites se présentassent pour exécuter la sentence de l'empereur. Trois mandarins ne tardèrent pas à arriver; ils signifièrent aux missionnaires qu'ils avaient ordre de les chasser de l'empire; bientôt ils furent suivis d'une bande de soldats qui envahirent la maison et en gardèrent toutes les issues. On procéda à l'inventaire des meubles et on y apposa le sceau officiel. Le P. Alvarez Semedo, qui était alors malade, fut laissé dans une chambre bien fermée avec une sentinelle à la

(1) Alvarez Semedo, p. 307.

porte, et le P. Vagnon fut porté en litière au tribunal de l'assesseur de la cour des rites, au milieu des flots de la populace qui faisait retentir les airs de vociférations et de grossiers outrages. La foule était si compacte que les satellites ne pouvaient s'ouvrir un chemin qu'à coups de bambous et de rotins.

Les chrétiens de Nanking firent éclater en ce moment d'épreuves leur ferveur et leur dévouement; dès qu'ils surent l'emprisonnement du P. Vagnon, ils coururent à la résidence des missionnaires, afin de rendre publiquement témoignage de leur foi et protester de leur sympathie pour leurs pères spirituels. On remarqua surtout l'intrépidité de Jean Yao, qui marchait à la tête du cortége, tenant d'une main un drapeau indiquant son nom et sa qualité de chrétien, et de l'autre une grande pancarte où étaient écrits en gros caractères les commandements de Dieu et de l'Église. Les satellites, étonnés de la nouveauté de ce spectacle, lui demandèrent où il courait ainsi et ce qu'il prétendait faire. — Je viens pour mourir, répondit-il avec calme et dignité, je viens pour verser mon sang avec mes pères. — Les satellites lui lièrent aussitôt les mains, lui mirent une chaîne au cou et le traînèrent au tribunal. Les mandarins lui ayant demandé qui il était, il répondit, toujours avec le même sang-froid, qu'il était chrétien et tout prêt à rendre raison de sa foi, si on voulait bien l'entendre. Une telle assurance, peu commune en Chine en présence des magistrats, étonna le mandarin, qui donna ordre de lui ôter sa chaîne et de le faire asseoir.

Cependant l'assesseur Kio-Tchin ayant appris qu'on avait laissé un missionnaire dans la maison, fit éclater

sa colère contre les employés de son tribunal. Le lendemain le P. Semedo, le frère Sébastien Fernandez et quelques chrétiens qui demeuraient avec eux allèrent rejoindre le P. Vagnon en prison, où on ne tarda pas à les isoler les uns des autres.

Pendant que le P. Lombard, arrivé à Péking et secondé par le P. Jacques Pantoja et le docteur Paul, s'efforçait en vain de faire parvenir un mémoire à l'empereur, la persécution s'envenima à Nanking. « Je ne m'arresteroy point, dit Semedo, à raconter par le mesme, les indignitez, les afronts et les outrages que nous souffrismes en ces passades d'un tribunal à l'autre. Les uns nous chargeoient de coups de piedz, les autres de coups de poing : icy les soufflets voloient sur nos joues comme des tempestes, là nous estions poussés comme des ondes; on nous couvroit le visage de fange et de crachats; ceux-cy nous arrachoient la barbe, ceux-là nous tiroient par le poil, avec mille autres insolences qui sont inévitables aux criminels, s'ils n'ont la bourse bien ferrée pour se redimer de ces vexations, et achepter un peu d'humanité des ministres de justice; ce que les chrétiens ne purent faire, à cause de leur pauvreté (1). »

Après avoir été traînés de tribunal en tribunal et partout cruellement maltraités, les confesseurs de la foi parurent enfin au prétoire de l'assesseur de la cour des rites, de celui qui avait soulevé contre les chrétiens cette longue persécution. Le juge les tint durant six heures entières dans une posture douloureuse, agenouillés sur des chaînes, pendant qu'il leur faisait

(1) Alvarez Semedo, p. 314.

subir un interminable interrogatoire, dans l'espoir de les prendre par leurs propres paroles, et de trouver matière à les faire flageller et torturer par ses bourreaux, qui, debout et armés d'horribles instruments de supplice, n'attendaient qu'un signe du tyran pour accabler ces pauvres victimes. Il leur demanda quelle doctrine ils professaient et enseignaient au peuple; par quel moyen ils étaient entrés en Chine; quel genre de vie ils menaient; quels étaient leurs moyens d'existence; quelles étaient les relations que les missionnaires de l'empire entretenaient avec ceux de Macao, et une foule d'autres questions auxquelles les accusés répondirent avec tant de sagesse et un tel accent de vérité, que le juge eut la douleur de n'avoir à infliger ni bastonnade ni torture.

S'adressant ensuite au frère Sébastien, il lui demanda par quelle audace et quelle impudeur il prétendait faire adorer comme un Dieu un criminel judiciairement condamné à mort... L'intrépide confesseur de la foi ranima ses forces presque épuisées par de précédentes flagellations, et développa avec une sainte ardeur le mystère de rédemption opéré sur la croix par la mort du Christ. Le tableau saisissant qu'il fit de la passion du Sauveur et des bourreaux persécuteurs de l'innocence, parut au tyran trop significatif. « Il ne pust souffrir, dit Semedo qui était présent à ce beau mais douloureux spectacle, il ne pust souffrir cette généreuse liberté, et commanda qu'on luy deschargeast encore vingt coups de baston, pour amortir ce feu qui l'animoit. Comme ses playes n'estoient pas bien fermées, elles se renouvellèrent toutes avec des douleurs incroyables, et le sang qui en sortit, comme

l'eau des tuyaux, rejaillist jusques aux pieds du juge. »

A l'exception du P. Semedo, que le délabrement de sa santé fit épargner, tous ces généreux confesseurs de la foi furent soumis à d'affreuses tortures et abîmés de coups ; on les traîna ensuite dans une hideuse prison, où on les laissa croupir durant trois mois, la chaîne au cou et aux pieds, sans qu'il fût permis à leurs parents et à leurs amis d'apporter le moindre soulagement à leur misère. Leur nourriture consistait en une petite ration de mauvais riz cuit à l'eau et en un peu d'herbes sans assaisonnement. Le P. Semedo et le frère Sébastien recevaient, à cause de leur maladie et par une faveur extraordinaire, chacun une moitié d'œuf dur et salé, en place du plat d'herbes. « Si les chrétiens leur portoient quelque aumosne, dit Semido, les gardiens de la prison, qui sont comme des guespes autour des ruches, en déroboient une bonne partie et le plus souvent tout. » Deux de ces pauvres prisonniers avaient été tellement affaiblis par les tortures qu'ils ne purent résister à cette affreuse nourriture ; ils moururent en quelque sorte de faim et de misère au fond de leur noir cachot, dans un isolement complet, mais bien consolés par la pensée qu'ils avaient rempli bravement leur devoir de chrétien.

Pendant ce temps les ennemis des missionnaires travaillaient à Péking avec un redoublement d'activité, afin d'obtenir de l'empereur une sentence de bannissement contre tous les Européens. Le P. Lombard et le docteur Paul échouèrent dans toutes leurs tentatives pour faire parvenir à la cour un mémoire apologétique du christianisme. Toutes les avenues étaient si bien gardées par les eunuques, jaloux du crédit des mission-

naires, que l'empereur n'entendant qu'une accusation sans défense signa enfin l'arrêt suivant de condamnation :

« Ayant été pleinement informé par l'assesseur de la cour des rites que certains étrangers cherchaient à former des établissements clandestins dans les diverses provinces de l'empire ; nos mandarins nous ayant humblement supplié que les étrangers Vagnon, Pantoja et leurs compagnons fussent envoyés dans leur pays, pour avoir prêché une loi inconnue, avoir troublé, sous prétexte de religion, le repos de notre peuple, et machiné sourdement une révolte parmi les cent familles et un soulèvement général dans l'empire... En conséquence, nous avons ordonné à la cour des rites, siégeant à Nanking, d'avertir les magistrats de l'empire que, en quelque lieu qu'on trouve ces étrangers, on les fasse conduire et escorter sous bonne garde en la province et cité de Canton, et que de là ils s'en retournent chez eux, laissant le royaume Central en repos.

« L'année dernière, sur l'avis qu'on nous donna que ces étrangers n'étaient entrés dans l'empire que pour notre service, et que Jacques Pantoja et ses compagnons étaient capables de travailler à la correction du calendrier impérial, nous les avions agrégés au nombre des mandarins. Nonobstant cette agrégation, nous voulons qu'ils soient congédiés et renvoyés dans leur pays... Qu'on obéisse à cet ordre formel. »

Cette sentence reçut partout son exécution, mais nulle part avec autant de rigueur qu'à Nanking. Là, les missionnaires furent conduits, le 6 mars 1616, la corde au cou, devant l'assesseur de la cour des rites :

comme le P. Semedo ne pouvait marcher, on l'y porta sur une table. Le persécuteur prononça que, bien qu'ils eussent encouru la peine capitale pour avoir prêché une religion nouvelle à la Chine, néanmoins l'empereur, dans sa bonté, leur accordait la vie, se contentant de leur faire appliquer à chacun dix coups de bâton et de les renvoyer dans leur pays. Semedo raconte avec simplicité que la bastonnade lui fut épargnée à cause du mauvais état de sa santé. « La maladie extrême du P. Semedo, dit-il, l'exempta de ces coups; mais le P. Vagnon les reçut si rudement, qu'il en fut plus d'un mois incommodé sans pouvoir guérir ses playes. Ensuite de la mesme sentence on exécuta nostre maison, nos meubles, et particulièrement nos livres, les exécuteurs criant que nous étions indignes de porter le nom de lettrés. Puis on nous mit dans une cage de bois fort estroite, dont on se sert pour transporter les criminels condamnez à mort d'un lieu à l'autre, avec une chaisne au col, les fers aux mains, les cheveux longs, les habits mal adjustez, en témoignage que nous estions des estrangers et des barbares, et, ainsi renfermez comme des bestes, on nous porta le trentiesme d'avril de la prison à un tribunal, pour faire sceller nos cages du sceau de l'empereur...

« Je ne sçaurais dire le bruict que faisoient avec leurs chaisnes de fer les sergens et les autres officiers qui nous conduisoient. Il me suffit de vous représenter qu'on portoit devant nous trois grands écriteaux, avec la sentence de l'empereur, escrite en grosses lettres, qui défendoit à tous les Chinois d'avoir aucun commerce avec nous; et qu'en cet équipage nous sortismes de Nanking, renfermez dans nos cages l'espace

de trente jours, jusqu'à ce que, estans arrivés à la première ville de la province de Canton, nous fusmes présentez au gouverneur, qui, après nous avoir aigrement repris de ce que nous avions esté si osez que de prescher une nouvelle loy à la Chine, nous mit entre les mains des mandarins, lesquels nous traisnèrent par tous les tribunaux avec un concours de peuple qui à peine est croyable, et nous jettèrent hors de leur ville pour prendre la route de Macao, où nous arrivasmes après quelques journées de chemin.

« Les chrestiens détenus en prison après nostre sortie, usez et demy morts des misères qu'ils avoient enduré, furent enfin condamnez, à soixante-dix coups de bâton chacun. Les deux frères, parce qu'ilz estoient naturels de la Chine, après avoir été cruellement battus, furent condamnez, l'un à servir les massons aux murailles des Tartares, et l'autre à tirer à la corde les vaisseaux de l'empereur, comme font les chevaux et les bœufs. On ne peut dire autre chose de tous les chrestiens, si ce n'est qu'ils tesmoignèrent universellement une grande constance, et firent paroistre sur leur visage, au grand étonnement des payens, le plaisir qu'ils sentoient dans leurs âmes de souffrir pour Jésus-Christ (1). »

Les ennemis du christianisme qui avaient suscité cette violente persécution et obtenu la proscription générale des missionnaires furent cependant frustrés dans leur attente, car, excepté à Nanking et à Péking, les jésuites trouvèrent partout asile et secours chez les indigènes convertis. A Péking même, deux frères

(1) Alvarez Semedo, p. 325, 326.

coadjuteurs, Chinois de naissance, et à ce titre non compris dans la sentence de bannissement, continuèrent d'habiter le local assigné par l'empereur pour la sépulture des missionnaires et où reposaient les restes du P. Ricci; ce n'est pas que l'eunuque et les bonzes, anciens propriétaires de cet établissement, ne fissent tous leurs efforts pour y rentrer; ils accablèrent d'avanies les frères coadjuteurs, mais le docteur Paul était là pour les protéger; il fit valoir l'inviolabilité de la donation impériale et surtout le respect que l'on doit aux tombeaux; cette pieuse destination de la maison et du jardin fit échouer toutes les entreprises des bonzes et des eunuques.

La résidence de Han-Tcheou-Fou, la dernière que les jésuites eussent fondée jusque-là, fut pour eux le port le plus sûr au milieu de cette tempête. On sait que le docteur Michel avait courageusement offert aux missionnaires de les recevoir dans sa maison, en cas de persécution. Plusieurs allèrent y chercher une retraite, et lorsque la sentence de bannissement fut publiée, ils sortirent en plein jour accompagnés des principaux chrétiens, afin de montrer qu'ils obéissaient à l'ordre de l'empereur; mais ils rentrèrent bientôt après en secret et retrouvèrent dans la maison de leur généreux néophyte un asile avec une chapelle pour la célébration des saints offices. Aux environs de Schang-Hai, le docteur Paul donna également l'hospitalité à d'autres missionnaires. On avait voulu frapper les pasteurs afin de disperser le troupeau plus facilement; mais, comme aux premiers temps du christianisme, la ferveur des apôtres et des fidèles triompha de la méchanceté des persécuteurs.

On se réunissait en secret et en silence dans des maisons particulières, tantôt ici et tantôt là, pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi. On avait mille ingénieux stratagèmes pour déjouer la surveillance des mandarins et des satellites. Les chrétiens pouvaient ainsi, à force de prudence et de courage, assister encore au saint sacrifice et remplir en commun leurs devoirs religieux. C'était un touchant souvenir des catacombes.

Dieu, qui aime souvent à tirer le bien du mal, permit que ce temps d'épreuves et de souffrances fût pour la mission de Chine une occasion d'accroissement et de progrès. Les missionnaires et les chrétiens, obligés de se cacher pour se soustraire à la persécution, durent se disperser et choisir de préférence les endroits où ils étaient le moins connus. Ils furent ainsi amenés à former de nouvelles résidences, et le calme succédant peu à peu à la tempête, il leur fut permis d'exercer autour d'eux la salutaire propagande des bons exemples. Ils fondèrent même, sans bruit, non loin de la ville de Nanking, un collége où plusieurs jeunes Chinois se préparaient, par l'étude de la religion et des lettres, à devenir un jour des prédicateurs de l'Évangile parmi leurs compatriotes. Trois ans s'étaient à peine écoulés que les confesseurs de la foi exilés à Macao, essayèrent de rentrer secrètement dans leur mission, pour reprendre avec une nouvelle ardeur leurs travaux apostoliques. Le P. Alvarez Semedo fut le premier à tenter son retour en Chine. Son entreprise ayant été couronnée de succès, le P. Vagnon ne tarda pas à imiter son exemple, et bientôt non-seulement tous les anciens, mais encore de nou-

veaux missionnaires allèrent porter d'abondantes consolations à cette chrétienté si longtemps désolée.

Telle est la destinée des serviteurs de Dieu sur la terre : quelques jours de sérénité et beaucoup d'orages et de tempêtes; une longue série d'épreuves entremêlées d'un peu de paix et de rares consolations. La vie n'est qu'un combat, et c'est à bon droit que la communauté chrétienne est appelée l'Église militante. Pendant que la mission de Chine, après s'être retrempée au milieu des tribulations, rentrait dans la lice avec une nouvelle ardeur, un intrépide athlète de la foi luttait avec une persévérance héroïque contre la malice des hommes et contre les éléments déchaînés, dans l'espoir de faire pénétrer la lumière de l'Évangile dans la capitale du bouddhisme, au cœur même du Thibet.

IV.

Les missionnaires du moyen âge, on l'a déjà vu, s'étaient répandus dans les contrées les plus impénétrables de la haute Asie pour y porter les lumières et la civilisation du christianisme; ils avaient prêché en Chine, en Tartarie, au Thibet; de nombreuses églises s'étaient élevées au milieu de ces peuples si longtemps inconnus aux Européens, et l'Évangile y avait fait des progrès considérables. Il n'y eut pas à cette époque une seule région de l'extrême Orient, si cachéeet si reculée qu'elle fût, où quelque moine intrépide ne portât ses pas. Les prédicateurs de l'Évangile se fai-

saient nomades avec les Tartares du désert; ils pénétraient même jusqu'au cœur de ces hautes montagnes du Thibet, où le bouddhisme s'était en quelque sorte retranché comme dans un fort inexpugnable. Nous avons vu au treizième siècle ce religieux infatigable, Odéric de Frioul, parcourir à lui seul tous ces lointains pays, la Chine, la Tartarie et le Thibet, semant partout dans ses courses apostoliques la doctrine du salut, et enrôlant sous la bannière du Christ des hommes de toute langue et de toute tribu.

A la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, lorsque de nouveaux apôtres reparurent dans ces pays, ils ne retrouvèrent plus les chrétiens du moyen âge. Ces missions, qui déjà promettaient une abondante récolte, avaient été ravagées par les orages ou s'étaient desséchées d'elles-mêmes faute de séve, et les ronces et les épines avaient de nouveau envahi le champ du père de famille. Lorsque le P. Ricci arriva à Péking, la nombreuse et florissante chrétienté de Jean de Monte-Corvino avait complétement disparu; il n'en restait pas même une trace, pas un souvenir. Le P. Goès n'en vit pas davantage en parcourant la Tartarie. Il ne rencontra dans son long voyage que des musulmans et des bouddhistes. Les pratiques religieuses de ces derniers, empruntées, comme nous l'avons dit, au culte catholique, avaient donné le change aux caravanes de l'Inde, et leur avaient fait dire qu'ils avaient rencontré de nombreux chrétiens en se rendant au Cathay.

Des renseignements analogues ayant fait croire aux missionnaires de l'Inde qu'il y avait des chrétiens dans le Thibet, l'un d'eux, le P. d'Andrada, Portugais,

forma le hardi projet d'y pénétrer. Le 30 mars 1624 il partit d'Agra avec le P. Marquez pour accompagner le Grand Mogol qui se rendait à Kachemire. On sait qu'à cette époque les jésuites étaient très-populaires dans les Indes et qu'ils exerçaient une grande influence sur le souverain. Lorsqu'ils furent arrivés à Dehly (1), ils apprirent qu'une caravane de dévots bouddhistes se disposait à faire un pèlerinage à une fameuse pagode éloignée d'Agra d'un mois et demi de chemin. « Comme depuis vingt ans, dit d'Andrada, nos pères ne cessaient de répéter qu'il se trouve des États chrétiens dans ces contrées, voyant que je pouvais avoir compagnie, je résolus de connaître un peu le pays par moi-même, avec d'autant plus de facilité qu'il suffisait au Grand Mogol d'avoir un seul de mes compagnons pour aller à Kachemire. Je me mis en route pour le Thibet avec un frère et deux valets... (2) »

D'Andrada sortit de Dehly de très-grand matin, revêtu de la tunique indienne qu'il portait habituellement; mais il avait eu soin de mettre le costume thibétain par-dessous, de sorte que, lorsqu'il fut en dehors des portes de la ville, il n'eut qu'à se dépouiller de sa tunique pour être complétement déguisé. Il rencontra plusieurs chrétiens et des gens de la suite du Grand Mogol, qui ne le reconnurent pas. Il s'écarta de la grande route et alla rejoindre, par des chemins de traverse, des pèlerins bouddhistes qui campaient aux frontières de l'Hindoustan.

La caravane se mit en route et traversa les États

(1) Dehly était alors la capitale du vaste empire du Grand Mogol.
(2) *Relation de d'Andrada*, p. 5.

de Sirinagar (1), où d'Andrada et ses compagnons furent arrêtés comme fugitifs des terres du Grand Mogol. Ils allaient être chargés de chaînes et renvoyés à leur souverain, conformément aux conventions internationales des deux pays ; mais ils exposèrent leur position et le but de leur voyage avec tant de franchise et de loyauté qu'on les laissa passer. Du royaume de Sirinagar, ils arrivèrent au pied des monts Hymalaya... « Nous commençâmes, dit d'Andrada, à gravir ces hautes montagnes, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles sur le globe. Il suffit de dire qu'il faut marcher plus de deux jours entiers pour en franchir une seule. Dans certains endroits, le passage est si étroit, que nous ne pouvions mettre qu'un pied devant l'autre, et il faut marcher de cette manière une bonne partie du chemin, tantôt passant de côté, tantôt s'accrochant au rocher avec les mains, de manière que si l'on faisait un faux pas on serait sûr d'être abîmé et mis en pièces. Ces rochers sont si droits qu'on les croirait tirés au cordeau. Le Gange coule à leur pied comme dans un abîme, et l'immense quantité d'eau qu'il roule parmi ces rochers et ces précipices fait un bruit affreux, répété par les échos, ce qui augmente encore l'effroi du voyageur tremblant sur ces étroits sentiers. Si l'ascension est difficile, la descente est encore plus périlleuse, car on ne sait où se retenir. Nous fûmes contraints plusieurs fois de marcher à reculons et de mettre un pied après l'autre, comme si nous descendions une échelle; mais, ajoute

(1) Sirinagar (ville du bonheur), capitale de la province de Kachemire.

le missionnaire, nous avions sous les yeux des gentils qui bravaient ces difficultés pour honorer leurs dieux. Parmi eux il s'en trouvait plusieurs avancés en âge, qui se traînaient sur la route, et dont l'exemple nous invitait à vaincre tous ces obstacles pour un bien autre motif que le leur... (1) »

Ces courageux pèlerins cheminaient ordinairement l'un après l'autre, car le sentier trop étroit ne leur permettait pas de marcher deux de front. Lorsque celui qui était en tête de la colonne rencontrait un danger, il prononçait à haute voix et en chantant le nom de la pagode qu'on allait visiter, et cette invocation était répétée successivement par tous les voyageurs. Ces contrées montagneuses étaient en général dépourvues d'habitants. On ne rencontrait dans les défilés que des troupeaux de yaks sauvages et des daims musqués qui exhalaient en fuyant les fortes émanations de leur énergique parfum. De temps en temps on apercevait aussi dans de profonds ravins des temples bouddhiques placés dans les sites les plus pittoresques, et dont les richesses étonnèrent le P. d'Andrada. Les lamas attachés au service de ces temples fixèrent aussi son attention; mais il s'en faut bien qu'il les trouvât d'aussi belle apparence que les pagodes. « Leur mine seule, dit-il, annonçait qu'ils étaient ministres de Satan. Nous en vîmes un entre autres déjà fort vieux, avec les ongles et les cheveux énormément longs et une moustache affreuse. Cet être monstrueux, immobile comme une statue, recevait tous les hommages des pèlerins sans ouvrir la bouche.

(1) *Relation*, p. 4.

Ceux-ci se prosternaient devant lui et lui baisaient les pieds avec un profond respect. »

Après avoir franchi plusieurs montagnes, dont quelques-unes étalaient toutes les magnificences d'une luxuriante végétation, la caravane arriva à Sirinagar. Les autorités de cette ville se préoccupèrent de la présence du P. d'Andrada, qui n'avait ni le train ni les allures d'un marchand. On lui fit subir un interrogatoire sévère, pour savoir d'où il était et quel était le but de son voyage. Le missionnaire déclara qu'il était Portugais et qu'il allait dans le Thibet à la recherche d'un de ses frères qui, depuis plusieurs années, s'était égaré par delà les montagnes neigeuses (l'Himalaya). En visitant son bagage, on trouva des soutanes noires, ce qui fut un grand sujet d'étonnement pour des hommes qui n'usent pas d'habits de cette couleur et de cette forme. Mais leurs soupçons se dissipèrent lorsque le missionnaire leur eut expliqué qu'il avait préparé des vêtements de deuil à la mode de son pays, pour le cas où il aurait le malheur d'apprendre la mort de son frère. « Ils ajoutèrent foi à nos discours, dit d'Andrada, et nous laissèrent aller au bout de cinq jours (1)... »

A mesure que les voyageurs avançaient, le sol s'élevait toujours et la température devenait de plus en plus formidable. Ils traversèrent plusieurs fois des bras du Gange au moyen de ponts en corde, sur lesquels ils devaient se laisser glisser, au risque de se précipiter dans des abîmes; bientôt ils gagnèrent des montagnes entièrement recouvertes d'épaisses couches

(1) *Relation*, p. 9.

de neige, sous lesquelles on entendait gronder avec fracas des torrents impétueux. Il est étonnant, dit d'Andrada, que les eaux, étant si fortes et si rapides, n'entraînent pas la neige. La montagne voisine, à la vérité, se décharge sur les torrents d'une partie de la neige qu'elle reçoit; elle tombe si abondamment et s'accumule sur l'eau en telle quantité, qu'elle y forme des montagnes, avec des ouvertures, dispersées çà et là, par lesquelles on voit l'eau couler avec un bruit épouvantable. Le malheureux voyageur doit errer au-dessus de ces gouffres, sans pouvoir s'assurer de la solidité de la neige, au risque de voir à chaque instant sa tombe s'entr'ouvrir sous ses pas et l'engloutir tout vivant.

Un mois et demi après son départ de Sirinagar, la caravane rencontra la fameuse pagode de Badid, où se rendent en pèlerinage les dévots bouddhistes de toutes les contrées de l'Asie. Il y a dans le voisinage un vaste monastère pour les nombreux religieux de la contrée. La pagode Badid est bâtie au pied d'une montagne d'où sort une source d'eau bouillante qui se divise en trois canaux et va se jeter dans trois étangs d'eau froide. Le mélange des eaux forme un bain tiède où se plongent les pèlerins, avec la ferme persuasion que cette eau a la vertu de purifier l'âme de toutes ses souillures. Aussi entreprennent-ils de longs et périlleux voyages pour aller chercher dans ces bains si salutaires la rémission de leurs péchés.

Les religieux du monastère expliquèrent au P. d'Andrada l'origine de cette source d'eau bouillante. Ils lui dirent que jadis l'élément du feu, touché de repentir à la vue des crimes nombreux qu'il avait commis, en

brûlant tant de maisons, de villes, de forêts, en ravageant tant de campagnes, alla demander pardon à la puissante divinité de Badid. Celle-ci ordonna au grand coupable de se mettre à ses pieds, afin de recevoir la rémission de ses iniquités. Le feu se sentit si heureux de se trouver aux pieds de cette bienfaisante pagode qu'il s'y fixa définitivement, et dès lors la source d'eau qui jaillissait en cet endroit devint bientôt bouillante. Le P. d'Andrada crut devoir faire une objection à la merveilleuse théorie des religieux bouddhistes. Il leur demanda pourquoi le feu, après une si remarquable conversion, retombait encore si souvent dans les mêmes égarements; pourquoi encore tant d'incendies dans le monde, si le feu était bien sincèrement contrit et repentant au pied de la pagode de Badid? — Cette objection fut loin d'embarrasser les lamas. Ils lui répondirent tout uniment que le feu qui dévastait encore le monde n'était que la quinzième partie de cet élément; que les quatorze autres étaient subjuguées sous les pieds de Badid; et que si, par malheur, elles s'en échappaient, on verrait bien autre chose dans l'univers en fait d'incendies.

Les lamas ajoutèrent que la pagode avait la vertu de transformer en or tous les métaux qu'on en approchait; mais que cette transformation ne s'opérait plus actuellement, parce que la divinité, indignée de l'avarice d'un certain serrurier qui avait jeté une immense quantité de fer dans l'eau qui bouillonne à ses pieds, avait depuis lors supprimé le miracle. « Ils me racontèrent encore, dit d'Andrada, une foule d'impertinentes impostures de cette nature; tout ce qu'il y a de certain, c'est que les religieux de ce monastère

recueillent des offrandes immenses, tant en or qu'en pierres précieuses. »

La pagode et le monastère de Badid sont ensevelis sous la neige durant neuf mois de l'année. Alors les villages voisins sont déserts. Les habitants et les religieux se retirent à trois ou quatre journées de là, dans une profonde vallée, où le froid est moins rude et où la neige tombe en moins grande abondance. Les gens de cette contrée mangent le mouton cru, à mesure qu'ils l'ont écorché; la graisse et les nerfs des pieds sont des morceaux friands; ils déchirent les entrailles et les dévorent sans trop se mettre en peine qu'elles soient suffisamment nettoyées. Quelquefois il leur arrive de faire cuire la viande, mais très-peu; car ils prétendent que lorsqu'elle est entièrement cuite elle perd son goût et sa saveur.

Avant d'aller plus loin, la caravane dut s'arrêter dans un village de la vallée, afin d'attendre le moment favorable pour traverser un désert qui conduit au Thibet. On ne peut s'y engager que durant deux mois de l'année; le reste du temps les chemins sont entièrement obstrués et impénétrables. Ce désert est coupé d'énormes montagnes, qu'on ne peut franchir en moins de vingt jours. On n'y trouve ni habitations, ni arbres, ni herbes, rien en un mot que des rochers presque toujours couverts de neige. Durant les deux mois où les chemins sont praticables, on n'est pas pour cela délivré de la neige, mais elle est dure et solide comme du marbre. Les chevaux mêmes ne laissent pas dessus les traces de leurs pas. Comme on ne trouve sur ce sol impitoyable ni bois ni aucun autre genre de combustible, les voyageurs en sont réduits

à manger journellement de l'orge grillée et de la neige. Il faut avoir une santé trempée à toute épreuve pour résister à une pareille traversée, même dans le temps le plus favorable.

V.

Pendant que la caravane attendait l'époque du passage, il arriva dans la vallée des émissaires du roi de Sirinagar, avec ordre de se saisir du P. d'Andrada et de ses compagnons et de les lui amener pieds et mains liés. A cette nouvelle, d'Andrada prit la résolution un peu téméraire de s'échapper secrètement et de traverser le désert, quoique ce ne fût pas encore le moment. Il passa donc la nuit à prendre adroitement les renseignements nécessaires, et se mit en route avant le jour, avec deux domestiques chrétiens et un homme du pays qui devait lui servir de guide. Le frère qui l'accompagnait étant gravement malade, persuadé d'ailleurs qu'il ne lui serait fait aucun mal, préféra attendre le départ de la caravane.

Les quatre voyageurs s'en allaient donc, un long bâton ferré à la main, et portant sur le dos une besace remplie d'orge grillée. Durant les deux premiers jours, ils pressèrent le pas de peur d'être poursuivis par les émissaires du roi de Sirinagar. Mais la neige, venant à tomber en grande abondance, ralentit leur marche. Dans la matinée du troisième jour, ils virent courir derrière eux trois hommes qui ne tardèrent pas à les atteindre. Ils les sommèrent de rebrousser che-

min, les menaçant des châtiments les plus graves en cas de désobéissance. Ils annoncèrent au guide que sa femme et ses enfants étaient déjà emprisonnés, et que ses biens avaient été confisqués par les chefs de la tribu. Ces nouvelles ébranlèrent la résolution du guide, qui retourna sur ses pas. Mais d'Andrada, ne tenant aucun compte des menaces que lui adressaient ces émissaires, passa outre et continua son chemin avec ses deux domestiques, sans que personne eût le courage de les en empêcher.

« Alors, dit-il, nous nous engageâmes dans le désert avec d'autant plus de difficulté, que de temps en temps nous enfoncions dans la neige, tantôt jusqu'à la poitrine et tantôt jusqu'aux épaules. Pour l'ordinaire, nous en avions jusqu'aux genoux; souvent nous fûmes obligés de nous traîner de toute notre longueur sur la neige, comme si nous nagions. Tels étaient les travaux du jour; la nuit n'était pas propre à nous reposer. Obligés d'étendre un de nos manteaux sur la neige, nous nous couchions dessus, et nous nous couvrions d'un autre le mieux que nous pouvions. La première nuit il neigea si fortement que, pour ne pas rester ensevelis sous la neige, nous étions obligés de nous lever et de secouer nos manteaux. Le froid était si violent que nous avions perdu le sentiment dans différentes parties du corps; principalement aux pieds, aux mains, au visage. Une fois, en voulant prendre quelque chose, il me tomba une phalange du doigt; je ne le sentis pas et ne m'en aperçus qu'en voyant le sang couler le long de ma main. Nos pieds s'enflèrent et devinrent si engourdis que nous n'aurions pas senti un fer chaud. Nous che-

minâmes de cette façon jusqu'à ce que nous arrivâmes au sommet de ces hautes montagnes, d'où l'on aperçoit les sources du Gange et d'un autre grand fleuve (1) qui arrose les terres du Thibet. Nous avions presque perdu la vue; mais j'avais moins souffert que mes deux valets, à cause des soins que j'avais pris. Cependant je restai plus de vingt-cinq jours sans pouvoir lire une lettre de mon bréviaire. »

Le lecteur trouvera peut-être ce tableau un peu exagéré, chargé de couleurs trop sombres. Pour nous, qui avons parcouru les mêmes contrées et subi plus d'une fois les inconvénients d'un semblable voyage, nous savons par expérience que le récit du P. d'Andrada est encore au-dessous de la réalité. Il est des misères et des souffrances que nulle expression ne saurait rendre; pour en avoir une idée exacte, il faut les avoir éprouvées soi-même. Lorsqu'on a toujours mené une vie facile et confortable au foyer domestique, il est malaisé de comprendre toutes les horreurs de la soif, de la faim et du froid, au milieu des déserts.

Du haut de ces grandes montagnes les trois voyageurs découvrirent devant eux une immense plaine, qui s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Malheureusement, leurs yeux éblouis et fatigués par la neige ne pouvaient rien distinguer, pas même ces longues perches noires qu'on a élevées de loin en loin dans les steppes pour guider les caravanes. Cette plaine incommensurable leur paraissait toute blanche, et semblable à une mer de neige. Comment continuer un tel voyage, alors surtout qu'on était à bout de forces

(1) C'est sans doute le Yarou-Dzambo.

et de provisions? La situation était affreuse et désespérante. D'Andrada qui voulait avant tout sauver la vie de ses deux domestiques, leur conseilla de retourner au village d'Ana, où ils avaient laissé la caravane; n'ayant qu'à descendre, ils pouvaient y arriver facilement dans six jours, et sans crainte de s'égarer, puisqu'ils n'avaient qu'à reprendre la route qu'ils avaient déjà parcourue; pour lui, il allait chercher dans quelque anfractuosité de rocher un recoin où il se blottirait à l'abri du vent et de la neige, en attendant l'arrivée de la caravane. Il avait encore assez d'orge grillée pour huit ou dix jours; plein de résignation à la volonté de Dieu, il comptait sur sa providence. Ce plan ayant été adopté, ils étendirent leurs manteaux et essayèrent de prendre un peu de repos.

Aussitôt que le jour parut, d'Andrada pressa ses deux domestiques de se mettre en route; l'exiguïté des provisions exigeait qu'on ne perdît pas un seul instant. Mais, soit par peur, soit par affection, ces malheureux fondirent en larmes et déclarèrent qu'ils ne voulaient point se séparer de leur maître, qu'ils ne se mettraient pas en route sans lui. D'Andrada eut beau les encourager, il ne put vaincre leur résistance et fut obligé de partir avec eux, quoiqu'il lui en coûtât de retourner dans ce village où il était menacé d'être retenu prisonnier. Ils repassèrent tous par les endroits où ils avaient déjà enduré tant de fatigues et de souffrances, sans aucune utilité. « Le chemin, dit d'Andrada, me paraissait d'autant plus aisé qu'il n'y avait qu'à descendre. Cependant mes valets eurent beaucoup de mal, les ampoules de leurs pieds les empêchaient de marcher. Nous nous traînâmes ainsi durant trois jours

et demi consécutifs. Vers la fin du jour, nous entendîmes la voix d'un homme qui criait dans le désert, et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, nous dirigeâmes nos pas vers l'endroit d'où cette voix partait. Nous rencontrâmes un paysan qui nous donna de bonnes nouvelles. » D'abord le compagnon de d'Andrada, ce frère qui était resté à Mana, à cause du mauvais état de sa santé, était entièrement rétabli et se disposait à partir avec la caravane. Les autorités du district étaient mieux disposées envers le missionnaire, car au lieu de vouloir le faire prisonnier, elles lui envoyaient quelques provisions, de la farine d'orge, du miel et quelques fourrures pour le défendre contre le froid; comme on avait jugé qu'il lui aurait été impossible de traverser, dans cette saison, la vaste plaine du désert, on avait fait partir un émissaire pour le ramener et le guider vers un endroit sûr, où il pourrait attendre la caravane.

Le P. d'Andrada, réconforté par les bonnes paroles qu'il venait d'entendre, s'abandonna avec confiance à la conduite de son guide, et arriva, après trois jours de marche, dans une gorge de montagne habitée par des bergers qui leur donnèrent sous leur tente une franche et cordiale hospitalité. La caravane qui était partie de Mana ne tarda pas à les rejoindre, et d'Andrada eut la consolation de revoir en bonne santé le frère qu'il avait laissé si malade. Il avait lui-même retrouvé ses forces; quelques jours de repos et les bons laitages des montagnes avaient suffi pour lui rendre toute sa vigueur. « Alors, dit-il, je me portais mieux que jamais, et je n'avais d'autre incommodité qu'une grande

faiblesse d'yeux qui ne me permettait pas de supporter la lumière. »

VI.

La caravane s'arrêta un mois et demi dans ce campement pour attendre la fonte des neiges, puis elle se mit définitivement en route et suivit le chemin que le P. d'Andrada avait déjà parcouru avec si peu de succès; mais il était alors plus praticable.

Un courrier avait, selon l'usage, précédé la caravane pour avertir le souverain du Thibet de son arrivée et lui donner des renseignements sur le personnel des voyageurs. D'Andrada fut sans doute désigné comme le personnage le plus important de la troupe, car on expédia trois chevaux à sa rencontre, afin qu'il pût faire son entrée dans la ville d'une façon un peu solennelle. « Trois jours avant notre arrivée nous reçûmes trois chevaux, pour moi, pour mon compagnon et notre domestique. Ils ne pouvaient venir plus à propos; car, à notre arrivée dans la ville, le peuple se précipitait en foule autour de nous, et toutes les femmes étaient aux fenêtres pour nous voir comme des objets extrêmement rares et curieux. Le roi ne se montrait pas; mais la reine était sur un belvédère de son palais; nous lui fîmes une profonde révérence en passant, et nous allâmes descendre dans une maison disposée pour nous recevoir. Le roi s'imaginait que nous étions des marchands; on lui avait

dit que nous apportions des bijoux d'un grand prix; en outre, il était loin de penser qu'il y eût un autre motif que le gain, capable de nous déterminer à entreprendre un voyage si pénible; cependant il fut bientôt détrompé, ce qui apaisa un peu l'excès de sa joie, et il différa deux ou trois jours de nous donner audience. Néanmoins il nous fit demander quel était le motif de notre voyage. Je répondis que je n'étais pas venu au Thibet pour vendre ni pour acheter, puisque je n'étais pas négociant, que j'étais très-reconnaissant des offres qu'on m'avait faites de sa part, avant mon arrivée, mais que je le suppliais de m'accorder une heure d'audience, pendant laquelle je lui exposerais les raisons qui m'avaient amené dans ses États; je l'assurais d'avance qu'il les apprendrait avec la plus grande satisfaction. »

Le roi ne tarda pas à faire appeler le P. d'Andrada; il lui fit l'accueil le plus affectueux et s'entretint longtemps avec lui par l'intermédiaire d'un interprète musulman de Kachemire. Le P. d'Andrada lui dit qu'il avait entrepris ce long et périlleux voyage pour s'assurer s'il y avait, comme on le pensait, des chrétiens dans le Thibet; qu'autrefois les prédicateurs de la vraie religion avaient pénétré dans le pays; qu'il était à craindre que la foi se fût affaiblie, qu'elle eût même perdu sa pureté. Il était donc venu pour lui exposer les véritables principes du christianisme et détruire les superstitions qui avaient cours dans ses États. Le roi parut très-peu comprendre le sens de ce discours, parce que l'interprète, en sa qualité de musulman, trouvait peu agréable de travailler aux intérêts du christianisme. Le P. d'Andrada s'en étant aperçu, le

menaça, s'il n'était pas plus exact dans son interprétation, de le faire punir et d'employer un païen. Le roi fit prolonger l'entretien, afin que la reine, qui était venue se cacher derrière un rideau, pût écouter la conversation. « Mais, dit d'Andrada, cette princesse, cédant au tourment de la curiosité, envoya dire au roi qu'elle voulait absolument nous voir, et bientôt elle parut; elle nous adressa de nombreuses questions, et depuis ce moment elle assista régulièrement à toutes les audiences qui nous furent accordées. »

Il est à regretter que le P. d'Andrada n'ait pas jugé à propos de consigner dans sa relation les entretiens qu'il eut avec le roi et la reine du Thibet. Ces entrevues entre un missionnaire catholique et un prince bouddhiste durent offrir assurément des particularités pleines du plus vif intérêt. Tout ce que nous savons, c'est que le P. d'Andrada réussit à conquérir l'estime et la sympathie du roi et des principaux personnages de la ville. Il fut autorisé à se présenter à la cour aux heures qui lui conviendraient, avec l'assurance d'être toujours bien accueilli. On ne manquait jamais de lui envoyer journellement des provisions, du riz, des moutons, de la farine, du beurre, des raisins et du vin. D'Andrada fait remarquer que les raisins étaient de deux sortes : les uns fort petits et noirs, mais très-doux ; les autres, gros, blancs et fort aigres. Ils venaient d'un endroit éloigné de la ville de dix ou douze journées.

Ces détails peuvent aider à fixer la position de la ville où était le P. d'Andrada et qu'il nomme Caparangue. Cette ville ne se trouve mentionnée sur aucune carte de géographie, et jamais nous n'en avons

entendu parler durant notre séjour dans le Thibet. Cependant nous avons fait connaissance avec les raisins dont parle le missionnaire du dix-septième siècle. Il y en a beaucoup à Lha-Ssa, et nous sûmes qu'on les apportait de Ladak et de Hamil. La ville de Caparangue devait probablement se trouver entre Kachemire et Ladak, vers l'extrémité nord de la chaîne des monts Himalaya.

Le P. d'Andrada ne fit pas un long séjour à Caparangue. Il avait promis d'aller rejoindre le Grand Mogol, dont il s'était séparé pour entreprendre ce voyage. De peur de trouver plus tard la route obstruée par la neige, il voulut profiter de la bonne saison et demanda au roi son audience de congé; on le pressa beaucoup de rester dans le pays, et on ne consentit à le laisser partir qu'autant qu'il s'engagerait par serment à revenir l'année suivante. D'Andrada, qui avait remarqué à la cour et parmi le peuple de bonnes dispositions à recevoir les lumières de l'Évangile, accueillit avec empressement la proposition qui lui était faite. Il promit de revenir, mais en stipulant cinq conditions, que le roi accepta et qu'il fit consigner dans le décret suivant :

« Nous, roi du grand royaume du Thibet, ayant éprouvé un plaisir extrême de l'arrivée du P. Antoine d'Andrada, Portugais, pour enseigner la sainte loi dans notre pays, et le regardant comme notre maître, lui octroyons pleine et entière puissance et faculté de prêcher librement et enseigner à nos peuples la dite loi, défendons à qui que ce soit de le troubler dans cet exercice.

« Ordonnons de plus qu'il lui sera accordé un

emplacement pour y construire une église. Consentons que, s'il arrive chez nous des marchands étrangers, le dit religieux et ses compagnons ne se mêlent ni de leurs achats ni de leurs ventes, afin qu'ils ne fassent rien d'incompatible avec la dignité de leurs fonctions.

« Promettons en outre de n'ajouter foi à aucun des rapports qui pourraient nous être faits sur leur compte par les musulmans, étant bien certain que ceux-ci suivant une loi pleine d'erreurs, leur plus doux plaisir est de contrarier ceux qui professent la vraie religion.

« Nous demandons surtout avec les plus vives instances au grand provincial des Indes de nous envoyer de nouveau le dit père Antoine pour l'instruction de nos sujets.

« Donné à Caparangue, scellé de nos armes (1). »

Le P. d'Andrada, après avoir cité dans sa relation le texte même de ce décret tel que nous venons de le reproduire, ajoute que le roi lui remit encore plusieurs lettres pour le recommander aux princes de Kachemire, d'Agra et de Lahor. Il donna ordre, en outre, qu'on le fît voyager dans tous ses États « exempt des « impositions et taxes dont on est écrasé. » En retour de ces bienfaits, le P. d'Andrada fit cadeau au roi d'un beau tableau peint sur cuivre, représentant la Vierge et l'enfant Jésus. « Il était aisé de voir, dit d'Andrada, combien le roi et toute sa cour étaient fâchés de notre départ; en nous disant le dernier adieu, il nous recommanda bien de revenir le plus tôt possible, parce

(1) *Relation*, etc., p. 26.

que « *nous emportions son cœur avec nous.* » Il nous fit accompagner non-seulement jusqu'aux extrémités de son royaume, mais même jusqu'au delà du désert, en recommandant secrètement que partout on eût soin de nous fournir gratuitement et à discrétion de la viande, du riz et du beurre. Trois jours après notre départ, nous vîmes arriver de sa part trois hommes qui nous apportaient dans des paniers plus de deux mille pêches, petites à la vérité, mais d'un goût extrêmement agréable. Ils nous dirent que ces fruits avaient été envoyés au roi d'une ville éloignée de onze ou quinze journées de chemin. » Ces pêches sont, à Lha-Ssa, l'objet d'un commerce considérable ; elles ont en effet un goût exquis, et viennent, comme les raisins, de la contrée de Ladak. Cette nouvelle circonstance vient encore confirmer l'opinion que nous avons déjà émise sur la situation probable de Caparangue.

VII.

Le P. d'Andrada se trouvant dans des conditions plus favorables, put refaire sa route avec moins de fatigues et de souffrances. Après avoir rejoint le Grand Mogol, il se rendit à Agra, où il était attendu de ses confrères avec une vive anxiété. Il leur raconta les péripéties de son aventureuse expédition ; le bon accueil qu'il avait reçu des Thibétains, le caractère profondément religieux de ce peuple et ses précieuses dispositions à recevoir la foi chrétienne. Lorsque les missionnaires d'Agra virent le décret du roi de Ca-

parangue et qu'ils surent que le P. d'Andrada avait promis d'y retourner, tous brûlèrent du désir de l'accompagner et d'aller consacrer leur zèle à cette mission. Le provincial des Indes, désireux de faire prospérer les germes de salut déposés sur cette terre envahie depuis longtemps par les superstitions bouddhiques, s'empressa de faire repartir le P. d'Andrada, auquel il donna pour compagnons quatre autres missionnaires.

Cette nouvelle colonie d'apôtres se mit en chemin au commencement de juin 1625. « Nous eûmes, dit le P. d'Andrada, bien des obstacles à surmonter, quoiqu'ils ne fussent pas comparables à ceux de mon premier voyage. Nous arrivâmes au Thibet dans le courant du mois d'août. Notre retour fit un grand plaisir au roi, car il envoya à quatre journées au-devant de nous des hommes et des chevaux chargés de présents, avec des ordres pour qu'on nous reçût avec honneur dans tous les lieux où nous devions séjourner. Arrivés à la ville de Caparangue, nous fûmes logés dans une maison voisine de celle du fils du roi. Quelques jours après, le roi, étant obligé de partir pour une guerre très-importante, nous fit appeler et nous pria de lui donner la bénédiction. Cette expédition dura un mois et demi. Dès qu'il fut de retour, il résolut de s'instruire des principaux points de la religion chrétienne, mais il fallut attendre que nous sussions la langue du Thibet... »

Le P. d'Andrada nous a laissé dans une de ses lettres, datée du 15 août 1626, quelques détails curieux sur les mœurs et les habitudes des Thibétains. Il les a vus tels que nous les avons retrouvés deux siècles plus tard, et que nous avons essayé de les décrire dans notre

Voyage au Thibet. Il remarque avec raison que chez ce peuple le sentiment religieux domine et absorbe tous les autres. Il ne prend de l'industrie, de l'agriculture et du commerce tout juste que ce qu'il en faut pour satisfaire aux exigences les plus rigoureuses de la vie matérielle, et se considère ici-bas comme en un lieu de passage, accomplissant un triste et court pèlerinage vers un monde meilleur. Ce sentiment est si profond que les hommes en général portent dans leur langue le nom de voyageurs, ou plutôt de marcheurs. Ils comptent la terre pour si peu de chose, que, pour demander à un étranger le nom de son pays, ils ont l'habitude de dire : sous quel morceau du ciel marchez-vous?...

C'est surtout à cette profonde conviction religieuse qu'on doit attribuer le nombre prodigieux de lamas qu'on voit dans le Thibet. Il n'est pas de famille qui n'en ait plusieurs. Souvent, sur trois frères il y en a deux qui embrassent la vie religieuse (1). Le roi de Caparangue aimait beaucoup les lamas avant l'arrivée du P. d'Andrada; mais insensiblement il s'éloigna d'eux pour se rapprocher des missionnaires. Il se plaisait à leur entendre développer les principaux points de la doctrine chrétienne; il étudiait les prières catholiques et les récitait fréquemment avec une véritable dévotion. « Il vient souvent chez nous, écrivait d'Andrada, quoiqu'il n'aille dans la maison d'aucun particulier. Aussitôt qu'il est arrivé, il va à l'église faire sa prière, et me répète souvent que dès qu'il sera suf-

(1) Voir sur les lamas et les monastères du Thibet, le deuxième volume des *Voyages dans la Tartarie et le Thibet.*

fisamment instruit, il veut se faire baptiser et embrasser la religion chrétienne (1). »

Ce prince, en effet, manifestait ouvertement son inclination pour la nouvelle doctrine et sa sympathie pour les missionnaires. Lorsque ceux-ci commencèrent la construction de leur église, ils firent une grande cérémonie pour la pose de la première pierre. Ce fut le roi lui-même qui présida à cette fête inusitée parmi les Thibétains. Ces manifestations publiques ne manquèrent pas d'alarmer les lamas. Ils tinrent une assemblée générale, où deux des principaux membres de la hiérarchie lamaïque, dont l'un était le frère même du roi et l'autre son oncle, furent chargés, au nom de la religion de Bouddha, d'user de leur influence pour le détourner du christianisme et lui faire abandonner sa résolution de recevoir le baptême. Ils lui représentèrent combien il serait honteux que des étrangers, arrivés dans le pays depuis quelques mois seulement, pussent le déterminer à quitter les anciennes croyances de la patrie, pour en embrasser de nouvelles qu'il connaissait à peine. Ils s'appliquèrent surtout à lui faire envisager les graves dangers auxquels sa conduite ne manquerait pas d'exposer ses États; étant déjà en guerre avec plusieurs petits rois voisins, il avait à craindre d'irriter ses propres sujets et de soulever contre lui la classe nombreuse des lamas, dont l'influence sur l'esprit des grands et du peuple était irrésistible.

Les menaces d'une révolution générale ne parurent nullement ébranler la résolution du roi. Les lamas,

(1) *Relation*, etc., p. 62.

le voyant inaccessible à la crainte, essayèrent d'employer des moyens de persuasion. Ils l'engagèrent à venir passer quelque temps dans leur monastère, espérant que la retraite, la méditation et la prière apporteraient un changement dans ses idées. Le prince consentit à aller vivre pendant deux mois chez son frère, qui était le grand lama du monastère bouddhique le plus renommé de la contrée. Lorsqu'on le crut suffisamment prémuni contre la religion des étrangers, on fit proposer au P. d'Andrada une conférence publique, pour discuter, en présence du roi, sur le mérite du bouddhisme et du christianisme.

Les conférences furent nombreuses. On disserta principalement sur la nature de Dieu et sur le système de la métempsycose. D'après d'Andrada, les lamas admettaient un Dieu à la fois triple et unique. Les noms des trois personnes de la trinité divine signifiaient source ou origine pour la première personne ; livre par excellence pour la seconde ; intention et amour pour la troisième. Le dogme de l'incarnation était un des principaux points de leur symbole.

Quant à la métempsycose, les lamas admettaient que Dieu ayant créé toutes choses dès le commencement, ne crée plus rien ; il y a seulement des renouvellements, des transformations. Le monde contient une certaine quantité d'âmes qui, selon leurs bonnes ou mauvaises actions, transmigrent dans des corps plus ou moins parfaits. D'Andrada ayant objecté que, d'après cette doctrine, il faudrait admettre dans les animaux un discernement parfait et le libre arbitre, un docteur émérite lui répondit que les animaux étaient doués d'intelligence, et par conséquent capables de

bien et de mal. Le loup commet un péché en tuant la brebis ; le chat en mangeant la souris ; l'araignée en étouffant la mouche... « Ne voyez-vous pas, dit-il, le tigre préférer la chair à l'herbe, tandis que les moutons périraient de faim auprès d'un cadavre ? Qui apprend aux animaux à fuir les passants qui peuvent les prendre ou les tuer ?... »

Le P. d'Andrada se contente de nous dire, dans sa lettre, que, muni des armes de la religion, il lui fut aisé de réfuter les subtilités des lamas d'une manière victorieuse (1). Il est à regretter qu'il ne nous ait pas laissé sur ces conférences si intéressantes des détails plus circonstanciés. « Les naturels du Thibet, dit-il en terminant sa relation, ont beaucoup de piété et de douceur. Depuis plusieurs mois que je suis parmi eux, je n'ai entendu parler d'aucune contestation. Ils ont presque toujours le chapelet à la main, et s'entretiennent volontiers des choses du ciel. Ils sont très-civils, et traitent les étrangers avec la plus grande affection. Les femmes sont continuellement occupées à filer ou bien à ourdir de la toile ; quelques-unes cultivent même la terre. La reine partage son temps entre la prière et le travail; son occupation favorite est de filer. Les hommes travaillent peu, parce que dans l'été la plupart vont à la guerre ; et quand ils n'y vont pas, ils s'exercent chez eux à tirer de l'arc, au maniement des armes, à la lutte, à laquelle ils sont fort adroits. L'unique désagrément que nos missionnaires trouveront ici, c'est le défaut de population, en comparaison de l'Hindoustan, qui regorge

(1) *Relation*, p. 68.

d'habitants. Mais si les villes sont moins peuplées et moins marchandes, elles sont plus propres aux travaux apostoliques, car il y a moins de corruption et de vices. En outre, ce royaume est la porte d'une infinité d'autres plus grands de la même secte et où l'on parle à peu près le même langage... »

Ces dernières observations du P. d'Andrada sont d'une remarquable exactitude; malheureusement sa relation s'arrête là, et nous sommes privés de renseignements ultérieurs sur l'état de cette mission naissante. Cependant l'histoire tartare de cette époque nous permet de conjecturer que ses succès, d'abord considérables, furent la cause de sa ruine, par la jalousie qu'ils excitèrent dans la classe des lamas. Le prince protecteur des missionnaires perdit lui-même la vie dans une révolution que son attachement au christianisme avait suscitée. Tout porte à croire qu'il s'était fait chrétien, ou du moins qu'il avait complétement rompu avec le bouddhisme, et qu'il manifestait hautement sa résolution de se faire baptiser. D'après les historiens tartares, ce prince se nommait Tsan-Pa-Han, et c'est peut-être son nom qui, par une mauvaise transcription, a servi à désigner la ville qu'il habitait; car Caparangue ne se trouve indiqué dans aucune géographie. Les États de Tsan-Pa-Han étaient situés à l'ouest de Lha-Ssa, et comprenaient une grande partie du Thibet jusqu'aux sources du Gange. Les historiens tartares disent que ce prince avait abandonné la loi des lamas, qu'il voulait la détruire pour y substituer une religion étrangère, et que, pour cette raison, le typa, ou premier ministre gouverneur du royaume, s'entendit avec le Télé-lama, souverain pontife boud-

dhiste qui régnait à Lha-Ssa, pour s'opposer aux projets de Tsan-Pa-Han. Ils appelèrent à leur secours le prince des Mongols du Koukou-Noor, personnage entièrement dévoué aux lamas. Celui-ci leva une armée considérable et s'avança dans le Thibet. Il y eut une bataille sanglante où Tsan-Pa-Han fut défait et tué. Le prince du Koukou-Noor laissa son armée dans le Thibet, dont il fut proclamé han, ou souverain, par le pontife de Lha-Ssa, qui exerce une autorité immense sur les populations bouddhistes de la haute Asie (1).

Ce fut sans doute par suite de cette révolution que les missionnaires furent contraints d'abandonner cette partie du Thibet, où ils avaient pénétré après tant de peines et de difficultés. On sait que d'Andrada retourna à Goa, où il mourut empoisonné le 6 mars 1634.

(1) *Recueil des lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 11.

CHAPITRE VII.

I. Caractère révolutionnaire des Chinois. — Sociétés secrètes. — Insurrection de la secte du nénuphar blanc. — Édit contre les sociétés secrètes. — Chrétiens persécutés. — Mémoire en leur faveur. — Chute du premier ministre. — Le docteur Paul. — II. Les Tartares mantchous attaquent l'Empire. — Leur chef jure d'exterminer la dynastie des Ming. — Premiers succès des Tartares. — Mort de l'empereur Wang-Lié. — Curieuse requête des chrétiens. — Les jésuites appelés à Péking pour fondre des canons. — III. Découverte du monument de Si-ngan-Fou. — Témoignage du P. Semedo. — Progrès des conversions. — Sincérité et piété des néophytes. — Belle conduite d'un général chrétien. — IV. Mort du docteur Léon. — Détails biographiques sur cet illustre chrétien. — V. Le docteur Paul, premier ministre. — Il favorise les chrétiens. — Il fait donner aux jésuites la charge de réformer le calendrier. — Les PP. Schall et Rho arrivent à Péking. — Ils sont placés à la tête du Bureau de la littérature céleste. — Mort du docteur Paul. — Misère et abjection de ses descendants.

I.

La révolution qui, en 1626, fut cause dans le Thibet de la chute et de la mort de Tsan-Pa-Han, ne paraît pas avoir été un fait isolé. Cet événement se trouvait sans doute intimement lié à cette formidable insurrection qui, à la même époque, bouleversait l'empire chinois, et devait amener le renversement de la dynastie des Ming pour y substituer la domination des souverains tartares mantchous.

On s'est fait d'étranges idées en Europe sur la prétendue immobilité des Asiatiques. Des écrivains très-habiles ont recherché fort savamment comment le gouvernement chinois avait pu subsister sans altération pendant quatre mille ans. Les raisons qu'ils assignent à ce phénomène sont assurément doctes et bien imaginées ; mais le fait dont ils rendent un compte si judicieux n'est pas vrai, et le même malheur n'arrive que trop souvent aux explications philosophiques. Les Chinois ont changé de maximes, renouvelé leurs institutions, essayé diverses combinaisons politiques, et, quoiqu'il y ait des choses dont ils ne se sont pas avisés, leur histoire présente à peu près les mêmes phases que le gouvernement des hommes a parcouru partout ailleurs.

La Chine, qui certainement n'a rien à envier aux autres peuples quand il est question de changements et de variations, pourrait fort bien exciter la jalousie de plusieurs à l'endroit des révolutions, des guerres civiles et des renversements tragiques de dynasties. Où en serait l'amour-propre de nos plus fameux révolutionnaires d'Europe, si l'on venait leur dire qu'ils ne sont encore que des écoliers, des enfants, à côté des Chinois, dans l'art de bouleverser la société ? Pourtant rien n'est plus vrai ; l'histoire de ce peuple n'est qu'une longue suite de catastrophes désorganisant toujours l'empire de fond en comble. Tel fut le caractère de la révolution qui, dans la première partie du dix-septième siècle, fit tomber le pouvoir en des mains étrangères et entraîna les missions catholiques en vicissitudes si diverses.

Un trait assez singulier du caractère de la nation

chinoise et qui rend parfaitement compte de ses nombreuses révolutions, c'est son goût prononcé pour les sociétés secrètes. Pendant que les prédicateurs de l'Évangile, animés d'un ardent prosélytisme, parcouraient les provinces, fondaient des missions et cherchaient à établir solidement dans tout l'empire le règne de Jésus-Christ, d'autres missionnaires, inspirés par l'esprit du désordre, travaillaient à renverser le gouvernement, et recrutaient de toutes parts avec persévérance et activité leur armée d'ambitieux et de mécontents. La vaste association appelée Pé-Lien-Kiao, ou secte du nénuphar blanc, était organisée dans toutes les villes de l'empire, et ses ramifications s'étendaient déjà dans les campagnes. Elle avait ses chefs, ses mots d'ordre, ses réunions clandestines durant la nuit, ses imprimeries secrètes répandant parmi le peuple les diatribes les plus violentes contre le gouvernement et ses mandarins. Elle n'attendait qu'un moment favorable pour agir et faire éclater ouvertement l'insurrection qu'elle tramait dans l'ombre. Les mandarins veillaient et cherchaient à paralyser les projets des conspirateurs.

En 1622, un des chefs les plus redoutés de la secte du nénuphar blanc fut arrêté dans la province de Chan-Tong. Une immense agitation se manifesta aussitôt parmi les membres de l'association ; car le gouvernement avait donné ordre aux magistrats d'arracher à ce chef, par toutes les tortures imaginables, la révélation des principaux agents de la conspiration. Ly-Kong, tel était le nom de ce révolutionnaire chinois, garda un silence absolu sur ses complices. Ceux-ci pourtant étaient peu rassurés ; ils craignaient

que, vaincu par la violence des tourments, leur chef ne se laissât aller à des indiscrétions capables de les perdre tous. Ils résolurent donc de voler à son secours et de sauver en même temps l'existence du Nénuphar blanc. Ils envahirent à l'improviste le tribunal, où ils mirent tout sens dessus dessous. Plusieurs mandarins furent massacrés, Ly-Kong délivré et promené triomphalement aux acclamations de ses amis.

Après une manifestation semblable, il n'était plus permis à Ly-Kong et à ses partisans de reculer. Ils se déclarèrent en état d'insurrection, firent appel aux mécontents, aux vagabonds et aux voleurs de la province, et, avec ces éléments peu difficiles à réunir, ils organisèrent une petite armée. Après avoir pillé plusieurs villages sans rencontrer la moindre résistance, ils s'emparèrent de deux villes de troisième ordre, où ils se fortifièrent du mieux qu'ils purent. L'alarme ayant été donnée à Péking, qui n'était pas très-éloigné, le gouvernement s'empressa d'envoyer des troupes considérables, afin d'étouffer l'insurrection avant qu'elle ne prît des proportions plus considérables. Il y eut plusieurs combats avec divers succès de part et d'autre. Les rebelles, malgré leur audace, n'étaient pas cependant assez forts pour résister aux nombreuses bandes de soldats qui arrivaient de tous les côtés; ils abandonnèrent donc les postes dont ils s'étaient emparés et se replièrent vers la province de Nanking, entraînant sur leur route des escouades de scélérats qui venaient se joindre à eux. Ils ne manquèrent pas, en longeant le canal Impérial, de capturer et de piller les grosses jonques qui portaient à Péking le tribut des provinces.

Le gouvernement, justement alarmé de l'effervescence populaire qui se manifestait sur plusieurs points à la fois, donna ordre aux mandarins grands et petits de faire, dans le ressort de leur administration, les recherches les plus actives pour découvrir les membres de la secte du nénuphar blanc et de les traiter impitoyablement. Les ennemis des chrétiens saisirent avec empressement cette circonstance pour renouveler leurs accusations contre les missionnaires et leurs néophytes. Sous prétexte qu'ils avaient l'habitude d'avoir des assemblées secrètes, on affecta de les confondre avec les partisans de l'insurrection, et dès lors les chrétiens furent de nouveau abandonnés à la malveillance et à la haine de leurs persécuteurs. L'assesseur Kio-Tchin, que nous avons vu dans la précédente persécution déployer tant d'animosité contre les chrétiens, occupait en ce moment, pour comble de malheur, le poste éminent de colao, ou de premier ministre. Il composa et fit publier dans toutes les provinces de l'empire un manifeste foudroyant contre les sociétés secrètes. Il faisait ressortir la perversité de leur but et de leurs moyens, c'est-à-dire le renversement de toute autorité, en prêchant la désobéissance aux magistrats et à l'empereur. Après avoir tracé un lugubre tableau des calamités que ces sectes provoquaient contre le gouvernement et le peuple, il signalait spécialement à la réprobation des honnêtes gens la secte du nénuphar blanc et celle du Seigneur du ciel, c'est-à-dire des chrétiens. Pour preuve, disait-il, que les membres de ces deux associations marchent également vers un but détestable, c'est qu'ils sont animés du même esprit d'insubordination envers les ordres de l'empe-

reur. Les étrangers qui étaient venus propager dans l'empire du Milieu la secte funeste du Seigneur du ciel ont été expulsés par un décret de l'autorité souveraine, et cependant ces étrangers n'ont tenu aucun compte de la volonté impériale. Ils habitent encore leurs anciennes résidences, répandant de tous côtés avec la même audace le poison de leur mauvaise doctrine... Le manifeste du premier ministre concluait de la manière suivante : « La loi du Seigneur du ciel est fausse, elle aveugle les hommes, elle les encourage à tenir des assemblées secrètes. Les années précédentes, les magistrats avaient présenté à l'empereur quelques mémoires contre les partisans de cette secte, et on en avait sévèrement prohibé l'exercice. Aujourd'hui ceux qui professent cette mauvaise doctrine sont convaincus de n'avoir pas obéi à la volonté de l'empereur. Suivant les lois de l'empire, il serait nécessaire de poursuivre avec rigueur cette sorte de gens et de les punir sévèrement. Mais ces hommes étant ignorants et de peu de valeur, ils ne méritent pas toute la sévérité des lois. Quant aux étrangers, qu'ils soient contraints de sortir de l'empire, et que les indigènes soient emprisonnés pendant un mois et chargés de la cangue. Ils seront ensuite conduits devant leur tribunal respectif, où on leur fera une exhortation sur l'obéissance à l'empereur et sur l'éloignement des mauvaises doctrines (1). »

Il n'était pas besoin assurément d'un semblable manifeste pour prouver aux mandarins qu'ils feraient une chose agréable au premier ministre en persécu-

(1) Alvarez Semedo, p. 339.

tant à outrance les chrétiens. Les sentiments de Kio-Tchin étaient bien connus; on savait que le meilleur moyen de faire la cour à ce personnage, c'était de se déclarer ennemi des adorateurs du Seigneur du ciel. Les missions furent donc envahies par les émissaires des tribunaux, qui ravagèrent partout les chapelles et les oratoires particuliers. On enleva les images, les livres, les croix, tous les objets de dévotion, afin de les faire servir comme pièces d'accusation. Tous les chrétiens dont on put se saisir furent chargés de chaînes et traînés en prison. On recherchait surtout les chefs ou catéchistes, dont la fonction est d'instruire les catéchumènes et de présider à la prière et aux exercices religieux en l'absence du missionnaire. Dans la seule mission de Nanking, il y en eut une quarantaine qui devinrent la proie des mandarins et de leurs satellites. On les abreuva d'outrages, on les accabla de mauvais traitements pour leur faire avouer des crimes imaginaires, pour leur faire confesser qu'ils étaient affiliés à la secte du nénuphar blanc et partisans de l'insurrection. Un vieillard, nommé André, eut le corps tellement déchiré de coups de rotin qu'il mourut sur place, en plein tribunal, en face de ses juges ou plutôt de ses bourreaux.

Pendant cette nouvelle tourmente, les missionnaires furent obligés de reprendre le chemin de l'exil ou de se cacher dans les endroits les plus solitaires, au fond des bois et dans les creux des montagnes. Il y en eut qui n'eurent d'autre ressource que de chercher un asile dans les cimetières et de vivre parmi les tombeaux sous la protection des morts.

Quoique la terreur fût générale, les chrétiens ce-

pendant ne furent pas tout à fait abandonnés à la merci de leurs persécuteurs. Le docteur Léon conserva à Han-Tcheou-Fou une attitude pleine de courage et de dignité. Il s'opposa au départ du P. de la Roque, supérieur de la mission, il voulut le garder chez lui pour qu'il y remplît en toute liberté et sans contrainte les devoirs de son ministère. Ayant convoqué dans sa maison ses amis, les docteurs Paul et Michel, il rédigea de concert avec eux et le P. de la Roque un mémoire pour démontrer la profonde différence qui existait entre les sectateurs du nénuphar blanc et les adorateurs du Seigneur du ciel. Il attaquait vivement le manifeste du colao Kio-Tchin, et prouvait que ses accusations contre les chrétiens étaient sans bonne foi et ne pouvaient provenir que de la haine. Lorsque le mémoire fut rédigé, le docteur Paul se chargea de le porter lui-même à Péking, et d'user de son immense influence à la cour et parmi les grands dignitaires pour le faire présenter à l'empereur.

Aussitôt que le premier ministre connut l'arrivée du docteur Paul dans la capitale, il devina facilement le but de son voyage ; ses espions ne tardèrent pas à lui donner connaissance du mémoire qu'il essayait de faire parvenir à l'empereur. Kio-Tchin jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il dressa un acte d'accusation spécialement dirigé contre les docteurs Paul, Michel et Léon, les représentant comme les chefs d'une société secrète ayant pour but de changer le gouvernement et de bouleverser l'empire. Cette affaire pouvait devenir désastreuse et ruiner complétement les missions ; mais la Providence ne le permit pas. Au moment où le premier ministre Kio-Tchin se croyait

le plus assuré dans son pouvoir, il fut subitement renversé par un de ces coups inattendus, et terribles comme la foudre, auxquels sont toujours exposés les grands mandarins du Céleste Empire. La disgrâce du persécuteur des chrétiens fit luire pour les missions de Chine l'espérance de jours meilleurs. L'horizon parut d'autant mieux s'embellir que le docteur Paul ne tarda pas à être élevé au poste suprême de colao de l'empire.

II.

Cependant ce pouvoir impérial, qui foudroyait à son gré les hommes d'État, était lui-même attaqué et miné de toutes parts. L'administration arbitraire des eunuques, les exactions des mandarins avaient tellement exaspéré les populations et brisé les liens de l'autorité, que l'esprit de révolte, soufflé par les sociétés secrètes, se manifestait ouvertement d'un bout de l'empire à l'autre. La dynastie des Ming, après avoir ruiné la puissance mongole fondée en Chine au commencement du douzième siècle par Tchinguiz-Khan, paraissait elle-même avoir aussi fini son temps. Elle n'était plus capable de lutter à l'intérieur contre les ennemis domestiques, et de repousser en même temps sur ses frontières les agressions d'un peuple belliqueux et entreprenant.

Les Tartares mantchous, longtemps errants et vagabonds, à la suite de leurs troupeaux, sur les rives de l'Amour et du Songari, étaient sortis depuis quelques

années de leur obscurité. Les chefs des huit bannières, après s'être fait les uns aux autres une guerre acharnée, s'étaient enfin réunis pour obéir au plus fort et fonder une monarchie. Le gouvernement de Péking, toujours habitué à traiter en souverain absolu les États voisins, avait vu de mauvais œil les progrès de la puissance mantchoue; aussi ne négligeait-il aucun moyen d'entraver son commerce et de contrarier ses alliances. Il eut même l'audace de s'emparer par artifice du chef qu'elle s'était choisi pour roi et de le faire mourir.

Ce prince, par bonheur pour les Tartares mantchous, avait un fils en âge de lui succéder. Pour montrer qu'il en était digne, il voulut commencer son règne en entreprenant de venger la mort de son père. A peine a-t-il été reconnu pour chef qu'il convoque les guerriers des huit bannières, organise rapidement une armée, et, faisant une irruption subite dans la province de Leao-Tong, il s'empare de Moukden et jette l'épouvante dans la contrée. Il eût pu continuer sa route et aller jusqu'à Péking, dont il était peu éloigné, demander compte à l'empereur chinois de l'assassinat de son père; mais il sut se modérer et se contenta d'y envoyer un ambassadeur avec une lettre respectueuse, dans laquelle il priait l'empereur d'attribuer aux transports d'une juste douleur l'irruption faite dans ses États; il attribuait la mort de son père à ses ministres, et il était tout disposé à évacuer le territoire dont il s'était emparé, si l'empereur voulait lui-même punir l'attentat de ses sujets. Le Fils du Ciel, soit mépris, soit autre motif, ne lut pas cette lettre et en renvoya la connaissance à ses ministres, qui, loin de se mettre

en devoir de satisfaire ce souverain offensé, trouvèrent fort mauvais qu'il eût eu la hardiesse de se plaindre d'eux à leur maître.

Le roi des Tartares mantchous, irrité avec raison et du mépris de l'empereur et de l'insolence de ses ministres, jura la ruine de l'empire de la Chine. Il fit parvenir à la cour de Péking un hardi manifeste, dans lequel il récapitulait les principaux griefs dont les Mantchous avaient à se plaindre, et qu'il terminait par ces paroles laconiques : « Pour venger ces sept injures, « je vais réduire et subjuguer la dynastie des Ming. » Et afin que la vengeance suivît immédiatement la menace, il monte à cheval, assiége, prend les villes du Leao-Tong, et après avoir ravagé cette province, il passe dans celle du Pe-Tchi-Li et s'avance jusqu'à sept lieues de Péking, après avoir mis tout à feu et à sang sur son passage. Satisfait d'avoir montré aux Chinois, dans cette première campagne, ce dont les Mantchous étaient capables, il retourna dans son pays, chargé des dépouilles de deux riches provinces, et prit audacieusement le titre d'empereur de la Chine, avec le surnom significatif de Tien-Ming, c'est-à-dire l'Ordre du ciel.

Le gouvernement de Sa Majesté Impériale comprit un peu tard combien il avait eu tort de faire peu de cas de ces Tartares, naguère paisiblement occupés à faire paître leurs troupeaux. Il résolut donc de ne pas leur laisser le temps de se fortifier davantage et de les écraser au plus tôt avec une armée considérable, pour n'avoir pas dans la suite l'embarras de lutter en même temps contre les ennemis du dedans et ceux du dehors. L'empereur fit partir pour la Mantchourie

une armée de six cent mille hommes; mais à la première bataille elle fut complétement mise en déroute, et il resta sur place plus de cinquante mille hommes. Les fantassins chinois, épuisés par de longues marches, ne purent tenir un seul instant devant l'ardente cavalerie des Tartares mantchous, qui poursuivirent les fuyards jusque sous les murs de Péking. Après cet éclatant avantage, Tien-Ming, au lieu de faire le siége de la capitale de l'empire, qui était saisie d'épouvante, s'en retourna une seconde fois dans ses États. Il comprenait qu'avant d'entreprendre de grandes conquêtes il lui était important de prendre son temps pour bien organiser son peuple, et avant tout soumettre complétement les huit bannières de la Mantchourie.

Sur ces entrefaites mourut l'empereur Wan-Lié, après un règne de quarante-sept ans. Ce prince, dont l'histoire du christianisme doit conserver le souvenir, gouverna d'abord l'empire avec sagesse et habileté. Le P. Ricci et les autres missionnaires lui durent les faveurs dont ils jouirent dans l'empire. Il les accueillit dans son palais, leur accorda longtemps une pension alimentaire, leur permit de prêcher librement l'Évangile dans la capitale et dans les provinces, et leur donna enfin, aux environs de Péking, un vaste et magnifique emplacement pour en faire un lieu de sépulture. L'histoire lui reproche de s'être laissé dominer par les eunuques et de leur avoir abandonné dans sa vieillesse toute son autorité. Ce fut dans les dernières années de son règne qu'éclatèrent contre les chrétiens les persécutions dont nous avons parlé et que les missionnaires furent chassés de l'empire. Wan-Lié mourut assez tôt pour ne pas être témoin de l'ef-

froyable révolution qu'il avait en quelque sorte préparée lui-même par son excessive faiblesse, et qui eut pour résultat la destruction complète de sa famille et l'asservissement de sa patrie à un joug étranger.

Wan-Lié eut pour successeur Taï-Chan, qui ne régna que quatre mois, et laissa le pouvoir à son fils Tien-Ki, qui eût été capable de réduire les ennemis de l'empire et de rétablir l'ordre, s'il eût gouverné plus longtemps la Chine. Il sut ranimer les courages abattus et inspirer à tous l'espoir de soumettre les insurgés et de repousser les Tartares.

Comme Tien-Ki accueillait favorablement toutes les propositions qui avaient pour but d'améliorer l'état de ses troupes et de leur donner des chances de succès contre les Tartares, les chrétiens eurent la pensée de profiter de cette circonstance pour faire rappeler les missionnaires réfugiés à Macao et rendre la liberté à ceux qui se tenaient cachés dans les provinces. Ayant été bannis par un décret de l'empereur, la volonté seule du souverain pouvait leur permettre de reparaître. Une semblable autorisation était difficile à obtenir; cependant on essaya, car il faut qu'une affaire soit bien désespérée pour que des Chinois se résignent à l'abandonner. Les chrétiens les plus habiles se concertèrent entre eux, et leur féconde imagination leur fit trouver le moyen suivant. Ils décidèrent qu'on ferait parvenir à l'empereur un mémoire touchant la guerre que les Chinois avaient à soutenir contre les Tartares mantchous. Les docteurs chrétiens furent chargés de la rédaction de cette pièce, où d'abord ils firent une peinture émouvante

des horribles calamités que la guerre avait entraînées après elle : le ravage des campagnes, le carnage des hommes, la destruction des villes, la ruine des provinces, du commerce, des arts, de l'industrie, sans qu'il ait été possible depuis plusieurs années d'arrêter le cours de ces désastres, malgré les énormes sacrifices d'hommes et d'argent supportés par l'empire. A la suite de ce sombre et lugubre tableau, ils essayèrent de faire ressortir la faute commise par le gouvernement en chassant les étrangers européens. Outre que ces hommes étaient vertueux, savants et capables de traiter avec succès les plus grandes affaires, ils possédaient au suprême degré la connaissance des mathématiques, et sans doute ils avaient des secrets particuliers, des inventions extraordinaires qu'on pourrait utiliser pour le bien de l'État, si par bonheur ces hommes étaient encore, comme autrefois, dans l'Empire Céleste. Ces habiles lettrés ajoutaient enfin que peut-être ces étrangers européens n'étaient pas tous partis, qu'il n'était pas possible que tant de personnes eussent en si peu de temps traversé un si vaste empire, par des chemins si étroits et si difficiles; que l'empereur devait, dans sa sagesse et sa sollicitude pour le bien de ses peuples, donner l'ordre qu'on recherchât soigneusement de toutes parts si l'on ne pourrait pas en rencontrer quelqu'un, et le faire venir à Péking, pour donner des conseils sur la manière de faire la guerre aux Tartares et présider à la fonte des canons, art dans lequel ils excellaient d'une manière toute particulière.

Tel était ce singulier mémoire, qui est attribué par

Adam Schall au P. Lombard lui-même (1). Mais d'après le P. Alvarez Semedo, ce furent les docteurs chinois qui en furent les auteurs. Il paraît même que les missionnaires ne goûtèrent pas fort ce stratagème. « Nos pères, dit Semedo (2), firent de grandes oppositions aux moyens qu'on prenoit pour leur restablissement, veu qu'ils estoient ignorans aux choses de la guerre, des armes et de l'art militaire, et qu'il estoit plus à propos de trouver un autre prétexte. Le docteur Léon, qui estoit un des principaux acteurs de cette comédie, respondit à cette objection comme il l'entendoit. — Mes pères, dist-il, ne vous faschez point, s'il vous plaist, si l'on vous propose pour des guerriers, vous vous servirez de ce titre, comme le cousturier de son aiguille, qui ne lui sert qu'à passer son filet; et quand l'estofe est cousue et l'habit achevé, il la quitte n'en ayant plus besoin. Faites seulement que vous puissiez rentrer dans l'empire par l'ordre de l'empereur, et puis il sera fort aisé de changer les armes du combat en des plumes d'estudes, et au lieu de combattre, d'escrire pour la défense de la religion de Jésus-Christ, contre la superstition des infidèles.

« Enfin, dit Semedo, le mémoire se fit comme il falloit, et comme le docteur Léon en savoit l'art et la perfection, et fut présenté à la chancellerie des mémoires, où il passa à la faveur de nos amys. Il vint ensuite entre les mains de l'empereur si heureuse-

(1) Porrecto supplici libello, quo facultatem adeundi curiam, in eaque commorandi rogabat, ad exhibendam artem quam quæ seferebat tormentorum æneorum... (*Historica narratio missionis Sinensis*, ex litteris P. Adami Schall, cap. I, p. 4.)

(2) Alvarez Semedo, p. 345.

ment, qu'il fut respondu comme nous souhaitions et remis au ministère de la guerre, qui non-seulement le vérifia, mais adjousta de plus qu'il croyoit certainement que les pères pourroient si bien enchanter les Tartares par les secrets de leurs mathématiques, qu'il leur seroit impossible de manier les armes... Et ensuite il fut ordonné qu'au plustost on les chercheroit, mais il ne fallut pas beaucoup courir pour les trouver, et ceux qui avoient cette charge, sçavoient bien où ils estoient (1). »

Cet heureux événement fut pour tous les chrétiens de Chine un grand sujet d'allégresse. Il ne fut pas difficile, en effet, de retrouver les missionnaires. Le P. de la Roque, supérieur de la mission de Han-Tcheou-Fou, qui était caché aux environs de la ville, dans une maison du docteur Léon, fut averti officiellement de se rendre à la cour, avec deux autres confrères de son choix. Les PP. Dias et Lombard, supérieur général des missions de Chine, ayant été désignés, firent à la hâte leurs préparatifs et partirent pour Péking, où ils entrèrent publiquement et comme en triomphe, suivis d'un immense concours de peuple. Ils se rendirent chez le ministre de la guerre qui les avait fait appeler. On les reçut avec de nombreux témoignages de sympathie, et un logement leur fut offert dans l'intérieur même du palais de la guerre. Les missionnaires s'excusèrent de l'accepter, en alléguant qu'ils n'avaient encore rendu à l'État aucun service qui méritât une telle faveur. Ils préférèrent reprendre leur ancienne résidence, où ils avaient une église et une maison

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 246.

convenablement adaptée à leur genre de vie. Leur rentrée dans leur ancien établissement était d'ailleurs, aux yeux du public, comme une réhabilitation et un désaveu de leur bannissement. Aussitôt qu'ils furent installés à Péking, les missionnaires s'empressèrent assez peu de fabriquer des canons et des machines de guerre pour exterminer les insurgés et les Tartares, ils revirent leurs chers néophytes et se livrèrent avec zèle à leurs travaux apostoliques.

III.

Pendant que les missions de Chine reprenaient partout une nouvelle vie, la Providence permit qu'une découverte des plus remarquables vînt favoriser encore leur développement et leur prospérité. Ce fut à cette époque qu'on déterra à Si-ngan-Fou le monument lapidaire dont nous avons donné la traduction au commencement de cette histoire, et qui prouve d'une manière si évidente que le christianisme avait été très-florissant en Chine durant le septième siècle. Le P. Alvarez Semedo se trouvait en Chine lorsqu'on découvrit cette importante inscription, qu'il a vue lui-même et examinée à loisir. Il nous a paru qu'il ne serait pas hors de propos de reproduire ici ce qu'il a écrit au sujet de ce curieux événement.

« L'an 1625, dit Semedo, comme on creusoit les fondements d'un édifice près la cité de Si-ngan-Fou, capitale de la province de Chan-Si, les ouvriers ren-

contrèrent en bêchant, une table de pierre de la longueur de plus de neuf empans, de la largeur de quatre, de l'épaisseur d'un et davantage. Une des extremitez aboutissoit en figure de pyramide, dont l'esguille avoit deux empans de haut et la base un autre. Sur la face de cette pyramide estoit une croix bien formée, les bouts de laquelle finissoient en fleur de lys, semblable à celle qu'on trouva gravée sur le tombeau de l'apostre saint Thomas en la ville de Méliapor, et comme on les peignoit autrefois en Europe.

« Cette croix estoit couverte et entourée de certains nuages avec trois lignes escrites au bas, horizontalement, en caractères dont on se sert communément en Chine, si nettement et distinctement gravés qu'on les pouvoit facilement lire. Toute la surface de cette grande pierre estoit aussi gravée de semblables lettres, quoique toutes ne fussent pas d'une mesme grandeur et qu'il y en eust quelques-unes d'estrangères, dont on n'eut pas sitost la cognoissance.

« A peine les Chinois eurent-ils découvert et nettoyé ce pretieux thrésor de la vénérable antiquité, que poussés d'une curiosité qui leur est naturelle, ils coururent promptement à la maison du gouverneur, pour lui en donner advis. Il se transporta au plustost au lieu où estoit ceste croix, il la vit, la considéra avec attention, la fit élever sur un beau piédestal et couvrir d'un toict appuyé sur des piliers par les costez, pour la conserver des injures du temps, et néanmoins la tenir exposée à la vue des regardans, qui ne pouvaient assez considérer un si auguste tesmoignage de la religion de leurs ancestres. Il voulut de plus que ce riche depost fust mis et conservé dans l'enceinte d'un

temple de bonzes assez proche du lieu où il avoit esté trouvé.

« On ne sauroit compter le grand nombre de peuples qui vint de toutes parts voir ceste pierre, les uns l'admirant pour son antiquité et les autres pour la nouveauté des caractères, qui leur sembloient estrangers. Et comme la lumière de l'Évangile et la cognoissance de nostre religion est maintenant assez répandue par tous les endroits de l'empire, un payen fort intime amy du docteur Léon, ayant ouy parler des mystères cachés soubz ceste escripture, crût obliger son amy, de luy en envoyer une coppie, quoiqu'ils fussent éloignés l'un de l'autre d'un mois et demy de chemin; le mandarin chrestien demeurant en la ville de Han-Tcheou-Fou, où nos pères s'estoient quasi tous réfugiés, à cause de la dernière persécution...

« Trois ans après, en 1629, quelques uns de nos pères passèrent en la province de Chan-Si avec un mandarin chrestien, nommé Philippe, qui voulut les avoir en sa compagnie, durant une mission dont il fut chargé dans ce pays. Ils n'y furent pas longtemps, sans bastir une église et une résidence à Si-ngan-Fou, capitale de la province; parce que Dieu qui avait mis au jour un si riche tesmoignage de la possession, que les prédicateurs de sa loy avoient autrefois pris en son nom d'un si florissant empire, voulut encore s'en servir pour la confirmation de ses sujets et pour rentrer plus aysément dans ses anciens droits. Le bonheur voulut pour moy que je fusse un des premiers destinés pour avancer les affaires de cette nouvelle église et de cette petite maison que j'estime une des plus heureuses à cause de la commodité qu'elle procure de

voir cette inscription que j'ai vue, lue et considérée à loisir...

« Parmi les lettres chinoises, il y en a plusieurs qui représentent les noms des prestres et evesques qui florissaient en ce temps-là dans l'empire. Il y en a d'autres qui ne furent pas sitost cognues, pour estre grecques et hébraïques. Elles ne disent et contiennent autre chose que les noms de ces mesmes personnages. Je fus à Cranganor, dans les Indes, pour consulter le P. Antoine Fernandès sur l'interprétation de ces lettres, sçachant combien il est versé dans la lecture des livres des premiers chrétiens de saint Thomas. Il m'assura que c'estoient des caractères syriaques semblables à ceux dont ilz se servent encore à présent (1)... »

La découverte du monument de Si-ngan-Fou fit grand bruit dans toutes les provinces de l'empire et ne contribua pas peu aux succès des missionnaires. Les chrétiens, qui avaient eu à subir tant d'outrages et d'humiliations dans les dernières persécutions, jouissaient de la considération des mandarins et du peuple, surtout depuis que le plus illustre des néophytes, le docteur Paul, avait été élevé au rang de colao, ou de premier ministre. C'était aux yeux des Chinois un puissant argument que de voir à la tête du gouvernement un adorateur du Seigneur du ciel. A cette époque, les conversions furent nombreuses; plusieurs missionnaires vinrent partager les travaux des anciens apôtres; on fonda de nouvelles églises, et, malgré les troubles dont l'empire était agité, la chrétienté

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 219.

de Chine prenait de merveilleux accroissements.

En 1627, on comptait treize mille chrétiens disséminés dans sept provinces diverses (1), savoir : le Kiang-Si, le Tche-Kiang, le Kiang-Nan, le Chan-Tong, le Chan-Si, le Chen-si et le Pe-Tche-Ly. Ce nombre s'accrut si rapidement que dix ans plus tard il s'élevait à plus de quarante mille. Ce chiffre est peu de chose, sans doute, eu égard à l'immense population de la Chine ; mais si l'on considère que ces résultats furent obtenus en moins de quarante années, après des difficultés inouïes pour s'établir dans l'intérieur, au milieu des traverses de tout genre et de sanglantes persécutions ; si l'on fait attention, en outre, qu'on avait à évangéliser le peuple le plus anti religieux du monde, on sera forcé de convenir que les succès des missionnaires furent considérables, et qu'il est possible, à force de zèle et de persévérance, de fertiliser le sol le plus ingrat, le plus rebelle à la culture.

Durant les premières années de la prédication de l'Évangile en Chine, les néophytes ne se recrutaient pas dans les rangs les plus élevés de la société. Nous avons raconté que le premier chrétien, parmi les Chinois, avait été un pauvre moribond abandonné dans les champs par sa famille, recueilli par le P. Roger, et qui rendit le dernier soupir peu de temps après son baptême. Selon la frivole estime du monde, le début n'était pas brillant, mais, aux yeux de la foi, c'était le triomphe de la charité chrétienne, c'était la conquête de l'âme d'un pauvre, aussi précieuse devant Dieu que celle d'un riche et puissant colao. L'Église, en accueil-

(1) Martino-Martinio, *de Statu et qualitate christianorum in Sina*, p. 10.

lant d'abord les malheureux avec amour et prédilection, veut proclamer hautement la sainte égalité des enfants de Dieu et se déclarer la mère adoptive de ceux que le monde repousse. Cependant elle reçoit aussi avec tendresse les grands de la terre. Il est même bon et raisonnable que le prédicateur de l'Évangile, en se faisant toujours tout à tous, s'attache quelquefois de préférence à la conversion de ceux qui, par leur position élevée, peuvent exercer une influence efficace sur la foule. « Car, dit saint Bonaventure(1), la conversion d'un riche est souvent plus utile que celle de plusieurs pauvres. La religion du pauvre n'est profitable qu'à lui-même, mais celle d'un homme puissant est avantageuse à la multitude. La conversion de l'empereur Constantin a été plus utile à l'Église que celle d'un grand nombre. »

Ce furent de semblables considérations qui portèrent Matthieu Ricci à faire de constants efforts pour s'établir à Péking. Après lui, les missionnaires poursuivirent le même but, et s'appliquèrent à faire pénétrer la lumière de l'Évangile dans les rangs les plus élevés de la société chinoise, d'où elle pût ensuite se répandre facilement sur le peuple. Les conquêtes de leur apostolat furent nombreuses, malgré les violentes persécutions dont ils furent perpétuellement assaillis. Nous avons déjà cité Paul, Léon et Michel, trois néophytes illustres et dont les noms sont chers à la chrétienté de Chine. Paul était premier ministre de l'empereur, et les deux autres, présidents de cours souveraines. Outre ces trois grands dignitaires de

(1) Quæstione 23, in determinationibus quæstionum circa Reg. sancti Francisci.

l'empire, on comptait encore, à cette époque, au nombre des chrétiens chinois, quatorze mandarins de premier ordre, et dans la classe des lettrés dix docteurs, onze licenciés et trois cents bacheliers (1). Le christianisme avait également fait de nombreux prosélytes parmi les membres de la famille impériale. Les missionnaires en avaient baptisé plus de cent quarante, et quoique ces petits princes n'eussent aucune position officielle dans le gouvernement, cependant ils ne laissaient pas, à cause de leur naissance et de leur dignité, d'avoir une certaine influence dans les affaires. Une quarantaine des principaux eunuques attachés au service de l'empereur s'étaient aussi convertis au christianisme.

Les néophytes chinois, qu'ils fussent mandarins, lettrés, princes ou peuple, étaient sincèrement attachés à la religion et en remplissaient les devoirs avec fidélité. Ayant embrassé le christianisme après en avoir étudié la doctrine et les obligations pratiques qui en découlent, il est certain qu'ils prenaient au sérieux leur titre de chrétien. Nul ne les contraignait de renoncer aux habitudes peu gênantes du scepticisme ou de l'idolâtrie, pour adopter une croyance qui allait enchaîner toutes leurs mauvaises passions. Aucun intérêt mondain ne pouvait être le mobile de leur conversion; il n'y avait, en se faisant chrétien, ni richesses ni dignités à acquérir; bien au contraire, ils ne pouvaient avoir en perspective que la haine de leurs parents et de leurs amis restés dans l'infidélité, les persécutions du gouvernement, avec la prison, les

(1) M. Martinio, *Brevis relatio de rebus Sinensibus*, p. 20.

tortures, l'exil et la mort. Des hommes assez généreux pour fouler aux pieds toutes ces considérations humaines, ne voyaient évidemment dans leur conversion que leur conscience, Dieu et l'éternité.

Les détails qui nous ont été conservés sur les néophytes chinois, nous les montrent, en effet, d'une conduite pieuse, régulière, et remplissant avec une égale ferveur leurs devoirs envers Dieu et envers le prochain. La constance et la fermeté qu'ils montrèrent, pour la plupart, dans les persécutions, sont une preuve de la sincérité de leur foi et de leur attachement au christianisme. Ce qu'on voyait de plus remarquable dans les missions, c'était la charité fraternelle que les nouveaux chrétiens avaient les uns pour les autres. Ces hommes, naguère pleins de convoitises, égoïstes, durs et impitoyables envers leurs semblables, avaient tout à coup trouvé dans leur poitrine un cœur bon, généreux, presque désintéressé. Un Chinois s'oubliant lui-même pour se préoccuper du bien et des intérêts de ses frères, c'était là un beau miracle opéré par l'Évangile. Un jour un navire portugais, faisant voile de Macao au Japon, alla se briser contre un rocher, non loin de la province de Fo-Kien. Les marins et les passagers périrent dans les flots, à l'exception de douze personnes qui eurent le bonheur de se réfugier dans la chaloupe. Le ciel étant chargé de ténèbres et la mer violemment agitée par les vents, ils errèrent longtemps pendant la nuit au gré de la tempête. Les vagues les jetèrent enfin sur la côte de Chine, où ils s'échouèrent. Ils ne tardèrent pas à être entourés par une multitude insolente qui, au lieu de leur procurer des vivres et des vêtements, les accablait d'outrages.

Les satellites du tribunal voisin arrivèrent à leur tour, et comme à cette époque les Hollandais, embusqués dans l'île de Formose, exerçaient une odieuse piraterie sur les côtes du Fo-Kien et du Tche-Kiang, les malheureux naufragés furent pris pour des voleurs de mer et jetés en prison. On permit volontiers au peuple d'aller les voir comme un objet de curiosité, et la foule ne discontinuait pas autour d'eux, sans que personne songeât à soulager leur misère. Quelques néophytes des environs allèrent aussi visiter les étrangers, et ayant remarqué qu'ils priaient sur un chapelet, ils reconnurent qu'ils étaient chrétiens, furent émus de compassion et songèrent à les soulager. Comme il était défendu de les traiter autrement qu'en ennemis, la charité, toujours industrieuse, inventa les moyens de les assister et de les pourvoir abondamment de ce dont ils avaient besoin. Afin de leur procurer des vêtements, ils entraient dans la prison avec plusieurs habits l'un sur l'autre, et, avant de se retirer, ils laissaient couler adroitement celui de dessous, sans que les gardiens s'en aperçussent (1). Ils travaillèrent ensuite à leur faire trouver grâce devant les mandarins, qui les renvoyèrent à Macao.

L'influence de la religion avait heureusement transformé le caractère des Chinois, non-seulement dans les actions ordinaires de la vie, mais elle servait encore à leur inspirer de grands et nobles sentiments dans les circonstances les plus graves et les plus difficiles. Pendant que les Tartares mantchous faisaient de perpétuelles incursions sur le territoire de l'empire, la

(1) Alvarez Semedo, p. 351.

province de Leao-Tong, limitrophe de la Mantchourie, était placée sous le gouvernement militaire d'un mandarin chrétien, du général Soung. Il avait remporté, dans plusieurs rencontres, des avantages considérables sur les Tartares, et il eût pu rendre à l'État d'éclatants services s'il eût été mieux secondé par le gouvernement; mais on ne lui envoyait pas d'argent pour payer ses soldats. S'étant fait une loi de ne jamais acheter par des présents la faveur des chefs, il n'avait guère que des ennemis et des envieux au Ping-Pou, ou ministère de la guerre. Il avait eu beau exposer par écrit l'état d'insubordination où se trouvait son armée, faute de paye, on ne lui avait jamais fait de réponse. Comme il était aimé des soldats, il comprima longtemps par son autorité l'esprit de sédition qui fermentait sourdement et n'osait encore se manifester que par des murmures. La patience des troupes étant enfin poussée à bout, elles se mutinèrent et s'emparèrent d'une ville dont elles pillèrent les habitants.

Après ce coup de violence, les chefs de la rébellion comprirent qu'ils avaient perdu leur général, et qu'il n'y avait plus de salut pour lui qu'en se déclarant ouvertement contre l'empereur. Ils n'omirent rien pour le pousser dans ce parti désespéré, lui promettant de le suivre partout et jurant de ne mettre bas les armes qu'ils ne l'eussent placé sur le trône impérial. L'esprit révolutionnaire soufflait alors sur la nation chinoise, et l'on voyait s'agiter dans les provinces plusieurs prétendants à l'empire.

Le général Soung comprenait, ainsi que ses soldats, que sa perte était inévitable; il savait bien que pour sauver sa tête il n'y avait point d'autre parti à prendre que

celui qu'on lui offrait. Mais il était chrétien, et la trahison ne pouvait se concilier avec ses croyances. Il exprima énergiquement à ses capitaines combien le crime qu'ils lui proposaient lui faisait horreur. Ayant ensuite repris sur eux tout son ascendant, il eut le courage de punir les auteurs de la sédition. Une telle vertu, qui excita l'admiration de tout l'empire, ne trouva que des censeurs à Péking. Aussitôt que la nouvelle de ce qui venait d'arriver fut parvenue à la cour, le ministère de la guerre dépêcha un courrier à Soung pour le sommer de venir rendre compte de sa conduite devant l'empereur, et en même temps on lui envoyait un successeur dans le gouvernement militaire de la province.

A cette nouvelle, la consternation fut générale dans l'armée ; tous unanimement conseillèrent au général de ne pas obéir. — Restez au milieu de nous, lui disait-on, nous saurons vous défendre contre vos envieux. — Pendant que les soldats tenaient ce langage à leur général, le souverain tartare, averti de ce qui se passait, lui envoya offrir un asile auprès de lui, et l'assurer de sa protection s'il voulait embrasser son parti. Au milieu de tentations si pressantes, ce général chrétien n'écouta que sa conscience. Il essaya de persuader à ses soldats d'imiter sa fidélité ; puis, s'arrachant à leur affection, il alla se mettre héroïquement entre les mains de ses ennemis, qui, sans être touchés d'une si noble action, condamnèrent impitoyablement à mort un homme si digne de vivre (1).

(1) Le P. Dorléans, *Histoire des deux conquérants tartares*, p. 40.

IV.

Peu de jours s'étaient écoulés après la mort si glorieuse du général Soung, lorsque la chrétienté de Chine eut encore à déplorer la perte d'un de ses plus illustres néophytes; nous voulons parler du docteur Léon. Comme cet éminent personnage n'a jamais cessé pendant sa vie de faire éclater un dévouement sans bornes pour les missions, nous avons pensé qu'il serait juste pour sa mémoire, et peut-être aussi intéressant pour le lecteur, de lui consacrer quelques détails biographiques.

Le docteur Léon prit naissance à Han-Tcheou-Fou, capitale de la province de Tche-Kiang. Ayant parcouru, avec un remarquable succès, le cours de ses études littéraires et obtenu dans son pays les diplômes des deux premiers degrés, il alla recevoir à Péking le titre de docteur, qui ne se confère jamais que dans la capitale de l'empire. Il y exerçait une charge importante lorsqu'il connut le P. Ricci, et sut apprécier les grandes qualités du vertueux et savant Européen. Notre jeune docteur, doué d'un esprit vif et pénétrant, était passionné pour l'étude. Le désir d'agrandir ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles le lia intimement avec les missionnaires, dont il admirait le savoir et la vertu. L'étude de la géographie eut d'abord pour lui un attrait tout particulier, sans pourtant lui faire oublier celle de la religion, qu'il jugeait de la plus haute importance.

« Il cultivait, selon l'expression un peu recherchée

« de Semedo, la science de Dieu conjoinctement avec « la science humaine, et, mariant le ciel avec la terre, « il apprenoit la situation des royaumes du monde, et « les loix du royaume de Jésus-Christ (1). » La doctrine du christianisme avait pour lui tant d'attrait qu'il aimait à aider les missionnaires dans la correction du catéchisme qu'ils voulaient faire réimprimer. Quoiqu'il n'eût pas encore la foi, il ne pouvait cependant se lasser d'admirer l'ensemble, la merveilleuse harmonie des vérités chrétiennes. Il avait coutume de dire que si la religion n'était pas véritable, il fallait du moins convenir qu'elle était sagement inventée, et combinée en tous ses points de manière à donner pleine satisfaction à la raison humaine. Son admiration pour le christianisme lui avait inspiré une vive et sincère affection pour les missionnaires. Il les aidait de ses conseils et de son autorité; il fut le premier à les encourager à bâtir une église à Péking, et il porta son dévouement jusqu'à leur choisir lui-même un emplacement qu'il acheta à ses frais.

Notre docteur était encore païen. Mais ses bonnes œuvres et la droiture de son cœur dans la recherche de la vérité lui attirèrent ces grâces spéciales de Dieu qui font germer la foi dans les âmes. Son intelligence, éclairée de la lumière d'en haut, découvrit toutes les splendeurs divines de la religion de Jésus-Christ. Il comprit dès lors les véritables relations de l'homme avec Dieu, de la créature avec son Créateur; il fut chrétien et demanda le baptême avec instances. On fut obligé de lui retarder cette faveur, à cause d'un

(1) Alvarez Semedo, p. 356.

empêchement de polygamie dont malheureusement les Chinois sont souvent liés. Cependant une grave maladie, qui le conduisit sur les bords de la tombe, détermina les missionnaires à lui conférer en même temps le sacrement de la régénération et celui des mourants. Les eaux du baptême et l'huile sainte des infirmes opérèrent un tel changement dans le docteur Léon qu'il s'écria lui-même qu'il n'était plus le même homme. Son corps avait recouvré la santé, et il trouva dans son âme une force toute surnaturelle pour se conformer sans restriction à la loi de Dieu.

Peu de temps après cette miraculeuse transformation, le docteur Léon retourna à Han-Tcheou-Fou, au sein de sa famille. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'empressa d'enlever les nombreuses petites idoles en bois doré qui ornaient son temple domestique et de les brûler dans la cour intérieure de sa maison. Un de ses parents, qui fut témoin de cette action, en fut surpris et scandalisé ; il lui reprocha même vivement ce qu'il appelait une impiété. Mais le docteur lui ayant exposé avec son éloquence ordinaire les motifs de sa conduite, celui-ci fut tellement émerveillé de tout ce qu'il entendit, qu'il voulut étudier à fond une religion qui déjà lui paraissait entourée d'une clarté que ne possédaient pas les doctrines si confuses des lettrés, des bonzes et des docteurs de la raison. Le néophyte Léon, qui avait le zèle ardent d'un apôtre, catéchisa son ami avec affection, lui développa méthodiquement les vérités du christianisme, et eut le bonheur de faire passer dans son âme les convictions dont il était lui-même si profondément pénétré. Le P. Trigault, qui se trouvait alors à Han-Tcheou-Fou, compléta l'instruction du fervent

catéchumène, qui fut bientôt admis à recevoir la grâce du baptême. Le docteur Léon fut son parrain et lui donna le nom de Michel.

Léon et Michel étaient liés dès l'enfance d'une étroite amitié. Ils avaient étudié ensemble et parcouru l'un et l'autre avec un égal succès tous les degrés de la carrière littéraire. Ce fut le même jour qu'ils conquirent à Péking, dans un brillant concours, le titre de docteur. Une même foi religieuse vint ajouter encore comme un lien sacré à ceux de la parenté et de l'amitié, et durant leur vie on les vit toujours soutenir de concert, comme deux inébranlables colonnes, l'édifice naissant de la chrétienté de Chine. Au temps des orages et des tempêtes qui agitèrent les missions, leur maison de Han-Tcheou-Fou fut pour les missionnaires un port assuré contre la fureur de la persécution; dans les jours calmes et sereins elle était en quelque sorte un foyer de propagande chrétienne, un cénacle d'où les disciples de Jésus-Christ s'élançaient pleins d'ardeur à la conquête des âmes.

Le docteur Léon, dans la vie privée et dans la vie publique, sut toujours user avec zèle de son influence de mandarin et de lettré pour répandre autour de lui la lumière de l'Évangile et favoriser l'œuvre des propagateurs de la foi. Il était surtout remarquable par les vives et franches allures de son caractère, qui ne lui permettait jamais de transiger avec les nombreuses superstitions dont la vie chinoise est perpétuellement environnée. Inaccessible au respect humain, il n'hésitait pas à faire éclater sa foi publiquement et sans détour, lorsque sa conscience le lui demandait.

Les gens du peuple, les lettrés, les mandarins, personne ne l'intimidait.

Peu de temps après sa conversion au christianisme, il fut envoyé, en qualité de préfet, dans une ville de premier ordre. Lorsque les mandarins prennent possession d'un nouveau siége, l'usage veut qu'ils entrent d'abord dans la pagode de leur palais, pour se prosterner devant les idoles et se mettre sous leur protection. Le docteur Léon se rendit officiellement dans son palais, suivant toutes les prescriptions du rituel. Il était précédé d'un nombreux cortége qui, musique en tête et enseignes déployées, se dirigea solennellement vers la pagode. Les satellites et les officiers du palais se rangèrent sur deux lignes des deux côtés de la porte, et le nouveau préfet fit son entrée dans le temple domestique au son du tam-tam et aux acclamations des curieux qui étaient venus voir la cérémonie. Le docteur Léon se trouvant en face des idoles, se tourna vers les satellites de son palais, et leur montrant du doigt les statues dorées, il leur donna ordre de les renverser, de les traîner hors de la pagode et d'y mettre le feu. « Ce palais devient aujourd'hui ma « maison, ajouta-t-il, et je ne veux pas chez moi des « idoles auxquelles je ne crois pas. » Ce commandement imprévu sembla d'abord pétrifier les satellites, qui demeurèrent un instant bouche béante et immobiles... Mais il était donné avec un tel accent d'autorité qu'après ce premier étourdissement ils se mirent à l'œuvre, en se disant tout bas les uns aux autres que leur nouveau préfet était sans doute un adorateur du Seigneur du ciel.

Le docteur Léon admettait jusqu'à un certain point qu'un besoin irrésistible de foi et de croyances pût amener les hommes à se prosterner aveuglément devant des idoles ; mais demeurer opiniâtrément attaché à de vaines superstitions ou plongé dans le scepticisme après avoir connu la doctrine de l'Évangile, c'était là une chose qu'il ne pouvait concevoir et qui le mettait hors de lui. Il était persuadé que ceux qui aimaient la lecture des livres sérieux ne pouvaient manquer de se passionner pour les sciences de l'Europe, et d'être amenés par ce moyen à la connaissance du vrai Dieu. Il avait une conviction si profonde de l'immense influence des livres et de la littérature, qu'il ne cessait de presser vivement les missionnaires de travailler avec ardeur à la traduction des bons livres de l'Occident. Il était persuadé que c'était là le moyen le plus efficace de propager la foi parmi les Chinois, qui toujours ont professé une estime et un goût particulier pour les livres et pour les hommes versés dans la littérature.

La prédication par les livres était à ses yeux une chose si importante, que durant les trente dernières années de sa vie qui suivirent sa conversion, il se consacra à ce genre d'apostolat avec un zèle inouï. Ses occupations journalières consistaient à composer des ouvrages ou à traduire ceux d'Europe à l'aide de quelque missionnaire suffisamment versé dans la littérature chinoise. « Il se livroit à ce travail, dit Semedo (1), avec tant d'application et d'assiduité, qu'à la ville, aux champs, aux visites et aux festins ordi-

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 358.

naires, il n'estoit jamais sans avoir quelque livre en sa pochète, non pas même quand il estoit seul en sa litière porté sur les espaules de ses serviteurs, où il lisoit et escrivoit, bien qu'il fust extrêmement incommodé de la vue, ayant perdu un œil et ayant l'autre fort foible, de sorte que pour lire et escrire, il falloit qu'il eust le visage collé sur son papier... »

Cette persévérance dans l'étude, jointe à une intelligence d'élite, avait rendu le docteur Léon si habile dans toutes les connaissances de l'Europe, qu'il était peu de matières dont il ne pût parler pertinemment et en véritable savant. Il savait très-bien les six premiers livres d'Euclide et les avait traduits en chinois; il avait si bien approfondi les diverses parties des mathématiques qu'il composa sept volumes sur ce sujet. Il avait traduit une foule d'ouvrages d'astronomie, entre autres les livres d'Aristote et ceux qui étaient en usage à cette époque à la célèbre faculté de Coïmbre. Sa vie fut si remplie, il écrivit sur des sujets si divers, qu'après sa mort il laissa plus de vingt volumes de manuscrits tout prêts à être livrés à l'impression. Les diverses curiosités de l'Europe, dont la nouveauté attirait tant les Chinois, étaient pour lui sans attrait. La vue d'un livre nouveau le faisait tressaillir; il le lisait avec avidité, et souvent on l'entendit se lamenter de ce que la vieillesse ne lui permettrait bientôt plus de se livrer avec la même ardeur à la traduction des livres étrangers. Lorsqu'il allait rendre visite aux missionnaires, son premier soin était de s'informer des ouvrages qu'ils composaient. Il aimait à corriger leur style et à les aider de sa longue expérience en littérature. « Je puis assurer sans mentir, dit le P. Alvarez

Semedo, que de cinquante livres que nos pères ont déjà mis en langage chinois, tant de la religion que des sciences, dont il y en a quelques-uns de plusieurs volumes, à peine en est-il un seul qui n'ait passé par ses mains, pour le revoir, le corriger, l'enrichir de préfaces et de quelques additions. Le plus grand présent qu'on lui pouvoit faire étoit de luy offrir un livre nouvellement traduit en chinois (1)... »

Le zèle extraordinaire du docteur Léon pour les livres ne provenait pas d'une ardeur purement ittéraire et scientifique. Il ne voyait là qu'un moyen de travailler plus efficacement à la conversion de ses compatriotes. La propagation du christianisme en Chine était sa passion dominante. Il s'en occupait et s'en préoccupait sans cesse. Lorsqu'il considérait d'un côté un si vaste champ à défricher et de l'autre un si petit nombre d'ouvriers évangéliques, il ne pouvait s'empêcher de gémir et de se plaindre aux missionnaires de ce qu'on leur envoyait rarement des collaborateurs. — Vous êtes déjà vieux, leur disait-il avec candeur et simplicité; la langue chinoise, vous le savez, présente de grandes difficultés pour les étrangers, aurez-vous le temps et les forces de former ceux qui viendront de nouveau? — Un jour, le supérieur des jésuites du Portugal lui écrivit pour lui faire offre des plus belles raretés de l'Europe. Il lui répondit qu'il ne souhaitait autre chose de sa bienveillance, sinon qu'il envoyât en Chine un grand nombre de prédicateurs de l'Évangile.

Le désir qu'il avait de voir arriver de nouveaux

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 359.

missionnaires doit faire comprendre combien il était rempli d'une affectueuse sollicitude pour les anciens. Leur santé, leurs études, leurs progrès dans la langue, leurs travaux apostoliques, tout l'intéressait. Il visitait lui-même leurs chambres et examinait si elles étaient bien pourvues de toutes les choses nécessaires. Durant l'hiver, il passait une revue minutieuse de leurs habits, afin de bien s'assurer qu'ils n'auraient pas à souffrir du froid. Lorsqu'ils étaient malades, comme les Chinois et surtout les lettrés sont toujours plus ou moins médecins et pharmaciens, il préparait lui-même les remèdes, sous prétexte que le manque de soin faisait perdre la force aux médicaments et par suite privait le malade de soulagement. A l'arrivée d'un nouveau missionnaire, il s'informait de ses qualités et s'efforçait de gagner sa confiance et sa sympathie. Quoiqu'il ressentît pour tous en général une vive affection, il avait cependant pour les plus jeunes des attentions particulières. Touché des peines qu'ils étaient obligés de se donner pour apprendre la langue du pays, il cherchait à leur aplanir les difficultés, et ne manquait jamais de les encourager lorsqu'ils commençaient à bégayer le chinois. Il leur enseignait la façon de converser, les termes, les compliments et les cérémonies qu'il fallait observer pour être bien venus auprès des gens du pays. Plus tard, il les dirigeait dans leurs études, leur traçait une méthode et leur indiquait les livres qui pouvaient leur être le plus profitables. Quel trésor devait être ce savant et débonnaire vieillard pour de jeunes missionnaires transportés tout à coup dans un monde nouveau, où ils étaient obligés de se transformer complétement, de

prendre un autre langage et des habitudes nouvelles !

Nous avons vu combien avait été intrépide le dévouement du docteur Léon pour les missionnaires, en temps de persécution. Nous avons parlé de ce mémoire si remarquable qu'il adressa à l'empereur, pour faire rentrer et appeler à Péking ceux qui avaient été exilés. Les mandarins, envieux de la gloire et de la popularité du docteur Léon, exploitèrent cette circonstance pour le perdre. Ils l'accusèrent à la cour d'avoir des relations intimes et secrètes avec les étrangers, de favoriser leurs menées dans l'empire, de s'être déclaré partisan et propagateur d'une religion opposée aux lois de l'État et aux maximes des sages de l'antiquité. Cette accusation fut poussée avec tant d'acharnement que Léon fut disgracié.

La privation du mandarinat fut pour ce généreux chrétien une épreuve assez légère. Il se consola facilement par la pensée qu'il avait perdu sa position en voulant assurer celle des missionnaires. Cependant il ne demeura pas longtemps privé de sa charge ; nous avons dit que le docteur Paul occupait dans le gouvernement de l'empire le poste suprême de colao, ou de premier ministre. Les grandes affaires de la politique et de l'administration, très-compliquées en ces temps difficiles, ne lui faisaient pas oublier les intérêts de la religion et l'œuvre de la propagation de la foi. Afin de donner plus de crédit et d'autorité aux missionnaires, il songeait à leur faire obtenir, par un décret souverain, la commission de réformer le calendrier de l'empire. Convaincu qu'il ne saurait mieux être secondé dans un tel projet que par son ami le docteur Léon, dont il avait su apprécier le courage,

la science et l'habileté, il le fit rétablir dans sa charge de vice-président de la cour des rites.

Le docteur Léon n'était pas ambitieux. Une modeste existence partagée entre l'étude et la prière lui plaisait davantage que les agitations souvent infructueuses de la vie publique. Il reçut pourtant avec plaisir la nouvelle de sa nomination; car il pensait que dans sa charge il pourrait encore être plus utile aux missions, surtout avec la coopération si fervente et si dévouée du premier ministre. Il se mit donc en route pour Péking; mais, outre les infirmités de son grand âge, la longueur du voyage et la rigueur de l'hiver l'affaiblirent tellement que peu de jours après son arrivée il tomba malade. Le mal fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt réduit à l'extrémité, et que les médecins désespérèrent de prolonger ses jours. Le Père de famille appelait à lui, pour le récompenser, ce serviteur fidèle qui avait si bien rempli sa tâche.

On comprend avec quelle piété et quel esprit de foi cet excellent chrétien reçut les derniers sacrements de l'Église. Trois missionnaires alors présents à Péking l'assistèrent en ce moment suprême; il était entouré des néophytes les plus notables de la capitale, à la tête desquels se trouvait le docteur Paul, colao de l'empire. Lorsqu'il s'approcha du malade pour se recommander à ses prières, le docteur Léon recueillit toutes ses forces, lui prit affectueusement la main et le remercia de toutes les attentions qu'il avait eues pour lui, et particulièrement en cette dernière circonstance. Mon frère, lui dit-il, je passe à la vie éternelle et je m'en vais content, puisque je vois nos missions et nos pères protégés par votre autorité... Vous m'aviez

appelé à vous seconder dans une affaire importante pour le bien de la chrétienté, mais mes péchés m'ont rendu indigne de participer à cette œuvre; souffrez qu'en mourant je vous confie l'avenir de nos chères missions. — Après ces paroles, qui causèrent à tous une profonde émotion, le docteur Léon rendit le dernier soupir; c'était le 1er novembre 1630. « Sa mé-
« moire, dit le P. Alvarez Semedo, qui l'avait beau-
« coup connu, vivra éternellement dans le cœur des
« ouvriers de nostre compagnie, et les exemples de
« ses vertus ne mourront jamais dans les âmes gé-
« néreuses de la noblesse chinoise (1). »

V.

En recevant le dernier soupir du docteur Léon, le premier ministre de l'empire avait aussi recueilli, comme un héritage sacré, son zèle et sa sollicitude pour les missions. A cette époque, le gouvernement se préoccupait beaucoup de la réformation du calendrier qui fourmillait d'erreurs. Le docteur Paul crut avoir une occasion favorable de servir en même temps les intérêts du christianisme et de son pays, en proposant à l'empereur de charger de la révision du calendrier, les missionnaires européens, dont la science astronomique était bien supérieure à celle des Chinois et des musulmans. Il adressa à ce sujet une requête à l'em-

(1) *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, p. 363.

pereur, qui en approuva le contenu, et donna l'ordre de faire appeler à la cour les deux Européens les plus capables de remplir les fonctions qui leur seraient confiées. Le choix tomba sur les pères Jacques Rho et Adam Schall. Le premier, Italien d'origine et habile mathématicien, ayant dû s'arrêter à Macao, à cause de la persécution suscitée en Chine contre les chrétiens, protégea cette ville, en 1622, contre une invasion hollandaise, en apprenant aux habitants à se servir de leur artillerie; il la mit ensuite à l'abri de toute tentative par de nouvelles fortifications. Lorsqu'il eut pénétré dans le Céleste Empire, il parvint en peu de temps à parler et à écrire le chinois aussi facilement qu'un lettré aurait pu le faire. Il alla fonder une mission à Si-ngan-Fou, capitale de la province du Chan-Si, en 1627, deux ans après la découverte, dans cette ville, de la fameuse inscription dont nous avons parlé. Le P. Adam Schall, natif de Cologne, était également entré en Chine en 1622. Il fut aussi envoyé dans la mission de Si-ngan-Fou, où il s'occupait à la fois du ministère apostolique et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie. Il s'était acquis en peu de temps une si grande popularité qu'une église dont il dirigea la construction fut bâtie, non moins avec le secours des infidèles, auxquels ses connaissances mathématiques avaient inspiré de l'intérêt, qu'avec celui des indigènes convertis. Ce fut la réputation scientifique de ces deux missionnaires qui les fit appeler à Péking.

Aussitôt qu'ils furent arrivés dans la capitale, on les plaça à la tête du bureau de la littérature céleste, et le docteur Paul s'empressa de faire présenter à la

cour tous les ouvrages d'astronomie et de physique qui jusqu'à ce jour avaient été publiés par les missionnaires de Chine. Dès leur début dans leurs fonctions, les PP. Rho et Schall eurent à soutenir de nombreuses luttes contre les astronomes officiels du gouvernement, qui ne pouvaient voir sans jalousie des étrangers placés à la tête de leur académie. Ils répandirent de toutes parts des pamphlets et des libelles pour dénigrer la méthode astronomique des Européens. Les lettrés, qui ne comprenaient rien à ces questions, furent précisément ceux qui poussèrent les plus vives clameurs. Mais l'empereur, soutenu par son premier ministre, ne se laissa pas influencer par toutes ces intrigues. Le docteur Paul lui suggéra un excellent moyen pour savoir d'une manière certaine de quel côté se trouvait la supériorité et la vraie science. Comme une éclipse devait avoir lieu prochainement, il fut ordonné que les astronomes de la Chine et ceux de l'Europe feraient leurs calculs séparément, et qu'ils enverraient à la cour les résultats de leurs travaux. Lorsque le moment de l'éclipse arriva, les observations ayant été faites avec la plus minutieuse attention, toutes les prévisions du P. Adam Schall furent réalisées point par point, au lieu que les calculs des astronomes chinois se trouvèrent complétement en défaut. Ils furent publiquement convaincus d'ignorance et d'incapacité; mais ce ne fut pas pour eux une raison de renoncer à leurs prétentions de supériorité. Ils n'en conçurent que plus de jalousie et de haine contre les missionnaires.

Sur ces entrefaites mourut le docteur Paul, le plus illustre et le plus distingué de tous les Chinois qui

embrassèrent la religion chrétienne. Il fut un grand ministre d'État et un des écrivains les plus célèbres de son temps. La religion en avait fait un homme d'une franchise et d'une modestie admirables, deux vertus qu'on rencontre assez rarement parmi les Chinois. On raconte qu'un jour l'empereur demanda à ses ministres, réunis en conseil, un éclaircissement sur un point de législation. Personne ne put résoudre la difficulté proposée par le souverain. A l'issue du conseil, un des collègues du docteur Paul lui demanda ce qu'il pensait sur cette question. Alors celui-ci disserta avec beaucoup de clarté et d'érudition sur le point proposé et donna la solution de la difficulté. Chacun s'étonna qu'il n'eût pas fait parade de sa science en présence de l'empereur. Pourquoi, lui dit-on, n'avez-vous pas prononcé ce discours quand le conseil était réuni? — Je me suis tu, répondit-il, parce que n'ayant pas été interrogé personnellement, j'ai voulu laisser aux autres le mérite de la réponse...

Les emplois de premier ordre qui furent confiés au docteur Paul ne lui firent jamais négliger ses devoirs de chrétien. Il avait dans son palais un petit oratoire, orné avec goût et simplicité, où il aimait à se retirer dans ses moments de loisirs pour vaquer à la prière. Tous les matins, avant d'aller présider la cour des rites, il avait l'habitude de se rendre à son oratoire et d'y passer une demi-heure en prière et en méditation. Il eut la consolation à son heure dernière d'être assisté par le P. Adam Schall, pour lequel il avait une tendresse toute filiale... Durant notre séjour en Chine, nous avons visité, aux environs de Schang-Haï, non loin des rives du fleuve Bleu, la

sépulture du docteur Paul ; c'est un immense tumulus recouvert de gazon, s'élevant en pyramide au milieu d'un champ rempli de ronces et de plantes grimpantes. Autour de ce tertre grandiose qui renferme les ossements du célèbre Sçu-Colao, on voit, gisant sur le sol et à moitié enfoncés dans la terre, des fragments de colonne et des pierres sculptées qui jadis faisaient partie d'un arc de triomphe et d'un monument funèbre aujourd'hui écroulés. On ne trouve pas même une inscription qui indique le nom du mort couché sous le tumulus. Nous fussions passé avec indifférence à côté de ces reliques, si un néophyte de Schang-Haï, qui nous accompagnait, ne nous eût arrêté en disant : Voilà la sépulture du fameux chrétien Sçu, grand colao du dernier empereur de la dynastie des Ming... Nous nous agenouillâmes sur un vieux tronçon de granit, et pendant que nous récitions une prière pour le défunt, nous vîmes passer tout près de nous quelques paysans chinois qui revenaient de travailler dans les rizières ; c'est du moins ce que nous pensâmes, en voyant leurs méchants habits retroussés et leurs jambes recouvertes d'une vase noirâtre. Ils nous regardèrent avec étonnement, et se dirent d'un air moitié malicieux et moitié niais : — C'est un maître des adorateurs du Seigneur du ciel qui prie pour les morts... Les paysans chinois qui parlaient ainsi étaient les descendants du docteur Paul. Cette famille était encore très-nombreuse, mais elle était tombée depuis longtemps dans l'apostasie, la misère et l'abjection. Nous aperçûmes à peu de distance un groupe de pauvres maisons qui portaient le nom de Sçu-Kia-Wei, c'est-à-dire hameau de la famille Sçu. Ce spectacle

était navrant, et nous nous éloignâmes le cœur accablé de tristesse.

Il y a peu d'années (1), lorsque les jésuites modernes sont rentrés dans les missions de la Chine, ils ont eu l'heureuse pensée d'acheter un peu de terrain à Sçu-Kia-Wei même, et de construire leur premier établissement et leur première chapelle à côté de la tombe du docteur Paul. Nous pensons qu'ils ont eu le bonheur de ramener à la foi chrétienne les descendants de celui qui protégea avec tant de zèle, au commencement du dix-septième siècle, les travaux apostoliques des enfants de saint Ignace.

(1) En 1842.

CHAPITRE VIII.

I. Le P. Schall fabrique un clavecin pour l'empereur. — Le christianisme dans le harem impérial. — Les Tartares appelés au secours de l'empire. — Le P. Schall établit une fonderie de canons. — Reconnaissance de l'empereur. — II. Progrès de l'insurrection. — Ly-Kong, chef des rebelles. — Il attaque Péking. — Mort tragique de l'empereur. — Caractère de ce prince. — Les insurgés à Péking. — Adam Schall devant le tribunal révolutionnaire. — III. Premier acte du gouvernement de Ly-Kong. — Adhésions des lettrés et des magistrats. — IV. Héroïsme du général Ou-San-Kouï et de son père. — Ou-San-Kouï jure d'exterminer Ly-Kong. — Il appelle les Tartares. — Déroute des insurgés. — Horrible incendie à Péking. — La mission catholique est sauvée. — Dévouement du P. Schall. — V. Les Mantchous maîtres de la capitale. — Caractère de leur politique. — Requête du P. Schall. — Il est nommé président du bureau des mathématiques. — Astronomes officiels. — VI. Les Mantchous favorisent les missionnaires. — Le P. Martini et un chef tartare. — Le tyran Tchang-Hien ravage et dé-peuple le Sse-Tchouen. — Aventures des PP. Buglio et Magalhans. — Le P. Schall à Péking.

I.

Après la mort du docteur Paul, les prétendus astronomes chinois recommencèrent leurs cabales contre les missionnaires. Ils espéraient toujours qu'à force de mensonges et de calomnies ils finiraient par les perdre dans l'opinion publique et dans l'esprit de l'empereur. Mais Dieu ne permit pas qu'ils réussissent; leurs accès de haine et de jalousie ne servirent souvent

qu'à faire éclater au grand jour la perversité de leurs intrigues. Les missionnaires n'en étaient que plus entourés d'estime et de considération.

On était à la treizième année du règne de Tchoung-Tching, lorsque l'on retrouva par hasard, dans un coin du palais, cette fameuse épinette que Matthieu Ricci avait apportée à la cour, et qui alors ne servit pas peu à le mettre en faveur. Après avoir excité quelques jours d'enthousiasme, cet instrument était tombé en oubli, et durant les règnes de Wan-Lié, de Taï-Chan et de Tien-Ki le temps ne lui avait pas épargné ses injures. L'empereur Tchoung-Tching ayant eu l'heureuse chance de retrouver le clavecin de son bisaïeul, donna ordre au P. Adam Schall de le restaurer et même d'en fabriquer un neuf. Par bonheur qu'à cette époque les zélés apôtres de la Chine n'étaient pas plus étrangers aux arts qu'aux sciences. Adam Schall se mit à l'œuvre, restaura le vieux clavecin, en fit un neuf, et composa même quelques airs de musique un peu adaptés à la bizarre harmonie des Chinois. Ce savant mathématicien, soutenu par l'espérance de faire pénétrer le christianisme à la cour de Péking, passait tour à tour de l'astronomie à la musique, de la controverse religieuse à la peinture et à la sculpture..., ou plutôt ce n'était jamais que la gloire de Dieu et le salut des âmes dont il était préoccupé : il faisait servir tous les moyens aux fins de son apostolat. Lorsqu'il envoya son nouveau clavecin à la cour, il fit offrir en même temps à l'empereur un magnifique album représentant les principaux traits de la vie de Jésus-Christ avec une explication en caractères chinois ; il y joignit aussi une Adoration des

Rois mages, avec tous les personnages figurés en cire et coloriés avec art. Ces objets plurent tant à Tchoung-Tching qu'il les fit placer avec distinction dans un cabinet intime, et permit aux dames du palais d'aller les visiter à volonté, durant dix jours entiers.

On sait que les potentats de l'Asie sont, en général, plongés dans un abject sensualisme. Ils nourrissent au fond de leurs palais un nombre considérable de femmes qu'on décore des titres de reine de premier, de second et de troisième ordre. Elles ont pour les servir des essaims de filles de distinction et des légions d'eunuques. L'empereur de la Chine, à l'époque dont nous parlons, avait deux mille femmes dans son harem, et les eunuques atteignaient le chiffre effrayant de dix mille. Ils étaient employés au service du palais et exerçaient en outre d'importants emplois dans les diverses administrations. Cette sorte d'hommes, affranchis des préoccupations de la volupté, sont perpétuellement dévorés par les feux d'une ardente ambition. Intrigants et cabaleurs au delà de toute expression, les eunuques passent leur temps à inventer mille moyens pour s'emparer de toutes les influences et s'insinuer dans les postes les plus éminents de l'administration. Cependant il arrive quelquefois qu'on rencontre au milieu de ces bandes abjectes et dégradées des natures d'élite et accessibles aux sentiments les plus purs et les plus généreux. Plusieurs eunuques embrassèrent le christianisme, et par leur moyen la foi de Jésus-Christ pénétra jusque parmi les femmes du harem de Tchoung-Tching.

Le palais de l'empereur de la Chine, situé au centre de la ville de Péking, est entouré de trois fortes mu-

railles. Dans les deux premières enceintes sont logées les troupes préposées à la garde de l'empereur, les ministres, les eunuques, et un nombre considérable d'officiers civils et militaires. La troisième enceinte, beaucoup plus spacieuse que les deux autres, renferme, outre les demeures impériales, des lacs, des jardins et des parcs d'une magnificence remarquable. C'est là qu'habite le Fils du Ciel; nul ne peut jamais y pénétrer, si ce n'est les eunuques et les femmes attachés au service du palais. Une fois que les femmes sont entrées dans cette brillante prison, elles ne peuvent plus en sortir. Toutes leurs relations avec le monde extérieur sont brisées à jamais. On comprend combien il était difficile de faire pénétrer les lumières de l'Évangile au fond de ces demeures, où personne ne peut avoir accès. Mais l'esprit de Dieu souffle où il lui plaît, et il n'est pas de puissance humaine qui puisse lui résister.

Les dames du palais, dont l'existence est très-monotone, ne manquèrent pas d'aller chercher un peu de distraction dans la salle où l'empereur avait fait exposer à leur curiosité les images et les bas-reliefs en cire du P. Schall. Il y avait parmi les eunuques un excellent chrétien, nommé Joseph, qui leur expliqua en détail les sujets religieux dont elles admiraient les peintures. Ce qui n'avait été d'abord qu'un frivole amusement, un spectacle de vaine curiosité, devint bientôt une véritable prédication de l'Évangile. Plusieurs de ces dames ayant été touchées intérieurement par la grâce de Dieu, l'eunuque Joseph s'occupa avec zèle de leur instruction religieuse et fut autorisé à leur conférer lui-même le baptême. Trois de ces nouvelles chrétiennes de la cour avaient le titre de reine

de premier ordre. Elles reçurent les noms d'Agathe, d'Hélène et de Théodora. Comme ces pieuses néophytes ne pouvaient sortir du palais pour aller assister aux cérémonies religieuses, elles s'en dédommageaient en vaquant plus longuement à la prière, dans l'intérieur de leurs appartements. Elles aimaient à consacrer leurs heures de loisir à broder des nappes d'autel, à faire des ornements et des fleurs artificielles qu'elles envoyaient à la mission, heureuses du moins de pouvoir contribuer à la magnificence de ces cérémonies dont elles étaient privées. En 1639, on comptait déjà trente-huit chrétiennes dans le palais impérial (1).

Pendant que la religion faisait partout des progrès et avait même commencé à exercer à la cour son influence salutaire, l'esprit révolutionnaire, dont la Chine était alors agitée, avait gagné du terrain, et les insurrections se multipliaient dans toutes les provinces de l'empire. L'empereur, qui se voyait d'autre part vivement attaqué par les Tartares mantchous, chercha à se les rendre favorables, en les appelant à son secours contre les insurgés. Les courtisans admirèrent cette politique, et trouvèrent qu'il y avait beaucoup d'habileté à se servir du fouet de l'étranger pour châtier les ennemis domestiques. Les Tartares se hâtèrent de répondre à l'appel de l'empereur; ils attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, et, dans l'enivrement de leurs succès, ils laissèrent percer leur ambitieux projet de faire la loi aux

(1) M. Martinio, *Brevis relatio*, etc., p. 30.

Chinois ; partout où ils arrivaient, ils se conduisaient moins en tribus auxiliaires qu'en conquérants. Le gouvernement de Péking regretta dès lors amèrement d'avoir appelé à son secours ces amis redoutables...; mais il n'était plus temps. Déjà le bruit se répandait de toutes parts que les Tartares victorieux viendraient bientôt assiéger la capitale. Le danger était si grave que l'empereur s'occupait à la fois et de la désertion et de la défense de la ville.

Un jour, un des principaux ministres de l'empereur vint trouver le P. Adam Schall et l'entretint des perplexités du gouvernement au sujet de l'invasion prochaine des Tartares. Il lui parla des moyens de défense et des avantages que pourraient offrir des canons de gros calibre coulés avec habileté. Ce ministre avait été envoyé pour sonder Adam Schall et voir si cet homme si expérimenté dans toutes les sciences ne posséderait pas aussi l'art de fabriquer des canons. Le savant missionnaire disserta si bien sur la meilleure méthode à employer pour avoir de bons canons, que le ministre exhiba aussitôt un décret de l'empereur, par lequel il était ordonné à Tang-Jo-Wan (Adam Schall) d'organiser immédiatement une fonderie. Divers autres décrets étaient déjà tout préparés pour mettre à sa disposition l'airain, le fer, l'étain et tous les matériaux qui lui seraient nécessaires. On lui donnait en même temps l'autorisation de choisir pour l'aider tous les ouvriers dont il aurait besoin. Le pauvre missionnaire eut beau protester qu'il ne savait pas fabriquer les canons, qu'il ne connaissait de cet art que ce qu'il en avait lu dans les livres, et qu'il y avait

loin de la théorie à la pratique... Toutes ses réclamations furent vaines, et le ministre, pour toute réponse, lui montra l'ordre formel de l'empereur.

Adam Schall dut donc se résigner et mettre la main à l'œuvre. La fonderie fut établie tout près du palais, afin que la cour pût s'amuser à suivre les opérations. Lorsque l'airain fut en fusion et sur le point d'être jeté dans les moules, les nombreux ouvriers qui avaient été adjoints au P. Schall se disposèrent à offrir un sacrifice solennel à l'esprit du feu. Mais le missionnaire se hâta de prévenir leurs superstitions; il fit dresser un autel au-dessus duquel il plaça une image du Sauveur et de sa sainte Mère; puis, revêtu du surplis et de l'étole, il adressa à Dieu ses prières, en présence d'une foule immense, et lui demanda de donner sa bénédiction à l'œuvre qu'il venait d'entreprendre dans le but de procurer sa plus grande gloire. Le succès fut complet; et les historiens rapportent qu'on coula vingt canons excellents, dont la plupart étaient d'un calibre assez fort pour lancer des boulets de quarante livres.

Le P. Adam Schall trouva un grand nombre d'admirateurs, mais aussi beaucoup d'envieux. Après les canons de grand calibre, il coula des coulevrines propres à être placées, en affût, sur les épaules de deux soldats ou entre les bosses d'un chameau. Absorbé deux ans entiers par les travaux de sa fonderie, il fut encore durant ce temps obligé de lutter perpétuellement contre les voleurs de l'État, qui ne manquaient jamais de demander pour la fabrication d'un canon trois fois plus de matière qu'il n'en fallait. La peste qui envahit subitement la capitale, vint encore

lui causer d'énormes embarras, car sur trente ouvriers qu'il avait formés lui-même, il eut la douleur d'en voir vingt-cinq emportés par l'épidémie.

L'empereur Tchoung-Tching se montra reconnaissant de tant de services. Il envoya à la résidence des missionnaires deux inscriptions écrites de sa propre main et en vermillon. Sur l'une, il faisait un magnifique éloge de la science et des vertus du P. Schall; sur l'autre, il rendait publiquement hommage à la religion chrétienne, dont la doctrine, disait-il, éloignait les hommes du mal et les conduisait au bien. Aux yeux des Chinois, rien ne saurait égaler un semblable témoignage de la faveur impériale. On s'empressa d'envoyer dans les provinces des copies de ces deux inscriptions; ce qui ne manqua pas d'augmenter l'influence des missionnaires et d'encourager les néophytes. Lorsque ces deux écrits impériaux arrivèrent à Macao, ce fut pour la colonie portugaise comme une grande fête nationale. Les canons du port et de la citadelle saluèrent par des salves d'allégresse cette heureuse nouvelle, et, durant huit jours entiers, la musique et les acclamations ne cessèrent de se faire entendre dans les principaux quartiers de la ville.

II.

Les canons et les coulevrines que l'empereur venait de faire couler ne purent cependant le défendre contre les insurgés, dont le nombre et la puissance augmentaient de jour en jour. Du nord au midi, l'empire entier

était bouleversé, et le bruit des armes retentissait de toutes parts. Chaque province avait un chef d'aventuriers qui se proclamait Fils du Ciel et ne visait à rien moins qu'à fonder une dynastie. Les nombreux escadrons tartares qui, sous prétexte de défendre l'empereur, combattaient pour leur propre compte, augmentaient encore le désordre et la confusion ; à Péking, les soldats s'agitaient et couraient aux remparts ; les citoyens vociféraient dans les rues ; les mandarins se sauvaient ou se cachaient ; et les principaux eunuques entretenaient des intelligences secrètes avec les insurgés, avec les Tartares mantchous et avec les ministres du gouvernement, tout disposés à arborer le drapeau du vainqueur quel qu'il fût, et à proclamer cette terrible sentence des révolutions : Malheur aux vaincus !

Le plus considérable des chefs de l'insurrection était un certain Ly-Koung. Ayant d'abord été à la tête d'une troupe de voleurs de grand chemin, il avait attiré à lui, par l'appât du pillage, des bandes innombrables de vagabonds et de scélérats. Ses succès avaient été rapides, prodigieux, et déjà sa domination s'étendait sur six provinces qui, bien qu'elles n'acceptassent pas encore tout à fait son autorité, n'obéissaient plus cependant au gouvernement de l'empereur. Ly-Koung, résolu à terminer cette longue lutte par un coup décisif, ramassa toutes ses forces et les fit marcher contre Péking. Il comprenait qu'avec un gouvernement despotique et fortement centralisé la prise de la capitale était la conquête de l'empire.

Quoique Ly-Koung disposât d'une armée nombreuse et aguerrie, il ne crut pas prudent d'attaquer

Péking de vive force. Cette grande ville n'était pas facile à prendre; outre sa vaste étendue, elle était encore très-bien fortifiée d'épais remparts, munis d'une forte artillerie. Le seul palais impérial, de plus d'une lieue de circuit, était défendu par trois murailles, autant de fossés, et une foule de forts détachés dont on ne pouvait se rendre maître que séparément. En présence de ces difficultés, le chef de l'insurrection jugea à propos d'appeler à son aide la fraude et la trahison, deux choses extrêmement aisées à combiner pour un esprit chinois. Il fit acheter à prix d'argent et par des cadeaux de grande valeur les principaux eunuques et les officiers les plus importants de la cour. Après ces premières dispositions, qui ne demandèrent pas de longs efforts, il fit partir pour Péking les plus vaillants et les plus dévoués de ses capitaines, déguisés en marchands, avec de nombreux commis qui étaient autant de soldats éprouvés. Ils devaient ouvrir des boutiques, y étaler les riches marchandises qu'ils emportaient avec eux, se conduire, en un mot, comme des hommes plus préoccupés de leur trafic que des chances de la guerre.

Lorsque Ly-Koung eut adroitement disposé toutes choses, il fit avancer son armée jusque sous les murs de Péking. L'empereur ne s'était pas même douté de l'imminence du danger; ses courtisans, vendus aux rebelles, le lui avaient caché, et ne l'entretenaient journellement que des ridicules présages de l'astrologie. A peine lui eut-on annoncé que Ly-Koung était là, avec sa nombreuse armée, qu'il se vit aussitôt abandonné de tous ceux qui l'entouraient; personne même n'osa se présenter pour lui donner un conseil.

Retrouvant alors, à cette heure suprême, toute son énergie, l'empereur monte à cheval, se met à la tête de quelques soldats et court à la porte de la ville par où devaient se présenter les insurgés... Mais il était trahi par celui qui devait défendre ce poste, et du haut des remparts on lui envoie une forte décharge d'artillerie, avec les canons mêmes qu'il venait de faire couler depuis peu de jours, et dont il attendait un si puissant secours. Son cheval est tué sous lui, et la troupe qui l'accompagnait ayant pris la fuite, le malheureux prince est obligé de retourner seul à pied dans son palais. Il court aux appartements de l'impératrice; il lui annonce que tout est perdu et l'exhorte à s'arracher elle-même la vie. Il confie ses trois jeunes enfants à un serviteur dévoué. Il n'avait qu'une fille d'un âge nubile. En la voyant, il songe aux outrages et aux malheurs qui la menacent; il saisit alors son glaive pour la tuer, mais cette pauvre enfant se détourne pour éviter la mort, et son père lui abat une main. Cet infortuné monarque tout hors de lui et ne sachant plus que devenir, sort de son palais et s'en va errer dans le vaste parc qui l'environne. Il gravit une colline d'où naguère il admirait le P. Schall lorsqu'il coulait ces canons qui devaient se tourner contre lui. Il s'arrête, et après un instant de méditation, il se perce le bras gauche avec la pointe de son glaive, puis saisissant un pinceau il le trempe dans son sang et écrit les paroles suivantes sur le bord de sa tunique : « Salut au futur empereur Ly-Koung... Ne fais pas de mal à mon peuple; ne te sers pas de mes ministres. » Puis s'approchant d'un grand arbre, il écrivit sur l'écorce : « Lorsque l'empire suc-

combe, l'empereur doit mourir. » Alors il dénoua sa ceinture et se pendit à une des branches de cet arbre.

C'est ainsi que finit à l'âge de trente-six ans ce prince, qui était à la tête du plus grand empire du monde. Avec lui disparut la dynastie de Ming, qui avait occupé le trône impérial deux cent soixante-six ans. Doué de beaucoup d'intelligence et d'un cœur excellent, Tchoung-Tching eut la faiblesse de se laisser dominer par les eunuques, qui le précipitèrent dans l'abîme. Entièrement dévoué au culte de Bouddha et aux superstitions des bonzes, il ne laissa pas de protéger sincèrement la religion chrétienne et les missionnaires. Son aïeul Wan-Lié avait accueilli le christianisme à Péking et à la cour dans la personne du P. Ricci ; Tchoung-Tching l'entoura des mêmes faveurs ; il en faisait l'éloge et voyait avec plaisir les progrès qu'il faisait dans l'empire. Le P. Adam Schall, qui nous a fourni presque tous les détails que nous venons de donner, a écrit dans une de ses lettres qu'il avait lu dans un vieux livre chinois tout ce qui devait arriver à Tchoung-Tching : la révolution qui éclata dans l'empire, l'invasion des Tartares et le genre de mort de l'empereur. Il existe en Chine des livres de prophétie extrêmement curieux, où sont racontées les histoires passées, présentes et futures de toutes les dynasties. Les Chinois y ajoutent une grande foi, et c'est peut-être à cause de cela qu'on voit souvent les événements s'accomplir d'une manière conforme aux récits un peu énigmatiques de ces vieux livres.

Le jour qui suivit la mort de l'empereur, les insurgés entrèrent dans Péking, au nombre de plus de

trois cent mille hommes. C'était comme un torrent qui allait tout ravager. Le chef de ces scélérats courut au palais impérial, où il fit chercher vainement l'empereur. Ayant promis une somme énorme à celui qui le découvrirait, on trouva enfin son cadavre auquel on fit subir les traitements les plus indignes. Les vainqueurs remplirent la ville de carnage; tous les habitants qu'on rencontrait, hommes, femmes ou enfants, étaient aussitôt égorgés. Enfin les chefs publièrent un édit qui ordonnait de mettre un terme au saccagement de la ville. Au milieu de cette épouvantable boucherie, la maison des missionnaires se trouva protégée d'une manière toute providentielle. Pendant que le sang coulait à flots dans les rues de Péking, le P. Schall s'était retiré avec les gens de sa maison dans la chapelle, et là, au pied des autels, ils attendaient dans la prière et la résignation le sort qui leur serait fait. Les insurgés se présentèrent, et le P. Schall leur ouvrit toutes les portes. Après avoir scruté l'établissement tout entier, sans faire du mal à personne et sans rien voler, ils s'en retournèrent tranquillement, laissant cette pieuse famille de chrétiens rendant grâces à Dieu de la protection qu'il venait de leur accorder. Quelques instants après, on trouva au-dessus de la principale porte d'entrée un écriteau par lequel il était rigoureusement défendu de faire le moindre mal à la maison de Tang-Jo-Wan (Adam Schall). On ne put connaître l'auteur de cet écriteau.

Après les premiers massacres, qui se firent à tort et à travers dans les rues, sur les places publiques et jusque dans l'intérieur des maisons, le gouvernement insurrectionnel chercha à régulariser un peu les assassinats.

Il institua une sorte de comité de salut public, présidé par le frère de Ly-Koung. On traînait là tous les suspects, c'est-à-dire ceux qui étaient soupçonnés de tenir pour la dynastie déchue. Après quelques vaines formalités judiciaires, on les mettait à mort. Le sabre et la potence étaient en permanence. Un jour, trois satellites de ce tribunal révolutionnaire se présentèrent à la mission, et dirent au P. Schall qu'il était *invité* à se rendre au prétoire du frère du nouvel empereur. Le but de l'invitation ne parut pas douteux : — Où sont vos chaînes, dit Adam Schall, avec calme et dignité? Voici mes mains et mon cou à votre disposition. Aujourd'hui on n'adresse plus d'invitations; nous sommes au temps de la violence et de l'oppression... Ayant dit ces mots, le missionnaire suivit ces messagers de mauvais augure.

Adam Schall trouva les avenues du prétoire encombrées d'une multitude de scélérats à figure sinistre qui l'accueillirent par de féroces acclamations. Voici le grand chef de la loi du Seigneur du ciel! voici le maître des chrétiens! Et c'étaient d'affreux éclats de rire, des cris et des trépignements de joie. Il était facile de voir que cette bande de voleurs croyait avoir entre les mains le possesseur d'immenses richesses. Le président de ce hideux tribunal était entouré de bourreaux armés de tous ces bizarres et affreux instruments de torture et de supplice que l'infernal génie des Chinois a su inventer; en face du tribunal, il y avait une sorte de théâtre, où une troupe de courtisanes jouaient la comédie et chantaient des airs lascifs pour distraire et amuser les juges. Aussitôt que le P. Schall parut avec son air calme et majestueux,

il sembla s'opérer tout à coup un merveilleux changement au fond de ces âmes altérées de sang. Le président donna ordre de faire disparaître les comédiennes; puis il s'approcha respectueusement du missionnaire, le prit par la main, et l'invita à s'asseoir avec lui à une table où l'on apporta bientôt du thé, du vin, du riz et de nombreuses friandises. Après avoir reçu l'accueil le plus bienveillant et l'assurance qu'il ne serait fait aucun mal à la mission, le P. Schall fut renvoyé en paix, au grand déplaisir de cette bande de bourreaux, dont les figures s'assombrirent et les doigts se crispèrent en voyant s'échapper une si riche proie.

Durant cette affreuse tourmente, le P. Adam Schall fut l'âme et la providence de la chrétienté de Péking. Au milieu du sauve qui peut général provoqué par l'arrivée de cette armée de bandits, les autres missionnaires s'étaient dispersés et avaient cherché un abri dans les provinces où il régnait encore un peu d'ordre et de tranquillité. Adam Schall crut devoir rester au milieu de ses ouailles, et ne pas laisser sans pasteur son bien-aimé troupeau, au moment où tant de loups affamés arrivaient pour le dévorer. Son zèle et sa sollicitude s'étendaient à tous les néophytes; il ne les abandonna pas un seul instant. Il allait de l'un à l'autre, le jour et la nuit, apportant à tous des paroles d'encouragement et de consolation, leur enseignant à compter sur la protection divine et à n'envisager, à travers les misères, les dangers et les révolutions de ce monde, que le salut de l'âme et les bien impérissables de la vie future.

III.

Ly-Koung ne s'était pas plus tôt vu maître de Péking, qu'il avait été s'installer avec empressement dans le palais impérial, où il se fit solennellement proclamer Fils du Ciel, empereur souverain du grand royaume du Milieu. Aussitôt après cette prise de possession du trône impérial, il envoya ordre à tous les mandarins civils et militaires de donner leurs noms et leurs qualités, afin, disait-il, de pouvoir leur assigner les emplois qu'il jugerait à propos, dans son nouveau gouvernement. On vit alors à Péking plusieurs magistrats des plus considérables, fidèles à la mémoire de leur souverain et pleins de mépris pour le tyran Ly-Koung, s'armer d'un barbare courage et imiter le triste exemple que leur avait donné l'empereur Tchoung-Tching. Plutôt que d'aller en suppliants solliciter les grâces de l'usurpateur, ils préférèrent se donner la mort. Les uns se coupèrent la gorge ou s'étranglèrent, d'autres se précipitèrent au fond des puits. Le nombre de ces Catons du Céleste Empire fut, dit-on, assez considérable. Quant à l'immense majorité des mandarins, ils ne furent pas d'avis de se montrer si zélés pour la mémoire de Tchoung-Tching. Ils s'empressèrent de donner leurs noms au nouvel empereur, dans la pensée qu'une prompte obéissance leur vaudrait les faveurs du gouvernement. Mais ils se trouvèrent bien frustrés dans leur espérance; Ly-Koung méprisa leur servilité, et, au lieu de leur accorder des emplois, il les con-

damna à lui payer d'énormes sommes d'argent, suivant l'importance de la charge que chacun d'eux avait exercée précédemment. Il prétendait qu'étant héritier de l'empire, les mandarins devaient lui restituer ce qu'ils avaient volé à son prédécesseur.

Tous les serviteurs de la dynastie déchue qui avaient montré un empressement si vif à se rallier au nouveau régime, se trouvèrent ainsi impitoyablement condamnés à l'amende. Ceux qui ne pouvaient fournir leur somme au temps voulu étaient décapités. Tous les jours on en exécutait un grand nombre, sans que Ly-Koung se trouvât satisfait. Les enfants des suppliciés étaient condamnés à payer, sous les mêmes peines de mort, les taxes que leur père n'avait pu acquitter. Ainsi périrent la plupart de ces cupides mandarins qui, par leurs abominables exactions, avaient excité le mécontentement du peuple et précipité l'empire dans cette affreuse révolution.

Les insurgés restèrent maîtres de Péking durant trente jours. C'était bien plus de temps qu'il n'en fallait pour tout mettre sens dessus dessous et couvrir les quartiers de la capitale de ruines ensanglantées. Les cruautés de Ly-Koung n'empêchèrent pas qu'il ne reçût bientôt de nombreuses adhésions. On trouve en Chine, encore mieux qu'en Europe, des hommes qui montrent toujours un merveilleux empressement à courir s'abriter à l'ombre de tous les drapeaux imaginables, et qui sont les serviteurs inévitables de tous les gouvernements. Tout pouvoir les fascine et les attire d'une manière irrésistible. Les savants de Péking se hâtèrent de venir se prosterner aux pieds du chef des insurgés et de lui décerner le titre de Fils du

Ciel. « Les mathématiciens, dit Adam Schall dans une « de ses lettres, furent les premiers qui déployèrent « leurs voiles pour prendre la nouvelle brise : *Primi « tum vela capiendo novo vento explicuērunt mathe- « matici.* »

On sait combien est grande en Chine l'importance du calendrier. L'empereur l'envoie, en signe de sa puissance, dans les provinces de l'empire et dans les royaumes tributaires. Ne pas accepter le calendrier de l'empereur, c'est se déclarer ouvertement en état de rébellion. A peine les insurgés étaient-ils entrés dans Péking que les membres du tribunal des mathématiques et les astronomes qui avaient si longtemps prédit la bonne aventure à l'empereur défunt, s'organisèrent en députation, se rendirent processionnellement au gouvernement provisoire, et offrirent à Ly-Koung un nouveau calendrier, où ils avaient supprimé le nom de la dynastie des Ming pour y substituer le sien. Les astronomes lui donnèrent la certitude que les astres lui étaient favorables et que le ciel s'était prononcé pour lui. Ils le sollicitèrent même de choisir un jour heureux pour s'asseoir solennellement et suivant les rites sur le trône impérial, et lancer dans l'univers le calendrier du nouvel empire. C'était, disaient-ils, le vœu le plus ardent de tous les bons citoyens. Ly-Koung ne demandait pas mieux, mais il trouva que les représentants de la littérature céleste étaient trop pressés, et il jugea à propos d'attendre encore avant d'expédier le calendrier. Les savants et les lettrés s'en retournèrent pleinement satisfaits de leur démarche, et rentrèrent chez eux, sans doute pour rédiger une seconde adresse en faveur des Tartares, qui n'étaient

pas loin et qui allaient chasser de Péking les insurgés pour se mettre à leur place.

IV.

Il était resté à la dynastie des Ming un serviteur fidèle et dévoué, au milieu de la défection universelle du peuple, des magistrats, des lettrés et des soldats. C'était le brave général Ou-San-Koui, dont le nom est resté populaire dans tout l'empire chinois. Sa belle et héroïque conduite est encore, depuis plus de deux cents ans, chantée par les poëtes, célébrée sur tous les théâtres. Il n'est pas en Chine de pauvre village où les paysans ignorent le nom de Ou-San-Koui, de ce modèle de la fidélité aux princes malheureux. Il est consolant pour l'humanité de retrouver, même en Chine, ces beaux caractères, et de les voir honorés par des populations qui ont peu l'habitude, il faut en convenir, d'apprécier ce qui est grand, généreux et désintéressé.

Lorsque les insurgés se rendirent maîtres de Péking, Ou-San-Koui occupait une place forte dans le Leao-Tong, au nord de la capitale de l'empire. Il avait juré que, lui vivant, elle ne serait jamais au pouvoir des ennemis de son empereur. Ly-Koung, après avoir pris quelques jours pour organiser tant bien que mal son gouvernement révolutionnaire, rassembla toutes ses forces pour aller assiéger Ou-San-Koui. Il comprenait que cet intrépide et incorruptible guerrier pourrait être, tant qu'il lui resterait quelque puissance, comme un

drapeau autour duquel se ralliéraient insensiblement les partisans cachés de la dynastie déchue. Quelle que fut l'opinion des savants et des lettrés, il ne voulait pas expédier le calendrier avant d'avoir vaincu Ou-San-Koui. Il fit donc avancer son armée dans le Leao-Tong, et comme il pensait que ses nombreux bataillons n'étaient pas une garantie suffisante de succès, avant d'attaquer la place où était enfermé Ou-San-Koui, il voulut essayer de livrer un assaut au cœur de ce brave défenseur de la patrie. S'étant emparé de son vieux père, qui était à Péking, il le fit garrotter et traîner sous les murs de la ville que défendait son fils. Il envoya aussitôt un courrier dire à Ou-San-Koui que son père était là et qu'on allait l'appliquer, sous ses propres yeux, aux plus affreuses tortures, si, par une prompte soumission, il ne venait au secours de l'auteur de ses jours. A cette nouvelle, Ou-San-Koui s'élance sur les remparts et voit son vieux père entre les mains des bourreaux qui s'apprêtent à le torturer. Le cœur ému, mais sans pourtant donner aucun signe de faiblesse, ce grand homme se précipite à genoux et conjure son père de lui pardonner s'il le laisse mettre à mort par l'infâme Ly-Koung. — Mon devoir, s'écria-t-il d'une voix ferme, mais oppressée par une immense douleur, mon devoir, à cette heure suprême, m'oblige de songer plutôt au salut de l'empire qu'aux jours de mon père... Mon père, ajouta-t-il, la vie est sans doute un grand bien, et ce brigand peut vous l'accorder... Mais cette vie serait à jamais déshonorée, si nous l'achetions en pactisant avec le traître Ly-Koung. — Le père répondit avec calme et magnanimité : Mon fils, faites votre devoir ; je suis prêt

à mourir... Votre père est fier des sentiments qui vous animent. — A ces mots le lâche Ly-Koung fit expirer ce noble et généreux vieillard au milieu des plus affreux supplices.

Ou-San-Koui, à la vue du cadavre de son magnanime père, jura, dans sa juste colère, d'exterminer l'oppresseur de sa patrie, qui était devenu tout à l'heure l'assassin de l'auteur de ses jours. Nous avons déjà dit que l'empereur Tchoung-Tching avait appelé à son secours les Tartares mantchous contre les rebelles de l'empire. Ou-San-Koui voyant que ses troupes étaient insuffisantes pour lutter contre l'armée formidable de Ly-Koung, envoya un courrier au chef tartare pour lui demander du renfort. Celui-ci se rend aussitôt dans la ville défendue par le général chinois et se concerte avec lui sur les moyens de faire lever le siége à l'ennemi. L'armée tartare était en grande partie composée de cavalerie, et ce fut à sa brusque intervention que fut attribué le succès éclatant obtenu par Ou-San-Koui contre les troupes chinoises, accoutumées à faire la guerre à force de ruses et de stratagèmes. Les escadrons tartares arrivant au grand galop et avec l'impétuosité d'un torrent sur les soldats de l'insurrection, les mirent en déroute complète. Ceux-ci furent saisis d'une telle terreur panique qu'ils coururent à toutes jambes jusqu'à Péking. Les cavaliers tartares en firent un si épouvantable massacre, qu'il resta sur le champ de bataille plus de cent mille hommes. Ly-Koung se sauva et eut le temps d'arriver à Péking. La ville, entourée de hautes et fortes murailles, pourvue de canons, de munitions de tout genre, de vivres et de nombreux combattants, pouvait soutenir un long

siége. Cependant, l'empereur de la révolution était encore tellement bouleversé par la terrible charge des escadrons tartares, qu'il jugea à propos de continuer sa course et de fuir jusque dans la province de Chan-Si, d'où il était parti pour marcher sur Péking. Avant de se sauver, ce valeureux guerrier eut la précaution de recommander à ses compagnons d'armes d'incendier le palais impérial et la ville tout entière.

Les soldats de Ly-Koung ne furent pas si mal avisés que de brûler Péking, cette ville immense, où se trouvaient accumulées tant de richesses; ils aimèrent mieux la piller et puis s'en aller chargés de butin retrouver leur digne chef dans la province de Chan-Si. Ils eurent beau se mettre à l'œuvre avec tout l'empressement et toute l'énergie dont ils étaient capables, les Tartares arrivèrent bientôt et ne leur laissèrent pas le temps de conduire jusqu'au bout leur entreprise; il fallut décamper au plus vite. La cavalerie mantchoue les poursuivit à outrance et les tailla en pièces dans les champs et le long des grands chemins. On prétend que sur toute la route de Péking à Si-ngan-Fou on ne rencontrait que des monceaux de pièces de soie, de vêtements brodés, d'ustensiles de tout genre et d'une grande valeur. On eût dit que le pays avait été traversé par des bandes de marchands à qui la peur avait fait abandonner leurs marchandises.

La province de Chan-Si est une des plus vastes et des plus riches de la Chine. Sa capitale, Si-ngan-Fou, était le foyer de l'insurrection qui bouleversait l'empire. Il y avait dans cette ville une mission florissante dont le P. Nicolas Trigault avait été le fon-

dateur. Le P. Adam Schall en avait été chargé durant plusieurs années, et il ne l'avait quitté que pour se rendre à Péking, où l'avait appelé un ordre de l'empereur, afin de reviser le calendrier et d'organiser l'académie des mathématiciens et des astronomes. Pendant qu'à Péking tout était à feu et à sang, plusieurs des principaux chrétiens, qui comptaient peu sur la protection des Tartares, désiraient émigrer dans le Chan-Si. Ils sollicitèrent le P. Adam Schall d'adopter cette résolution. Vous le voyez, disaient-ils, Péking ne peut plus vous offrir assez de paix et de tranquillité pour travailler à l'œuvre de Dieu; retournez dans votre première mission, où vous attend votre ancienne famille de chrétiens; celle de Péking vous accompagnera. Les brebis suivront le pasteur partout où il ira. Le P. Schall résista doucement à leurs sollicitations et ne voulut pas abandonner la capitale, quoiqu'il y fût continuellement exposé à mille dangers. Il pensait que Dieu n'avait pas permis que cette mission fût fondée d'une manière en quelque sorte miraculeuse, pour qu'on renonçât, sous prétexte de fuir le danger, aux avantages qu'elle pouvait présenter. Il se remit entièrement entre les mains de la Providence, et résolut, quoi qu'il advînt, de rester à Péking.

Dieu récompensa bientôt la grande foi de ce fervent apôtre et lui prouva qu'il n'avait pas compté en vain sur sa protection. Pendant que les Tartares poursuivaient les pillards sur la route du Chan-Si, quelques bandes d'insurgés, qui étaient restés cachés dans Péking, incendièrent la ville. Les douze portes des remparts étaient surmontées de grands kiosques en bois

sculpté et peint des plus vives couleurs. A un signal donné, le feu fut mis à tous ces monuments, et ne tarda pas à se communiquer aux palais des grands dignitaires, aux tribunaux civils et militaires, aux académies, aux cours souveraines, aux principaux quartiers de la ville. Les incendiaires ayant eu soin de cacher, de distance en distance, de grands amas de poudre, la capitale de l'empire chinois fut bientôt comme un immense bûcher dont les débris étaient projetés de toutes parts avec d'effroyables détonations. Le palais impérial fut le premier monument que dévora cet affreux incendie. En Chine, les pagodes, les tribunaux, tous les grands édifices sont construits en bois, avec des charpentes gigantesques, entièrement recouvertes de dorures, de peintures, puis enduites de ce brillant vernis auquel les Européens ont donné le nom de laque. Ces constructions grandioses sont souvent d'une richesse et d'une magnificence extraordinaires. Le palais impérial était soutenu par soixante-douze colonnes reposant sur des assises en marbre. Aussitôt que le feu eut dévoré les colonnes, l'édifice entier s'écroula avec un tel fracas que la ville entière en fut saisie d'épouvante.

Pendant que l'incendie promenait ses ravages dans cette immense ville de Péking, l'habitation du P. Schall demeura intacte. Trois incendiaires y avaient déjà pénétré, mais le P. Schall les salua avec calme et douceur, en les priant de s'en retourner sans lui faire du mal. Ils allaient franchir le seuil de la porte, lorsqu'on remarqua une bande de forcenés qui, après avoir fait une large ouverture à un mur de la clôture, se précipitaient dans l'intérieur avec des torches allumées.

Le courageux missionnaire court à eux. — Cette manière d'entrer dans les maisons d'autrui, dit-il, est la méthode des voleurs, et non des soldats. Sortez; je vais vous ouvrir la porte et vous empêcher de vous déshonorer... — Ces quelques paroles calmèrent ces misérables, qui se retirèrent sans avoir exécuté leur sinistre projet.... Et cependant le feu dévorait des quartiers entiers avec une effroyable rapidité. On n'entendait que le fracas des maisons qui s'écroulaient, les cris des victimes, le pétillement de la flamme et les brusques détonations des amas de poudre qu'on avait cachée dans l'intérieur des grands édifices. Péking était semblable à une immense fournaise. La chaleur était si ardente que les plantations des grands arbres qu'on admirait en dehors des murs d'enceinte, eurent les feuilles et les branches calcinées. Aux environs de la ville, la végétation fut étouffée, et la campagne prit un aspect triste et désolé, comme au cœur de l'hiver.

Au milieu de ces épouvantables scènes de désolation, le P. Schall fit des prodiges de charité : il savait que les Chinois, en de telles catastrophes, s'abandonnaient facilement au désespoir et finissaient souvent par se donner la mort. Entraîné par l'ardeur de son zèle, il parcourait la ville et pénétrait dans les maisons qui n'avaient pas encore été envahies par les flammes, dans l'espoir d'avoir quelques malheureux à sauver. Il a raconté lui-même dans ses lettres qu'il avait rencontré des familles entières pendues dans l'intérieur de leur demeure. Il sauva plusieurs malheureux qui n'avaient pas encore rendu le dernier soupir, et les conduisit à la mission, qui, par une pro-

tection toute providentielle, était demeurée intacte, quoiqu'elle fût, durant plusieurs jours, entourée de flammes et jonchée de tisons embrasés. Le P. Schall raconte que sa bibliothèque et ses instruments de physique et d'astronomie furent également préservés. Comme il n'avait pas assez d'espace à la mission pour renfermer ses livres et ses instruments, il avait loué dans le voisinage une maison qui lui servait de bibliothèque et de cabinet de physique. C'était là qu'il conservait les précieux ouvrages composés par le P. Ricci et les autres missionnaires. Il y avait aussi les nombreux écrits qu'il avait rédigés lui-même sur l'astronomie. Si l'incendie avait pénétré dans cette maison, la perte aurait été grande et irréparable ; mais Dieu ne le permit pas. Le feu, après avoir tout dévoré autour de la bibliothèque, s'arrêta aux murs qui renfermaient ces richesses littéraires, scientifiques et théologiques. On n'eût pas à regretter la perte d'un seul volume, pas un instrument ne fut endommagé... Ce fait extraordinaire fut remarqué par les Chinois. Le bruit s'en répandit jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire ; on disait que le ciel avait protégé à Péking les livres de la doctrine chrétienne et les travaux astronomiques de Tang-Jo-Wan (Adam Schall).

V.

Les Tartares mantchous, après avoir vaincu et mis en déroute les bandes révolutionnaires de Ly-Koung,

réunirent leurs troupes en un seul corps d'armée, et marchèrent sur Péking, qui n'offrait guère, sur plusieurs points, que des amas de cendres et de ruines. Néanmoins, Péking était toujours la capitale de l'empire et le siége du gouvernement, qui avait essayé de se reconstituer après l'expulsion des insurgés. Jusque-là les Tartares avaient été censés combattre de concert avec le brave Ou-San-Koui pour le compte de la dynastie des Ming, dont il restait encore un représentant, un des jeunes fils de l'empereur défunt, qui vivait retiré, disait-on, dans une province du Midi. Tchoun-Té, le chef de la race mantchoue, ne cachait pas son intention d'aller s'installer à Péking, avec son armée victorieuse, pour y fonder une dynastie tartare. Ses compagnons d'armes venaient de parcourir en conquérants une partie du royaume des Fleurs; ils avaient déjà trempé leurs lèvres à la coupe des jouissances de la civilisation chinoise, et il leur paraissait bien dur de s'en retourner sur les bords du Songari et du Sakhalien, pour y reprendre leur éternelle vie nomade, à la suite de leurs troupeaux; ils se sentaient capables de devenir pasteurs et gardiens du peuple chinois.

Ce fut donc avec ces idées que les Tartares mantchous s'avancèrent vers Péking. Leurs projets de conquête n'étaient pas sans doute un mystère, car avant d'entrer dans la ville ils virent arriver vers eux une nombreuse députation, composée des membres les plus influents de la classe des lettrés, de la magistrature et de la bourgeoisie. On les félicita sur leur victoire, et on les accompagna triomphalement jusque dans la ville. Chemin faisant, Tchoun-Té s'entretint avec les principaux membres de la députation; il leur de-

manda s'ils les recevaient comme des hôtes, ou s'ils voulaient à l'avenir être gouvernés par les Tartares... Ces interpellations n'obtinrent que des réponses peu précises. Mais, lorsque le cortége fut arrivé dans l'enceinte de la ville Jaune ou résidence impériale, il se fit une acclamation universelle : Wan-Suy, Wan-Suy! dix mille années, dix mille années! s'écria la multitude; c'est le cri par lequel on salue, en Chine, le chef de l'État. Après cette ovation si chaleureuse et si spontanée, les hommes politiques de Péking purent se dire : L'empire tartare est fait!... Le général Ou-San-Koui fit bien quelques protestations, mais il était trop tard. Il avait donné des maîtres à sa patrie, en croyant ne lui avoir trouvé que des défenseurs.

Le prince mantchou ne survécut pas longtemps à son triomphe. Quelques jours après son arrivée à Péking, il fut emporté par une violente maladie. Avant de mourir, il proclama son fils, le jeune Chun-Tchi, empereur, nomma trois de ses frères régents de l'empire, et leur recommanda une grande union, s'ils voulaient assurer le brillant avenir de leur race. Les princes tuteurs du jeune monarque étaient grands guerriers et profonds politiques, surtout l'aîné, nommé Ama-Wang, qui, joignant la sagesse et l'habileté de l'homm d'État aux plus belles qualités militaires, doit être regardé comme le véritable fondateur de la puissance des Tartares mantchous en Chine. Il sut user envers les Chinois d'une énergique fermeté, sans pourtant leur faire sentir trop vivement le joug qui leur était imposé. Il eut pour système de fondre ensemble les deux peuples, de manière à n'en former qu'un seul. Durant les premières années, cependant,

il s'appliqua d'une manière particulière à bien établir l'autorité de la race conquérante.

Tel fut le caractère d'un des premiers actes du nouveau gouvernement. Les troupes tartares étaient tellement nombreuses, qu'elles ne pouvaient être contenues dans l'intérieur de la capitale en même temps que les Chinois. On proclama un édit par lequel il était ordonné à ces derniers d'évacuer la ville et d'aller s'installer en dehors des murs d'enceinte. On leur accordait trois jours pour effectuer leur déménagement. Les Chinois obéirent sans réclamer à cet ordre un peu sévère, et assez étrange de la part de ceux mêmes qui, la veille, semblaient demander si on était disposé à leur accorder l'hospitalité. Du reste, le déménagement put se faire assez lestement, car les incendiaires et les pillards de Ly-Koung l'avaient rendu extrêmement facile. La plupart de ces malheureux habitants n'avaient guère à transporter que leur corps affamé et recouvert de débris de vêtements.

L'ordre d'émigrer fut un coup terrible pour Adam Schall, car il y voyait la destruction et la ruine de sa chère mission, qui avait échappé si providentiellement au pillage et à l'incendie. Comment abandonner un établissement qui n'avait été fondé qu'après tant d'années de travaux et de sollicitude? C'était remettre en question tous les priviléges déjà obtenus, et rétrograder jusqu'à l'époque où le P. Ricci entra pour la première fois à Péking.

Le P. Schall crut qu'il n'y avait pas de temps à perdre, s'il voulait prévenir le désastre dont était menacée la mission qui lui avait été confiée. Il met

donc le pinceau à la main, et rédige une requête où il expose qu'il est religieux européen, et que depuis plusieurs années il prêche au peuple la loi de Dieu; qu'il possède dans la capitale un temple, des images sacrées, un grand nombre de livres, et tout ce qui lui est nécessaire pour exercer les fonctions de son ministère apostolique. Trois jours lui sont insuffisants pour transporter ailleurs son établissement. Étant en outre chargé, d'après l'ordre de l'empereur défunt, de réformer l'astronomie chinoise et d'expurger le calendrier des nombreuses erreurs qui s'y étaient glissées, il conserve dans sa résidence les travaux et les computations déjà gravés sur des planches de bois pour l'impression; vouloir emporter ces documents au dehors, c'est s'exposer à les faire périr, et par conséquent causer un grand dommage à la chose publique. Il conjure donc les glorieux étrangers, aujourd'hui maîtres de l'empire, de lui permettre, à lui, étranger comme eux, de se fixer pour toujours dans la capitale.

Après avoir rédigé sa requête de son meilleur style, et dans le sens que nous venons d'exposer, Adam Schall se rend au siége du gouvernement, où on avait improvisé une sorte de sénat composé de Chinois et de Tartares, en nombre égal. Il trouva autour de cet aréopage ce qu'on rencontre toujours dans les antichambres de tout pouvoir nouveau, des essaims de solliciteurs. Ils étaient tous prosternés à deux genoux, élevant leurs pétitions des deux mains, avec de profonds soupirs. A part quelques satellites, qui de temps en temps allaient leur appliquer des

coups de bambou et de rotin, lorsque l'encombrement était trop considérable, personne ne paraissait s'occuper d'eux.

Le P. Adam Schall, qui, depuis la chute de la dynastie des Ming, n'avait plus de caractère officiel, se présenta en habit ordinaire et se mit à genoux comme les autres. Cependant, sa longue barbe, son air digne et majestueux, le firent bientôt remarquer. Le président de l'assemblée ayant fixé sur lui des regards pleins de bienveillance, lui fit signe d'approcher et de présenter sa requête. Après en avoir rapidement parcouru le contenu, il demanda au missionnaire de quel temple il entendait parler. — C'est le lieu où les chrétiens vont adorer le vrai Dieu, créateur de toutes choses. — Pourquoi ne donnez-vous pas à ce temple le nom de *Miao* (pagode)? — C'est afin de distinguer notre religion des autres cultes... Le président lui parla ensuite du calendrier et lui demanda s'il avait quelque emploi dans le tribunal des mathématiques. — Je suis à la tête de ce tribunal, répondit Adam Schall... A ces mots, le président l'invita à se lever, lui parla avec affabilité, lui dit de retourner en paix à son domicile et de se présenter de nouveau le jour suivant. Il le fit accompagner par deux mandarins en tenue de cérémonie, d'abord pour lui rendre honneur, puis pour examiner l'établissement du missionnaire et voir s'il était conforme à ce qu'il en avait dit.

Le lendemain, Adam Schall fut reçu avec les plus grands témoignages de vénération; on lui remit aussitôt un décret qui l'autorisait à rester à Péking, et un édit par lequel il était enjoint aux Tartares de traiter Tang-Jo-Wan avec respect et de ne le troubler

en rien dans sa demeure. On l'engagea à afficher cet édit à la porte de sa maison. Cet édit n'était pas inutile, car, en rentrant chez lui, Adam Schall trouva sa résidence encombrée de Tartares qui venaient s'y installer et le mettre à la porte. Il se contenta de leur lire l'édit qu'il avait en main, et aussitôt tous s'en allèrent chercher un gîte ailleurs. On put encore, par ce moyen, conserver à la mission l'établissement situé en dehors de la ville et où était la sépulture du P. Ricci.

On a vu avec combien de zèle et de ferveur le corps des astronomes et des mathématiciens avait présenté un nouveau calendrier au chef des insurgés, le jour même de leur entrée à Péking. Ils ne voulurent pas non plus être en retard auprès du gouvernement tartare. La même députation se mit donc de nouveau en marche et avec un semblable cérémonial. On leur demanda quelle offre ils venaient faire au maître de l'empire. Nous apportons, répondirent-ils, revu et corrigé, l'antique calendrier de l'Empire Céleste, qui, par bonheur, est devenu le vôtre. — Nous savons, dirent les Tartares, que votre calendrier fourmille d'erreurs. On nous a dit qu'il avait été mis en ordre par Tang-Jo-Wan, le célèbre astronome de l'Occident; qu'on fasse appeler Tang-Jo-Wan. — Ce n'était pas là ce que demandaient les employés officiels de la littérature céleste. Ils espéraient supplanter Adam Schall, dont la supériorité leur causait depuis longtemps de l'ombrage. Ils eurent la douleur de l'entendre proclamer le réformateur de leur calendrier. Il y eut cette année 1644, au mois de septembre, une éclipse de soleil qui mit en évidence la science incontestable

des missionnaires européens et l'ignorance des prétendus astronomes officiels de l'empire. Les Tartares, après avoir attentivement examiné l'éclipse, proclamèrent par un décret solennel que les supputations de Tang-Jo-Wan avaient seules été exactes. En conséquence, il fut nommé maître et président de tout ce qui concernait la littérature céleste. Le décret fut rédigé et présenté par la cour des rites et signé par le jeune empereur Chun-Tchi, dans le mois de février 1645.

VI.

La charge à laquelle le P. Schall venait d'être élevé par le nouveau gouvernement des Tartares, était une des plus considérables et des plus recherchées. Ce religieux, devenu grand dignitaire de l'empire, pouvait user de l'influence de sa position pour faire avancer l'œuvre de la propagation de la foi en Chine. Le crédit dont il jouissait à Péking lui permettait de protéger ses confrères répandus dans les provinces et de lutter avec succès contre les mandarins persécuteurs. Durant ces temps de trouble et de confusion, les missionnaires eurent sans doute à souffrir comme les autres de tous les maux que la guerre entraîne après elle. On peut dire cependant que, pour la plupart, ils furent bien traités par les Tartares, et qu'ils n'eurent pas trop à regretter, au point de vue de leur apostolat, ce changement de dynastie.

Le P. Martini, à qui l'Europe dut, à cette époque, les premiers et les meilleurs renseignements sur les

événements de la Chine, se trouvait dans une mission de la province de Tché-Kiang, lorsque le bruit se répandit tout à coup que l'armée tartare approchait. A cette nouvelle, une terreur panique s'étant emparée de la population, tous les chrétiens allèrent se réfugier dans la résidence du P. Martini. Le missionnaire les reçut avec bonté, ranima leur courage, et leur apprit à compter sur la protection de Dieu. Les Tartares étaient sur le point d'entrer dans la ville, lorsque le P. Martini fit écrire en gros caractères sur la principale porte de la mission, les paroles suivantes : « Un docteur de « la loi de Dieu, venu du grand Occident, habite ici. » Puis il disposa sous le vestibule de la maison des tables chargées de livres chinois et européens, des lunettes d'approche et divers instruments de physique et d'astronomie. Au-dessus de la table, il éleva une belle image du Sauveur des hommes. Les Tartares furent frappés de ce spectacle, et leur chef envoya chercher le missionnaire, qu'il traita avec beaucoup d'égards.

On sait que les Tartares, à mesure qu'ils gagnaient du terrain dans l'intérieur de l'empire, imposaient aux Chinois l'obligation de se raser la tête (1) et d'adopter le costume de la race mantchoue. Cette mesure, qui d'abord peut paraître assez bizarre, avait cependant une grande portée politique. Par cette marque de soumission, il était facile de reconnaître ceux qui étaient ralliés ou non au nouveau gouvernement, et puis, cette uniformité de costume devait contribuer à fondre en-

(1) L'insurrection qui bouleverse aujourd'hui la Chine paraît avoir adopté un système analogue, car elle oblige ses partisans à laisser croître les cheveux, et à revenir ainsi à l'ancienne mode chinoise, qui avait été abolie par les Tartares.

semble les deux races et à faire disparaître l'immense supériorité numérique des Chinois sur les Tartares. La domination étrangère paraîtrait peut-être moins odieuse, lorsque les yeux ne seraient plus blessés par la diversité extérieure des vainqueurs et des vaincus. Les Chinois se révoltèrent avec une énergie incroyable contre cette mesure; une telle marque de servitude leur parut bien plus insupportable que la servitude même. On vit alors ces hommes, en quelque sorte indifférents à leur indépendance nationale et défendant leur tête assez mollement, combattre pour leur chevelure et la forme de leurs robes avec tout le courage du désespoir. Plusieurs aimèrent mieux mourir que de vivre sans cheveux.

Le chef tartare ayant demandé au P. Martini s'il ne lui conviendrait pas de faire tomber ses cheveux et de se coiffer à la mode des Mantchous, le missionnaire, qui n'avait aucun motif de partager l'engouement passionné des Chinois pour les longs cheveux, consentit volontiers à se faire raser la tête. L'opération eut lieu immédiatement avec une certaine solennité; et comme le P. Martini faisait observer en riant que son habit chinois n'était pas en harmonie avec sa toilette tartare, le chef mantchou prit lui-même sa tunique officielle, son bonnet et ses bottines, et en revêtit le P. Martini, qu'il fit ensuite reconduire dans sa résidence par une escorte de soldats.

Le nouvel empire eut assez tôt pacifié les provinces du nord, mais l'agitation continuait dans le midi et dans l'ouest dans des proportions gigantesques. La province de Sse-Tchouan, l'une des plus riches et des plus belles de l'empire, était tombée au pouvoir d'un

fameux chef de rebelles, nommé Tchang-Hien, dont le brigandage et les cruautés dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Comme il marchait sur Tching-Tou, capitale de la province, pour s'y faire proclamer empereur, la plupart des habitants, effrayés à son approche, abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient et allèrent se cacher dans les montagnes des environs. Cette fuite précipitée les sauva, car le tyran Tchang-Hien, à peine entré dans la ville, ordonna de massacrer sans pitié tous ceux qu'on y trouva, hommes, femmes et enfants; il se fit ensuite proclamer empereur, au milieu du sang humain et d'un amas hideux de cadavres. Quelques temps après ces innombrables égorgements, Tchang-Hien ayant appris qu'un nombre considérable d'habitants de Tching-Tou s'étaient enfuis dans les montagnes, envoya des soldats à leur recherche. On en ramena plusieurs, parmi lesquels se trouvaient deux missionnaires, les PP. Buglio et Magalhans, qui, depuis quelques années, avaient fondé une mission dans la capitale du Sse-Tchouan.

Les missionnaires furent traînés, la chaîne au cou, en présence de ce féroce tyran, qui venait de se faire proclamer empereur par une armée de bandits. Ils ne pouvaient douter qu'ils allaient être aussitôt égorgés. Mais, chose singulière, aussitôt que le sanguinaire Tchan-Hien les eut aperçus, il donna ordre qu'on les délivrât de leurs chaînes, et les reçut avec des honneurs extraordinaires. Il leur parla avec une aménité surprenante, et leur promit qu'aussitôt qu'il serait paisible possesseur de l'empire, il ferait élever dans toutes les provinces de magnifiques églises en l'honneur du Seigneur du ciel; et, afin de leur prouver que ses

promesses n'étaient nullement fallacieuses, il leur donna une grande maison, où ils érigèrent une chapelle et purent vaquer en toute liberté aux exercices de leur saint ministère.

Une telle bienveillance de la part d'un homme, l'effroi de toutes les provinces de l'ouest, était quelque chose de bien surprenant. Les missionnaires profitèrent de ces bonnes dispositions, sur lesquelles ils avaient si peu compté, pour travailler à la conversion des infidèles; ils baptisèrent plusieurs personnes et entre autres le beau-père même de Tchang-Hien, qui se maintint quelque temps dans son usurpation, et gouverna la province avec beaucoup d'équité, au grand étonnement du peuple, qui s'était accoutumé à ne voir en lui qu'une bête féroce.

La modération de Tchang-Hien ne fut pas de longue durée. Il ne tarda pas à se laisser aller à tous les mauvais instincts de sa nature sanguinaire. Ayant appris que sur divers points on s'était insurgé contre son autorité, il ordonna des massacres qu'on ne peut lire sans frémir dans les annales de la Chine. L'insubordination d'un seul particulier entraînait la mort de tous les habitants de sa rue ou de son quartier. Un religieux bouddhiste ayant eu l'imprudence de censurer son administration, il fit arrêter et égorger immédiatement tous les bonzes de la province; il en périt plus de vingt mille. Les habitants d'une ville dans laquelle on comptait plus de six cent mille individus, furent tous impitoyablement mis à mort, sans qu'ont fît grâce à un seul. « Bientôt, disent les annales « chinoises, un fleuve de sang couvrit la terre... Le « tyran fit jeter les cadavres dans la rivière, afin que

« les habitants des contrées qu'elle arrosait, fussent « avertis par le spectacle de ses eaux changées en « sang et des corps qu'elle charriait, du sort affreux « qui les attendait eux-mêmes.... (1) » Ce monstre de cruauté se disposait à marcher sur la province de Chan-Si pour en faire la conquête; mais, avant de se mettre en campagne, il voulut enlever à la province de Sse-Tchouan la possibilité de se révolter pendant son absence. En conséquence, il ordonna des exécutions générales dans tous les districts. Après avoir choisi les troupes qui lui étaient nécessaires pour son expédition, il fit massacrer les autres au nombre de cent quarante mille. La vue du sang et des membres palpitants causait de telles jouissances, un tel enivrement à ce monstre, qu'il aimait à assister lui-même à ces horribles exécutions, et qu'il suggérait aux bourreaux des raffinements de cruauté. Ses soldats étaient suppliciés de diverses manières. Les uns étaient dépecés en quartiers, les autres écorchés vifs, d'autres coupés tout doucement par petits morceaux; il y en avait qu'il ne voulait pas qu'on achevât, et qu'on laissait tout mutilés. Un jour il prescrivit à tous ses soldats de conduire leurs femmes dans une vaste plaine, sous prétexte de leur distribuer une solde pour subsister pendant l'absence de l'armée; il voulut donner lui-même l'exemple et arriva au lieu désigné accompagné de son nombreux sérail. Lorsque ces malheureuses se trouvèrent réunies, il les fit toutes égorger. Ces incroyables détails sont rapportés par tous les historiens du temps, qui ajoutent que Tchang-

(1) *Histoire générale de la Chine*, t. XI, p. 24.

Hien laissa la grande province de Sse-Tchouan presque entièrement dépeuplée (1).

Les PP. Buglio et Magalhans ne pouvaient continuer de vivre sous le gouvernement d'un tel cannibale. N'osant pas pourtant quitter sans sa permission la résidence qu'il leur avait assignée, ils lui adressèrent une requête, pour lui demander l'autorisation d'aller chercher ailleurs un lieu moins exposé au tumulte de la guerre et où il leur fût possible de vaquer en paix aux exercices de leur saint ministère. Le tyran fut tellement irrité de cette demande, que deux heures après il envoya chercher les domestiques des missionnaires; il leur reprocha d'avoir inspiré cette pensée de fuite à leurs maîtres, et les condamna ensuite à être écorchés vifs. A cette nouvelle, les missionnaires tout hors d'eux-mêmes courent au tribunal dans l'espoir de sauver la vie à ces malheureux néophytes; ils déclarent que ces hommes ne sont pour rien dans leur résolution, et qu'ils n'avaient pas même connaissance

(1) « Ce tigre altéré de sang exerça sa rage sur les animaux qui avaient « échappé au massacre général des habitants : chevaux, bœufs, mou« tons, tous les troupeaux furent égorgés par son ordre. Il ne restait plus « à ce monstre destructeur que de mettre cette province dans un état à « ne pouvoir être repeuplée. Il y réussit en faisant abattre palais, « maisons, murailles de villes, édifices publics et particuliers ; rien ne « fut épargné, et ses troupes renversèrent tout de fond en comble. — « Je veux, fit-il ensuite publier dans son armée, éteindre jusqu'au nom « de cette province et éterniser ma vengeance. Je trouverai ailleurs des « palais, et mes soldats des maisons plus commodes et plus magnifiques; « qu'ils soient donc insensibles aux regrets, en voyant tout absolument « détruit ; et puisque cette province doit rester à jamais un désert, de « quelle utilité y seraient les arbres et les forêts mêmes ? Que le feu « achève de me venger, et qu'un incendie universel consume tout ce qui « peut être la proie des flammes. » (*Histoire générale de la Chine*, t. XI, p. 25.)

de leur projet de quitter la province. Le tyran, au lieu d'accorder la grâce qu'on lui demandait, donna ordre de conduire les missionnaires eux-mêmes au lieu du supplice. On était sur le point de les mettre en pièces, lorsque le fils du féroce Tchang-Hien arrêta le bras du bourreau, déjà prêt à frapper, et lui arracha ses victimes. Le tyran se laissa désarmer par les supplications de son fils, qui connaissait et aimait les missionnaires. Néanmoins les PP. Buglio et Magalhans furent enfermés dans un cachot, où on leur fit souffrir toute sorte d'outrages.

Il y avait un mois que ces pauvres missionnaires se consumaient de misère au fond de leur noire prison, lorsqu'on les en fit sortir pour les traîner en présence de Tchang-Hien. Ils ne doutèrent pas que leur dernière heure ne fût venue, car cet homme sanguinaire présidait en ce moment à une affreuse exécution; déjà la vaste salle où il siégeait était ruisselante de sang humain et jonchée de cadavres. Le bourreau se dirigeait vers le P. Magalhans, lorsqu'une sentinelle s'écria qu'on apercevait dans la campagne la cavalerie tartare. Le tyran ne paraît pas ajouter foi à cette nouvelle; il se lève cependant, et se dirige accompagné de quelques soldats hors de son camp, afin de s'assurer par lui-même s'il y avait du danger. Il se trouva bientôt en présence de quelques cavaliers de l'avant-garde tartare. A la première attaque le féroce Tchang-Hien tomba le cœur percé d'une flèche. Une terreur panique s'empara aussitôt de l'armée des insurgés, et les missionnaires, profitant du désordre, qui était général s'échappèrent des mains de leurs bourreaux et coururent chercher un refuge vers le

camp des Tartares. Mais en voulant fuir un danger, ils se précipitèrent dans un autre; car, ayant été pris pour des espions, ils furent chargés par un escadron de cavalerie et tombèrent percés de flèches. Le P. Magalhans eut le bras droit traversé de part en part, et le P. Buglio reçut une large blessure à la cuisse droite, où resta le fer de la flèche. Les pauvres missionnaires cherchèrent à se soulager l'un l'autre et à panser mutuellement leurs blessures; pendant que le P. Magalhans travaillait à arracher avec ses dents le fer qui était resté bien avant dans la blessure de son compagnon, voilà que des cavaliers fondent sur eux; un Tartare avait saisi le P. Magalhans par les cheveux et s'apprêtait déjà à lui trancher la tête, lorsque son chef ayant remarqué, par hasard, la grande barbe du missionnaire, arrête le bras du soldat et demande à Magalhans s'il connaît Tang-Jo-Wang (Adam Schall)... C'est mon frère aîné, répondit le P. Magalhans... A ces mots, les cavaliers entourèrent avec bienveillance les deux missionnaires et les transportèrent à la tente du général tartare mantchou, qui, ayant appris leur accident et connu qui ils étaient, les fit soigner avec une grande sollicitude. Il les garda avec lui dans sa tente, fit panser leurs blessures, et, lorsqu'ils furent guéris, les mena avec lui à Péking, où ils trouvèrent le P. Adam Schall entouré des faveurs du souverain tartare, et jouissant d'un crédit considérable auprès du nouveau gouvernement. Ils comprirent dès lors à quelle influence les missionnaires des provinces étaient redevables des bons traitements qu'ils recevaient des Tartares.

Les missions de Chine, en effet, jouissaient d'une

plus grande liberté, depuis que le P. Schall avait été placé à la tête du bureau des sciences mathématiques et astronomiques. Cependant, les fonctions auxquelles il était journellement assujetti, outre qu'elles n'étaient pas toujours en parfaite harmonie avec ses habitudes de religieux, ne lui laissaient que très-peu de temps pour s'occuper directement des intérêts si précieux de son ministère. Les présentations quotidiennes au palais impérial, les visites actives et passives, la présence aux cérémonies officielles, une tenue de grand mandarin avec une escorte nombreuse de domestiques et de satellites, tout cela était très-gênant et souvent compromettant pour un missionnaire. Le P. Schall, qui avant tout était un religieux, un apôtre, ne tarda pas à s'en apercevoir. Aussi s'empressa-t-il d'adresser une requête au jeune empereur Chun-Tché, dans laquelle il lui exposait que son ministère sacré lui imposant des obligations de prière et de prédication, que sa conscience ne lui permettait pas de négliger et qu'il ne pouvait cependant toujours concilier avec sa nouvelle charge, il le priait de le dispenser des exigences honorifiques et cérémonielles de ses fonctions... L'empereur acquiesça à sa demande. D'après un ancien usage, les membres nouvellement élus du tribunal des mathématiques abandonnaient la première année de leurs émoluments au président; Adam Schall renonça par désintéressement à ce privilége. Il supprima en outre le luxe et le faste dont ses prédécesseurs aimaient à s'entourer, et réduisit de beaucoup le nombre de ces concierges ou plutôt de ces cerbères qui encombrent les avenues des tribunaux, pressurent le peuple, et l'empêchent d'avoir recours

aux mandarins... Et cependant, malgré toutes ces réformes, cette dignité fut, comme nous le verrons plus tard, pour le P. Schall, la source de grands tracas et de mortelles sollicitudes.

La haute position officielle que les jésuites ont quelque temps occupée à Péking les a beaucoup aidé, dans plusieurs circonstances, à procurer le succès de leur mission; mais il faut convenir aussi qu'elle leur a souvent fait beaucoup de mal. Le tribunal des mathématiques était composé de soixante-dix membres et de cent surnuméraires. Lorsqu'une place était vacante, c'était le P. Schall qui, en sa qualité de président, était chargé de désigner un titulaire. Tous ceux qui étaient écartés devenaient, avec leurs parents et leurs amis, les adversaires acharnés de la religion et de ses ministres. En général, il n'est pas bon que les hommes de Dieu se mêlent trop des choses de ce monde. Tout mandarinat exercé par des prêtres ne peut qu'être très-nuisible à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Cela est vrai dans tous les pays et surtout en Chine, où les habitants, d'un naturel jaloux et cupide à l'excès, ne pouvaient s'habituer à voir des étrangers occuper des charges importantes au préjudice des lettrés du pays.

CHAPITRE IX.

I. Légende sur l'origine des Tartares mantchous. — Le P. Schall et le roi des Coréens. — II. Folle entreprise du régent de l'empire. — Ama-Wang écoute les conseils du P. Schall. — Influence de ce célèbre missionnaire. — III. Les prétendants de l'ancienne dynastie. — Leur sympathie pour le christianisme. — Divisions entre les prétendants chinois. — Ils sont détruits par Ama-Wang. — Mort de cet illustre Tartare. — IV. Majorité du jeune empereur. — Requêtes du P. Schall. — Ses conseils à l'empereur. — V. Intimité entre le P. Schall et l'empereur. — Chun-Tché aime et favorise le christianisme. — Progrès des missionnaires. — VI. Construction d'une belle église à Péking. — Ferveur des chrétiens. — Associations religieuses. — VII. Titres accordés par l'empereur au P. Schall et à ses ancêtres. — VIII. Maladie de Chun-Tché. — Exhortations du P. Schall. — Mort de l'empereur. — Ses funérailles.

I.

Le nouvel empire chinois ne tarda pas à être solidement organisé par l'énergie et aussi, on peut le dire, par l'habileté de la race tartare mantchoue. Ces hommes, qui jusque-là avaient été uniquement adonnés à la chasse et à la pêche, dans leurs vastes forêts et le long de leurs grands fleuves, se trouvèrent plus aptes qu'on ne le supposait à faire de bons gouverneurs de provinces et de sages administrateurs. La foi ardente qu'ils avaient en leur avenir contribua beaucoup à augmenter, à consolider leurs succès. Ils étaient per-

suadés que leur nation, descendue miraculeusement du ciel, était destinée à opérer de grandes choses dans le monde.

Le véritable conquérant de l'empire, Ama-Wang, oncle du jeune empereur Chun-Tché, s'était lié d'une étroite amitié avec le P. Adam Schall ; il aimait beaucoup à s'entretenir familièrement avec lui. Un jour il lui raconta de quelle manière merveilleuse sa famille tirait son origine des astres. Dix générations se sont écoulées, lui dit-il, depuis que trois jeunes filles descendirent du ciel, pour se baigner sur les bords du Songari ; elles se nommaient Argile, Changule et Fégula. Un magnifique fruit rouge, venu on ne sait d'où, se trouva placé sur la rive du fleuve à côté de la tunique de Fégula. Fégula ayant aperçu ce fruit, le trouva beau et le mangea. Ses deux compagnes, après être sorties du fleuve, remontèrent au ciel ; mais Fégula ne put les suivre, elle était devenue enceinte et n'avait pas la force de se détacher de la terre. Elle donna naissance à un bel enfant, qu'elle allaita et déposa ensuite dans une petite île formée par les eaux du fleuve. Elle lui recommanda d'attendre là celui qui devait l'élever et qui ne tarderait pas à venir dans l'île pour pêcher. Ayant dit ces paroles à son fils, elle s'éleva au ciel d'où elle était descendue.

Les choses se passèrent ensuite comme Fégula l'avait annoncé. L'enfant ayant grandi devint un homme valeureux et d'une force prodigieuse. Il eut des fils et des petits-fils, qui peu à peu furent puissants dans la contrée. Après cinq générations, ils eurent à soutenir une terrible guerre, qui les anéantit. Ils furent tous mis à mort, à l'exception d'un seul qui prit la fuite à

travers le désert. Comme il était accablé de lassitude et dans l'impossibilité de continuer sa course, il s'assit à terre, au grand danger de recevoir la mort de ceux qui le poursuivaient. Mais la divine Fégula veillait sur lui ; elle dirigea le vol d'une pie, qui alla se reposer sur sa tête. Les ennemis ayant cru que cette pie était perchée sur un tronc d'arbre, s'éloignèrent ; et c'est ainsi que fut sauvé par une assistance céleste l'héritier de la race que Fégula avait mise au monde (1). Il devint la souche de la nation tartare mantchoue, et c'est de lui qu'est descendu, en droite ligne, le fondateur de la dynastie qui occupe aujourd'hui le trône impérial de Péking.

Les Tartares mantchous croyaient à cette légende, et cette conviction de leur origine céleste ne contribuait pas peu à leur inspirer cette grande confiance qui souvent est l'âme du succès. Doués d'ailleurs d'un caractère très-superstitieux, ils savaient trouver en toutes choses des pronostics de leur grandeur future. Ainsi, la réforme du calendrier et de l'astronomie, dont on s'occupait depuis un grand nombre d'années, avait été terminée juste au moment même où ils s'étaient rendus maîtres de l'empire. C'était là évidemment un excellent présage ; ils en concluaient volontiers que leur dynastie durerait éternellement. Cette heureuse coïncidence de la réforme du calendrier avec la fondation de l'empire tartare mantchou donnait au P. Schall une grande célébrité. Le nom de Tang-Jo-Wang jouissait à la cour et dans les provinces d'une

(1) Ce fut en souvenir de ce prodige que le gouvernement tartare mantchou défendit à Péking, sous les peines les plus sévères, de détruire les nids de pie.

immense popularité. Car il était en quelque sorte associé à la fortune de la dynastie nouvelle. Le jeune empereur Chun-Tché envoya à Adam Schall une inscription gravée sur une table de marbre, où il rendait hommage à la religion du Seigneur du ciel et célébrait la science et les vertus de Tang-Jo-Wang. Il était fier de ce que le jour même où les Tartares étaient entrés en triomphateurs dans les murs de Péking, le nouveau calendrier de l'empire leur avait été présenté. « Que personne ne soit surpris, disait-il, de ce que « j'honore Tang-Jo-Wang et de ce que je lui témoigne « une bienveillance toute particulière. Car aussitôt « que le ciel m'eut accordé l'empire, il m'envoya en « même temps cet homme extraordinaire ; je l'ai reçu « comme un bienfait céleste. »

A cette époque, le roi des Coréens était à Péking. Tombé au pouvoir des Mantchous à la suite d'une guerre, il avait été emmené à Moukden, capitale de la Mantchourie, et le chef tartare lui avait promis de lui rendre la liberté dès qu'il serait maître de l'empire chinois. Aussitôt que Chun-Tché fut proclamé empereur, il tint parole à son illustre captif, qui, avant de retourner dans ses États, voulut aller remercier son libérateur. Durant son séjour à Péking, le roi de Corée (1) fit connaissance avec le P. Adam Schall. Il aimait à le visiter familièrement dans sa résidence, et le recevait lui-même dans son palais avec grande bienveillance. Il cherchait ainsi à faire profiter de ses

(1) La Corée, appelée Kao-Li par les Chinois, est une grande péninsule qui s'étend entre la Chine et le Japon. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ 200 lieues, et sa largeur moyenne de 60. — Quoique sous la même latitude que l'Italie, la Corée est exposée à un climat très-froid.

conversations instructives les Coréens de distinction qu'il avait à sa suite, espérant qu'ils rapporteraient dans leur patrie de précieuses notions d'astronomie et de mathématiques, sciences dans lesquelles ils n'étaient pas très-avancés. Le missionnaire, de son côté, ne manquait pas de profiter de ces relations fréquentes pour instruire des vérités du christianisme ses nouveaux amis, qui sans doute déposeraient ensuite sur leur terre infidèle ces germes de la vraie foi. Ils se lièrent ainsi, insensiblement, les uns les autres d'une si étroite amitié, qu'ils ne purent se séparer sans un sincère regret.

Comme le roi des Coréens avait du goût pour les lettres chinoises, le P. Schall lui envoya, quelques jours avant son départ de Péking, un exemplaire de tous les ouvrages de science et de religion composés par les jésuites. Il y joignit une sphère céleste et une belle image du Sauveur. Cet envoi fut si agréable au roi, qu'il écrivit lui-même au P. Schall une lettre en caractère chinois, pour lui exprimer ses sentiments de reconnaissance. Voici la traduction de ce précieux document.

« Hier, dit le roi de Corée au P. Schall, pendant que je considérais le don inattendu que vous m'avez offert : l'image du Dieu-Sauveur, la sphère céleste, les livres d'astronomie et tant d'autres qui renferment les sciences et la doctrine du monde européen, j'étais ravi de joie, et mon obscur langage ne saurait exprimer la vivacité de ma reconnaissance.

« En parcourant quelques-uns de ces livres précieux, j'ai remarqué qu'ils renfermaient une doctrine capable de perfectionner le cœur et de l'orner de

toutes les vertus. Jusqu'à ce jour, cette sublime doctrine a été ignorée dans notre patrie, où les lumières de l'intelligence sont très-obscurcies. L'image sainte est d'une telle majesté, que lorsqu'elle est appendue au mur, il suffit de la contempler pour sentir son âme en paix et purifiée de toute souillure. La sphère et les livres d'astronomie sont des ouvrages si nécessaires dans un État, que je ne sais par quelle bonne fortune ils sont parvenus en ma possession. Il en existe bien du même genre dans mon royaume, mais je dois convenir qu'ils sont remplis d'erreurs, et que depuis plusieurs siècles ils s'éloignent de la vérité.

« Puisque vous m'avez enrichi, pourquoi mon cœur ne se réjouirait-il pas? Lorsque je serai de retour dans ma patrie, ces ouvrages seront placés avec honneur dans mon palais, je les ferai graver et livrer à l'impression pour les communiquer aux hommes studieux et amis des sciences. Par là, mes sujets pourront dans la suite apprécier la bonne fortune qui les a fait passer du désert dans le temple de l'érudition, et les Coréens sauront que c'est aux lettrés de l'Europe qu'ils doivent un tel bienfait.

« Et nous deux, originaires de royaumes différents, partis de contrées si éloignées et séparées par les grandes eaux de l'Océan, nous nous sommes rencontrés sur une terre étrangère, et nous nous sommes aimés mutuellement comme si nous étions unis par un contrat de sang. Je ne puis comprendre par quelle énergie occulte de la nature tout cela est arrivé. Je suis forcé d'avouer que les âmes des hommes s'unissent par l'étude, quelque éloignées d'ailleurs qu'elles soient les unes des autres sur cette terre. Maintenant, je ne

pense qu'au bonheur de pouvoir emporter avec moi, dans ma patrie, les livres et l'image sacrée. Mais lorsque je songe que mes sujets n'ont jamais entendu parler du culte divin, et qu'ils peuvent offenser la majesté du Seigneur du ciel, par des pratiques erronées, mon cœur est plein d'inquiétude et d'anxiété. C'est pourquoi j'ai pensé de vous renvoyer, si vous le permettez, cette image sacrée, car je serais coupable d'une grande faute, si l'on manquait de lui rendre la vénération qui lui est due.

« Si je trouve dans ma patrie quelque chose qui soit digne de vous, je vous l'offrirai en témoignage de gratitude. Ce sera un petit don en retour des dix mille que j'ai reçus de vous. »

Le roi des Coréens, en exprimant à la fin de sa lettre l'intention de renvoyer l'image du Sauveur, agissait d'après les rites de l'urbanité chinoise. Ce n'était là qu'une formule de convenance et de modestie. Lorsqu'on reçoit un présent multiple, il est de bon goût de renvoyer ce qu'il y a de mieux. Le P. Schall pria le roi de garder l'image, et lui demanda en même temps s'il ne voudrait pas emmener avec lui un de ses catéchistes pour prêcher la religion du vrai Dieu aux Coréens. Le roi répondit qu'il acceptait avec joie le présent tout entier. « J'aimerais mieux, ajoutait-il, avoir avec moi un de vos compagnons européens, pour nous instruire; cependant, quel que soit celui que vous enverrez, il sera considéré comme votre représentant. »

Quoique si bien disposé pour accueillir la vraie foi, ce roi coréen ne put obtenir à cette époque des prédicateurs de l'Évangile, dont le nombre était encore

peu considérable en Chine. Plus tard, la politique des empereurs tartares mantchous défendit toute communication entre les Coréens et les Chinois. Les sujets des deux États ne purent avoir des rapports qu'à des époques déterminées, par le moyen de certaines ambassades réciproques, dont les membres étaient comptés et désignés par avance. Ils ne pouvaient séjourner et trafiquer à l'étranger que durant un temps très-limité. Des religieux de l'ordre de Saint-François firent dans la suite plusieurs tentatives par terre et par mer pour pénétrer en Corée; mais elles furent toujours infructueuses, jusqu'au moment où un membre de l'ambassade coréenne viendra lui-même à la mission de Péking chercher la précieuse semence de l'Évangile, pour la répandre dans sa patrie. Nous aurons occasion d'en parler de nouveau dans la suite de notre narration (1).

II.

Le jeune empereur Chun-Tché grandissait dans le palais de Péking, pendant que son oncle Ama-Wang, le véritable fondateur de l'empire, organisait l'admi-

(1) Nous avons déjà parlé d'une expédition des Japonais en Corée dans les premières années du dix-septième siècle. Les chefs de l'expédition étaient des princes japonais convertis au christianisme. Plusieurs missionnaires jésuites les suivirent dans ce pays, et beaucoup de Coréens se firent baptiser, « plus touchés encore, dit Charlevoix, des exem- « ples de vertu que leur donnaient leurs vainqueurs, qu'ils n'étaient « persuadés par les discours des ministres de l'Évangile. » (*Histoire et description générale du Japon*, t. I, p. 609.)

nistration des provinces, et luttait dans le Midi contre les partisans de l'ancien régime qui, tantôt sur un point et tantôt sur un autre, faisaient éclater des tentatives de contre-révolution. Chun-Tché était d'une intelligence remarquable pour son âge. Quoique n'ayant pas encore atteint sa majorité, il s'occupait avec assiduité des affaires publiques ; il montrait une énergie et une capacité qui donnaient de l'ombrage à ceux qui avaient intérêt à voir se prolonger la régence de ses oncles. Ama-Wang, sincèrement dévoué au trône de son neveu, aimait cependant le pouvoir. Accoutumé depuis plusieurs années à être seul maître de l'empire, il était préoccupé des progrès rapides du jeune empereur; il sentait avec peine que les rênes du gouvernement lui échappaient des mains, et que bientôt il n'aurait plus qu'à obéir à son pupille. Afin de prolonger le plus longtemps qu'il serait possible son autorité absolue, il voulut se soustraire au contrôle déjà un peu gênant du précoce empereur. En conséquence, il résolut de fonder non loin de la capitale une grande ville où il se retirerait avec les mandarins et les six cours souveraines, laissant à Péking le jeune Chun-Tché avec la population des marchands, des lettrés et des bonzes. L'exécution de ce plan grandiose demandait des sommes énormes. Il vida donc le trésor public, greva le peuple d'impôts extraordinaires, et fit prendre dans chaque famille des ouvriers condamnés à travailler gratuitement. On les enrôlait par milliers pour cette sorte de travaux forcés. Tel était l'aveuglement auquel se laissait entraîner, par un amour excessif de la domination, un homme d'ailleurs plein de sagesse et doué des plus éminentes qualités.

Sur ces entrefaites, les partisans de la dynastie déchue cherchèrent à s'organiser et émigrèrent en grand nombre vers les provinces du Midi, où, disait-on, vivait dans la retraite un rejeton de la famille impériale des Ming. Le peuple, exaspéré par les impôts exorbitants dont on venait de l'accabler, faisait éclater son mécontentement, et il était à craindre que la race mantchoue ne perdît l'empire, quelques jours à peine après l'avoir conquis. Ama-Wang était tellement redouté que personne n'osait le prévenir du danger et l'exhorter à renoncer à sa folle entreprise. Cependant il y eut à Péking un homme qui, profondément ému de compassion en présence de la misère du peuple, et craignant de voir se rallumer tous les feux de la guerre civile, eut le courage de faire entendre sa voix et de rompre le silence adulateur qui se faisait autour du puissant Ama-Wang. Cet homme était un missionnaire catholique, le P. Adam Schall. Appuyé sur le crédit et l'autorité que lui donnait son titre de président de la littérature céleste, il osa adresser au prince régent un monitoire où, après lui avoir fait connaître les signes affrayants qui apparaissaient au ciel et sur la terre, il disait que pour rendre la paix au peuple, il fallait renoncer au malheureux projet de fonder cette grande cité dont la construction bouleverserait l'empire...

Depuis plusieurs jours les travaux se poursuivaient avec activité, et les futurs magistrats de la nouvelle ville étaient réunis dans le palais d'Ama-Wang, lorsqu'on lui remit le monitoire du P. Schall. Le régent lut rapidement et à haute voix ces courageuses remontrances; mais la colère l'emportant, il ne put

aller jusqu'au bout... Pourquoi, s'écria-t-il, Tang-Jo-Wang a-t-il l'audace de me parler de la sorte? — Cet Européen, répondit un ministre qui était là, n'excède pas les limites de sa charge et les devoirs de ses fonctions. Si vous trouvez qu'il a été trop loin, si vous le blâmez, il gardera dans la suite un silence absolu, et l'empire sera privé de ses conseils... Ama-Wang se calma et se mit à réfléchir profondément. Le lendemain il fit appeler le P. Schall; il lui dit qu'il avait rempli les devoirs d'un digne président de la littérature céleste, en lui faisant entendre des avertissements pleins de prudence et de sagesse. Il abandonna son projet, donna ordre aussitôt de faire cesser les travaux et de renvoyer les ouvriers au sein de leurs familles. Cet événement fit une salutaire impression sur l'esprit des Tartares et des Chinois, et procura un grand honneur à la religion chrétienne et à ses ministres.

Le jour même où parut la proclamation par laquelle Ama-Wang annonçait qu'il abandonnait son projet, il y avait encore dans les prisons de Péking plus de sept cents malheureux qu'on avait arraché à leurs travaux et à leur industrie pour les envoyer aux chantiers de la nouvelle ville. Ils gémissaient entassés dans d'affreux cachots, lorsqu'on vint tout à coup briser leurs chaînes et les rendre à la liberté. Dès qu'ils surent que ce bienfait leur avait été obtenu par Tang-Jo-Wang, prédicateur de la religion du Seigneur du ciel, ils coururent en foule vers l'église de la mission, puis se prosternant à deux genoux, ils frappaient la terre du front, en signe de reconnaissance. Les rues environnantes étaient remplies de ces pauvres ouvriers, qui tendaient leurs bras vers l'église et remerciaient

à haute voix le saint de l'Occident de leur avoir fait rendre la liberté. Le P. Schall dut éprouver au fond du cœur de bien douces émotions, lorsqu'il entendait de sa cellule les actions de grâces de cette multitude de jeunes hommes qu'il avait en quelque sorte rappelés à la vie et rendus à leurs familles. Certains esprits ont sévèrement reproché aux jésuites d'avoir cherché à plaire, à la cour de Péking, par une trop grande application aux arts et aux sciences; mais il nous semble qu'on eût dû être plus juste à leur égard, en voyant tout le bien qu'ils opéraient par leur influence. Un acte de charité vaut mieux souvent pour la propagation de la foi que la prédication la plus éloquente.

Le nom de Tang-Jo-Wang était dans toutes les bouches. Les grands et les petits, les Chinois et les Tartares publiaient partout ses louanges. Les hommes les plus importants du gouvernement se faisaient un honneur d'aller le visiter et de l'entendre discourir sur les sciences et la religion. Sans doute tous ces visiteurs n'embrassaient pas le christianisme, mais la célébrité de l'illustre missionnaire contribuait toujours beaucoup à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Plusieurs des amis du P. Schall furent nommés gouverneurs de province, et le souvenir de leurs anciennes relations avec le chef de la religion du Seigneur du ciel les portait à favoriser les chrétiens soumis à leur juridiction. Tang-Jo-Wang était connu dans tout l'empire, et souvent ce nom était pour les missionnaires eux-mêmes comme un bouclier contre lequel venaient se briser les traits de leurs ennemis. Un jour le P. François Ferrari, ayant été traduit devant le mandarin de son district, allait être condamné à la flagellation, comme

propagateur de mauvaises doctrines, lorsque quelqu'un s'écria dans le tribunal qu'il était compagnon du célèbre Tang-Jo-Wang. A ces mots, le mandarin se lève, fait ses excuses à l'accusé, et ordonne de le reconduire jusqu'à sa résidence avec une escorte d'honneur. Nous avons déjà vu que le nom seul du P. Schall avait sauvé la vie à deux missionnaires, aux PP. Buglio et Magalhans, qui étaient tombés percés de flèches au milieu d'un escadron tartare.

III.

Pendant que les missionnaires joussaient, dans le nord de l'empire, de la faveur et de la protection des Tartares mantchous, les ouvriers évangéliques, répandus dans les provinces du midi, étaient accueillis avec sympathie par les membres de la dynastie chinoise, qui faisaient de vains efforts pour ressaisir le pouvoir.

Nous avons vu la fin tragique de l'empereur Tchoung-Tching, qui se pendit à un arbre de son parc, après avoir essayé, par une barbare tendresse, de donner la mort à sa fille. Cet infortuné monarque avait laissé trois fils, dont les deux plus jeunes furent massacrés par les bandes féroces du révolutionnaire Ly-Koung. L'aîné, âgé de dix-huit ans, réussit à se sauver. Il erra longtemps sous divers déguisements dans les provinces du midi. Ayant enfin trouvé à se placer comme serviteur dans la maison d'un riche rentier, il adopta cette douloureuse existence, et l'histoire raconte qu'il s'adonna

alors à la culture des lettres et de la poésie. Il composait, contre les usurpateurs du trône de ses pères, des satires qu'il chantait en s'accompagnant de la guitare, aimant ainsi à se consoler par des chansons de la perte de ses États. Son maître, cependant, qui avait eu l'intention de prendre à son service un travailleur et non un poëte, le traita avec une telle dureté que ce malheureux prince fut obligé d'aller chercher ailleurs une autre retraite. Il se rendit chez un ancien mandarin que l'empereur Tchoung-Tching avait comblé de biens et de faveurs, espérant que le souvenir de la munificence impériale vaudrait à un prince pauvre et fugitif une bienveillante hospitalité. Mais il ne savait pas qu'on doit peu s'attendre à la reconnaissance, lorsqu'on n'est plus en état d'accorder des bienfaits. Le vieux favori de la dynastie des Ming ne voulut pas se compromettre; il ferma impitoyablement sa porte à l'héritier de son ancien maître, de crainte que, venant à être découvert, il ne fût lui-même enveloppé dans sa ruine.

Le pauvre proscrit reprit donc sa vie errante parmi les montagnes du Chan-Si. Bientôt, réduit à la dernière extrémité, accablé de faim et de misère, il se décida à aller demander asile chez son grand-père maternel, vieillard inoffensif dont les Tartares avaient eu la générosité de respecter la solitude et les cheveux blancs. Il pénétra dans une gorge profonde, entourée de hautes montagnes, et trouva dans une modeste habitation un vieillard vénérable, et à ses côtés une jeune femme qui tressaillit à son approche. C'était sa propre sœur, celle que l'empereur Tchoung-Tching avait voulu tuer avant de se donner la mort, et à

qui son coup mal assuré avait seulement fait tomber une main. Ces deux enfants avaient grandi ensemble dans le palais du plus puissant souverain de l'Asie, au milieu du luxe, des richesses et des plaisirs, enivrés de leur destinée, rêvant sans doute le plus brillant avenir... Et les voilà maintenant l'un et l'autre errants et fugitifs, se retrouvant par hasard dans une contrée sauvage, où ils viennent chercher un abri contre les coups terribles et sanglants des révolutions. On comprend combien dut être émouvante une semblable rencontre ; elle fut à la fois une source de consolations intimes et de profondes douleurs. Un vieillard à barbe blanche, une jeune princesse mutilée par un excès de tendresse paternelle, un jeune homme héritier du trône de la plus grande monarchie du monde, et puis une humble habitation cachée dans une forêt au milieu des montagnes, tel était le tableau simple et majestueux de cette grande infortune.

Tous les membres de la dynastie déchue n'avaient pas accepté avec une semblable résignation le pouvoir usurpateur des Tartares mantchous. Plusieurs petits princes, neveux ou cousins de l'empereur Tchoung-Tching , avaient mis les armes à la main et rallié autour d'eux les partisans de la nationalité chinoise. L'un d'eux, après avoir concentré des forces assez considérables dans la province de Kouang-Si (1), s'était fait proclamer empereur sous le nom de Jun-Lié. Il avait sa cour déjà complétement organisée, et

(1) C'est dans cette même province qu'a commencé l'insurrection qui de nos jours a éclaté en Chine, et dont le but est de chasser les Tartares mantchous.

l'on voyait un empire de la restauration s'élever en face de celui de la conquête (1).

On sait que les premières tentatives de propagande chrétienne, au dix-septième siècle, avaient été faites dans la province de Kouang-Si, et que les PP. Roger et Ricci, après de nombreuses difficultés, étaient enfin parvenus à bâtir une maison et une église à Tchao-Tcheou, tout près de la Tour Fleurie, qui avait pris le nom de Tour des Étrangers. Nous avons raconté les luttes soutenues par les missionnaires, tantôt contre les mandarins et les lettrés et tantôt contre le peuple; les vicissitudes nombreuses qu'avaite eu à subir cette première mission catholique fondée dans l'empire chinois par les religieux de la compagnie de Jésus. A force de soins et de persévérance, le christianisme avait fini par s'y acclimater, età l'époque dont nous parlons le Kouang-Si comptait un nombre considérable de néophytes et plusieurs prédicateurs de l'Évangile.

Les membres de la dynastie des Ming, réfugiés dans cette province, avaient connu autrefois à Péking le P. Ricci. Ils avaient écouté ses instructions religieuses, lu les livres qu'il avait publiés, et avaient été témoins des progrès de la foi chrétienne. Placés alors au faîte de la grandeur, entourés du faste éblouissant de la puissance impériale, ils avaient fermé les yeux à la lumière, et n'avaient pas trouvé bon peut-être de s'humilier au pied de la croix. Mais maintenant que le trône de leurs ancêtres s'était écroulé, et qu'ils étaient menacés de perdre pour toujours leur royaume de ce

(1) Jun-Lié fut proclamé empereur, en 1647, dans le Kouang-Si, et vit bientôt son autorité reconnue dans les provinces de Kiang-Si, de Ho-nan et de Fo-Kien.

monde, tout en combattant vaillamment pour le reconquérir, ils songèrent en même temps à se préparer une place dans celui de l'éternité. La miséricorde de Dieu est infinie et combine merveilleusement toutes choses pour le salut de ses élus!

Les missionnaires répandus dans l'empire du Milieu eurent la prudence, en ce temps de révolutions, de ne s'engager dans aucun parti politique. De même que ceux de Péking étaient franchement soumis au gouvernement des Mantchous, ceux du Kouang-Si obéissaient fidèlement à l'empereur Jun-Lié, et de part et d'autre, laissant les hommes se livrer de sanglantes batailles pour la possession de l'empire, ils travaillaient avec zèle, mais pacifiquement, à la conquête des âmes. Dans le nord, le P. Adam Schall, ami des Tartares, jouissait des faveurs de l'empereur Chun-Tché; et dans le midi, le P. André Koffler, ami des Chinois, était honoré de la bienveillance de l'empereur Jun-Lié et de sa cour. Il s'occupa de leur conversion avec tant de ferveur et de constance qu'il eut le bonheur de conférer le baptême à plusieurs princes et princesses, entre autres à l'impératrice elle-même et à son jeune fils, du consentement de Jun-Lié. L'impératrice prit le nom d'Hélène et donna à son fils celui de Constantin, deux magnifiques noms, qui, hélas! ne réalisèrent pas les grandes espérances qu'ils firent alors concevoir. Ces illustres néophytes étaient cependant pleins de piété. Ils observaient avec une sincère dévotion les devoirs de la religion qu'ils avaient embrassée, et paraissaient poursuivre la conquête du royaume des cieux avec plus de zèle et de confiance que celle de l'empire chinois. L'impératrice Hélène, désireuse d'of-

frir au souverain pontife l'hommage de sa piété filiale, chargea le P. Boym, jésuite polonais, de ses lettres pour Alexandre VIII, qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre. Mais ce missionnaire s'était à peine éloigné des côtes de la Chine que de nouveaux événements politiques vinrent ruiner complétement les espérances de la dynastie des Ming, et firent évanouir les généreux projets de l'impératrice Hélène pour la propagation de la foi chrétienne.

La réaction qui s'opérait dans le Kouang-Si en faveur de la légitimité chinoise, avait fait d'assez grands progrès pour donner de sérieuses inquiétudes aux conquérants tartares. Heureusement pour eux qu'un autre prince de la dynastie des Ming vint diviser et affaiblir le parti chinois, en se faisant proclamer empereur à Nanking. Les ennemis des Mantchous perdirent dès lors leur centre d'opération. Ne sachant auquel des deux drapeaux se rallier, ils allaient tour à tour de Nanking au Kouang-Si, et du Kouang-Si à Nanking, suivant que l'un des deux prétendants offrait plus de chances de succès. Cette confusion ne tarda pas à se compliquer encore par l'apparition d'un troisième prétendant. Celui-ci était le plus légitime; c'était le propre fils, le véritable héritier du dernier empereur.

Nous avons déjà vu que ce jeune prince avait été chercher un asile dans la maison de son grand-père maternel, où il avait retrouvé sa sœur. Il paraissait vivre tranquillement dans l'obscurité et la retraite, lorsqu'il apprit que deux de ses parents essayaient de rallier les partisans de sa famille et travaillaient à reconquérir l'empire pour leur propre compte. Cette nouvelle produisit dans son âme comme une commo-

tion électrique. Il sentit bouillonner le sang impérial qui coulait dans ses veines, et ce jeune homme, qui s'était résigné à l'usurpation des étrangers, ne put songer sans indignation à celle de ses propres parents. La pensée de voir un de ses sujets assis sur son trône lui causa plus de peine qu'il n'en avait eu en y voyant monter un conquérant tartare. Il dit donc adieu à sa sœur, et marche vers Nanking, où il s'annonce aussitôt comme fils de l'empereur Tchoung-Tching, comme seul héritier de la dynastie des Ming. Cette apparition inattendue acheva de plonger le parti chinois dans la confusion. Les uns se prononcèrent pour, les autres contre ce prince impérial. Le prétendant, qui déjà s'était fait proclamer empereur à Nanking, refusa de reconnaître son souverain légitime; il donna ordre de l'arrêter comme un imposteur, et le fit jeter en prison.

Aussitôt que ces nouvelles arrivèrent à Péking, le gouvernement tartare jugea qu'il n'y avait avait pas de temps à perdre. Il résolut de profiter de l'anarchie qui régnait dans le camp ennemi, pour frapper un coup décisif, et exterminer dans une seule campagne tous les prétendants. L'habile et intrépide Ama-Wang se mit à la tête d'une armée considérable, marcha sur Nanking, traversa le fleuve Jaune sans obstacle, et fit camper ses troupes sur les rives du Yang-Tse-Kiang. Après plusieurs combats acharnés, les Tartares passèrent ce large fleuve, et la ville de Nanking fut prise d'assaut. Les deux prétendants qui se disputaient le pouvoir de cette capitale du Midi, tombèrent vivants entre les mains d'Ama-Wang, qui les envoya à Péking, où ils furent mis à mort avec les principaux de leurs partisans.

Pendant que le gouvernement tartare se débarrassait de ses ennemis par de sanglantes exécutions, l'infatigable Ama-Wang poursuivait le cours de ses victoires. De Nanking, il alla tomber prompt et terrible comme la foudre sur le troisième prétendant du Kouang-Si. Cette autre restauration éphémère de la dynastie des Ming fut écrasée au premier choc de la cavalerie tartare. L'empereur Jun-Lié fut tué dans son palais avec son jeune fils Constantin, et l'impératrice Hélène fut emmenée captive à Péking, où elle trouva dans la pratique de la religion un grand adoucissement à son infortune. Le P. Schall allait souvent lui apporter les consolations de son ministère, et les lettres de ce missionnaire nous apprennent que cette princesse sut toujours supporter avec grandeur d'âme, avec un héroïsme tout chrétien, les rigueurs de sa malheureuse destinée.

Ama-Wang rentra à Péking environné de gloire et aux acclamations de la ville entière, car les Chinois, aussi bien que les Tartares, étaient pleins d'admiration pour la valeur et les qualités éminentes du premier régent. Peu de jours s'étaient écoulés après cet éclatant triomphe, lorsque la mort vint frapper cet homme illustre, qui avait été à la fois le conquérant, le pacificateur et le premier organisateur de l'empire.

IV.

A la mort d'Ama-Wang, le jeune empereur Chun-Tché atteignait sa quatorzième année ; il était par conséquent majeur, d'après les lois de l'empire. Le conseil de régence fit quelques tentatives pour tenir encore quelque temps en tutelle le jeune monarque ; mais il dut céder à l'opinion publique, qui demandait à grands cris que Chun-Tché prît au plus tôt les rênes du gouvernement. Ce jeune homme, en effet, s'était fait remarquer par une grande précocité, par des qualités bien au-dessus de son âge. Plein d'intelligence, d'activité et de courage, il étonnait surtout par la maturité de sa raison et par une fermeté inébranlable. Il avait pris en grande affection le P. Schall, et dans les longs entretiens qu'il avait avec lui, il se plaisait à l'entendre discourir sur des sujets sérieux et utiles. Ses fréquentes relations avec l'éminent missionnaire ne pouvaient manquer de développer les précieuses qualités dont il était naturellement doué. Dès qu'il eut atteint sa majorité et qu'on sut que les régents avaient le projet de garder encore entre leurs mains l'autorité suprême, il se fit à Péking une manifestation dont on n'avait pas eu d'exemple jusque-là. Les ministres, les présidents des cours souveraines, tous les mandarins de la capitale, se rendirent solennellement au palais impérial et déposèrent à la porte les attributs de leurs dignités, en protestant qu'ils ne les reprendraient qu'autant que le jeune empereur se mettrait à la tête

du gouvernement et exercerait lui-même l'autorité suprême.

Chun-Tché, ayant déclaré que la régence n'existait plus, se saisit hardiment des rênes de l'empire. Il convoqua les princes tartares et les grands dignitaires de l'État en une assemblée solennelle, et leur adressa une allocution dont l'énergie et l'habileté excita l'admiration des vieux politiques chinois et des guerriers tartares. On y remarqua un bel éloge de l'Européen Tang-Jo-Wang.

Le P. Schall, qui, au milieu des honneurs et des préoccupations de sa charge, ne perdait jamais de vue le but sacré de sa mission, profita des bonnes dispositions de l'empereur à son égard pour lui adresser deux requêtes. Dans la première il demandait la restauration des remparts de la ville et du palais impérial brûlé par les bandes révolutionnaires de Ly-Koung. Cette requête fut accueillie avec applaudissement, et la cour souveraine des travaux publics reçut ordre de s'occuper immédiatement de ces réparations. La seconde requête du P. Schall avait un objet plus délicat et plus difficile à obtenir. L'impératrice mère, étant très-adonnée aux superstitions du bouddhisme, s'était appliquée à faire pénétrer ses sentiments dans l'esprit et dans le cœur du jeune empereur. Elle n'y avait que trop réussi, et aussitôt après la mort d'Ama-Wang, les bonzes s'étaient empressés de circonvenir le jeune Chun-Tché. Non contents d'avoir obtenu de lui la promesse de faire élever dans l'empire un nombre considérable de tours en l'honneur de Bouddha, ils voulaient l'amener à se déclarer officiellement et solennellement leur disciple. Ils avaient poussé leur audace

jusqu'à lui prédire que s'il ne se rendait pas à leurs désirs, il mourrait dans l'année, pendant la huitième lune. Le P. Schall, désolé de voir l'empereur s'engager dans une voie si déplorable, lui exprimait franchement dans sa requête l'idée qu'on devait se faire des bonzes et des superstitions bouddhiques. Il serait honteux, disait-il, de remettre les destinées de l'empire entre les mains des bonzes, qui ne sont ni assez savants ni assez vertueux pour avoir la prétention de devenir les précepteurs de l'empereur. Il ne faut pas croire à leur puissance sur les démons. Les petits drapeaux qu'ils plantent au haut des murs et des toits des maisons sont le jouet des vents, et voilà tout. Ils n'ont aucune influence sur les esprits, qui sont uniquement soumis à la toute-puissance de Dieu. Ces petits drapeaux ne sauraient les arrêter, car ils peuvent passer à travers les murs, ramper dans les entrailles de la terre et voler dans les airs, si Dieu le leur permet. Il n'y a pas d'obstacle pour eux : les corps seuls peuvent arrêter les corps, mais les esprits vont et viennent sans que les bonzes puissent s'y opposer. Les bonzes sont également impuissants à connaître l'avenir : la vie et la mort dépendent de Dieu seul...

L'empereur, après avoir lu attentivement l'écrit de son président de la littérature céleste, dit à ceux qui l'entouraient : Je sais que ce sage vieillard m'a toujours dit la vérité. Quel malheur qu'il ne m'ait pas plus tôt averti. — L'empereur en effet avait déjà pris des engagements avec les bonzes, déjà il avait fait construire une tour bouddhique et donné des sommes énormes pour en élever de nouvelles. La requête du P. Schall lui inspira des regrets, mais il

ne voulut pas revenir sur ses pas, sans l'avis de l'impératrice mère. Il lui envoya la requête, et aussitôt qu'elle en eut pris connaissance, elle baissa la tête, sans proférer une seule parole. La démarche du P. Schall n'eut pas tout le succès qu'il désirait; cependant, quoique sa requête n'ait pas obtenu la sanction formelle de l'empereur, la cour des rites, qui avait à se plaindre des bonzes, profita de cette circonstance et leur défendit de continuer leurs travaux pour l'érection des tours.

Le P. Schall exerçait une grande influence sur l'esprit du jeune empereur, qui s'était habitué à lui donner le nom de Maffa, terme mantchou qui peut se traduire par vénérable vieillard. Le zélé missionnaire usait de cette influence avec une sage liberté, pour donner des conseils salutaires à ce jeune prince, doué d'excellentes qualités, mais dont l'entourage l'entraînait parfois à une vie trop dissipée. Ses fonctions lui fournissaient souvent le prétexte de l'entretenir des vertus nécessaires au chef d'un si vaste empire, de lui faire comprendre combien l'amour des plaisirs, de la chasse et de la bonne chère étaient incompatibles avec cette sollicitude dont il devait être sans cesse animé pour le bonheur et la prospérité de son peuple. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble familièrement des moyens d'organiser une bonne administration : — Maffa, dit l'empereur, d'où vient que les magistrats et les préfets des villes montrent tant de négligence dans l'accomplissement de leur devoir? Je les traite pourtant avec beaucoup de bonté; quelle peut être la cause de cette négligence? — Prince, répondit le P. Schall, les mandarins ont remarqué

sans doute que souvent Votre Majesté agissait comme si elle n'avait nullement à s'occuper des intérêts de l'empire; ils cherchent donc à conformer leur conduite à celle de Votre Majesté : voilà la cause de la négligence des mandarins... Cette réponse était peut-être un peu trop dure. L'empereur en fut tellement ému qu'il se leva brusquement et partit. Il ne fut pas offensé cependant de cette sévère admonestation, car il fit presque aussitôt servir des rafraîchissements à Maffa, qui craignait déjà d'avoir été un peu trop loin (1).

Chun-Tché aimait beaucoup la chasse, et il s'y livrait avec toute l'ardeur d'un empereur de seize ans, dont la puissance était telle que d'un geste il mettait en mouvement tous les grands de l'empire, toujours empressés à favoriser toutes ses inclinations. Cette passion était du reste celle de la race mantchoue tout entière, qui, n'ayant pas encore été amollie par les raffinements de la civilisation chinoise, conservait le goût des rudes exercices auxquels ont coutume de se livrer les peuples pasteurs et nomades. Ces grandes chasses se faisaient comme une expédition militaire, où étaient convoqués les rois mongols et les chefs des huit bannières. Ils se rendaient à Péking par caravanes, avec un immense cortége de gens à cheval et de chameaux chargés du bagage. Cette armée de chasseurs portait ordinairement le ravage et la dévastation partout où elle passait.

Un jour Chun-Tché avait décrété qu'il ferait une chasse au delà de la grande muraille. A cette nou-

(1) *Histoire des deux conquérants tartares*, p. 113.

velle, les populations qui habitent les pays situés entre la capitale et la Tartarie furent plongées dans la désolation ; car c'était leur ruine qu'on venait de leur annoncer. Il n'était personne qui ne comprît que cette chasse allait devenir, pour de nombreuses familles, une source de malheur et de désespoir ; mais nul n'osait le dire. Déjà les préparatifs de cette tumultueuse fête donnaient aux environs de Péking l'aspect d'un vaste camp, avec une armée ennemie se disposant à faire le siége de la ville. La charité du P. Schall s'émut à la pensée de toutes ces misères. Il va trouver l'empereur, et, sans prendre aucun détour, il lui dit avec une franchise toute apostolique que cette chasse serait une véritable calamité publique, et qu'on devait s'en abstenir. L'empereur parut étonné. — J'ai tenu conseil à ce sujet, répondit-il, avec les princes et les grands de l'empire, et tous sans exception ont donné leur assentiment. — Si Votre Majesté, reprit Adam Schall, a témoigné par avance le désir de faire cette chasse, qui eût été assez osé pour parler contre votre intention ? Il fallait demander conseil aux pauvres populations dont on va ravager les campagnes... On n'eût pas rencontré un seul homme qui approuvât cette expédition à main armée. Je supplie Votre Majesté de se laisser émouvoir par la considération du bien public. Au lieu de s'en aller en tumulte dans la Terre des Herbes, et d'écraser le peuple sur la route, ne vaut-il pas mieux rester au palais et s'occuper de l'administration de l'empire... Chun-Tché ne répondit rien à cette harangue. Le P. Schall se retira, et en se rendant à la mission, il rencontra de nombreux escadrons de cavalerie tartare. Ayant demandé ce que

cela signifiait, on lui répondit que c'étaient les chefs des tribus tartares qui regagnaient les steppes de la Mongolie, parce que l'empereur avait contremandé la chasse.

D'après une ancienne loi tartare, si un prince vient à être tué à la guerre, tous les chefs de l'armée sont condamnés à mort, à moins qu'ils ne prouvent, d'une manière évidente, qu'ils étaient occupés ailleurs par ordre du prince, et qu'il leur était absolument impossible de le défendre. En 1653, une expédition était partie pour soumettre dans le Midi une insurrection considérable. Un prince tartare était à la tête des troupes, et, comme il était plein de courage et désireux d'avoir pour lui seul la gloire de cette campagne, il prit les devants, avec quelques soldats d'élite, espérant ainsi n'avoir aucun autre chef à associer à sa victoire. Il ne tarda pas à rencontrer l'ennemi, qui lui présenta la bataille. Ses forces étaient insuffisantes pour engager la lutte; mais craignant d'être accusé de lâcheté, s'il reculait pour attendre le gros de l'expédition, il s'élança avec sa cavalerie contre les bataillons des insurgés. Après s'être longtemps battu comme un lion, il fut enfin accablé par le nombre et tomba percé de plusieurs flèches. Il était déjà mort, lorsque ses compagnons arrivèrent, fondirent sur les insurgés déjà victorieux, en tuèrent plus de vingt mille et mirent le reste en complète déroute.

La bravoure de ces soldats devait sans doute plaider en leur faveur. Cependant, à leur retour à Péking, deux cents des principaux officiers furent chargés de chaînes, puis condamnés à mort. Ils attendaient dans leurs cachots l'époque de l'exécution, et quoiqu'on

s'intéressât vivement à eux, personne cependant n'osait demander leur grâce, de peur d'énerver la discipline militaire. Un missionnaire catholique, le P. Adam Schall, vint au secours de ces héros infortunés. Il se présente devant l'empereur, et à peine a-t-il lu quelques mots de sa requête, que Chun-Tché tout ému l'interrompt en lui disant : — Tu es donc le seul, Maffa, à me tenir un langage si en harmonie avec les sentiments de mon cœur. Je désirais accorder la vie à ces guerriers, mais je ne pouvais prendre l'initiative. Car je suis jeune, et je paraîtrais ne pas comprendre l'importance d'une sévère discipline militaire. J'attendais qu'on me demandât grâce...

Ces malheureux furent tous sauvés; on se contenta de les abaisser de quelques degrés dans la hiérarchie militaire, pour ne pas porter atteinte à cette loi de responsabilité, qui sert en quelque sorte de base à l'organisation de l'armée chez les Tartares mantchous.

V.

Nous avons cité au hasard ces divers traits, pour montrer de quelle manière le P. Adam Schall savait user de son influence auprès du jeune empereur. C'était toujours la charité qui agissait en lui; il cherchait à faire du bien à tous, afin de s'attirer leur confiance et de les amener tous à la connaissance et à la pratique de la religion chrétienne. Lorsqu'il était à la cour et qu'il s'entretenait longtemps avec l'empereur, on répétait de toutes parts : Tang-Jo-Wang est

avec le maître; il s'occupe sans doute du bonheur du pauvre peuple. Chun-Tché disait quelquefois à ses ministres : Vous autres, vous ne savez que me proposer l'ambition et la vaine gloire. Il n'en est pas ainsi de Tang-Jo-Wang; dans les mémoires qu'il m'adresse, c'est toujours son cœur miséricordieux qui parle, et je ne puis le lire sans verser des larmes d'attendrissement. Il avait l'habitude de conserver précieusement les mémoires du P. Schall dans un coffre; il s'en faisait accompagner dans ses voyages, car il aimait à relire souvent les écrits de son cher Maffa. Cette conduite était assurément un grand éloge du beau caractère du P. Schall; mais il faut convenir aussi qu'elle faisait honneur à Chun-Tché, qui, si jeune encore, savait si bien apprécier la vertu et le mérite des hommes.

C'est un beau spectacle de voir ce pauvre religieux, dans un pays étranger, toujours en présence des plus hauts personnages de deux races différentes : l'une remarquable par son urbanité, son obséquiosité, sa finesse, ses habitudes diplomatiques et rusées; l'autre, au contraire, à moitié barbare, de mœurs âpres et guerrières, encore plongée dans l'enivrement de la conquête du plus vaste empire du monde... Il est beau, disons-nous, de contempler ce missionnaire vivant au milieu de ces vaniteux Chinois et de ces fiers Tartares, et sachant s'attirer la vénération et la confiance de tous, par son désintéressement, sa franchise et sa charité.

Le jeune Chun-Tché cherchait à s'éloigner de la pratique des empereurs chinois, en se rendant facilement accessible. Avant l'avénement de la dynastie

tartare mantchoue, les eunuques veillaient nuit et jour à la porte du palais, et le matin ils recueillaient les requêtes qui étaient adressées à l'empereur. C'était aussi à la porte du palais que les astronomes ou littérateurs célestes venaient déposer les leurs, avec cette différence qu'il leur était permis, même ordonné, de les présenter non-seulement le matin, mais aux heures où ils auraient observé quelque phénomène. Ce privilége fut encore augmenté en faveur du P. Adam Schall; l'empereur lui permit de venir le trouver à volonté et dans quelque lieu qu'il fût. Aussi lui arrivait-il rarement de présenter ses requêtes en commun avec les autres. Que l'empereur fût dans son palais, dans ses jardins, ou chez l'impératrice mère, le P. Schall était toujours admis en sa présence. Il lui arrivait fréquemment d'y aller le soir, et souvent la conversation se prolongeait bien avant dans la nuit. Alors Chun-Tché avait l'attention de le faire reconduire chez lui par six de ses gardes, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident, en allant à cheval dans les rues de la capitale. Il avait toujours soin de recommander à ses gardes de ne pas aller trop vite, et de ne rien faire qui pût effaroucher son cheval. Il le recevait dans son palais comme un ami intime et le traitait toujours avec cordialité. Il lui faisait préparer pour s'asseoir des coussins recouverts de peaux de marte zibeline, afin qu'il ne se fatiguât pas, en restant les jambes croisées à la façon des Tartares. Il passait souvent des journées entières en sa compagnie, prenant des leçons d'astronomie et de mathématiques, quelquefois s'occupant d'opérations chimiques et manipulant des drogues médicinales, pour en faire

des pilules. Alors, il l'invitait à dîner avec lui. Un jour le P. Schall alla lui présenter une requête pendant qu'il chassait à cheval dans le beau parc qui est attenant au palais impérial. Maffa, dit l'empereur en souriant, je lirai cela ce soir; puis, avisant un lièvre qui bondissait à travers les taillis, il le perça d'une flèche, tout heureux de faire voir son adresse à Maffa.

L'empereur Chun-Tché ne se contentait pas de recevoir le P. Schall dans son palais avec cette cordiale familiarité, il allait souvent le voir chez lui. Il aimait à se rendre à la mission, sans faste, sans appareil, sans même se faire annoncer à l'avance. Il agissait comme un ami de la maison, causant avec les missionnaires, visitant tour à tour la chapelle, le réfectoire, les jeunes Chinois qu'on formait à l'état ecclésiastique, et le jardin, où il cueillait lui-même des fleurs et des fruits, dont il vantait gracieusement la beauté. Les divers travaux des missionnaires, leurs études, leurs exercices religieux, tout excitait vivement son intérêt. Il s'informait de leurs habitudes, de leur règle et de leur manière de vivre en commun. Parfois, lorsqu'il avait passé de longues heures à s'entretenir avec le P. Schall, il lui disait en souriant : Voilà déjà bien longtemps, Maffa, que je suis ici, et tu ne m'as rien offert contre la soif et la faim...; et alors il acceptait, sans façon, une petite collation, dont il avait toujours le bon goût de faire l'éloge.

Un empereur de la Chine étant le Fils du Ciel, le représentant de la Divinité sur la terre, sa personne est l'objet d'un véritable culte. Les choses dont il se sert sont en quelque sorte sacrées, et les rites ne permettent pas qu'elles soient employées à des usages vul-

gaires. Les caractères dont se compose son petit nom ne peuvent pas être employés, sous peine des châtiments les plus sévères, dans les écrits privés ni dans les livres imprimés. Le siége même dont s'est servi l'empereur, hors du palais, est aussitôt considéré comme une précieuse relique. Si quelqu'un avait l'audace de s'y asseoir, il serait regardé comme un indigne profanateur. On le recouvre avec respect d'une pièce de tafetas jaune, et les simples mortels qui se trouvent en présence de ce siége sacré doivent fléchir les genoux et se prosterner, comme s'ils étaient devant la personne de l'empereur. Or Chun-Tché, lorsqu'il allait visiter la résidence des missionnaires, avait l'habitude de s'asseoir partout indistinctement, tantôt ici, tantôt là, suivant les seules impulsions de sa fantaisie. Cela ne laissait pas de devenir extrêmement embarrassant et ruineux pour l'établissement, car il n'y avait déjà presque plus de siége qui n'eût été mis à l'index par la majesté impériale. Un jour le P. Schall, fléchissant le genoux devant l'empereur, lui dit : Sire, il n'est presque pas ici de siége où Votre Majesté n'ait daigné s'asseoir..., et nous, maintenant, où nous assiérons-nous ? — Comment, Maffa, répondit gracieusement Chun-Tché, est-ce que, toi aussi, tu serais superstitieux ? Fais comme moi et assieds-toi partout où bon te semblera (1). — Il faut en convenir, il y avait du Henri IV dans ce Tartare mantchou.

Ces relations fréquentes et familières du P. Schall avec le jeune empereur qui tenait entre ses mains les destinées de plus de trois cents millions d'individus,

(1) *Histoire des deux conquérants de la Chine*, p. 117.

faisaient naître l'espérance de voir le christianisme s'implanter enfin et s'enraciner pour toujours sur cette terre jusque-là si inféconde, malgré les longs travaux et les abondantes sueurs des ouvriers évangéliques, à diverses époques. Les missionnaires de la Chine adressaient au ciel d'ardentes prières pour la conversion de ce prince doué de qualités si précieuses. On se plaisait à le considérer déjà comme le Constantin de l'empire chinois, et le P. Schall, autant que la prudence et les convenances pouvaient le lui permettre, ne négligeait aucune occasion de faire pénétrer dans son esprit et dans son cœur les lumières de la vérité catholique. Un jour qu'il lui avait expliqué dans une longue promenade le Décalogue et l'histoire abrégée du christianisme, l'empereur parut singulièrement ému et frappé de tout ce qu'il avait entendu. Dans la soirée, il fit appeler le missionnaire, et lui exprima le désir d'avoir par écrit un résumé des enseignements qu'il lui avait donnés de vive voix. Un secrétaire était là, le pinceau à la main, avec ordre d'écrire sous la dictée de Maffa. Le P. Schall ayant dit alors que plusieurs livres sur la religion chrétienne avaient été composés en langue chinoise et livrés à l'impression, l'empereur voulut les voir. On les envoya aussitôt chercher à la mission par un officier du palais. Chun-Tché les étudia avec soin; il trouvait surtout un charme particulier dans la lecture de l'Évangile et de la Vie des Saints. Un jour, il avait lu l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur et il en était tout ébranlé. Il fit venir le P. Schall, et lui demanda de lui parler de ce grand mystère. En commençant cet entretien si touchant et si solennel, l'empereur se pros-

terna à deux genoux, en signe de respect. Le vénérable missionnaire prit aussitôt la même attitude, à côté de son intéressant catéchumène, et ce fut ainsi qu'il lui parla avec une émotion profonde des souffrances et de la mort du Sauveur des hommes. Chun-Tché s'appliquait, du reste, assez souvent à mettre en pratique les enseignements qu'il entendait ou qu'il lisait dans les livres chrétiens. Un jour il s'exerçait, le catéchisme à la main, à former le signe de la croix; mais un des principaux eunuques étant survenu à l'improviste, il rougit et fit semblant d'être occupé à autre chose. Le respect humain avait un grand empire sur ce caractère d'ailleurs plein de loyauté, et l'empêchait souvent d'agir ouvertement comme il l'eût désiré.

L'amitié que l'empereur Chun-Tché avait pour le P. Schall, s'étendait en quelque sorte à tous les missionnaires répandus dans les diverses provinces de la Chine. La religion étant honorée et protégée à Péking par le chef de l'État et par les grands dignitaires de l'empire, les ouvriers évangéliques pouvaient dès lors travailler en paix à l'œuvre de la propagation de la foi. Les Chinois n'avaient pas à redouter les persécutions des mandarins; ils étaient libres de se faire baptiser et de pratiquer publiquement leurs devoirs religieux, sans craindre le bambou, la spoliation, l'exil ou la mort. Lorsque les hommes n'ont pas assez de force et d'énergie pour écouter coûte que coûte la voix de la conscience, et s'occuper persévéramment des intérêts de l'âme, en dépit des contradictions de la vie présente, c'est déjà un grand point que de pouvoir leur dire : Faites le bien, occupez-vous de

votre félicité éternelle, et vous ne serez pas plus malheureux ici-bas... L'homme est si faible, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut légitimement le soutenir et le fortifier. Il est incontestable que la position exceptionnelle du P. Schall à Péking avait une salutaire influence sur le succès des missions. Les prédicateurs arrivaient en plus grand nombre et pénétraient librement dans l'intérieur de l'empire. Ils pouvaient, sans crainte, se mettre en rapport avec les populations, détruire leurs préjugés, les éclairer, les instruire, leur faire connaître et aimer la religion de Jésus-Christ. Aussi le nombre des néophytes augmentait-il rapidement dans toutes les provinces. Il se formait de toutes parts, dans les villes, dans les bourgades, le long des fleuves, une foule de petites chrétientés ferventes, où Dieu était servi avec esprit de foi; la religion du Seigneur du ciel n'était plus une nouveauté en Chine. L'Évangile, le Catéchisme, l'Imitation de Jésus-Christ, la Vie des Saints, plusieurs autres livres de piété et de doctrine, étaient traduits, imprimés et répandus dans le public avec profusion. La croix était peinte au-dessus de la porte des maisons des chrétiens, et gravée sur les pierres de leurs tombes. De nombreuses chapelles recevaient les fidèles pour les cérémonies religieuses, et les belles prières de l'Église catholique se chantaient en idiome chinois d'un bout de l'empire à l'autre. On a reproché au P. Schall son titre de mandarin; on a blâmé ses rapports avec la cour; on lui demandait pourquoi il perdait ainsi son temps auprès d'un empereur qui ne cherchait qu'à satisfaire sa curiosité, et non à s'instruire sincèrement des vérités du christianisme, dont au fond il se souciait assez peu.

Ces reproches nous paraissent injustes. Si le P. Schall n'a pu faire de Chun-Tché un chrétien, il a du moins le mérite d'y avoir travaillé avec zèle et persévérance; et toujours est-il qu'ayant réussi à rendre le gouvernement favorable à la religion, il a facilité par là la conversion et le salut d'un grand nombre de Chinois.

VI.

Il y avait quatre-vingts ans que Matthieu Ricci était entré en Chine. Depuis cette époque, les chrétiens s'étaient beaucoup multipliés, et le culte catholique avait été partout organisé d'une manière satisfaisante. Cependant, on n'avait encore construit aucune église qui pût être ouverte au public. Les chrétiens, trop peu nombreux dans chaque localité, n'avaient pas des ressources suffisantes pour une entreprise de cette importance. La protection du gouvernement n'était pas, d'ailleurs, assez solidement établie pour qu'on pût exercer le culte publiquement, sans s'exposer aux insultes des infidèles et aux persécutions des mandarins. Les néophytes avaient l'habitude de se réunir dans des maisons particulières, où l'on avait arrangé des chapelles et des oratoires décorés dans le goût chinois et entretenus par les offrandes libres des chrétiens. On y admettait les catéchumènes et quelques païens animés de bonnes dispositions.

En 1650, le P. Schall fit jeter à Péking les fondements d'une grande église, non loin de sa résidence, et sur un vaste terrain dont l'empereur lui fit la con-

cession. La capitale était encore encombrée de matériaux de tout genre. C'étaient les ruines des édifices incendiés et démolis, les années précédentes, par les insurgés. Il était donc facile de se procurer à peu de frais du bois, des pierres et des briques. On mit la main à l'œuvre, sous la direction du P. Schall, et bientôt on vit s'élever, au milieu de Péking, un monument qui dominait tous les autres par sa hauteur. L'église avait la forme d'une croix latine, et tous les détails d'architecture et d'ornementation étaient dans le style européen, ingénieusement combiné avec le goût chinois. Il y avait un beau maître autel et quatre chapelles latérales, où l'on avait suspendu de magnifiques tableaux représentant le Sauveur, la Vierge, les Apôtres, saint Ignace et saint François-Xavier. Les murs étaient décorés par des inscriptions, en grands caractères chinois, exprimant le Décalogue, les huit béatitudes et les principaux articles de la doctrine chrétienne. Au-dessus du portail, il y avait une grande plaque en marbre où on lisait l'inscription suivante, en chinois et en tartare mantchou...

« La foi ayant été d'abord apportée en Chine par « l'apôtre saint Thomas, fut propagée de nouveau « dans l'empire, sous la dynastie des Thang. Sous la « dynastie des Ming, saint François-Xavier, Matthieu « Ricci et plusieurs religieux de la société de Jésus « prêchèrent la religion par la parole et par des livres « écrits en chinois. Ils travaillèrent avec grand zèle; « mais les fruits furent peu abondants, à cause de « l'instabilité de la nation. L'empire étant échu aux « Tartares, et les religieux de la même société ayant « corrigé et publié le calendrier de l'empire, ce temple

« a été élevé publiquement et consacré au Dieu très-
« bon et très-grand, l'an mil six cent cinquante,
« la septième année de Chun-Tché... »

Un arc de triomphe en marbre blanc et en forme de portique, avec de nombreuses sculptures représentant divers sujets allégoriques, fut élevé en face de l'église. Sur le côté qui regardait le portail, on lisait une inscription qui faisait en quelque sorte le pendant de celle que nous venons de citer, elle était conçue en ces termes : « En l'an de la restauration du calendrier « grégorien, le P. Matthieu Ricci, Italien, fut le pre-« mier des religieux de la société de Jésus qui péné-« trèrent dans l'empire et arrivèrent jusqu'à Péking. « Il publia les Éléments d'Euclide et un Traité des ma-« thématiques. Il laissa dans la capitale et dans les « provinces plusieurs confrères venus de divers « royaumes de l'Europe. L'an mil six cent vingt-trois, « arrivèrent presque en même temps Jean Térence « et Adam Schall, qui entreprirent la correction du « calendrier chinois. Jean Térence étant mort, on lui « donna pour successeur Jacques Rho... Peu de temps « après, ce dernier mourut aussi, et Adam Schall resta « seul chargé de ce grand travail. Après vingt années « de fatigues et de luttes contre la jalousie des hommes, « il publia le calendrier corrigé et perfectionné par « une nouvelle méthode. Les affaires de la religion « chrétienne ayant ainsi obtenu de la stabilité, le « temple a été construit. Cet arc de triomphe a été « élevé en signe de reconnaissance, et dédié à Dieu « et à la sainte Vierge, l'an de grâce mil six cent « cinquante-deux... »

Sur la façade extérieure de l'arc de triomphe, il

y avait quatre grands caractères en or, donnés par l'empereur, et faisant l'éloge du christianisme. A gauche, il y en avait quatre autres de dimension inférieure, envoyés par le soixante-sixième descendant de Confucius. Le P. Schall avait tenu à cet hommage rendu à la religion par la famille de ce fameux mortel, dont l'influence était encore si prodigieuse dans l'empire, après trois mille ans. Le côté droit de l'arc était orné par un éloge du Seigneur du ciel, composé par le premier ministre, président du tribunal des rites et chargé des affaires qui regardent les cultes et les étrangers. L'érection de cette église, qui surpassait en grandeur et en beauté les pagodes les plus renommées de la capitale, produisit une heureuse impression sur l'esprit des Chinois. La magnificence des images, la majesté des cérémonies religieuses, et les diverses inscriptions qui étaient comme un abrégé de la doctrine chrétienne, attiraient journellement un grand concours d'infidèles. Plusieurs qui n'allaient visiter le temple du Seigneur du ciel que par curiosité, y trouvaient à leur insu des grâces et des lumières qui touchaient leur cœur, éclairaient leur intelligence et en faisaient d'excellents chrétiens. C'était la réalisation du vœu exprimé dans un distique qu'on lisait au-dessus de l'image du Sauveur et de sa sainte Mère :

« Qua monstrat Salvator iter cum Virgine matre,
« China diu amissam concita carpe viam (1). »

La ferveur des néophytes se trouvait en quelque

(1) O Chine, reprends avec courage cette route longtemps perdue et qui t'est indiquée par le Sauveur et par la Vierge mère.

sorte excitée par l'érection de ce magnifique temple, qui était pour eux une grande nouveauté et dont ils se montraient fiers. Dès le grand matin, lorsque les portes étaient encore fermées, on voyait les artisans qui se rendaient à leur travail, s'arrêter devant l'église, déposer leur petit bagage et se prosterner pour faire leur prière, en face de la maison du Seigneur du ciel. La foule était souvent nombreuse, car les païens se mêlaient volontiers aux chrétiens, persuadés que cette pieuse manifestation ne pouvait manquer de leur porter bonheur. Les jours de dimanche, les néophytes des environs de Péking se rendaient avec empressement à leur chère église; et aux principales fêtes de l'année, les fidèles des missions les plus éloignées arrivaient par nombreuses caravanes, après avoir bravé quelquefois les fatigues et les incommodités de sept à huit jours de marche.

Deux chrétiens avancés en âge se tenaient en permanence dans l'église, pour instruire ceux qui entraient et désiraient connaître la religion chrétienne. Le P. Schall faisait aussi lui-même un cours d'instruction religieuse. Il s'était adjoint, pour cet important exercice, un néophyte fervent, zélé, et qui avait obtenu avec distinction les grades littéraires; il portait le titre de catéchiste. Cette fonction est confiée dans les missions de Chine aux chrétiens les plus instruits et dont la conduite est irréprochable. Les catéchistes ont toujours été d'un immense secours aux missionnaires pour la propagation de la foi. Ce sont eux qui d'ordinaire exhortent les païens et leur donnent les premières notions du christianisme; ils sont également chargés de l'instruction des catéchumènes. On com-

prend que les naturels du pays, parlant leur propre langue et connaissant parfaitement le fort et le faible du caractère chinois, sont plus propres à s'insinuer dans l'esprit de leurs compatriotes que des étrangers, quelquefois tout récemment arrivés et très-peu versés dans l'idiome et les mœurs du pays. Un de ces catéchistes, dirigé par le P. Schall, avait converti à lui seul, dans la ville de Péking, plus de cinq mille païens.

La Chine, nous l'avons déjà dit ailleurs (1), est le pays par excellence des associations. Les Chinois ne demeurent jamais isolés, et ils ont une aptitude remarquable pour former ce qu'ils nomment des *houi*, ou corporations. Il y en a pour tous les états, pour tous les genres d'industrie, pour toutes les entreprises et toutes les affaires. Les mendiants même, les voleurs, tout le monde s'organise en associations plus ou moins nombreuses. C'est comme un instinct qui rapproche certains individus et les sollicite à mettre en commun ce qu'ils peuvent avoir de ressources pour les faire valoir ensemble. Il arrive quelquefois que des citoyens se réunissent spontanément pour veiller à l'observance des lois, dans certaines localités où l'autorité se trouve trop faible ou trop insouciante pour maintenir l'ordre.

Les missionnaires ne manquèrent pas de tirer parti de cette remarquable inclination des Chinois pour les associations. Aussitôt que le christianisme fut assez développé à Péking et dans les provinces, ils instituèrent des congrégations de l'un et de l'autre sexe et qui se réunissaient tous les mois, à des jours

(1) *Empire chinois*, t. II, p. 86.

fixes. Il y en avait trois principales pour les hommes. La première portait le nom de confrérie du Mont-de-Piété, elle avait pour but de veiller aux besoins des pauvres et des malades, au soulagement de toutes les misères de la chrétienté; la deuxième était instituée pour réciter des prières et pratiquer certaines bonnes œuvres en faveur des âmes du purgatoire; la troisième s'occupait des pompes funèbres, point de la plus grande importance parmi les Chinois. Les païens ne cessaient de calomnier le christianisme, en prétendant qu'il n'avait aucun souci des morts; que les adorateurs du Seigneur du ciel oubliaient complétement les parents et les amis défunts, qu'ils les ensevelissaient sans pompe, sans solennité, qu'ils n'allaient jamais leur rendre aucun devoir au lieu de leur sépulture. Ce fut pour détruire le mauvais effet de ces accusations injustes que fut instituée la confrérie des pompes funèbres. Ces trois associations existaient pour les femmes comme pour les hommes. On se réunissait séparément aux jours indiqués, on désignait les membres chargés à tour de rôle de recueillir les enfants abandonnés et de leur procurer le baptême, de faire la visite des malades, de les assister à leur heure suprême, de distribuer des aumônes aux pauvres, d'assister enfin aux funérailles.

Les missionnaires s'appliquèrent surtout à introduire dans le culte public beaucoup de régularité et d'exactitude. Cela n'était pas difficile, au milieu d'un peuple où l'observance des rites est si souvent recommandée, et où les maîtres des cérémonies sont des personnages si importants. De là vient qu'on peut remarquer en Chine, dans les églises et les chapelles, plus de gravité,

de décence et de modestie que parmi les chrétiens d'Europe. On ne se permettrait pas de rire, de se livrer à des conversations, surtout en présence du saint-sacrement. Durant les offices, on s'assied, on se lève, on se met à genoux, on exécute tous les mouvements prescrits par le rituel, avec autant de précision et d'ensemble que dans une communauté religieuse. Les païens même, qui vont par curiosité assister aux cérémonies, ne manquent pas de se conformer à l'ordre et à la bonne tenue qu'ils admirent parmi les chrétiens.

L'érection d'une église publique donna un nouvel élan, non-seulement aux néophytes de la capitale, mais encore à ceux qui étaient répandus dans les diverses provinces de l'empire. Les missionnaires devenaient de jour en jour plus nombreux, et, grâce à la liberté dont ils jouissaient de prêcher partout l'Évangile, la religion faisait de rapides progrès, et tout donnait l'espérance que ces populations immobilisées dans l'indifférentisme, s'ébranleraient enfin et embrasseraient en masse la foi chrétienne. Il semblait aux missionnaires, qu'après la grâce de Dieu, tout dépendait de la conversion de l'empereur, et que la nation tout entière ne manquerait pas de suivre un si éclatant exemple. Aussi demanda-t-on à Dieu, dans toutes les chrétientés, cette importante conversion, qui, du reste, paraissait avoir quelques chances de succès. L'empereur était instruit, il connaissait la religion et il avait sans cesse à côté de lui un apôtre plein de zèle, dont les exhortations ne lui faisaient jamais défaut. Il avait de l'affection et de l'estime pour le P. Schall, et il aimait à lui en donner des témoignages publics.

VII.

L'année même où fut faite à Péking la dédicace de l'église catholique, l'empereur voulut honorer lui-même le chef de la mission d'une manière toute particulière. Après l'avoir élevé d'un degré dans la hiérarchie des hauts fonctionnaires de l'État, il lui envoya un diplôme dont la teneur fut insérée dans le *Moniteur* de Péking, afin que l'illustration de Tang-Jo-Wang fût répandue dans tout l'empire. Voici la traduction de cet écrit impérial :

« D'après l'ordre du ciel..., décret en faveur d'Adam Schall.

« Lorsque le ciel destine au monde un homme re-
« marquable par sa probité et sa fidélité, il a soin, en
« même temps, d'envoyer un souverain qui puisse uti-
« liser ses services et les récompenser. C'est pourquoi
« j'ai voulu mentionner le mérite d'un tel homme et
« faire qu'il se réjouisse de m'avoir servi...

« Cet homme remarquable, c'est toi, Jean-Adam
« Schall, grand et illustre mandarin. Nourri dès ton
« enfance dans les sciences mathématiques, tu es ar-
« rivé ici, après avoir traversé des mers infinies, et de-
« puis plusieurs années tu vis au milieu de nous. Nous
« aussi, venant en temps opportun, nous avons pu
« entendre parler de toi et te connaître. Ayant admiré
« les ouvrages scientifiques que tu as publiés, nous
« t'avons recherché pour te placer à la tête du tribu-
« nal des mathématiques. Enfin, malgré ta répugnance,

« tu as accepté cette charge. Tes calculs astronomi-
« ques se sont toujours accordés avec les lois célestes.
« Les règles des anciens étaient souvent incertaines
« et sans fondement ; tu les as discutées, corrigées, et
« dès lors la science qui t'avait été confiée s'est trouvée
« épurée et dilatée.

« En conséquence, nous avons jugé nécessaire de
« te conférer un office plus élevé en dignité, savoir,
« celui de Ta-Chan-Sse du grand tribunal ; car nous vou-
« lons, par cette distinction, exciter ton zèle et te porter
« à nous communiquer fidèlement tes découvertes.
« Nous te plaçons, en outre, au nombre de nos fami-
« liers et nous te promettons une sincère bienveillance.
« Le nouvel empire étant pour tous une occasion de
« se réjouir, il ne faut pas que tu sois privé de cette
« allégresse commune. Nous voulons au contraire que
« tu puisses partager notre joie. C'est pourquoi nous
« joignons à ta dignité le titre de *Ton-houi-Taï-Fou* (1),
« qui appartient aux grands de l'empire. Nous ordon-
« nons que le présent écrit en fasse foi.

« Courage donc, et ce bienfait dû à ton seul mérite
« s'élèvera encore. Plus ton génie et ta science se ma-
« nifesteront, plus s'accroîtront aussi les récompenses
« et les dignités. Pour prix de tes faveurs, nous voulons
« seulement que ta science, ta probité, ta fidélité et ta
« vertu éclatent dans le monde entier...... Dans la
« huitième année du règne de Chun-Tché. »

Ce diplôme faisait entrer Adam Schall dans la pre-
mière aristocratie de l'empire. L'empereur, voulant
aussi anoblir ses ancêtres, lui adressa deux diplômes

(1) Maître sage et pénétrant.

spéciaux pour conférer des titres à son père et à sa mère. Nous avons dit ailleurs (1) que les principaux mandarins civils et militaires qui se sont distingués dans l'administration ou dans la guerre reçoivent des titres tels que koung, heou, phy, tze et nan. Ils peuvent correspondre à ceux de duc, marquis, comte, baron et chevalier. Ces titres ne sont pas héréditaires et ne donnent aucun droit aux fils des individus récompensés; mais, ce qui paraît fort peu en harmonie avec nos idées, ils peuvent être reportés sur les ancêtres. Cette coutume a été introduite en vue des cérémonies funèbres et des titres que tous les Chinois doivent adresser à leurs parents défunts. Un officier élevé en grade par l'empereur ne pourrait accomplir un rite funèbre d'une manière convenable, si les ancêtres n'étaient pas décorés d'un titre correspondant. Supposer que le fils est plus qualifié que le père, ce serait bouleverser la hiérarchie et porter une grave atteinte au principe fondamental de l'empire. Une noblesse, non-seulement viagère, mais remontant aux ancêtres et ne pouvant être transmise aux descendants, étonne par sa bizarrerie. Cependant il serait peut-être intéressant d'examiner si, en réalité, il n'y a pas plus d'avantages et moins d'inconvénients à faire rejaillir l'illustration d'un individu sur le père que sur les enfants.

Les diplômes que l'empereur Chun-Tché envoya au P. Schall pour anoblir ses parents, nous ont été conservés, et nous en donnons volontiers la traduction, parce que de telles pièces nous paraissent bien propres

(1) *Empire chinois*, t. I, p. 90.

à jeter du jour sur les mœurs et les opinions du peuple chinois :

« Pour le père de Jean Adam Schall.

« Les hommes qui sont doués de vertus et de per-
« fections les ont ordinairement reçues de leurs pa-
« rents. Cette vérité est connue dans le monde entier.
« Ainsi, vous qui vous glorifiez d'être les fils de bons
« parents, vous devez faire remonter jusqu'à eux votre
« réputation et votre renommée, parce que c'est d'eux
« que vous les tenez. Maintenant, Adam Schall, en
« examinant les biens qui te sont venus de ton père,
« il est convenable de lui conférer une grande faveur;
« c'est pourquoi, au commencement de ce nouveau
« règne, nous avons jugé à propos de lui conférer
« le titre de la dignité que tu as obtenue. Ainsi, toi,
« Henri Schall, père du Ta-Chan-Sse, préfet du tribu-
« nal des mathématiques, toi qui as su te distinguer
« dans le royaume que tu habites, par la manière d'é-
« lever tes enfants, tu t'es acquis une grande célé-
« brité. Tu ne dois pas avoir de regret, car tu as
« établi ta renommée sur une base éternelle. En con-
« sidérant le mérite de ton fils, qui ayant été utile à
« toi et à nous, a propagé ainsi ta réputation, nous
« t'accordons volontiers le titre d'*homme d'une rare*
« *piété*, avec la dignité de Ta-Chan-Sse. Nous te l'en-
« voyons dans cet étui impérial.

« Courage donc; instruis et élève bien tes enfants,
« puisque par ce moyen on augmente sa réputation.
« Ton fils s'est entièrement dévoué à notre service et
« à celui de l'empire. Ce n'est donc pas sans motif
« que nous t'envoyons ce diplôme, en faisant des vœux
« pour que tes jours soient doux et tranquilles, pen-

« dant que ton fils est ici glorifié à cause de toi. »

« Pour la mère de Jean Adam Schall.

« Tout empire bien constitué, lorsqu'il découvre un « homme de mérite, doit, par tous les moyens, recher- « cher son origine. Dans cette recherche, c'est à l'o- « béissance de ton fils que j'ai dû les renseignements « que je demandais. Marie Schaiffart de Merode, mère « de Jean Adam Schall, préfet du tribunal des mathé- « matiques, c'est par ta diligence et ta sollicitude que « tu as obtenu un résultat admirable. Par ton ingé- « nieuse industrie, tu as excité cet enfant à l'étude, et, « en réalité, c'est plus à tes soins qu'à ses travaux « qu'il doit ses succès. Il est donc convenable de te « gratifier de quelque titre, afin que ta vertu soit « connue de tous. Maintenant, à cause de la rénova- « tion de notre empire, nous ne saurions trop te louer « de l'éducation que tu as donnée à ton fils, dès son « bas âge, et nous te décernons le titre de *femme d'une « sainteté remarquable.*

« Courage donc; ton fils se souvenant des vertueux « encouragements qu'il a trouvés dans ses études, se « glorifie de la mère qui a guidé ses premiers pas et « rend hommage à tes mérites. Cet hommage nous te « le rendons aussi, selon les usages de notre pays, « parce que tu nous as accordé un fils qui est une il- « lustration pour l'empire tout entier ; tes louanges se- « ront publiées dans tous les siècles, et tous diront que « tu as été une mère douée d'une rare vertu... »

« Donné la huitième année du règne de Chun-Tché. »

Le P. Schall ayant été élevé plus tard jusqu'au mandarinat de premier ordre, l'empereur conféra de nouveaux titres à son père et à sa mère, et les étendit

jusqu'à son trisaïeul. Cette manière de faire refluer les honneurs et les dignités aux ancêtres peut nous paraître bizarre, mais, au fond, elle n'est pas moins belle et raisonnable que l'hérédité de la noblesse.

VIII.

Il n'y avait pas longtemps que Chun-Tché venait de combler d'honneur son cher Maffa, lorsqu'il tomba malade. Des chagrins intérieurs et des inquiétudes politiques ne tardèrent pas à envenimer le mal et à faire craindre pour les jours de ce jeune empereur. L'empire n'était pas encore tout à fait remis de ses dernières commotions; les gouverneurs de province annonçaient de nombreux soulèvements, tantôt de la part des insurgés, tantôt du côté des partisans de l'ancienne dynastie. Les astronomes apercevaient dans les cieux des phénomènes de mauvais augure et ne manquaient pas de les divulguer à la cour et dans le public. Le P. Schall profita avec empressement de toutes ces circonstances pour faire de nouvelles tentatives auprès de l'empereur et essayer de le conduire à Dieu. Il l'exhortait à ne pas se montrer sourd à tous ces avertissements du ciel. Il le pressait de ne pas résister davantage aux inspirations de Dieu et de sa conscience; il le conjurait de se dévouer sincèrement au salut de l'empire et de son âme. Un jour que Chun-Tché était étendu sur son lit et plus tourmenté qu'à l'ordinaire par la maladie, il appela un de ses principaux eunuques et lui dit : Va trouver Maffa, et dis-lui que dans

la requête qu'il m'a envoyée hier, il y avait des choses effrayantes. Je sais où veut en venir Maffa. Il fait ce que nul autre n'oserait; il m'exhorte à me corriger de mes défauts; je connais sa fidélité et sa franchise ; il me serait impossible de trouver dans l'empire un homme qui agisse à mon égard avec plus de droiture. Depuis la septième lune, ma santé est mauvaise; les guerres et les séditions agitent les provinces, le ciel est irrité, c'en est fait de mon empire, et je pense qu'il n'y a d'espoir que dans ma mort. Je voudrais pourtant qu'on ne me fît pas connaître ces phénomènes sinistres. Quoique je fasse, les astres m'annonçent toujours des malheurs; que Maffa vienne à mon secours, et qu'il m'avertisse par ses conseils de la conduite que je dois tenir. Je sais que le ciel m'a constitué maître de l'empire; j'ai servi selon mes forces le ciel et l'empire. J'ai imposé des privations à mon corps; je l'ai revêtu de vêtements grossiers et je n'ai eu qu'un mets unique sur ma table. Que dois-je faire de plus? je suis disposé à tout; mais je n'aime pas qu'on me mette sans cesse devant les yeux les menaces du ciel. Si les astres sont terrifiants, que Maffa me le laisse ignorer.

Le P. Schall répondit à l'eunuque : L'empereur ne doit pas se laisser abattre; je serai toujours là pour lui conseiller cordialement ce qui me paraîtra en harmonie avec son bonheur. Je lui serai fidèle jusqu'à la fin de mes jours. Cependant je remplirai mon devoir, et je prierai Dieu qu'il vienne en aide à Sa Majesté au milieu de ses tribulations. — En prononçant ces paroles, le bon vieillard ne put s'empêcher de verser des larmes. Aussitôt que l'eunuque eut rendu compte à Chun-Tché de sa mission : — Il est donc bien vrai,

s'écria l'empereur, que le cœur de Maffa est plein de tendresse pour moi. Retourne auprès de lui et dis-lui que je ne redoute pas la mort; elle peut venir aujourd'hui ou demain. Je ne sais ce qui me reste encore à faire pour le soulagement de l'empire. Il n'est personne dans le palais qui me donne des avertissements comme Maffa. S'il connaît par quel moyen je puis être encore utile au peuple et mériter la protection du ciel, qu'il me le dise. J'accomplirai avec exactitude ce qu'il me conseillera. Je l'ai toujours traité avec une amitié sincère et cordiale, qu'il agisse aujourd'hui envers moi de la même manière.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, et ce malheureux prince, oubliant l'avenir de l'empire, le salut du peuple, ses promesses au P. Schall, tout, jusqu'à la maladie cruelle dont il était dévoré, s'occupait avec une folle sollicitude des funérailles d'une de ses femmes. Chun-Tché s'était passionné depuis quelque temps pour une jeune veuve. D'après les lois de l'empire, il est défendu au souverain de recevoir des veuves dans le harem; mais le jeune empereur, emporté par la fougue de son amour, avait audacieusement foulé aux pieds cet antique usage. Non-seulement il avait épousé cette femme, mais il lui avait encore donné le second rang après sa légitime épouse. Cette femme l'absorbait entièrement, et comme elle avait une dévotion fanatique pour les superstitions bouddhiques, elle avait insensiblement éloigné l'empereur du christianisme pour le livrer aux bonzes. Elle lui avait fait promettre de leur être toujours dévoué et de s'abandonner aveuglément à leur conduite. Cette femme, que Chun-Tché aimait d'un amour si immodéré, et à

laquelle il eût volontiers sacrifié l'empire tout entier, mourut presque subitement. Cet événement plongea l'empereur dans une telle désolation, qu'il s'abandonna dans sa douleur à de véritables actes de folie. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se tuer lui-même, et il fallut que l'impératrice mère se jetât sur lui, pour lui arracher des mains le glaive dont il allait se percer. Les profondes commotions qu'il éprouva furent la cause de sa maladie. Il était jour et nuit dominé par la pensée de cette femme, à laquelle il accorda solennellement après sa mort le titre posthume d'impératrice. Il lui fit faire des funérailles d'une pompe inouïe. Il renouvela en sa faveur la barbare coutume des Tartares, qu'ils avaient abolie depuis leur entrée en Chine, et qui consiste à sacrifier des officiers et des esclaves sur le tombeau des princes, comme pour leur rendre dans l'autre vie les mêmes services qu'ils leur ont rendus dans celle-ci. D'après l'ordre de Chun-Tché, plus de trente personnes se donnèrent la mort sur la tombe de l'impératrice posthume (1). Les funérailles furent surtout remarquables par un immense concours de bonzes; il en vint de tous les côtés, et dans l'intérieur du palais on en compta bientôt plus de deux mille. Le malheureux empereur, à qui la douleur avait bouleversé l'esprit, leur rendait les honneurs les plus extravagants. Il leur faisait distribuer de riches habits brodés, et s'abandonnait entièrement à leurs caprices. La chose alla si loin qu'il se fit raser la tête à leur manière, adopta leur costume et se déclara publiquement disciple des bonzes.

(1) *Histoire des deux conquérants de la Chine*, p. 132.

Les grands de l'empire, les ministres, les censeurs, ne manquèrent pas d'adresser à l'empereur des mémoires pour blâmer cette folle conduite. Le P. Schall, surtout, l'avertit avec un courage tout apostolique. Il lui représenta souvent avec indépendance et énergie l'abîme où étaient tombés les souverains qui s'étaient abandonnés à la superstition et à leurs passions. Mais Chun-Tché en avait pris son parti. — Maffa, lui disait-il, je ne te comprends pas. Comment, toi qui es religieux, peux-tu me reprocher ce que ma religion me fait faire? Ne trouverais-tu pas mauvais si je voulais m'opposer à l'exercice de ta religion, pourquoi donc veux-tu m'empêcher de pratiquer la mienne? Je te pardonne, Maffa, parce que tu agis ainsi par affection pour ma personne. Je supporte volontiers les invectives d'un ami... (1) »

L'empereur ne mit bientôt plus de bornes à ses regrets, et afin de s'étourdir au milieu de ses accès de douleur, il s'abandonnait avec les bonzes à tant de superstitions ridicules, qu'il finit par exciter le mépris et l'indignation, non-seulement des Chinois, mais encore des Tartares. On le voyait, en dépit de sa maladie, courir les rues de Péking comme un insensé, allant tantôt dans une pagode et tantôt dans une autre, se prosternant devant toutes les idoles qu'il rencontrait et psalmodiant des prières bouddhiques. Une troupe innombrable de bonzes, de satellites et d'eunuques l'accompagnaient, pour étendre des tapis sur son passage et arrêter la circulation du peuple. Ces bandes de forcenés insultaient les passants, pillaient

(1) *Histoire des deux conquérants de la Chine*, p. 135.

et foulaient aux pieds les marchandises qu'ils rencontraient étalées dans les rues. Leur brigandage alla si loin que le commerce fut en quelque sorte interrompu; car les marchands aimèrent mieux fermer leurs magasins et rester cachés chez eux que de s'exposer au pillage du cortége de l'empereur allant faire ses dévotions. Le peuple murmurait hautement, et on répétait de toutes parts ce vieil adage chinois : Lorsque la circulation des vendeurs et des acheteurs est interceptée depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin, l'empire est sur le penchant de sa ruine.

Chun-Tché ne put résister longtemps à ces intempérances de tout genre. Une fièvre violente s'empara de lui et le précipita sur son lit de mort. Le P. Schall alla le voir; mais le malade se contenta de lui faire servir du thé, et ne lui parla pas. Comme il sentait sa fin approcher, il ne voulut admettre aucun étranger en sa présence. Il parut s'abandonner quelques instants à de profondes réflexions; puis, demandant un pinceau, il écrivit douze décrets par lesquels il accorda une amnistie générale à tous les prisonniers, à l'exception de ceux qui étaient accusés des crimes de rébellion et de parricide; il éleva en dignité les grands mandarins et fit distribuer aux autres des récompenses pécuniaires; il exempta le peuple des impôts et combla de bienfaits tous les serviteurs du palais. Enfin, il fit appeler les quatre grands dignitaires de l'empire, les nomma régents durant la minorité de son successeur, et fit ensuite, en leur présence, une sorte de confession générale, qui fut insérée au *Moniteur* de Péking, pour l'édification des peuples et des monarques de la terre.

Chun-Tché s'accusa : 1° d'avoir mal gouverné l'empire que les ancêtres lui avaient confié et de ne lui avoir pas procuré une paix solide; 2° de n'avoir pas profité des occasions favorables pour honorer les princes qui lui étaient unis par les liens du sang; 3° de n'avoir pas écouté les conseils que sa mère lui donnait pour le bien de l'empire; 4° de n'avoir pas rendu des hommages suffisants à son père, à son aïeul et aux guerriers qui avaient bien mérité de l'État; 5° d'avoir récompensé parcimonieusement les officiers et les soldats; 6° d'avoir fraudé les mandarins et les magistrats de leurs émoluments, afin d'amasser des richesses et d'assouvir sa cupidité; 7° d'avoir recherché les choses curieuses et de s'être abandonné pour cela à de folles dépenses; 8° d'avoir traité ses sujets comme des étrangers, et non comme ses enfants, lorsqu'ils étaient opprimés par les mandarins; 9° d'avoir admis dans son palais et favorisé, contrairement aux conseils des hommes sages et prudents, la race méprisable des eunuques; 10° d'avoir aimé d'un amour désordonné l'impératrice défunte et de l'avoir pleurée de manière à se rendre importun à lui-même et à ses sujets... J'ai un fils, ajouta-t-il, âgé de huit ans (1); quoiqu'il ne soit pas l'aîné, sa rare intelligence me fait espérer qu'il gouvernera bien l'empire; qu'il soit donc mon successeur. C'est à vous quatre, dont la fidélité m'est connue, que je le recommande avec confiance... Ayant ainsi parlé, le monarque moribond fit aux quatre régents de l'empire, en signe de respect, une inclination de tête, et demanda ensuite son vêtement

(1) C'était celui qui donna à son règne le nom de Khang-hi.

impérial. Il revêtit une robe ornée de dragons brodés en or, et après avoir croisé ses jambes et ses bras : Voilà, dit-il, que je m'en vais ; et peu de temps après il expira (1).

L'empereur Chun-Tché mourut à minuit. Aussitôt que le jour parut, on mit tous les bonzes à la porte du palais et l'on chassa également ceux qui avaient été leurs partisans. Vers midi, on plaça le défunt dans son cercueil, et il fut pleuré par une multitude immense qui s'était rendue à la cérémonie. Le lendemain, les quatre régents firent monter sur le trône impérial le jeune prince âgé de huit ans, qui donna à son long et glorieux règne le nom de Khang-hi. Les régents, les princes impériaux, les généraux, les présidents des cours souveraines, tous les grands mandarins présents à Péking, fléchirent trois fois le genou devant leur nouveau souverain et frappèrent neuf fois la terre du front. « Chose étrange et digne d'admiration, dit le P. Schall, les Tartares mantchous avaient su combiner en peu de temps les éléments divers de la nation chinoise et se les attacher si étroitement, qu'on ne rencontra pas le plus petit embarras, la plus légère opposition, lorsqu'il fallut faire asseoir un enfant sur le trône impérial (2). »

Le lendemain de la mort de l'empereur, tous les Tartares les plus rapprochés de Péking arrivèrent par grandes caravanes, avec leurs femmes et leurs enfants, pour pleurer la mort de leur maître. Ils étaient divisés en huit bannières, et venaient par groupes nom-

(1) En pareille circonstance l'expression chinoise dit que l'empereur s'est *écroulé*.

(2) *De statu religionis christ.*, p. 237.

breux faire entendre leurs lamentations autour du cercueil impérial; les pleurs devaient, selon les rites, durer trois jours entiers. Au milieu de la préoccupation générale, les administrateurs de la ville ne pensaient pas que la douleur de ces étrangers, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait être pour eux une alimentation suffisante. Comme personne ne songeait à leur procurer les approvisionnements nécessaires, le P. Schall eut pitié de ces malheureux affamés et présenta une requête aux régents de l'empire. Il leur exposait les souffrances de ces pauvres Tartares, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des vieillards incapables de résister aux fatigues excessives de cette longue cérémonie. Il les conjurait de leur permettre de retourner chez eux, ou de pourvoir à leur subsistance. Les régents louèrent la prévoyance et la sollicitude du missionnaire, et publièrent un édit par lequel les huit bannières étaient autorisées à retourner dans leurs cantonnements. Les Tartares qui voudraient rester pour les grandes funérailles seraient nourris aux frais de l'État.

Le quatorzième jour de la première lune on prêta solennellement serment de fidélité au nouvel empereur. Les princes du sang, les six cours souveraines, les divers tribunaux, les mandarins de premier et de second ordre, tous les grands dignitaires, furent introduits dans le palais et placés d'après l'ordre de leur dignité. Le cercueil de l'empereur défunt était élevé sur une magnifique estrade. Après qu'on eut pleuré en sa présence, un des régents lut la formule de serment, on la brûla ensuite sur le cercueil dans une urne en or, et tous les assistants se prosternèrent trois

fois en frappant la terre du front, comme pour prendre l'empereur défunt à témoin de leur fidélité. Ils se rendirent de là à une pagode du palais, pour ratifier leur serment en présence des idoles. Le P. Schall, qui ne pouvait prendre part à cet acte religieux, s'approcha des régents et leur dit qu'étant adorateur du Seigneur du ciel, il ne lui était pas permis de fléchir le genou devant les idoles; qu'il demandait donc l'autorisation de remplir son devoir dans sa chapelle. Maffa, lui dirent les régents avec affabilité, lors même que tu ne prêterais aucun serment, personne ne douterait jamais de ta fidélité et de ton dévouement envers l'empereur. Cependant, puisque tu désires accomplir ce rite, que ce soit dans ta maison ou ailleurs, comme tu l'entendras.

Lorsque les grands de l'empire eurent prêté serment au jeune Khang-hi, on s'occupa des funérailles de Chun-Tché. On déploya une magnificence qui surpassa tout ce qu'on avait vu jusque-là dans la capitale. A la pompe solennelle et somptueuse des rites chinois vinrent se joindre les usages extraordinaires et encore barbares des Tartares mantchous. Il y eut des scènes tragiques, où de nombreux serviteurs de l'empereur défunt se donnèrent la mort, afin d'aller dans l'autre monde reprendre leur service accoutumé auprès de leur maître. Il est dit dans les Annales de la Chine que l'impératrice mère apercevant un jeune prince qui avait été l'ami intime, le favori de Chun-Tché, lui exprima avec une émotion profonde son étonnement et sa douleur. Est-il possible, lui dit-elle, que vous soyez encore en vie? Mon fils vous a aimé; il vous attend, sans doute; hâtez-vous donc d'aller le

rejoindre et de lui prouver que votre affection était sincère et généreuse... Courez dire adieu à vos parents, puis ayez le cœur de mourir...; votre ami, mon fils, vous tend les bras... Ces paroles, dites avec un accent à la fois doux et sévère, portèrent la désolation dans l'âme de ce pauvre jeune homme. Il affectionnait Chun-Tché, mais il aimait aussi beaucoup la vie, et la pensée de mourir lui causait d'horribles frissons... Il était au milieu de sa famille éplorée, qui lui conseillait de se soustraire par la fuite à cet affreux sacrifice, lorsque l'impératrice mère lui envoya, dans une boîte ornée de pierreries, une corde d'arc pour s'étrangler. L'infortuné jeune homme hésitait encore; il ne pouvait se résigner à mourir volontairement au plus bel âge de la vie, et, d'autre part, les préjugés barbares de sa nation lui en faisaient un devoir. Les deux officiers qui lui avaient apporté le fatal présent de l'impératrice mère mirent un terme à son hésitation; car ils avaient ordre de suppléer à son courage et de l'aider à se donner la mort.

Le cercueil de l'empereur défunt fut transporté à la sépulture de la nouvelle dynastie régnante, à vingt-quatre lieues au nord de Péking, et jamais sans doute il n'y eut au monde un cortége comparable à celui qui accompagnait en Mantchourie les restes de Chun-Tché. Une multitude immense faisait entendre tout le long de la route des pleurs et des lamentations; car ce prince, dont on avait paru si fatigué durant les derniers jours, de sa vie, fut profondément et sincèrement regretté. « Pour moi, écrivait le P. Adam Schall « à ses amis d'Europe, je dois à l'empereur un deuil « tout particulier. Durant les dix-sept années de son

« règne, il n'a cessé de m'entourer de bienveillance
« et d'affection. Sur mes instances, il a fait beaucoup
« de bien à l'empire, et il en eût fait encore bien
« davantage, si une mort prématurée n'était venue
« enlever, à l'âge de vingt-quatre ans, ce jeune
« homme doué d'une perspicacité et d'un génie in-
« croyables. »

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

I. Influence des missions catholiques du moyen âge sur la civilisation européenne. — II. Origine de la hiérarchie lamaïque et des cérémonies du culte bouddhique. — III. Vasco da Gama double le cap de Bonne-Espérance. — Établissement portugais sur la côte de Malabar. — Premières conquêtes des Portugais racontées par un moine syrien. — IV. Les Portugais vont à la découverte du Catay de Marco-Polo. — Ils abordent à Canton. — Ambassade de Thomas Pirès à Péking. — Déplorable issue de cette entreprise. — V. François-Xavier prend la résolution d'aller évangéliser les Chinois. — Après de nombreuses contrariétés, il arrive à l'île de Sancian. — Mort de saint François-Xavier en vue de la Chine. — VI. Gaspard de la Croix, premier missionnaire qui pénètre dans l'Empire Céleste. — Relations commerciales des Portugais avec les Chinois. — Établissement de Macao. — Le P. Roger. — Le P. Matthieu Ricci. — Première mission dans la province de Kouang-Si. 1

CHAPITRE II.

I. Les missionnaires sont contraints d'abandonner Tchao-King. — Retour à Macao. — Nouvelles et infructueuses tentatives pour rentrer. — II. Le vice-roi rappelle les PP. Roger et Ricci à Tchao-King. — Concession d'un terrain pour construire une maison et une église. — Tours bouddhiques. — Pagodes. — Succès et espérances des missionnaires. — III. Érection d'une chapelle. — Préludes à la prédication de l'Évangile. — Moribond recueilli et baptisé. — Interprétation de la charité chrétienne par les lettrés. — Succès et persécution. — IV. Le P. Ricci s'applique aux sciences et aux lettres. — Singulière mappemonde dans le goût des Chinois. — Achèvement de l'église. — Tentatives d'une ambassade espagnole à Péking. — Deux nouveaux mission-

Pages.

naires dans l'intérieur. — Voyage du P. Roger à Han-Tcheou-Fou. — V. Les alchimistes chinois. — Fourberies du néophyte Martin. — Son jugement. — Nouvelle persécution. — Le calme renaît. — VI. Fête des Vieillards. — Mémoire contre les Européens. — Défense du P. Ricci. — Sa popularité. — Visite solennelle du commissaire impérial à la mission de Tchao-King... 52

CHAPITRE III.

I. Les missionnaires sont chassés de Tchao-King. — Adieux des chrétiens. — Refus d'indemnité. — Établissement à Tchao-Tcheou. — II. Monastère de la Fleur du Midi. — Fondateur de ce monastère. — Le P. Ricci refuse de s'y loger. — Il fonde un établissement non loin de Tchao-Tcheou. — Premier et singulier disciple du P. Ricci. — III. Les missionnaires quittent l'habit des bonzes pour prendre celui des lettrés. — Le P. Ricci part pour Péking. — Accidents de la route. — Arrivée à Nanking. — Retour dans la capitale de Kiang-Si. — Travaux scientifiques et célébrité de Ricci dans cette ville. — Ses rapports avec le vice-roi. — IV. La mission de Tchao-Tcheou est assiégée par les bonzes. — Le calme se rétablit. — Le P. Ricci est nommé supérieur général des missions de Chine. — V. Le P. Ricci part pour Péking avec le président de la première cour souveraine. — Agitation de la ville de Nanking. — Canal impérial. — Le fleuve Jaune. — Arrivée à Péking. — Déception des missionnaires. — VI. Les missionnaires sont forcés de quitter Péking. — Souffrances du retour. — Belle ville chinoise. — Fêtes du nouvel an. — Retour à Nanking. — VII. Songe du P. Ricci. — Prédication par les sciences et les mathématiques. — Observatoire de Nanking. — Explications chinoises des éclipses. — Solennité littéraire. — Discussion philosophique. — Palais hanté par les esprits malins.. 106

CHAPITRE IV.

I. Mode d'enseignement adopté par le P. Ricci. — Zèle des Portugais pour les missions. — Le P. Ricci part pour Péking. — Influence des eunuques dans le gouvernement. — II. Voyage de Nanking à Péking. — L'eunuque Ma-Tang. — Les missionnaires captifs dans un port de mer. — III. Arrivée du P. Ricci à Péking. — La cour des rites. — Rivalité entre les mandarins et les eunuques. — Palais des ambassadeurs. — Hommages au

Pages.

Fils du Ciel. — IV. Diverses requêtes adressées à l'empereur. — Relations entre les missionnaires et les magistrats. — Conversion d'un membre de l'Académie des Han-Lin. — Un apologue. — Grand succès des horloges à la cour. — V. Missions des provinces. — Fraternité entre les chrétiens de Chine. — Superstitions chinoises. — Procession en l'honneur de l'idole des yeux. — Les missionnaires joués sur les tréteaux. — VI. Succès de la prédication chrétienne. — Profession de foi d'un chrétien. — Clergé indigène. — Académie des Han-Lin. — Conversion dans la famille impériale. — VII. Insurrection des Chinois de Macao. — Le P. Cataneo accusé de chercher à se faire proclamer empereur. — Armement formidable à Canton. — Martyre d'un séminariste chinois. — La paix se rétablit.......... 160

CHAPITRE V.

I. Le Cathay et la Chine. — Le P. Goès se rend des Indes à Péking par terre. — Lâcheté des soldats indiens. — Brigands du désert. — Bataille entre la caravane et les voleurs tartares. — Difficultés de la route. — II. Ville de Yarkand. — Pierres de jade. — Excursion de Goès aux carrières de jade. — Les musulmans de Yarkand veulent l'assassiner. — Rencontre de deux caravanes au milieu des steppes. — Nouvelles de la mission de Péking. — Courageuse profession de foi de Goès. — III. Marche dans les steppes. — Désert de Gobi. — Arrivée aux frontières de Chine. — La grande muraille. — Entente des marchands et des mandarins pour tromper l'empereur. — IV. Le P. Goès ne peut se rendre à Péking. — Il écrit au P. Ricci. — On l'envoie chercher. — Mort du P. Goès. — Son compagnon arrive à Péking, puis retourne aux Indes. — V. Mort du P. Soérius. — Caractère des lettrés chinois — Le docteur Paul. — Mission de Schang-Hai. — Influence et travaux du P. Ricci. — VI. Mort de Matthieu Ricci. — Ses funérailles. — Concession d'un terrain pour la sépulture du P. Ricci. — Opposition des bonzes. — Éloge du P. Ricci.. 209

CHAPITRE VI.

I. Question des rites. — Deux écoles. — Conséquences de ces discussions — II. Conversions éclatantes parmi les lettrés. — Les docteurs Léon et Michel. — Mission de Han-Tcheou-Fou. — III. Violente persécution. — Mémoire contre les chrétiens. — Apologies par les docteurs chrétiens. — Édit contre le christia-

Pages.

nisme. — Courage des néophytes. — Empoisonnement, flagellations et tortures. — Mort de deux néophytes. — Missionnaires enfermés dans des cages. — Nouveaux établissements. — IV. Anciennes missions au Thibet et en Tartarie. — Le P. d'Andrada part, en 1624, pour le Thibet. — Montagnes. — Avalanches de neige. — Pagode de Badid. — Fables des lamas. — Halte dans la vallée de Mana. — Le roi de Sirinagar veut faire arrêter d'Andrada. — V. Affreux voyage du P. d'Andrada. — Immense mer de neige. — D'Andrada rebrousse chemin. — Réunion à la caravane. — VI. Arrivée au Thibet. — Le roi de Caparangue. — Décret en faveur des missionnaires. — VII. Départ de d'Andrada pour les Indes. — Retour au Thibet. — Détails sur les Thibétains. — Le roi veut se faire chrétien. — Opposition des lamas. — Discussion religieuse. — Défaut de renseignements sur cette mission. — Conjectures d'après les historiens tartares. 252

CHAPITRE VII.

I. Caractère révolutionnaire des Chinois. — Sociétés secrètes. — Insurrection de la secte du nénuphar blanc. — Édit contre les sociétés secrètes. — Chrétiens persécutés. — Mémoire en leur faveur. — Chute du premier ministre. — Le docteur Paul. — II. Les Tartares mantchous attaquent l'Empire. — Leur chef jure d'exterminer la dynastie des Ming. — Premiers succès des Tartares. — Mort de l'empereur Wang-Lié. — Curieuse requête des chrétiens. — Les jésuites appelés à Péking pour fondre des canons. — III. Découverte du monument de Si-ngan-Fou. — Témoignage du P. Semedo. — Progrès des conversions. — Sincérité et piété des néophytes. — Belle conduite d'un général chrétien. — IV. Mort du docteur Léon. — Détails biographiques sur cet illustre chrétien. — V. Le docteur Paul, premier ministre. — Il favorise les chrétiens. — Il fait donner aux jésuites la charge de réformer le calendrier. — Les PP. Schall et Rho arrivent à Péking. — Ils sont placés à la tête du Bureau de la littérature céleste. — Mort du docteur Paul. — Misère et abjection de ses descendants........................ 303

CHAPITRE VIII.

I. Le P. Schall fabrique un clavecin pour l'empereur. — Le christianisme dans le harem impérial. — Les Tartares appelés au secours de l'empire. — Le P. Schall établit une fonderie de ca-

Pages.

nons. — Reconnaissance de l'empereur. — II. Progrès de l'insurrection. — Ly-Koung, chef des rebelles. — Il attaque Péking. — Mort tragique de l'empereur. — Caractère de ce prince. — Les insurgés à Péking. — Adam Schall devant le tribunal révolutionnaire. — III. Premier acte du gouvernement de Ly-Koung. — Adhésions des lettrés et des magistrats. — IV. Héroïsme du général Ou-San-Kouï et de son père. — Ou-San-Kouï jure d'exterminer Ly-Koung. — Il appelle les Tartares. — Déroute des insurgés. — Horrible incendie à Péking. — La mission catholique est sauvée. — Dévouement du P. Schall. — V. Les Mantchous maîtres de la capitale. — Caractère de leur politique. — Requête du P. Schall. — Il est nommé président du bureau des mathématiques. — Astronomes officiels. — VI. Les Mantchous favorisent les missionnaires. — Le P. Martini et un chef tartare. — Le tyran Tchang-Hien ravage et dépeuple le Sse-Tchouen. — Aventures des PP. Buglio et Magalhans. — Le P. Schall à Péking. 347

CHAPITRE IX.

I. Légende sur l'origine des Tartares mantchous. — Le P. Schall et le roi des Coréens. — II. Folle entreprise du régent de l'empire. — Ama-Wang écoute les conseils du P. Schall. — Influence de ce célèbre missionnaire. — III. Les prétendants de l'ancienne dynastie. — Leur sympathie pour le christianisme. — Divisions entre les prétendants chinois. — Ils sont détruits par Ama-Wang. — Mort de cet illustre Tartare. — IV. Majorité du jeune empereur. — Requêtes du P. Schall. — Ses conseils à l'empereur. — V. Intimité entre le P. Schall et l'empereur. — Chun-Tché aime et favorise le christianisme. — Progrès des missionnaires. — VI. Construction d'une belle église à Péking. — Ferveur des chrétiens. — Associations religieuses. — VII. Titres accordés par l'empereur au P. Schall et à ses ancêtres. — VIII. Maladie de Chun-Tché. — Exhortations du P. Schall. — Mort de l'empereur. — Ses funérailles. 390

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



